O SOLEILS DISPARUS...

DEUXIÈME PARTIE (1)

IX

Au bout d'un mois, la Reine annonça à Raymond qu'elle allait passer une semaine dans son château de Theisberg, au bord de la mer, sur la côte illyrienne, qui est à six heures d'Adelsgratz, en chemin de fer, et qu'elle l'emmènerait avec elle.

Le château de Theisberg était une construction médiévale, très restaurée, vraie ruche de créneaux, de tourelles, de mâchicoulis, de chemins de ronde, qui avait l'air d'une encyclopédie des « repentirs » de Viollet-le-Duc; mais, étant de briques roses, elle avait perdu tout caractère agressif ; elle faisait penser à un roman-feuilleton, relié dans une jupe lamée de danseuse. Les fers et les coins étaient de lierre, d'un beau lierre grenu et noueux.

La Reine avait peu de sympathie pour ce château prétentieux, à la réfection duquel son beau-père avait donné ses soins; mais le voisinage de la mer l'exaltait, et la position de l'édifice. De la haute terrasse jusqu'à la côte, un grand bois de pins dégringolait à pic, cahoté, accroché à des falaises rousses, comblant d'étroites vallées de bruyères, dessinant des lacets au-dessus de l'eau. En bas, s'ouvrait une crique. A droite, à gauche, la fermaient de grandes pierres qui s'élevaient très vite au-dessus de l'eau, profonde par endroits et peu poisson-

Copyright by Edmond Jaloux, 1927.

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

neuse. Un étroit chemin de ronde se glissait entre les pierres, tantôt surplombant la mer et tantôt s'enfonçant dans un véritable chaos rocheux, où frissonnaient de maigres lavandes.

Pendant son séjour à Theisberg, Raymond vit moins souvent la Reine ; elle sortait avec la princesse Della Porta et avec la comtesse Vadamich. Elle dormait mieux et le faisait moins fréquemment appeler le soir. Son humeur était égale et moins tourmentée. Elle n'avait plus ces colères brusques qui épouvantaient parfois Raymond, colères si violentes qu'il la vit une fois, tandis qu'on la coiffait et qu'il lui donnait une leçon, arracher le peigne d'écaille des mains d'une femme de chambre maladroite, le briser et lui en jeter les fragments au visage avec une telle fureur que la jeune fille en eut la joue écorchée. La Reine regrettait ses moments d'égarement et faisait des cadeaux à celles qui en avaient été les victimes; mais quand elle avait des heures de désespoir, il était rare que ses crises de misanthropie ne se terminassent point par quelque éclat de ce genre.

Le voisinage de la mer l'apaisait toujours; elle disait, elle-même, que sa vie suivait un autre rythme aussitôt qu'elle respirait son odeur. Le soir, elle s'asseyait sur un rocher et demeurait immobile pendant longtemps, regardant mourir le jour et les vagues changer de couleur.

— Je n'ai rien à faire avec mon temps, dit-elle, un jour, en rentrant au château, personne ne me comprend et je ne comprends personne. Je suis née trop tard.

Mais un jour, Erica d'Illyrie dit à Raymond qu'elle allait faire avec lui une longue promenade, et en route, elle lui en avoua le but secret. Les perles de son plus beau collier perdaient de leur orient ; elles se ternissaient et se voilaient comme l'œil d'un malade ; le bijoutier de la Cour avait déclaré que le seul moyen de les guérir serait une longue immersion dans l'eau marine.

— Je ne sais, dit la Reine, si c'est là vérité ou superstition d'orfèvre, mais il n'en coûte rien d'essayer. Je vais donc jeter mes perles à l'eau, d'un endroit que je connais; je l'ai fait sonder par des pêcheurs; il a la profondeur voulue ; il sera invisible à tous et on le repêchera sans peine. Mais je n'ai confié ce projet à personne ; je n'ai confiance qu'en vous : à la Cour, vous seul, je crois, serez capable de ne pas trahir mon secret.

Ils descendirent jusqu'à la petite crique, puis suivirent le

chemin de ronde. La Reine grimpait plus allègrement que le professeur qui s'essoufflait et glissait parfoissur les roches nues. Elle se moquait de lui ; elle lui prenait le bras pour l'empêcher de tomber. En bas, l'eau resserrait et distendait des huit huileux, tout aveuglants ; parfois verte et pure, elle se noircissait ou se violaçait, plus loin, et l'on voyait alors onduler de courtes toisons de varech.

Après une demi-heure de marche, ils abordèrent une étroite plate-forme, surplombée par un bloc en pain de sucre. La Reine défit son corsage à peine échancré et en retira un long collier de grosses perles qu'elle fit glisser entre ses doigts comme un chapelet. Elle alla jusqu'au bord de l'eau, balança l'objet et le jeta assez loin, après l'avoir attaché à une grosse pierre. La guirlande de feux s'ouvrit un chemin dans la mer, y traça un triple cercle maléfique et fit corps avec les ombres marines. Le calme offensé revint à la surface. La Reine regardait toujours.

Quand ce fut fini, elle demanda à Raymond de graver dans la pierre ses initiales, à lui, et la date du jour.

— Ainsi, dit-elle, si j'ai de la peine à retrouver ma route, j'aurai ce point de repère. De même, si je meurs avant d'avoir repêché mon collier, vous pourrez indiquer l'endroit où il se trouve. Quoique...

Elle se tut, et dans cette réticence Raymond crut deviner qu'elle se souciait peu qu'une autre femme le portât après elle. Elle attachait en effet une telle importance aux moindres choses dont elle se servait qu'elle lui avait dit un jour qu'elle aimerait qu'après sa mort, on brûlât tout ce qui lui avait appartenu.

— Même les livres de Votre Majesté?

— Mes livres, je vous les léguerais volontiers, dit-elle en riant. Mais on trouverait si bizarre cette disposition testamentaire que cela ferait un vrai scandale. Je les donnerai à une bibliothèque d'étudiants pauvres. Il vaut mieux qu'ils soient à tous qu'à un seul : la prostitution est moindre.

En traversant la forêt de pins, pour remonter vers le château, elle voulut se reposer et s'assit sur un arbre abattu.

— Des perles à la mer ! dit-elle. C'est toute ma vie. C'est peut-être toute vie un peu exceptionnelle. Dès que l'on cesse de s'adapter aux usages courants, il faut jeter ses perles à la mer.

Il y a eu des reines qui ont été des saintes, des conquérantes, il y en a eu qui auraient pu être des poètes. Aujourd'hui, elles doivent avoir les usages des bourgeoises qu'elles dirigent et recevoir d'elles leur leçon. Vous n'imaginez pas, monsieur, ce qu'a été ma vie de jeune femme. Ma belle-mère, la reine Dagmar, me haïssait et m'humiliait toutes les fois qu'elle en avait l'occasion. On a essayé de me dresser comme on dresse un cheval ou un léopard. Mais moi, cela m'a rendue sauvage! Il y a eu un moment de ma vie où j'ai cru que, pour me punir de mes révoltes et de mon indépendance, on allait me jeter dans un couvent. Avez-vous des sœurs, M. Valtier?

— Non, Majesté!

— Elles eussent été plus libres que moi! J'ai dû lutter plus de vingt ans pour obtenir le minimum de liberté dont je jouis, — avoir le droit, par exemple, de me promener avec vous sans être exposée à des remontrances de la part de la première dame d'honneur ou à des rebuffades de mon époux. La plus abandonnée des femmes a eu plus de bonheur que moi. Elle a eu au moins le droit de pleurer en paix, sans qu'on lui demande sournoisement pourquoi elle a les paupières enflammées. Ah! si on pouvait descendre au fond des consciences, c'est encore là qu'on trouverait le plus de perles jetées! Que de trésors gaspillés, que d'affections perdues sans retour, que d'aspirations inutiles! Quelle gâcheuse que la société!

— La nature ne vaut guère mieux.

— Il est vrai, mais la nature nous donne tout et le reprend; et la société détruit ce qu'elle ne nous a pas même offert!

Elle se leva et reprit sa marche; elle donnait avec rage des coups aux pierres du bout de sa fine canne d'ivoire.

— Je préfère le bruit du vent dans les pins aux papotages de mes dames d'honneur. Écoutez-le.. Il vient de si loin!... On dirait que l'eau est toujours nouvelle, mais il semble que le vent soit toujours le même, le même grand ami bruyant qui nous secoue et ne nous fait jamais de mal.

Soudain, elle reprit :

— Si je meurs avant d'avoir repris mon collier, M. le professeur, gardez le silence : même jetées au fond de l'eau, mes perles auront été moins abandonnées encore que moi-même.

X

Ce fut de nouveau l'automne, et cette suspension de l'année entre les jours à naître et les jours écoulés. Chaque saison presse l'autre et la talonne, mais celle-ci s'arrête comme aux aguets et ralentit la fuite des heures. Quelqu'un s'interrompt et prête l'oreille, dans la nature comme chez l'homme : ce bruit sourd, quel est-il ? Ce grand vent qui se lève, d'où vient-il ? Et cette angoisse, et ce tumulte en soi de mille voix qui appellent, et supplient, et interrogent... Ce bruit plus doux, c'est la pluie par les chemins ; ce brusque silence, c'est l'âme qui le répand hors de soi. Elle se souvient soudain que cette vie n'est pas toute la vie.

Raymond Valtier allait rentrer à Paris. Le docteur de la Reine la condamnait à faire en Suisse, dans une maison de santé, un séjour de deux mois. Ses insomnies augmentaient, et ses crises de mélancolie et de misanthropie maladives. Certains jours, elle refusait de quitter sa chambre, refusait de voir ses familiers les plus intimes, la princesse Della Porta, la comtesse Vadamich et Valtier. D'autres fois, elle avait de longues crises de larmes ou entretenait longuement son lecteur des conjurations de ses ennemis. La lecture l'apaisait encore : mais alors les livres les plus éloignés de la vie quotidienne, *les Oiseaux*, d'Aristophane, le *Voyage aux pays de la tapisserie*, de Rabelais, les odes de Keats, les contes d'Andersen. Elle se faisait relire dix fois de suite la même phrase ou le même vers, comme si elle voulait l'introduire dans son esprit, le mêler à sa substance, s'en enrichir pour toujours.

— Je finirai comme Charles VI, dit-elle, un jour, à Valtier, mais les cartes existent déjà. Qu'inventerez-vous pour me distraire de moi-même ?

— Je voudrais découvrir pour Votre Majesté un jeu qui la mît en rapport avec l'univers ; un jeu où les figures du Destin ne soient pas des chiffres ni d'imaginaires personnages, mais des allégories de tous les sentiments, des symboles de la nature universelle, des figurations de tous nos désirs.

— Mais ce jeu existe, mon cher enfant. C'est la vie. Avons-nous jamais affaire à des réalités, à des choses tangibles ? Non, nous nous heurtons partout aux images que nous nous faisons des choses et qui ne sont pas ces choses. Rencontrons-nous un

homme dans l'amour? Non, mais des milliers de visions nées de lui et de nous-mêmes et dont l'ensemble dessine une figure aussi arbitraire, aussi significative, aussi stylisée que la figure de l'Ancienne ou de la Nouvelle Loi dans la cathédrale de Strasbourg!

Deux jours avant son départ, il fit encore avec la Reine une longue promenade dans le parc de Lauriena.

Il y a dans la vie de tout être trois ou quatre journées qui sont pleinement accomplies; elles accrochent dans sa mémoire des images parfaites. Une secrète collaboration des autres, de soi-même, de l'air, du paysage, des mille influences qui traversent et bariolent chacune de nos heures, l'ennoblissent, la corrompent ou la banalisent, concourt à leur perfection. Si l'on réfléchit sur elles, on ne saurait expliquer ce qui a fait leur beauté ; on a eu d'autres fois de meilleurs motifs de bonheur, un plaisir plus grand, des émotions plus douces ; mais cependant, rien ne saurait être comparé à cette exaltation qui a fait soudain d'une journée entre mille un poème divin, où la douceur de la vie, l'harmonie du monde, la grandeur humaine nous sont apparus dans une lumière unique.

Cet après-midi devait lui laisser un de ces souvenirs. Sans doute pensait-il sans cesse qu'il allait quitter la Reine et accroissait-il de ce fait sa disposition au bonheur; sans doute aussi, montra-t-elle, elle-même, un plus franc abandon et perdit-elle un peu de ce pouvoir de solitude qui rendait sa société pénible à tant de personnes de la Cour. Moins enfermée dans son royaume secret, moins tragiquement tendue, elle laissa entrevoir qu'elle était femme aussi.

Enfin le parc n'avait jamais été plus beau ; le ciel avait tant d'éclat que l'on savait bien que pareille lumière ne serait pas donnée deux fois aux hommes ; les rayons vibraient comme des abeilles; ils se posaient sur chaque chose, et au lieu d'y voler du pollen, ils y déposaient le leur. Le veloutement de la clarté mettait sur chaque contour une poussière de bonheur ; la journée était si pure que le moindre deuil, la moindre souillure en un tel moment, eussent fait douter à jamais de la Pureté. Des branches de corail rose serpentaient à travers les arbres, entre les murailles d'or et les fusées de feu ; il y avait sur les pièces d'eau des marbrures de pourpre, qui les transformaient en mosaïques. Des rafales de feuilles se bousculaient dans l'air comme un

carnaval de gnomes masqués, mais vêtus de cuir; il suffisait d'une rose pour suspendre de quelques heures la mort de vingt papillons et les allées couvertes s'enfonçaient en rayonnant entre les milles rosaces de leurs vitraux.

— Si vous revenez, disait la reine Erica, j'en serai charmée. Mais je ne vous le conseille pas. Mon étoile est un astre néfaste. Je vous ai transmis quelques gouttes du poison dont je souffre, la passion de la solitude. Or, s'il est un acte défendu à un homme d'aujourd'hui, obligé de vivre de la vie de tous, c'est d'être seul. Rentrez dans la cohue et oubliez tout ce qui se fait, tout ce qui se dit ici.

— Votre Majesté me permettra-t-elle de revenir?

— Je devrais vous le défendre. Il faut apprendre à vivre, c'est le premier devoir. Ici, on ne vit pas. Pour moi, je n'ai jamais pu m'habituer à blesser autrui, ni à être blessée par lui : or, nous habitons un monde si compact, si communicant, que nous ne pouvons mesurer la portée d'aucun de nos gestes ; le plus innocent frappe souvent la personne à qui nous voudrions avant tout épargner une injure. Personne n'échappe à cette fatalité; les saints, purs aux yeux de Dieu, ne le sont pas à ceux des hommes : quel mal leur indifférence à l'égard des créatures n'a-t-elle pas causé à ceux qui les aimaient? Nous sommes à la fois victimes et bourreaux. Si nous essayons d'échapper à ce double destin, le rêve seul nous reste, et des fantômes d'amours, à la place de ces cruelles étreintes par lesquelles nous nous efforçons toujours d'étouffer quelqu'un. La vraie image de l'amour est une lutte et non une communion. C'est ici surtout qu'il faut frapper, si on ne veut pas être brisé par son adversaire. Et si on ne fait pas cela, la vraie vie est finie ; or, vous apprenez ici à sortir du cercle des passions, donc de la vérité humaine. Je vous demande d'y rentrer.

— Hélas! aurais-je le courage d'avouer à Votre Majesté que le mal est déjà fait?

— Non, vous êtes jeune, vous réagirez. Vous avez une grande mission devant vous : vous serez professeur, vous élèverez des êtres. Après la maternité, il n'y a rien de plus sacré. Enseignez à vos élèves à sauvegarder leur vie intérieure ; à dépouiller toute brutalité dans leurs rapports avec leurs semblables; à considérer la charité, non comme une vertu théologale, abstraite et froide, mais comme une source d'énergie, toujours présente

et toujours féconde. Rappelez-leur que devant notre conscience nous ne portons ni fortune, ni titre, ni fonction, ni orgueil ; mais que notre vie sera mesurée à notre volonté d'amour. Débarrassez-les des mille superstitions contemporaines qui les rendent bêtes, méchants et malheureux. Ne réussiriez-vous qu'une fois sur huit, vous auriez déjà accompli une grande œuvre. La vérité et le rêve peuvent se réunir dans l'action. Laissez à ceux à qui tout est refusé cette complaisance aux songes à laquelle vous n'êtes que trop porté et dont je donne le funeste exemple. Quelque désillusion que vous éprouviez, si vous estimez que vous avez eu raison, recommencez. Ces arbres que vous voyez ont déjà perdu leurs feuilles des centaines de fois ; chaque année, ils recommencent d'en avoir. Imitez la nature ; elle ne commet pas d'erreurs. Mais imiter la nature, c'est agir, c'est produire, et non comme je fais, essayer de perdre sa conscience dans un tout à demi divinisé. Et si plus tard, un jour, vous pensez à moi, souvenez-vous que j'ai pris pour devise une stance du *Dhammapada* : « En parfaite joie nous vivons, sans ennemis dans le monde de l'inimitié ; parmi des hommes pleins d'inimitié, nous demeurons sans inimitié. » Une devise, c'est un idéal de vie ; cela ne signifie point que l'on ait réussi à s'en inspirer.

— Tant que Votre Majesté me le permettra, c'est auprès d'elle que je me sentirai surtout des devoirs.

— Bah ! ma vie est faite, et perdue ! Ne revenons pas sur elle. Tous les poètes ont dit que la vie était un rêve, mais les rêves de chaque nuit sont bien différents, même pour le même être. Si la vie est un rêve, c'est, pour mon mari, une joyeuse vision de danses, de chasses et de tziganes. Mais à mes yeux, c'est un concert donné derrière un rideau noir, à côté d'un tréteau où sont posés des cercueils. Les plus grands poètes du monde m'ont offert et m'offrent ce concert, je le sais : n'importe, les catafalques sont toujours là ; je ne les perds pas de vue. Cela aussi m'a défendu de vivre ; il ne faut pas trop aimer ses morts. On n'avance pas quand on a un pied dans les Champs-Élysées et l'autre sur la terre. Si quelque chose pouvait me consoler de la mort de mon fils, ce serait qu'ayant ma nature, il aurait souffert autant que moi. Pourquoi, monsieur le professeur, ne désirons-nous que le bonheur et avons-nous créé autant de causes de souffrances? Nous savons que la plupart sont artificielles, mais elle ne nous torturent pas moins. Peut-être aussi

avons-nous, sans le vouloir; organisé nos douleurs comme des moyens de nous comprendre; peut-être le chagrin est-il une expérimentation. Nous ne situons qu'à l'aide de la douleur la place de notre estomac et de notre foie. Faut-il croire que la souffrance nous soit donnée comme un procédé de sondage? Sans elle, nous ne connaîtrions qu'un tout petit nombre des sentiments dont nous sommes capables. Si nous ne souffrions pas, nous ignorerions même que nous sommes susceptibles de les avoir. Le XIXe siècle semble avoir ressenti des tristesses inconnues jusqu'alors aux hommes : mais aussi voyez comme la gamme de nos sentiments est plus riche! Notre âme a appris des maux nouveaux : croyez-vous que chaque nouveau siècle en découvrira ainsi d'inconnus?

— Je suis tantôt porté à croire que l'humanité devient chaque jour plus douloureuse et plus sensible et tantôt qu'elle se mécanise et tournera progressivement à l'automatisme, et par conséquent, à l'indifférence totale.

— Je crois que vous avez raison sur les deux points; la masse connaîtra des joies en série, derrière un épiderme de buffle, mais les autres souffriront d'autant plus. Ils souffriront, mais où iront-ils abriter leurs souffrances? Le moyen-âge a créé des cloîtres; le monde nouveau les a détruits. Où se réfugieront ceux qui cherchent Dieu, ou la Poésie, ou la Charité, ou simplement la paix du cœur et qui ne trouveront rien de tout cela dans le tumulte de la foule? J'ai souvent pensé à ceux, et surtout à celles, qui ont eu mes peines et qui n'ont pas eu, comme moi, la chance d'étendre autour de soi cette marge de solitude à laquelle une reine a droit, quels que soient les obstacles qu'on lui oppose pour l'empêcher d'y atteindre. Ah! que je les plains!

Un brouillard étrangement doux montait avec le soir, dissolvait les contours de chacune des choses qu'il caressait, mais, en revanche, comme un arpenteur consciencieux, il restituait aux différents plans leur vraie distance. De la plus haute terrasse de Lauriena, qui domine toute une vallée, la Reine et Valtier voyaient ainsi chaque ligne de terrain se détacher des autres, mais elle ne s'en détachait que pour former un mince mur de fumée, d'où émergeaient les mille peupliers, clochetons d'une ville d'Ys noyée dans ses feuilles. La molle rivière, qui déroulait au fond du paysage son cours sinueux, était de lait et d'or; un encens pâle effaçait ses rives, et les collines, que l'on

aurait dû apercevoir derrière elle, s'étaient évaporées, bues par le soleil couchant.

— Reverrons-nous jamais une heure aussi belle, monsieur Valtier? Qui le sait? Du moins, je ne peux croire que nos émotions les plus pures disparaissent sans laisser de traces. Je suppose qu'elles serviront un jour à embaumer notre âme et l'empêcheront de se dissoudre entièrement quand l'heure de la mort viendra, — comme ces aromates exceptionnels qui ont conservé jusqu'à nous les corps des Pharaons. En tout cas, ajouta-t-elle en riant, j'ai fait aujourd'hui riche provision de cinnamome.

Elle tomba ensuite dans un grand silence. La voiture l'attendait à la porte du pavillon de porcelaine.

— N'allez pas trop vite, dit-elle au cocher.

Raymond Valtier devait se rappeler toute sa vie cette dernière promenade. La Reine, enfouie dans des fourrures blanches, regardait les cyprès du bord de la route comme les colonnes de fumée d'un énorme incendie. Des paysans la croisaient, dont quelques-uns, la reconnaissant, la saluaient avec respect. Le ciel était sans couleur; ni bleu, ni blanc, ni or; non, je ne sais quelle absence, un immense vide, lisse et pur. La première étoile fut visible, comme si elle avait toujours été là et qu'on ne l'eût pas aperçue plus tôt par simple distraction.

Les faubourgs d'Adelsgratz apparurent, avec leurs bicoques peintes, leurs grands toits, leurs balcons extérieurs, puis les rues des vieux quartiers, bousculant leurs maisons à échauguettes, leurs toitures à pignons, leurs jardins tapis derrière des portes à sculptures baroques, leurs boutiques reculées sous des auvents.

— Nous ne nous verrons plus beaucoup jusqu'à mon départ, monsieur le professeur, dit Erica d'Illyrie, quand le palais apparut au fond de la Place Royale. Mais je voudrais vous dire que vous avez fait, pour m'aider à porter le fardeau de mes jours, plus que vous ne croyez. Soyez-en remercié du fond du cœur par quelqu'un qui sait le juste prix de l'intelligence et du dévouement, — et tâchez d'être heureux!

Raymond était trop ému pour répondre.

Déjà, le soldat en faction à la porte du palais présentait les armes à sa souveraine.

XI

A Paris, il pleut, il fait froid. Raymond s'est enrhumé dans le train, il descend de voiture en frissonnant, il grelotte de fièvre. Mme Balmette ne l'attend pas cette fois-ci. Le gaz siffle dans l'escalier humide. Le garçon au visage de cambrioleur découragé marmotte des allusions désagréables au poids d'une pauvre valise. La chambre qu'on offre à Raymond est au fond du jardin, plus étroite encore, plus maussade que celle qu'il a occupée l'année précédente. Il ouvre sa fenêtre; des odeurs de cuisine fade montent d'un sous-sol éclairé. Il la referme avec dégoût. Il se souvient des paroles de la Reine : avait-elle raison? ne peut-il déjà plus rien supporter des menus tracas de la vie? Il a tellement pris l'habitude de n'avoir aucun autre souci que de suivre sa propre pensée dans un ordre extérieur qui la respectât! Il en veut pour la première fois à la reine Erica, à lui-même, il en veut plus encore aux circonstances. Il essaie de réagir contre sa faiblesse, contre sa dépression.

— Le rêve est fini, fini, se dit-il. Maintenant il faut vivre, et vivre avec énergie, travailler, terminer ma thèse... Agir...

Il emploie les mots au hasard. Quelle action attend-on de lui? De nouveau, il s'abandonne. La laideur des meubles, des murs l'oppresse. Des gens parlent à voix haute dans la pièce voisine, rient très fort. Où est l'admirable silence du palais d'Adelsgratz? Le parc de Lauriana, le château de Theissberg flottent doucement devant ses yeux; tous les jours, la Reine entrait dans une serre où l'on cultivait des orchidées; tous les jours, il voyait naître avec stupeur des formes florales qui avaient l'air de paradoxes. Il ne les aimait pas alors. Aujourd'hui, il trouve dans leur excès une sorte de refuge contre l'excès de son amertume : qu'il était injuste envers elles! Il avait donc oublié le morose aspect des chambres de la pension Balmette? Il choisit ces deux extrémités afin d'incarner en elles les pôles de sa vie. Une voix plus sage a beau lui dire : « Prends patience! La vraie voie passe entre les deux... » il ne veut rien entendre, il s'irrite; il referme sa valise non déballée...

— Je ne peux pas vivre ici. Je m'en vais. Mais où? Où fuir?

Et soudain les grands vers de *Phèdre* sonnent à ses oreilles :

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale!
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale.

Quoi! la présence de son destin le ronge déjà comme un remords? Car c'est son vrai destin qui commence ici, à la pension Balmette. Ces mois passés auprès de la reine Erica ont été pour lui des vacances à Thulé.

— Eh bien! se dit-il, avec un essai de bonne humeur, je reprendrai la route de Thulé.

A ce moment, on frappa timidement. Il se leva et, comme il ouvrait la porte, il vit paraître sur le seuil cette Valentine Guerrée qui lui avait témoigné tant de sympathie et à laquelle il n'avait pas pensé une fois depuis un an. Sa vue lui inspira un mouvement de repentir; il se souvint de cette promesse qu'il n'avait jamais tenue.

Elle leva sur lui un regard dont l'expression vacillait comme une bougie exposée au vent.

— Ma cousine m'envoie vous demander si vous n'avez besoin de rien.

— De rien, s'écrie-t-il, avec une ironie qu'elle sent à peine. Oh! de rien! J'ai tout ce qu'il me faut. Je serais bien difficile, n'est-ce pas, de ne pas être satisfait de tout ce que je trouve ici.

Mlle Guerrée est plus fanée encore; elle a maigri; de près, on voit de minces rides érailler la peau fine de son front; ses cheveux sont ternes, ils doivent se casser facilement; mais quand ses paupières se découvrent, Raymond se sent aussitôt réchauffé : sa chambre est moins lugubre, la solitude qui l'angoisse desserre son étreinte. Et il saisit avec joie la main de la jeune fille, une main brune, petite, trop courte.

— Je suis si content de vous retrouver, Mlle Valentine! J'avais peur que vous eussiez quitté la pension Balmette.

Elle ne lui dit point qu'en ce cas il lui eût été facile d'être rassuré. Le croit-elle d'ailleurs? Mais elle est si heureuse de ce mouvement d'amitié, surtout après l'amertume de son accueil, qu'elle s'en laisse doucement griser sans demander davantage aux circonstances. Elle le regarde avec cette timide adoration qui donne tant d'éclat à ses yeux d'un vert pâle.

— Êtes-vous ici pour longtemps? demande-t-elle aussitôt.

— Je ne sais pas, j'ignore encore si je rentrerai à Adels-

gratz. Sa Majesté insiste pour que j'achève ma thèse avant de retourner en Illyrie.

Valentine Guerrée a souri au mot de Majesté qui sonne si comiquement entre les murs de la pension Balmette ; mais Raymond ne voit pas ce sourire, il ne voit rien, ou plutôt, plein d'une image unique, à la fois exalté et désespéré, il se laisse envahir par le bouillonnement confus de sa jeunesse qui lui apporte à la fois mille représentations, inconscientes ou visibles, d'un même sentiment.

Il daigne cependant faire un effort pour feindre de s'intéresser à la chétive personne qui se tient devant lui, dans un pauvre vêtement d'intérieur, sans doute coupé par elle-même et qui l'engonce déplorablement.

— N'avez-vous point passé une trop mauvaise année?

Elle sourit de ce sourire triste, dont la résignation est sans amertume.

— Je ne sais pas, dit-elle, j'ai travaillé. Je n'existe guère, vous savez, en dehors de mon travail...

Ces simples paroles donnent une légère honte à Raymond. Il n'y a pas d'Adelsgratz dans la vie de Valentine Guerrée, pas de promenade à pas lents dans des jardins construits comme une fugue, pas de voyage, ni de fantaisie. Cependant elle ne se plaint pas.

— Votre vie n'est pas gaie, dit-il avec une suffisance inconsciente.

Elle sourit mystérieusement et répond :

— Je ne sais pas. J'ai le *Carnaval de Vienne*, l'autre *Carnaval*...

— Y a-t-il de nouveaux pensionnaires? demande Valtier, après un silence.

— Non, vous retrouverez les mêmes. Rien ne change. Nous attendons cependant un jeune étudiant que M. Gerbert nous a recommandé. A table, les conversations ne varient guère. Chacun a sa marotte, son idée fixe. On dirait que cette petite maison de ma cousine est une entreprise fossile, qui a pétrifié ses habitants. M. Igier parle toujours de la Révolution et des bienfaits qu'elle apportera en bouleversant le monde, mais quand on a égaré une de ses cravates, il fait une scène de désespoir.

— Et M. Cuisance?

— Il peint toujours dans une petite chambre des tableaux inexplicables et parle d'organiser une grande exposition, le mois suivant. Et sa femme court les grands magasins et ramasse comme une pie toutes sortes de morceaux d'étoffes brillantes qu'elle dispose sur sa personne comme les losanges d'Arlequin... Courage, M. Valtier, vous aurez de nouveau à nous supporter tous.

La cloche sonna.

— Je vous laisse, je suis en retard. Il faut que je coure à la cuisine voir si tout s'y passe sans anicroche.

Elle s'échappa en hâte, déjà riante.

XII

Un mois après, un soir, en sortant de la Bibliothèque nationale, Raymond se dirigea vers les boulevards. Il voulait se réacclimater au bruit, à la foule; de la Bibliothèque à la pension Balmette, sa vie devenait si solitaire qu'une rencontre imprévue, une conversation obligatoire, l'angoissaient comme elles angoissent certains neurasthéniques. Il eût évité, dans la rue, son meilleur ami, tant il redoutait l'effort nécessaire pour sortir de soi. Il ne pensait plus qu'à son travail et à la Reine; tout le reste se fondait pour lui dans un brouillard incolore; et ces deux pensées se ramenaient presque à la même, car, en accumulant des fiches sur les origines de la tragédie, il se représentait quel plaisir il aurait à entretenir de ses découvertes plus tard Erica d'Illyrie.

Il avançait donc lentement, bousculé à chaque pas, parce qu'il ne savait plus marcher dans la foule et qu'il se jetait avec maladresse dans les jambes des passants, croyant les éviter. Tout à coup, comme il levait les yeux machinalement sur un kiosque de journaux, un *Intransigeant* étalé et portant en manchettes de grandes lettres noires le frappa comme une explosion. Ces lettres, il les avait lues au premier regard et maintenant il essayait de les relire, comme si elles n'avaient aucun sens. Elles devaient cependant en avoir un, puisqu'il y avait en lui un phénomène comparable à une rupture de courant électrique. Les divers éléments de sa personnalité ne se coordonnaient plus entre eux; tout ce qui s'ébauchait, il l'interrompait brusquement, les choses qu'il apercevait se déformaient comme au

cours d'un cauchemar, et au milieu de cette impression de catastrophe, l'idée que cette chose était impossible prenait plus de poids à chaque seconde. Pourtant les lettres noires étaient formelles : le journal disait bien : *Assassinat de la reine d'Illyrie.*

Au milieu de ces zigzags, de ces soubresauts intérieurs, il s'était avancé jusqu'au kiosque, il avait tendu une main, et il lisait avec une avidité désolée tous les détails de l'attentat. Il dut relire trois fois l'article pour trouver la petite ligne brève où l'on disait que Sa Majesté était vraiment morte, une heure après avoir reçu le coup de poignard d'un anarchiste, sur le quai de Lucerne, au moment de s'embarquer pour faire le tour du lac. Ses mains tremblaient; il replia le journal avec soin, le mit dans la poche extérieure de son veston, puis, machinalement, ayant peur de le perdre, il l'enfonça dans une poche intérieure. Il s'efforçait de réfléchir le moins possible à ce drame, de le classer aussitôt dans son esprit, de le traiter simplement en événement historique qui ne le regardait en rien.

Il prit une voiture pour rentrer, à demi distrait, à demi indifférent. Mais quand il vit la vieille maison de la rue de Tournon et surtout quand il respira l'odeur fade et écœurante qui flottait dans l'escalier, il eut une sorte d'éblouissement de douleur. Il réalisa brusquement tout ce qu'il perdait, tout ce dont la vie le privait définitivement. La première forme de son chagrin fut égoïste : ce ne fut qu'au bout d'un long moment qu'il commença d'être ému par le sort de sa grande amie. Il ressortit l'*Intransigeant*, afin de chercher des renseignements : La Reine avait-elle beaucoup souffert? Avait-elle parlé? Qu'avait-elle dit? Il ne trouva rien; on avait reçu la dépêche en dernière heure.

Alors commença de bouillonner en lui l'effervescence du chagrin ; cette saturation douloureuse qui nous envahit peu à peu, ne laisse place à aucune diversion, à aucun écart de l'intelligence, bloque toutes les avenues par lesquelles arrivent jusqu'à notre esprit les entraînements habituels qui nous stimulent. Alors se forma ce rythme pénible des mêmes phrases qui tournent en rond, des mêmes constatations dont l'inutilité nous irrite, de ces regrets personnels sans rapport avec l'événement même; cet aspect de radotage enfin que prend très vite la souffrance morale.

Il lui devint impossible de supporter la vue de sa chambre,

de ses meubles; il fallait à tout prix qu'il parlât, qu'il racontât le crime, qu'il le commentât de mille manières. Et il se vit seul, entièrement seul au monde; sa famille était loin, il n'avait pas d'amis... Mais, comme, d'un brusque coup d'œil, il faisait la revue des sympathies absentes, une figure de femme s'interposa. Il y avait tout de même un être au monde qui s'intéressait à lui; il y avait Valentine Guerrée. Il consulta sa montre : c'était l'heure où d'habitude elle rentrait, après avoir fini son morne périple de leçons.

Il traversa la cour; la chambre de la jeune fille était située dans le corps principal de logis, au dernier étage. Il frappa. Elle venait d'arriver; elle enlevait son chapeau devant une armoire à glace; elle avait une petite jaquette bordée de fourrure, très râpée, une jupe noire qui avait l'éclat terne de l'usure.

Elle se retourna et vit à Raymond un air hagard qui l'effraya :

— Mon Dieu! Que vous arrive-t-il?

— Vous ne savez pas la nouvelle?

Elle secoua la tête.

— La reine d'Illyrie a été assassinée!

Il eut pour l'annoncer ce je ne sais quoi d'un peu cabotin que l'on arbore volontiers quand on a un chagrin réel, non pour s'en parer, mais par la gêne où l'on est de le montrer, hésitant entre la peur de paraître indifférent et la difficulté de demeurer naturel dans des circonstances qui sont exceptionnelles.

— Mon pauvre ami!

Valentine vint à lui, les mains tendues. Et son intonation fut si naturelle, son geste si spontané, que Raymond fut comme délivré de cette contraction mécanique, de cette affectation qui l'oppressait et contraignait sa souffrance. Il dit cependant encore, par ce mirage de vanité qui accompagne souvent le chagrin et qui vous rend à la fois injuste et stupide :

— J'ai tout perdu.

Il avait l'impression qu'il disait vrai; mais il ne savait pas ce qu'il avait perdu : le climat qui avait développé le plus frileux, le plus délicat, le plus profond, mais aussi le plus dangereusement fragile de soi-même.

Et soudain, il parla, il parla confusément, obscurément, comme si quelqu'un lui dictait ces paroles étranges, mal coordonnées, révélatrices :

— Je dois vous paraître ridicule, Valentine. Comprenez-moi, je vous supplie. Après tout, je n'étais rien pour la reine Erica, rien qu'un petit secrétaire, un peu plus qu'un laquais. C'est vrai, mais qu'y puis-je, si je m'étais à ce point attaché à elle?... Toute ma vie, j'ai souffert de manquer de ce que j'ai trouvé auprès d'elle. Mon enfance a été si triste! Une mère toujours malade... J'étais encore bien petit quand je suis entré comme pensionnaire dans un lycée, à Albi d'abord, à Caen ensuite. Je ne vivais que pour les vacances. Quand ma mère en avait la force, elle me gardait auprès d'elle. Elle voulait que je lui raconte ma vie, toute ma vie : je ne savais pas. Alors elle me faisait asseoir au pied de sa chaise-longue et me parlait de mon avenir. Elle ne supposait jamais que je pusse devenir un homme quelconque, — ce que je suis. Tantôt, j'étais un grand artiste, tantôt un homme d'État, tantôt un explorateur. Elle avait une voix très haute et très aiguë. Souvent le soir tombait. Nous restions dans l'obscurité. La voix de maman devenait de plus en plus aiguë. Il n'y avait plus pour moi de collège, de devoirs, de leçons. J'étais devenu ce que ma mère souhaitait : quelqu'un de grand. J'étais célèbre, j'étais riche. Je lui donnais tout ce qu'elle désirait. « Nous voyagerons ensemble, » me disait-elle. Et nous partions. Elle me décrivait les pays où elle aurait voulu aller : l'Inde, l'Égypte, les îles de la Sonde. Quand je la quittais, elle m'embrassait passionnément en m'appelant : « Ma revanche! Ma revanche ! » Entre dix-huit et vingt ans, je cessai de la voir. Elle souffrait d'une crise de neurasthénie très grave; elle vécut en Suisse dans une maison de santé. Cette période fut un grand trou noir dans ma vie. Ces vacances sans ma mère, à quoi me servaient-elles? Quand elle reparut parmi nous, elle était bien changée, elle avait vieilli de dix ans. Mais elle était surtout comme réduite, diminuée. Maintenant, elle parle à voix basse, elle ne rêve plus. Si je lui parle de Ceylan, de Louqsor, de Java, elle me dit : « Tais-toi. Ne parlons plus de cela. L'ère des folies est close. » Elle se tait des journées entières, assise dans un fauteuil, ne me regardant pas. On dirait qu'elle ne m'aime plus. Du lycée, j'entrai à l'École normale... Moi-même, je m'efforçais de m'adapter à la vie, à la vie de tous, je travaillais avec une application de tous les instants, et puis soudain, je fermais les yeux, je me souvenais de ces lentes soirées

passées dans la chambre de ma mère, et mon cœur se serrait. Était-ce possible qu'il n'y eût pas autre chose au monde, rien que des textes et des fiches, rien de vivant, de vaste, de généreux? Mais autour de moi, aucune chose ne décelait la présence d'une autre vie... Et tout à coup, je me suis trouvé à Adelsgratz et j'ai compris que maman avait raison : il y a des destinées qui se prolongent sur un autre plan, des vies qui baignent... mais dans quoi? Comment m'exprimer, comment vous faire comprendre le lien entre les voyages imaginaires de maman et les conversations de la Reine? Tout cela est si différent! Certains êtres ont une destinée, d'autres une existence, une toute petite existence sans signification. Quand j'étais auprès de la reine Erica, je participais à une destinée et j'en avais une moi-même. Mais mon malheur, à moi, c'est de ne pas avoir une destinée par moi-même; je le comprends soudain, je ne peux en avoir une que par reflet. Et je retombe de la destinée dans l'existence, dans la routine des jours pauvres, des mêmes travaux, des mornes ennuis. Aurai-je la force d'accomplir tant de petites actions criardes et dont je ne vois pas le sens? Cette éternelle attente dans un bureau d'autobus, ce mépris de tous, cette lutte avec des infusoires, ces blessures dont chacune est imperceptible et dont l'ensemble nous met les nerfs à nu...

— Prenez garde, dit Valentine Guerrée. Méfiez-vous de la paresse d'esprit. Les grands rêves sont ceux à qui l'on peut donner une forme plastique afin de les réaliser pour autrui. Tout le reste est force perdue.

— J'aurais voulu me donner à quelque chose de grand. La médiocrité n'absorbe-t-elle pas inutilement plus de forces que le rêve?

— C'est votre mère qui songe encore en vous.

— J'en ai peur. Et je dois vivre... Je vous demande pardon de vous avoir parlé ainsi, Valentine : mais vous êtes ma seule amie. Je me sens tellement désemparé!

— Reposez-vous, dit-elle, dormez. Je viendrai voir demain comment vous serez.

Il lui prit la main dans ses doigts tremblants; elle eut beaucoup de peine à se dégager.

XIII

De nouveau, Raymond se sentait le prisonnier de la pension Balmette. Mais cette fois, s'il la quittait, il ne retrouverait pas Adelsgratz, ni la Reine. Quand il revenait, le soir, de la Bibliothèque nationale et qu'il sentait cette odeur fade, humide, écœurante, que dégageaient les escaliers, il lui semblait que sa vie désormais exhalerait toujours ces mêmes relents. Il essayait de s'accommoder de la coque qui lui était concédée, il s'efforçait d'adoucir ses angles, de lui donner quelque chose d'intime et de méditatif; le bruit qui tournait sans relâche autour de lui lui rendait presque impossible toute familiarité avec elle.

En même temps, les liens que malgré lui l'habitude tissait entre les divers habitants de la pension le soumettaient chaque jour un peu plus à leur tyrannie. Sa politesse, son manque de brutalité, une certaine indécision naturelle faisaient de lui une victime toute prête de l'abbé Garampazzi, de la comtesse de Giroux, de Robert Igier, des Cuisance, même de Mlle Périgois, la secrétaire trop fardée du dentiste. Une fatalité le poursuivait; il échappait aux griffes de l'un pour choir dans les filets de l'autre. L'abbé Garampazzi l'entretenait à tout prix de ses calculs astronomiques qu'il faisait coïncider avec l'Apocalypse et certaines prophéties médiévales afin d'établir la date exacte de la fin du monde, très proche d'après lui et dont il parlait avec une joie secrète, une satisfaction enfantine. Mme de Giroux lui courait après pour lui demander conseil au sujet de son portefeuille, bien que Raymond eût déclaré une fois pour toutes sa totale incompétence en ces matières délicates. Robert Igier l'arrêtait dans l'escalier et lui dépeignait quelle serait la beauté de la France, quand, son patron Touques étant parvenu au pouvoir, chacun serait contraint de penser comme eux deux. Mme Cuisance minaudait et le prenait pour témoin de ses belles relations. Mlle Périgois essayait de le capter par un flirt capricieux. Enfin, M. Cuisance l'entraînait dans la chambre qui lui servait d'atelier et le forçait d'admirer ses œuvres : c'étaient des natures, non seulement mortes, mais putréfiées, des bouquets de fleurs baveuses, des paysages noyés dans du brou de noix, des visages de boutiques de foire aggravés par des

recherches de style qui ajoutaient à leur laideur la prétention d'un programme artistique. Tout cela avait quelque chose d'avorté et de larvaire qui donnait une manière de nausée intellectuelle. Et M. Cuisance ne voulait même pas bénéficier des circonstances atténuantes de l'erreur involontaire; il expliquait tout, soulignait tout, accordait une intention à chaque maladresse, une arrière-pensée à chaque ton mal placé, ce qui faisait de lui, à défaut d'un peintre même médiocre, un apologiste merveilleux de l'échec.

Ces figures grimaçantes, obsédées d'elles-mêmes, le hantaient jusque dans ses rêves. Il y recevait une dépêche; la Reine le mandait à Adelsgratz, il courait au palais; mais à peine franchie la première marche de l'escalier, l'abbé Garampazzi, coiffé d'un bonnet pointu et roulé dans une robe de chambre semée d'étoiles, le menaçait avec un télescope; Mme de Giroux semait sur lui des actions, des obligations, de grandes feuilles de papier de toutes les couleurs, si nombreuses qu'il en était suffoqué; Robert Igier lui montrait dans un mur un cachot noir et fétide sur la porte duquel on voyait écrit en grosses lettres noires le mot : BONHEUR; Mme Cuisance avançait vers lui, avec des grimaces de plaisir, un visage blafard qui était à la fois le sien et une tête de mort; Mlle Périgois lui enfonçait dans les yeux des plumes de paon; Cuisance enfin le forçait à sauter comme un chien savant, à travers des cerceaux bariolés d'infâmes barbouillages. Il n'y avait plus d'Adelsgratz, plus de palais, mais un mélange hétéroclite de piste de cirque, d'escalier de prison, d'observatoire vertigineux, d'où il finissait par tomber sur la tête, et de là, dans un réveil angoissé; le cœur battant, inondé de sueur, il travaillait à chasser ces visions tenaces.

Mais le lendemain, à peine descendait-il dans la salle à manger, pour absorber un café au lait sans lait ni café, que ses ennemis sans haine reparaissaient devant lui, reposés par une nuit paisible et prêts à l'entretenir de nouveau de cataclysmes cosmiques, de ruines financières, de réformes dégradantes, de théories incompréhensibles. Mme Cuisance, en passant, lui jetait un coup d'œil plein de sous-entendus obscurs; Mlle Périgois le frôlait d'une main plus saturée des parfums de l'Arabie que celle même de Lady Macbeth.

Il rêvait de fuir la pension Balmette, mais pour aller où?

De plus en plus absorbé par ses travaux sur les origines de la tragédie, il se sentait peu capable de diriger et d'organiser sa vie pratique. Les plus faibles soucis matériels l'accablaient, suscitaient en lui des perplexités sans nombre. Du moins, à la pension Balmette, tout cela lui était-il épargné; il n'avait pas à se préoccuper de sa nourriture, de son linge, d'une domestique; un ordre invisible et précautionneux présidait aux choses familières et les tenait dans un respect suffisant de Raymond. Il ignorait ces diaboliques révoltes des chemises, ces évasions imprévues des chaussettes, ces trahisons brusques des faux-cols qu'il redoutait tant. Il n'avait pas à interrompre sa lecture des fragments d'Eschyle ou de Sophocle pour chercher un plat sur un menu. Et si ses persécuteurs l'avaient laissé en repos, il aurait pu émigrer à peu près définitivement à Athènes et à Adelsgratz, partageant sa vie entre ses hypothèses et ses souvenirs, ses notes et ses rêveries, et sinon heureux, du moins apaisé par le souffle médiateur qui naissait de son esprit.

Et puis Mlle Guerrée l'attachait à la pension Balmette. Elle ne s'imposait jamais à lui, mais elle s'ingéniait à l'envelopper de sa présence sans lui devenir à charge, surgissant par miracle, quand il avait besoin d'elle, disparaissant, s'il voulait être seul. Elle devinait les moments où il désirait entendre de la musique, lui jouait ses morceaux préférés. Il trouvait des fleurs dans sa chambre, un humble bouquet qui lui souriait comme une pensée amicale. Valentine veillait sur lui comme un génie invisible et familier.

Ils passaient souvent leur soirée ensemble; elle lui racontait sa journée, sa pauvre journée occupée à courir de maison en maison; il finissait par connaître ces intérieurs modestes ou cossus, les gens qui les hantaient, les élèves de Valentine. Comme si ces modestes récits lui servaient de tremplin, il bondissait de là pour revenir à ses souvenirs d'Illyrie. Valentine l'écoutait sans fatigue apparente, mais, faite dès le berceau à la vie quotidienne et créée à l'échelle des faits, elle comprenait mal ses paroles. Quelle était cette chose qui exaltait Raymond et lui faisait venir les larmes aux yeux d'émotion, quel était ce rêve mystérieux qu'il poursuivait partout et qu'il voyait ou cessait de voir dans des objets qui lui paraissaient identiques? Elle aimait, certes, la musique, mais le monde qu'il y devinait échappait à son esprit. La nostalgie ne l'avait pas

atteinte ; elle vivait en dehors des pressentiments et des analogies secrètes. Mais elle était trop fine pour laisser deviner ses vrais sentiments. Elle ne cherchait pas à le toucher par les côtés qui existaient en dehors d'elle, mais à asseoir sa puissance sur ce qu'il avait de vulnérable : son insouciance à la fois et son décuplement des circonstances extérieures.

L'amour la rendait simulatrice ; comme beaucoup de femmes, elle apprenait le maniement de certains mots sans en évaluer le sens exact ; elle s'en servait dans ses conversations avec lui, parce qu'il avait besoin d'eux, mais elle les employait comme les pédants emploient les termes d'une science qu'ils ignorent. Cette parodie lui suffisait, car il attachait peu d'importance aux propos de Valentine. L'écho de sa propre pensée lui suffisait: il lui était indifférent que l'angle d'une salle de palais ou le carrefour d'un bois le lui renvoyât.

Mais ces repères dont Valentine jalonnait adroitement sa route faisaient du moins qu'il hésitait à en prendre une autre. Tout le poussait à suivre celle-ci, malgré le cauchemar que lui imposait le voisinage des familiers de l'hôtel. Et il s'enfonçait sans y réfléchir dans une feinte sécurité à laquelle de brusques événements allaient l'arracher.

XIV

L'horrible nuit commençait à peine et Raymond se demandait dans quel foyer de la vie spirituelle il irait chercher les forces qui lui permettraient de rester, jusqu'à l'aube, devant ce lit.

Il avait reçu le matin même une dépêche lui annonçant la brusque mort de sa mère, emportée la veille, au soir, par la rupture d'un anévrisme ; il avait pris le premier train qui partait pour Caen, et maintenant, enfoncé dans ce fauteuil qu'il avait toujours vu, dans cette même pièce, il exerçait sa mémoire à retenir, trait pour trait, ce visage qu'il ne devait plus revoir. Il s'efforçait de l'apprendre, comme on apprend, étant enfant, une leçon. Il notait les détails insignifiants, sachant par expérience que les souvenirs s'accrochent à eux pour ressusciter. Mais brusquement, la pensée qu'il faisait cela pour la dernière fois le ravageait des pieds à la tête et une brusque bouffée de sanglots sautait hors de lui.

Devant le cadavre de quelqu'un que l'on a aimé, on se sent toujours coupable. Il n'y a pas d'innocence en face de l'irréparable. Les innombrables péchés dont Raymond s'était chargé vis-à-vis de sa mère, soit par omission, soit par violence, lui revenaient comme des remords. Il eût donné tout pour effacer le souvenir de tel jour, de tel geste, de telle parole ; il avait besoin d'une dernière explication avec elle, d'une explication pure et radieuse comme un lever d'astre, d'une explication qui eût tout éclairci, tout expliqué ; après quoi, sa mère aurait pu mourir : cette mort aurait été logique, acceptable, mais non cette surprise, ce guet-apens survenus bien avant qu'il eût pu lui dire à quel point il l'avait aimée ! Il ne lui en avait certainement jamais rien dit ; elle était partie sans le savoir du moins de sa bouche. Que faire maintenant ? Il avait encore, par éclairs, l'illusion qu'il pouvait parler. Qui sait si, même derrière cette inerte apparence, il ne restait pas un appareil, encore sensible, qui l'entendrait, qui le comprendrait ? Mais cette apparence d'objet surnaturel que sa mère avait prise le décourageait. Frissonnant de froid, il se pelotonnait sur lui-même et se contractait pour ne pas crier. La maison n'était pas grande ; il avait peur de réveiller son père, qui venait de se mettre au lit, abattu par la fatigue et le chagrin. La fenêtre était ouverte ; l'air de la nuit, glacé. La flamme du gros cierge épais avait des soubresauts au contact des souffles qui glissaient de la rue.

Raymond se souvenait que, depuis la grande maladie de sa mère, cette neurasthénie qui l'avait transformée, il avait cessé d'avoir toute intimité avec elle. Il aurait pu la pleurer déjà, car il avait cessé de trouver en elle ce qu'un être a d'inestimable pour nous. Mais dans les affections en quelque sorte classées, on s'habitue fort bien à recevoir le moins de ceux qui nous ont donné le plus ; la longue lignée du passé forme une atmosphère d'une intensité si compacte que, vient-elle à s'éclaircir, à peine s'en aperçoit-on. Tant de conversations avaient tissé leur chaîne entre la mère et le fils que même dans le silence ils entendaient bruire leur écho. D'ailleurs, ce silence s'interromprait, croyait-il, un jour : même en se perpétuant, il restait un accident, une anomalie, et voici soudain qu'il prenait son caractère définitif ; il était devenu ce silence à la fois majestueux et agressif qui suit les premières

heures de la mort : silence où l'on sentirait presque une mauvaise volonté, un entêtement furieux, tant il paraît inconciliable avec les conditions de la vie.

Chaque bruit le rendait plus présent ; il suffisait qu'une voiture traversât une rue voisine, qu'un battant de porte se fermât, et moins encore que, sur le lit, un pétale de rose se détachât de sa fleur avec un déclic presque imperceptible, pour qu'il prît toute son énormité anormale, cette force de vide si angoissant que l'oreille troublée essaie aussitôt d'en combler une partie avec un murmure qu'elle produit.

Alors cette idée du silence ramenait à l'esprit de Raymond le souvenir de toutes les conversations qu'il avait eues avec sa mère, entre sa quatorzième et sa vingtième année et qui avaient enchanté ses vacances. Ils avaient eu tant de bonheur à découvrir leur parenté spirituelle ! L'écart des générations est tel le plus souvent qu'il l'empêche de se produire. Mais entre eux s'était formé peu à peu ce lien plus subtil que celui qui réunit d'habitude la mère et le fils et qui est né d'une habitude formée au cours de l'enfance et que rien n'a renouvelée depuis. Cela avait commencé, au cours d'une promenade dans le bois qui prolonge l'Abbaye-aux-Dames. Raymond avait fait allusion, presque timidement, à certaine tristesse que lui donnait la vue d'un arbre presque mort, et sa mère avait eu une soudaine palpitation de tout son être à reconnaître en lui quelqu'un de sa race spirituelle, quelqu'un qui sentirait le monde des choses comme elle l'avait senti et comme elle s'était toujours trouvée seule à le sentir. Alors il y avait eu entre eux, mais voilée par leur pudeur fondamentale, une véritable explosion de joie. Leur amitié véritable naissait, presque distincte de leur affection déjà acquise et presque conventionnelle : une amitié libre, gaie, confiante, pleine de grandes lectures communes, d'admirations et d'analyses interminables de fines nuances de sentiments.

Quatre ans après, la diminution morale qui suivit la maladie de Mme Valtier avait interrompu cet échange ; en ce moment, Raymond s'étonnait qu'une rupture si douloureuse eût pu se produire sans qu'il en ait ressenti un grand chagrin. Mais le fait est qu'il n'en avait presque pas souffert. Il avait vingt ans : c'était l'heure du premier grand départ vers la vie. Heure unique ! L'équipage est complet à bord, des matelots

chantent dans tous les cordages. La belle nef de la jeunesse, s'avance si légèrement sur l'eau ! Chaque vague la soulève, chaque étoile lui montre un chemin différent. Raymond lui-même avait alors subi cet étourdissement ; étourdissement de courte durée, car les premières pêches effectuées au large ne lui apportaient rien déjà que de misérable. Ah ! ces fleurs sous-marines dont on a tant rêvé, ces méduses de quartz presque liquide, ces actinies aux mille couleurs, ces anatifes en crosses d'évêque... Et sur le pont boueux, le pied glisse dans une bouillie gélatineuse, informe, mi-animale, mi-végétale, un magma d'informes cellules...

Il se leva, grelottant de froid. Il sentait sur ses joues se former des sillons de froid plus sensibles, là où ses larmes avaient coulé. Il alla dans l'antichambre chercher un manteau de son père. Quand il revint, il regarda le lit avec terreur; il lui semblait que le visage avait changé depuis une heure; il redoutait de découvrir cet affaissement des traits qui révèle que la mort même n'est pas immobile, qu'elle n'est pas cette mort en laquelle on aurait quand même une certaine confiance, mais un mouvement nouveau, un rythme différent et si misérable. Cependant les lignes pures et tendues du visage ne mollissaient pas; elles gardaient leur beauté presque abstraite, ce signe de paix jeté entre le monde minuscule des vivants et le monde énorme des morts. Raymond se rassit. Il pensait à la reine d'Illyrie. Si la vie l'avait livrée sans défense à ses enchantements, s'il se sentait depuis sa disparition hésitant et perdu dans un carrefour où tout lui semblait également hideux, il le devait à cette forme muette sur laquelle il veillait. Désespérée d'être venue au monde avec ces rêves qu'elle ne pouvait satisfaire, sa mère en avait chargé Raymond, afin qu'il prît sur la destinée sa revanche à elle, afin qu'il fût son triomphe et sa justification. Et voici, déjà, qu'il était plus faible qu'elle devant l'action, plus désarmé, plus indifférent à ces petites vanités de chaque jour qui nous poussent en avant et nous stimulent. Elle lui avait donné le goût de l'insatisfaction. Elle lui avait montré sur l'autre rive du fleuve des constructions presque invisibles, une architecture légère et transparente comme un tissu humain, et elle lui avait dit : « Tu n'as plus qu'à passer l'eau ; voici la Terre promise. »

Mais sa mère était morte. La reine d'Illyrie était morte et

lui-même se tenait toujours sur la même rive, regardant grandir dans une lumière indécise ces tourelles tendres comme des regards, ces terrasses vastes et multicolores comme des châles anciens. La Terre promise était toujours là.

Pendant leurs longues conversations, sa mère jouait souvent à voyager avec lui; à voyager dans les pays où elle n'était jamais allée; elle décrivait toujours des cités étranges, car elle croyait autant au romanesque des villes qu'à celui des sentiments humains. Seulement, elle les déformait et les composait à sa façon; des canaux silencieux traversaient Londres, sur lesquels glissaient de vieilles barques noires entre des boutiques de curiosités où s'agitent encore les personnages de Dickens; à Venise, il y avait sur le Grand-Canal un vieux palais habité par les plus jolies filles de la ville; elles ne se mariaient jamais et, tant qu'elles étaient belles, formaient un musée vivant que les étrangers visitaient avec respect; à Varsovie, dans les sous-sols des boutiques vivaient des artistes chinois qui fabriquaient des squelettes articulés, en ivoire merveilleux de précision et de poli; il y avait ainsi un Amsterdam, un Prague, un Séville, tout aussi invraisemblables. On bien, on rendait visite à des gens que Mme Valtier aurait voulu connaître et qu'elle dépeignait avec fièvre, grands seigneurs, aventuriers historiques, écrivains ou virtuoses. La maison de santé l'avait guérie de tout cela. Mais elle l'avait guérie aussi du désir de vivre et elle l'avait acheminée tout doucement à ce lit étroit comme un cercueil, sur lequel elle gisait dans sa rigidité défensive.

Et tous ces souvenirs attaquaient l'un après l'autre l'âme de Raymond et lui donnaient chaque fois une fièvre différente. Tantôt, c'était un désespoir si aigu que tout son être se contractait comme s'il avait à vomir quelque chose d'atroce, ce monstre intérieur qui le tétanisait; tantôt, c'était une horripilation mystérieuse qui allait jusqu'à la panique et qui l'assimilait soudain aux grands ancêtres qui fuyaient entre les rochers, une menace informulable; tantôt enfin une torpeur brisée où il entrait peu à peu une lâche douceur. Et il entrevoyait que sa nouvelle existence serait encore possible si rien maintenant ne changeait; si l'aurore ne venait pas; si le corps de sa mère pouvait se pétrifier doucement et si lui-même demeurait dans ce fauteuil, immobile et descendant peu à peu

dans ce rêve où les choses d'autrefois reprenaient vie et se mêlaient aux choses miraculeuses qui n'auraient jamais lieu.

A mesure que la nuit s'étalait et coulait plus lentement, faisant effort pour atteindre à ces régions où l'aube se forme, il s'étonnait d'avoir de moins en moins à demander de force à son foyer intérieur. Tout devenait plus facile, plus liquide, plus tendre. C'était que sa mère était encore visible. L'horreur, ce serait maintenant de se séparer de son visage, puis enfin de sa présence même cachée. Elle avait veillé tant de nuits sur lui, et maintenant il veillait sur elle; l'échange continuait; c'était comme si la vieille conversation interrompue reprenait entre eux, voltigeait, même sans un mot, entre leurs esprits.

Mais brusquement il juxtaposait à cette image paisible l'image pathétique d'un regard, d'un geste que sa mère avait eus récemment; ce souvenir inattendu n'avait pas encore ce caractère usé, inoffensif de ceux avec lesquels il vivait; c'était une attaque brusque, haineuse, si atroce que toute sa souffrance un peu lénifiée se retournait au dedans de lui, produisant une telle révolution intérieure qu'il en était secoué, qu'il étouffait un cri, que ses larmes jaillissaient encore. Alors il lui fallait apprivoiser ce souvenir-là, s'habituer à lui, lui apprendre à le traiter en ami, le mêler à sa vie intérieure. Cela réussissait quelquefois. Mais il y en avait de si sauvages que rien n'y faisait. Il y en eut surtout, le souvenir d'un regard, que jamais Raymond ne put s'assimiler; aucune habitude ne le calma, n'émoussa ses angles; il garda jusqu'à la fin son indépendance terrible, et sitôt qu'il apparaissait, étincelant comme un glaive tiré sur l'horizon de Raymond, celui-ci, réduit, abattu, demandait grâce.

Une vieille domestique entra; elle portait à Raymond une grande tasse de café brûlant; elle insista pour qu'il allât se coucher. Mais il refusa doucement; la leçon n'était pas encore entièrement sue; il lui fallait encore exercer sa mémoire.

Puis dehors se forma insensiblement une maladie de la nuit; son tissu si dense, si compact, céda à un ennemi invisible; ses cellules se distendirent, ses fibres se desserrèrent; elle s'espaça comme la cellulose des feuilles de charme attaquées par des chenilles. Les linéaments des ombres s'éclaircirent et flottèrent, détachés par de brusques secousses des

choses auxquelles elles adhéraient. Une transparence froide et bleue se suspendit dans le cadre de la fenêtre; la vie recommença son sourd murmure. Raymond la voyait venir avec plus d'effroi qu'il n'avait vu venir la nuit; elle marquait la vraie fin de son intimité avec sa mère.

La maison s'éveillait; des grincements pénibles arrivaient de la cuisine où la poulie du temps remettait en marche les rouages rouillés des choses quotidiennes; M. Valtier remua dans sa chambre, avec ces gestes déplacés et maladroits que l'on a dans les maisons mortuaires où on semble avoir perdu le souvenir de l'exact emplacement des objets. Sur la maison d'en face, un rayon de soleil, d'une intolérable indifférence, se posa en tremblant, puis prit aussitôt de lui-même une assurance brutale.

Cette fois-ci, c'était bien fini : Raymond se pencha sur le lit de sa mère pour lui dire adieu.

XV

Raymond rentra à Paris, désemparé. Il vivait dans une sorte de brouillard ; à ces grandes dépenses de douleur, à ces hémorragies d'émotions violentes succède souvent une ère d'apathie et presque d'indifférence. Pour avoir trop vibré, la sensibilité finit par ne plus rien éprouver ; elle se replie et somnole sur elle-même. Raymond végétait dans une sorte de torpeur, accentuée par une courbature générale ; les moindres mouvements lui faisaient mal ; chaque point de son corps se réveillait et faisait sentir sa présence, non par une souffrance précise, mais par une prise de conscience anormale ; une fibre avait des élancements brusques, un nerf dévoilait son contour, une surface réduite de la peau frissonnait. Il ne se soignait pas ; tout lui était égal. Il avait surtout une grande fatigue.

Un matin, il ne put se lever ; sa tête était une forge : brûlure et coups de marteaux. Il accueillit la maladie avec joie. C'était un repos. Plus de lutte avec soi-même, plus d'effort à fournir pour conquérir un morceau de volonté ; il allait pouvoir s'abandonner à une force qui disposerait de lui, ferait de ses organes, de ses pensées l'usage qui lui plairait : joie de l'obéissance absolue ; entrée dans la fièvre comme dans un

couvent. Il déclara au domestique qu'il était malade, qu'il ne demandait rien, qu'on le laissât au repos.

Mais la nouvelle courut dans la pension ; on voulait aussitôt faire transporter Valtier à l'hôpital. Valentine Guerrée s'y opposa ; elle avait peu de leçons ; elle offrit de le soigner. Mme Balmette ne s'y opposa point ; elle avait une certaine affection pour le jeune homme. Le médecin consulté diagnostiqua une broncho-pneumonie ; la maladie n'était donc pas contagieuse. La pension se calma ; on abandonna le patient à Mlle Guerrée.

Elle vint s'installer auprès de son lit. On eût dit qu'elle avait attendu ce moment toute sa vie. Petit être éperdu du désir de se donner et dont nul ne voulait, elle se jetait tout entière dans ce dévouement comme dans une vocation. Elle prenait des responsabilités, réglait les silences, ordonnait l'emploi des heures. Elle attaquait la maladie de front et la surprenait par des manœuvres sournoises ; elle la surveillait, la devinait pour mieux la combattre ; elle avait des astuces subtiles et des énergies extraordinaires. Elle dormait à peine, et quand elle devait sortir pour donner une leçon, plantait la domestique au chevet du lit avec une consigne sévère. Rien ne lui échappait, ni le mal, ni le bien. Le docteur l'admirait. « Vous auriez dû vous faire infirmière », disait-il. Elle souriait ; infirmière, elle n'eût pas connu Raymond ; elle bénissait Schubert.

La maladie de Raymond fut longue et douloureuse ; il eut une rechute qui inquiéta fort Mlle Guerrée. Il avait cessé de vivre à la surface de soi-même ; il s'était réfugié tout au fond de lui, n'ayant avec le monde extérieur que de brefs échanges en forme d'éclairs. Les grandes affaires de sa vie étaient ses quintes de toux, l'élévation de la température, l'anéantissement de ses heures de répit. Dès qu'il ne souffrait plus, il prenait à vivre un plaisir démesuré. Les choses les plus menues l'amusaient comme un enfant. Mais ces vacances étaient courtes ; il fallait de nouveau apprendre à respirer, apprendre à dormir. Si dures que fussent ses nuits, il les attendait cependant avec joie. La lassitude de cette énorme journée d'écrasante inaction était telle, au tomber de la nuit, qu'il accueillait le crépuscule comme un libérateur. La lueur de la veilleuse apparaissait sur l'horizon de sa chambre comme un petit astre. Il voyageait dans son lit comme s'il y avait quelque part, entre les draps,

une place qui produisit du sommeil comme le fruit du lotos. Mais il naviguait longtemps avant de la trouver. Enfin, venait une sorte de somnolence; plutôt un engourdissement qu'un sommeil. Aussitôt, le voile noir de ses paupières se peuplait des plus fantasques apparitions; un monstrueux album de caricatures vivantes s'animait et dansait devant lui. Il se retournait sur l'autre côté et perdait aussitôt le chemin de ce coin de lit où l'on peut dormir. Il appelait Valentine à voix basse; il avait soif.

Elle reposait sur un divan qu'elle avait fait installer dans la chambre de Raymond; elle courait à lui, versait dans la tasse une infusion chaude. Rien n'était meilleur que ce liquide à son palais brûlant. Il la regardait avec reconnaissance. Que de fois il avait vu sa mère ainsi penchée sur lui! Il lui paraissait tout naturel qu'aujourd'hui ce fût Mlle Guerrée. Il lui souriait. Le médecin venait souvent. Jamais Raymond ne s'inquiétait de ce qu'il disait. Cela ne le regardait en rien. Il était tranquille quand il voyait Valentine dans la chambre, inquiet quand elle était absente. Il la suivait de l'œil, allant et venant de la cheminée à son lit. Chaque jour, elle lui devenait plus indispensable. Elle explorait pour lui ce monde où il ne pouvait plus aller. Pleuvait-il? Elle le lui disait, et il se renfonçait douloureusement sous ses draps, comme si cette pluie détruisait le plus charmant projet de promenade. Faisait-il beau? Elle prenait elle-même ce soleil au ciel et le lui portait dans ses mains, beau jouet brûlant qui lui donnait soudain l'illusion qu'il allait mieux, que la vie, la grande vie bruyante et agile, revenait à lui.

Ce soleil grandit peu à peu, emplit la chambre, lui enveloppa la tête comme une vessie pleine de rayons. L'attention de Raymond s'éveillait de nouveau. Ses yeux ne se perdaient plus dans cette contemplation vague et lente, au cours de laquelle il comptait vingt fois de suite les fleurs comprises dans les arabesques des murs. Ils sautaient d'une chose à l'autre, s'étonnaient du divan nouveau couché dans un coin, observaient la fatigue du visage de Valentine. L'esprit abandonnait peu à peu cette passivité qui appartenait à un étranger; Raymond insérait de nouveau dans son tissu des réflexions personnelles; il écartait de lui cette molle indifférence de la maladie pour retrouver le secret de ses articulations.

Un jour, il fut guéri. Un autre jour, il se leva. On le porta

à demi jusqu'au fauteuil, près de la fenêtre. Au dehors, cette vie longtemps suspendue entre ses quatre murs, continuait son œuvre opiniâtre. Il y avait dans la figure des fenêtres, dans la configuration des portes, dans le dessin déchiqueté des arbres de la cour quelque chose qui disait que le temps avait marché. Ce travail intérieur, insensible, qui fait que chaque chose est à chaque minute différente de ce qu'elle était une minute avant lui devenait tout à coup perceptible. Il vit un moineau ; il n'avait pas pensé aux moineaux depuis des semaines. Ce fut la colombe de l'arche. Il reprit pied sur la terre ferme.

— Valentine, dit-il, qu'avez-vous fait pour moi ? J'en suis honteux tout à coup, et plus honteux encore de ne vous avoir pas dit ma reconnaissance.

— Chut ! vous allez tousser.

Il lui prit la main, il balbutiait des phrases d'enfant. Il se sentait une incroyable mollesse de l'âme, où il y avait de la détente physique et un égoïsme câlin.

Elle l'écoutait en se moquant de lui. Elle voyait venir sa convalescence avec douleur et avec tristesse. Il était sauvé, mais perdu pour elle. Il ne serait plus cet enfant qui avait été à elle à chaque heure de sa vie. Il redeviendrait fort, c'est-à-dire léger, insouciant, capricieux. Sa concentration, sa fidélité, sa tendresse, c'était de la maladie. Elle avait cette mélancolie des mères qui savent qu'avec la santé, leurs fils leur échapperont de nouveau.

— Vous êtes guéri, dit-elle. Ne parlons plus du passé !

Mais déjà sa tête tournait, il était pâle de fatigue. Le soleil s'était caché, le moineau enfui. L'ombre d'un coin d'un nuage versait son deuil sur les arbres souffreteux du jardin. Il fallut aider Raymond à se lever, le diriger vers son lit auquel il tendait de toute sa lassitude. Il ne pensait plus à remercier Valentine, c'est-à-dire à prendre congé, mais à recourir de nouveau à elle. Elle le soutenait des deux bras ; son visage flétri rayonnait : Raymond lui appartenait encore.

EDMOND JALOUX.

(La troisième partie au prochain numéro.)

L'HÉRITAGE ROMAIN
ET
LE BOLCHÉVISME

L'année qui commence est la dixième du bolchévisme. Maintenant que les faits ont un certain recul, il devient possible d'y voir plus clair que nous n'avons fait dans le premier moment.

La génération actuelle ne saurait être accusée d'inertie intellectuelle : depuis 1914, constamment dépassée par les événements, elle n'a cessé d'affronter des problèmes nouveaux et d'y apporter des solutions improvisées. Nous avons appris à ne plus nous étonner. Le bolchévisme, tout de même, nous a un peu surpris : ces gens-là allaient terriblement vite, sensiblement au delà de tout ce qu'on avait pu prévoir.

Deux considérations ont influé sur notre jugement. Familiarisés depuis longtemps avec l'idée d'évolution, nous avons été portés à croire que le mouvement bolchéviste devait être une suite naturelle, une conséquence normale des tendances du siècle. D'autre part, nous avons contracté l'habitude, passée chez nous à l'état de réflexe, de tenir tout type nouveau de société pour une forme du progrès : nous admettons sans discussion que, depuis le moyen âge, la civilisation a suivi une marche en avant régulière et ininterrompue.

Sans doute, il apparaissait que ces novateurs avaient sauté, à pieds joints, par dessus toutes les transitions ; il se pouvait aussi qu'il y eût dans leurs conceptions une part de chimère : il suffisait qu'ils ne revinssent pas en arrière vers un type

connu de société, on devait les considérer comme réalisant une avance. Puisque, d'ailleurs, c'est un axiome que le progrès est à gauche, le bolchévisme devait automatiquement se classer à l'extrême gauche, à l'avant-garde du socialisme qui, dans tous les pays du monde, marche à l'avant du radicalisme. Cette classification a été acceptée partout et par tous comme un dogme. Et sacrifiant à l'instinct qui nous porte à chercher toujours des comparaisons et des analogies, nous avons raisonné de la révolution russe comme si, à un degré quelconque, elle se rattachait à la révolution française, et la continuait.

Cependant, nombre d'esprits pratiques et réalisateurs estimaient que, l'existence du bolchévisme étant désormais un fait, on aurait mauvaise grâce à bouder contre l'U. R. S. S. Il fallait entrer en relations, se rapprocher pour se connaître et s'engager résolument dans la voie des échanges. Ainsi fut fait.

Or, le résultat a été nul. Dès maintenant, les traités de commerce signés avec le gouvernement des soviets forment des volumes; pratiquement, ils sont restés lettre morte. Certes, quelques sociétés sous étiquette étrangère se sont constituées en Russie, par voie de licences ou de concessions. Non seulement leurs bilans n'inspirent qu'une confiance limitée et les avoirs en *tchervonetz* risquent d'être des plus aléatoires; mais la plupart de ces entreprises n'étaient en réalité que des organisations de propagande politique. Cet échec, dont on ne saurait contester la généralité, est extrêmement frappant. Doit-on en chercher la cause dans je ne sais quel ostracisme moral ou politique? Les gens d'affaires ne nous ont guère accoutumés à des scrupules de ce genre; ils n'ont jamais attendu que les chancelleries eussent paraphé la reconnaissance de fait d'un État intéressant au point de vue commercial.

On est ainsi amené à penser qu'on se trouve en présence d'un phénomène totalement nouveau, d'un organisme qui loin d'être un prolongement de notre vieille civilisation, est, par sa constitution même, foncièrement et radicalement incapable d'entretenir avec elle des rapports normaux.

***

Comment et pourquoi le monde civilisé est-il parvenu à son point actuel de civilisation ? et parmi les facteurs moraux et

matériels, quels sont ceux qui ont eu un rôle capital dans le progrès de cette civilisation ?

Passons, sans nous y arrêter, sur les civilisations asiatiques, bien plus anciennes que la nôtre, qui ont eu leur apogée avant l'Europe, mais qui sont depuis des siècles plongées dans l'immobilité. La civilisation européenne est, sans conteste, fille de la civilisation romaine. Rome a conquis le monde, et l'a organisé. Elle a créé un tout qui a réellement vécu d'une même vie, a rendu florissantes des contrées incultes, imposé la paix romaine, et créé une œuvre qui subsiste encore aujourd'hui. La forme du gouvernement a pu changer : République ou Empire, l'œuvre s'est continuée. De même pour la question religieuse : le Christianisme s'est assez exactement superposé aux institutions de l'Empire pour en hériter en grande partie. Le fait capital dans le mode d'action de la civilisation romaine s'exprime par un mot, lequel représente un fait : Rome imposait ses lois.

Ses lois, son code : tout est là. D'Ibérie en Thrace, le *civis romanus* était partout protégé avec la même efficacité et de la même manière ; ici ou là, les conventions qu'il signait avaient la même valeur, les mêmes actes étaient licites ou illicites, les rapports entre particuliers ou entre les particuliers et l'État réglés de la même façon. Condition essentielle pour permettre le commerce, et pour rendre possibles la prévoyance et la continuité sans lesquelles il n'y a ni industrie, ni œuvre de longue haleine. Le code romain, tel est bien dans l'Empire l'élément stable et le facteur de civilisation.

Or, d'où provenait ce code ? Création spontanée, conception personnelle ? nullement. C'est un code, c'est-à-dire un recueil des usages préexistants, le fruit des expériences grecque, égyptienne, phénicienne que les Romains ont connues : consacré par des siècles de durée, il se trouve acceptable pour des peuples d'origines et de coutumes singulièrement différentes, chrétiens ou barbares ; il est logiquement construit, et repose sur une pierre angulaire fixe : la personnalité de l'individu et son droit de propriété.

Depuis lors, l'Empire a pu s'émietter, l'Europe, balayée par les grandes invasions, se fractionner en une multitude de petits États légiférant à leur bon plaisir ; avec le code Napoléon, promené dans toute l'Europe, le code romain est revenu universel-

lement à la vie. Car l'un procède rigoureusement de l'autre. Aujourd'hui, sauf quelques variantes d'usages locaux, un seul code régit tous les peuples civilisés. Quelles que soient les différences de formation politique de ces peuples, chez eux tous, depuis plus d'un siècle, les mêmes actes sont réputés crimes ou délits selon les mêmes règles, les mêmes conventions sont valables, les mêmes droits sont assurés. S'il y a des modifications, elles ne touchent jamais au principe, mais bien à l'application de certains points de détail; et si les codes tendent à se compléter, c'est de plus en plus d'un commun accord, avec une portée internationale : législation des droits de propriété commerciale, législation des brevets, législation du travail.

La facilité, la rapidité des échanges matériels et moraux dérivent de cette législation commune : elles ont été le grand facteur de l'immense essor économique du siècle dernier. Nous en étions venus, sans nous en douter, à mettre à contribution, pour la fabrication du plus usuel des objets courants, les cinq parties du monde. Cela est apparu avec éclat en 1914, quand, les divers pays vivant en vase clos, chacun a vu tarir certaines productions, faute de matières premières, et d'autres faute de débouchés. Qu'est-ce, aussi bien, que les « concessions » en Chine, sinon des zones extraterritoriales où les « diables d'Occident », à l'abri de leurs codes, peuvent effectuer en sécurité leurs opérations commerciales avec les Chinois. Dépouillée de ses formules diplomatiques, la réponse anglaise à la Chine revient à dire : « Nous renoncerons aux concessions et soumettrons nos différends commerciaux aux tribunaux chinois, quand nous serons assurés que ceux-ci les jugeront correctement selon un code acceptable. » Si imprévu que soit le fait, c'est au nom du code romain que l'Angleterre, aujourd'hui, arme ses croiseurs, et mobilise des régiments tant à Londres qu'aux Indes.

Ainsi il est permis de dire que toute la civilisation actuelle s'est développée sous l'égide du droit romain : droit qui s'est complété, droit qui a évolué, certes, mais qui dérive d'un principe unique. En donnant à la civilisation actuelle, pour la commodité de la discussion ultérieure, le nom de civilisation romaine, nous sommes en droit de penser que nous nous bornons à constater un fait d'une réalité tangible.

***

Dès lors, on voit nettement ce qui fait du bolchévisme quelque chose de formidable et même de monstrueux en face de notre civilisation romaine.

Ce n'est pas son gouvernement : d'autres peuples ont eu, ont ou auront des dictateurs ou des commissaires du peuple. Ce n'est pas davantage la constitution plus ou moins démocratique ou parlementaire. Mais il dresse en face du vieux code un code nouveau, ayant pour base une pierre angulaire qui est le droit collectif. Pour la première fois depuis l'origine des temps historiques, voilà un État constitué, qui prétend plier les hommes à d'autres lois que celles du code romain. — Fait considérable, qui assigne au bolchévisme une importance égale à celle des plus grands bouleversements sociaux.

Ce code a-t-il, comme origine, quelque chose de commun avec le code romain ? Le code romain, nous l'avons vu, est un code d'usages, qui s'est borné à coucher par écrit des règles depuis longtemps usitées, pratiquement réalisées à travers toutes les civilisations antérieures. Le code bolchévique se rattache-t-il donc à des usages consacrés par le temps ? Nullement. Issu des conceptions théoriques d'Engels et de Marx, ramassées par Lénine, il débarque avec lui du wagon plombé qui le ramène de Suisse en Russie pour être mis en vigueur par la tyrannie de sa volonté. C'est, au premier chef, une œuvre personnelle, un système que les Allemands nommeraient « livresque » ou « pédantesque », arbitrairement imposé en dehors de toute donnée d'expérience ; car si le communisme théorique est assez ancien pour avoir été déjà tourné en ridicule dans les comédies d'Aristophane, il n'a jamais été mis en pratique, sauf dans quelques communautés étroites, ou au point de vue agricole en certaines circonstances exceptionnelles et déterminées.

Ce caractère personnel et théorique, si fortement marqué, ruine *a priori* toute idée de comparaison avec le code romain : il ne peut y avoir ici ni filiation ni évolution : un gland peut donner un chêne plus ou moins bien venu, il ne donnera jamais un châtaignier. En vain nous sommes-nous évertués à découvrir entre le communisme russe et les principes de la Révolution française, des rapports qui n'existaient pas : cela, en dépit des dénégations des intéressés qui, dès le premier

jour et en toutes occasions, ont répudié avec la dernière énergie le souvenir de notre Révolution; nous avons comparé des choses qui n'ont aucun point commun, puisque dans les deux codes, bâtis l'un sur le droit individuel, l'autre sur le droit collectif, un facteur quelconque ne peut jamais se trouver dans des rapports identiques avec les facteurs voisins, et qu'il n'y a point de commun dénominateur permettant la comparaison. C'est pareillement de façon tout arbitraire que nous avons mis le bolchévisme à l'extrême gauche : il n'est ni à gauche, ni à droite, pas plus que la classe des oiseaux ou des reptiles n'est à droite ou à gauche de celle des mammifères; c'est autre chose, c'est une société sur un autre plan.

Le code communiste, fruit d'une spéculation intellectuelle, se discute, et peut même se défendre; du fait qu'on a construit tous les codes existants en prenant comme point de départ le droit individuel, on ne saurait conclure à l'impossibilité d'en construire de tout aussi logiques en partant du droit collectif. Admettons donc, sans examen, que ce code soit logiquement construit et susceptible de répondre aux besoins de la société qui l'applique. Il reste, et cela seul importe à la discussion, qu'il n'a pas permis l'établissement de rapports normaux et réguliers avec la civilisation romaine. Et ce n'est certes pas faute de commissions commerciales, et d'intermédiaires diligents à chercher des terrains d'entente! Mais c'était chercher la quadrature du cercle.

N'importe quel contrat passé peut donner lieu à différend ou à procès. Quel tribunal jugera et selon quel code, romain ou bolchévique? D'ailleurs, la convention est-elle également valable pour les deux contractants? La convention passée par un tenant du code romain le lie en tout cas : elle ne lie, du côté russe, qu'avec des restrictions, car le droit soviétique frappe de nullité toute convention au moment où il est démontré qu'elle devient préjudiciable aux intérêts de l'État, — formule élastique qui permet n'importe quelle rétractation. Enfin, point capital, le monopole du commerce crée une situation qui fausse complètement la balance des marchés, et travaille automatiquement au détriment des tenants du code romain : il est facile de le démontrer.

A l'intérieur de la Russie, le prix du marché mondial ne joue pas. Cela résulte du fait que nul, sauf l'État russe par son

office de commerce, ne peut acheter au producteur. Le gouvernement russe achète son blé à ses paysans, au prix qu'il veut. Il peut le fixer à son gré, aussi bas qu'il le désire : il est certain de l'avoir, puisqu'il est seul acheteur, et il le vendra, bien entendu, au plus haut cours extérieur, la totalité de la marge des bénéfices revenant à lui seul.

En sens inverse, il y a en Russie une pénurie considérable de machines agricoles : si donc le commerce était libre, et en vertu des lois de l'offre et de la demande, les machines fabriquées en Europe ou en Amérique feraient prime en Russie. Oui, mais aucune firme au monde ne peut les importer et les vendre aux paysans. Seul, l'État russe est acheteur. Donc il achètera, toujours au cours mondial extérieur et même, mettant en concurrence les firmes extérieures, au plus bas cours extérieur. Après, il revendra à ses nationaux, et cela au prix qu'il lui plaira de fixer : pourquoi se gêner? nul concurrent ne peut atteindre le paysan russe. La totalité de la marge des bénéfices est encore pour lui seul.

Bref, de quelque façon qu'on envisage une opération commerciale entre le libre commerce du monde romain et le monopole du commerce soviétique, l'opération est faussée au bénéfice de ce dernier.

Envisageons un autre marché, celui de l'argent. La situation est identique : nul particulier ne peut librement, par des banques libres, acheter des valeurs étrangères : en fait, la banque étant banque d'État, seul l'État achète ou vend, et à son prix. Il fait le cours. Dès lors, le *tchervonetz* russe a la valeur qu'il lui plaît de fixer, valeur arbitraire : seuls s'en procurent ceux qui sont pressés par une nécessité immédiate et urgente d'en posséder, par exemple pour un voyage en Russie. Nul n'aurait idée d'en posséder à l'étranger, comme on possède des dollars ou des livres sterling : il n'y a pas d'échanges, puisque le marché est faussé et les cours fictifs.

Ainsi, il suffit de l'existence d'un code essentiellement différent du nôtre, pour que toutes nos lois économiques cessent de jouer; pour que, malgré le tort causé à l'humanité par la fermeture du marché russe, la civilisation romaine et la civilisation soviétique vivent parallèlement, chacune en vase clos, sans communication possible. Dans aucun domaine il n'est possible de lier partie, pas plus que si l'on voulait faire une

partie d'échecs, l'un jouant la règle du jeu d'échecs et l'autre la règle du jeu de dames.

Nous nous sommes épuisés à poursuivre, depuis dix ans, la chimère des terrains d'entente, sans vouloir ouvrir les yeux sur l'impossibilité de trouver la conciliation entre deux principes qui s'excluent. Nous l'avons, d'ailleurs, cherchée seuls. Car, dès le premier jour, du haut de son dogmatisme, Lénine a toujours crié à nos oreilles sourdes qu'il n'y avait pas possibilité de coexistence entre le monde romain, qu'il appelle capitaliste, et le monde bolchévique : que celui-ci détruirait celui-là, que la destruction du capitalisme était la condition indispensable et l'objet essentiel du bolchévisme, lequel ne pourrait avoir son plein rendement et sa complète signification que le jour où il aurait réussi à conquérir le globe.

Pas une seconde Lénine n'a varié sur ce point. Il a tout de suite posé en principe la nécessité d'un code unique à la surface du globe, et, bien entendu, d'un code qui serait le sien. Pas une fois, en dix ans, les congrès pan-russes et la IIIe Internationale n'ont varié dans leur prétention et dans la définition de leur but. Si, administrativement, dans des cas particuliers et pour quelque intérêt immédiat, les commissaires du peuple ont toléré des dérogations, ils ont chaque fois insisté sur leur caractère d'expédients précaires, auxquels ils recouraient dans la seule intention de durer et de continuer la lutte : ils n'ont jamais abandonné le principe.

Nous, cependant, au cours de ces dix ans, avec une patience inlassable, nous n'avons cessé d'apporter des projets de traités à des gens qui, quotidiennement, nous renouvelaient leur déclaration de guerre.

***

Que personne n'ait, dès l'abord, pris au sérieux cette déclaration de guerre, on se l'explique aisément.

Lénine, rapé, usé, miné de tuberculose, brandissant au débarqué de son wagon plombé le petit papier prédisant mort et massacre au monde civilisé, apparaissait ridicule.

Dédaigneusement isolé par Kérensky dans l'Institut Smolny, il peut prêter à raillerie jusqu'à l'heure où il se dresse, vainqueur, sur les ruines de Pétrograd.

Lorsqu'il règne à Léninegrad, si l'on sourit encore, c'est d'un sourire gêné.

Maintenant, l'immense cube de son tombeau, sur la place Rouge de Moscou, capitale des États-Unis d'Asie, lui dresse un piédestal à sa taille. Que ceux-là sourient qui ont toujours le cœur à sourire!

***

Les faits sont les faits : rien ne sert de détourner la tête. Sans répit, Lénine s'est adressé au monde, toujours au monde. Proclamations, discours, télégrammes, programme d'action, le tout s'adressait formellement au monde entier. On haussait les épaules : « Le bolchévisme? Affaire russe, cela ne nous concerne pas. » On disait encore : « Chimères, fumées ; projets illusoires : les Russes ont de tout temps été grands bâtisseurs de systèmes, grands apôtres de religions mondiales. Tout s'en va en paroles. » Or il est vrai que les congrès russes se signalent par une véritable débauche de discours : il ne l'est pas que les congrès de la IIIe Internationale soient uniquement des congrès de bavards. Les actes ont suivi les paroles : cela, depuis dix ans, avec une continuité et une persistance telles qu'on ne peut se refuser à l'évidence. Si Lénine a déclaré la guerre à la civilisation romaine, la IIIe Internationale a engagé ouvertement les hostilités : feindre de l'ignorer, ce n'est en rien atténuer l'état de guerre.

Le bolchévisme s'est présenté avec un programme constructif, — établissement de la société communiste fondée sur le code communiste, — et un programme destructif : destruction du monde civilisé, vivant sous la loi romaine.

Sur le programme constructif, les bolchévistes nous ajournent au lendemain de leur définitive victoire. Obligés provisoirement de consentir des dérogations pour vivre et de conserver un strict minimum d'échanges indispensables avec le monde civilisé, ils n'ont d'ailleurs ni abandonné ni retouché un seul article de leur code, et ils se contentent de répéter : « L'épanouissement total et fructueux du bolchévisme ne sera possible qu'après la victoire : notre société ne peut montrer ce qu'elle vaut que si elle règne sans conteste ni rivalité. Donc la juger sur ce qu'elle est actuellement est oiseux; plus oiseux encore de la juger sur ce qu'elle peut devenir. »

Sur le programme destructif, il n'y a ni doute, ni obscurité, ni secret ; en cette matière surtout, les bolchévistes se sont montrés hommes d'action, beaucoup plus que bavards. Les compilateurs pourront, s'ils le désirent, relever au jour le jour, depuis dix ans, une suite ininterrompue de faits fort logiquement enchaînés : dès maintenant, il est possible d'en donner un raccourci qui, faisant ressortir les étapes principales, précise la genèse, la continuité et le but de l'effort.

Au moment de sa déclaration de guerre à la société capitaliste, Lénine a cru les temps proches. De la facilité avec laquelle il avait soulevé le peuple russe, fatigué de la guerre, il a conclu à l'imminence d'une révolte générale des armées en Europe : en 1918, et même en 1919, il a escompté une révolution générale et immédiate, et travaillé surtout dans ce sens. Cependant sa propagande n'a pas donné tous les résultats attendus. Il s'est aperçu qu'il s'était trompé, sans d'ailleurs se tromper de beaucoup ; car il a tout de même réalisé le bolchévisme en Hongrie, l'a manqué de fort peu en Bulgarie et en Italie, a obtenu quelques succès dans les empires centraux et en Espagne, sans parler des mouvements provoqués en Esthonie, Pologne, etc., et bien proches du succès. Cette période héroïque et directe paraît donc provisoirement close, Lénine ayant explicitement reconnu et commenté son erreur, et abandonné les offensives prématurées dans les pays qui sont insuffisamment préparés au point de vue politique.

Ses plans, dressés en conséquence et fort exactement suivis par ses successeurs, ont été concrétisés par Staline au congrès communiste de Moscou en février 1924 de la façon suivante :

« Les Soviets, a-t-il dit, ont quatre alliés :

1° Le prolétariat occidental ;

2° Les colonies et les peuples peu développés, opprimés par les peuples civilisés ;

3° Les conflits entre peuples civilisés ;

4° Le paysan russe... »

Laissons de côté le paysan russe. Laissons de côté, même, les conflits entre peuples civilisés : il n'est que trop certain que tout affaiblissement de leur puissance ne peut que profiter aux soviets, que ceux-ci ont tout intérêt à les voir s'épuiser en luttes fratricides, et qu'ils ne perdront aucune occasion de créer ou d'entretenir des points de friction.

Venons-en au prolétariat occidental. L'instrument chargé de diriger dans leur « développement politique » les prolétariats occidentaux est la IIIe Internationale. C'est une organisation considérable, méthodiquement distribuée en bureaux correspondant à chaque pays, chargée de fournir à tous les pays simultanément les directives générales, et à chaque pays les directives particulières. On pourrait s'étendre longuement sur l'étroite dépendance où elle tient les partis affiliés, sur les renseignements qu'elle en exige, sur l'opportunité des directives qu'elle leur donne : il n'y a pas urgence à le faire, parce que pour le moment les perspectives d'action immédiate sont nulles. Nous nous bornerons donc à en dire quelques mots.

Voici comment se formule la doctrine : « Un soulèvement immédiat des masses est d'autant plus difficile que les nations sont plus évoluées, et la distinction entre les classes sociales moins accentuée. Dans la Hongrie féodale, par exemple, il est très aisé de lancer paysans et miséreux sur les châteaux des magnats : ils comprennent tout de suite. Dans les pays très évolués comme la France, où tout le monde est peu ou prou propriétaire, où les limites du prolétariat sont beaucoup moins nettes, ce n'est possible qu'après une longue préparation du « prolétariat conscient et politiquement éduqué ». Donc, il faut une préparation, et ne rien risquer avant que les troupes soient instruites. Telle est la théorie. L'acte a suivi, sous la forme d'un programme élaboré pour chaque pays, en parfait accord avec la nature et les besoins de ce pays. En voici, pour la France les points principaux : « Non participation au pouvoir ; Conquête des municipalités ; Intensification de la propagande chez les paysans. » Ainsi, à l'heure actuelle, dans tous les pays civilisés, une organisation identique travaille, par des moyens variés, appropriés et choisis, à saper intérieurement la puissance de l'État. L'échéance peut être lointaine : nul ne saurait nier qu'il n'y ait dès maintenant des résultats, lorsqu'on en voit d'aussi tangibles que la grève du charbon en Angleterre.

Si nous avons pu traiter brièvement du « prolétariat occidental, » nous devrons être moins laconique sur « les colonies et les peuples peu développés, opprimés par les peuples civilisés ». Car, ici, la période de préparation est passée : nous sommes en pleine période d'exécution, et l'action des soviets a pris une avance considérable.

A aucun moment Lénine n'a hésité sur cette politique. Ses théories, longuement mûries en Suisse, étaient prêtes pour une application immédiate. S'il y a, dans les vieilles nations européennes, certaines difficultés à faire comprendre aux prolétariats la nécessité de la lutte et la nature de l'ennemi, il n'y en a aucune à expliquer aux colonies qu'elles sont opprimées et aux peuples peu développés qu'on les exploite ; d'autre part, ces pays n'ont pas eu le temps de s'imprégner d'idées bourgeoises. On pouvait, d'emblée, y exalter le nationalisme et la xénophobie, et s'en servir comme de béliers pour ébranler et fissurer la citadelle capitaliste. Dès 1918, les « écoles d'agitateurs » de Moscou et de Tiflis étaient créées et les propagandistes au dressage. L'idée directrice et l'outil étaient trouvés.

La conception qui consistait à rassembler à Moscou et à Tiflis des commis voyageurs en révolution pris dans toutes les nationalités visées, — Chinois, afghans, hindous, musulmans, arabes, etc., — est exactement de même ordre que la conception de la IIIe Internationale. Ils y sont dressés au point de vue général de la doctrine soviétique, mais encore plus exactement documentés sur les conditions politiques du pays où ils auront à travailler, ainsi que sur le but immédiat à y poursuivre. Des presses spéciales les fournissent de tracts et de brochures de propagande. En moins de dix ans, près de vingt mille de ces agents ont été lâchés sur le monde. Seulement, au début, l'action a été quelque peu dispersée, et aussi trop directe. La passion, le désir de frapper immédiatement au cœur la puissante Angleterre a d'abord entamé l'action vers les Indes, où il y a eu une grosse alerte en 1920, et où un effort militaire sérieux a été nécessaire, visant en même temps l'Égypte, l'Afghanistan et la Perse. Le 22 mai 1920, Lénine lançait son fameux télégramme : « Je suis heureux de voir que le principe de la libération des peuples du joug des capitalistes étrangers ait trouvé un écho chez les héros hindous. La Russie suit avec intérêt l'éveil des Indes. Nous saluons l'union étroite des musulmans avec les non-musulmans : nous souhaitons l'extension de cette union à tous les travailleurs de l'Asie. La victoire sera assurée si les prolétariats hindous, chinois, coréens, japonais, persans, turcs se tendent la main. Vive l'Asie libre ! » Oui. Mais c'était une erreur de s'être d'abord attaqué au gros morceau, et d'être allé tout droit à la citadelle anglaise

des Indes, où l'on se heurtait à une organisation savante et à des forces militaires puissantes. Il convenait de n'y revenir qu'avec des troupes fraîches et une supériorité numérique formidable : si la politique bolchévique éprouve des échecs, elle comprend la leçon et modifie ses plans, elle ne les abandonne pas.

Dès lors, l'orientation porterait sur la conquête de l'Asie, par la Chine : sur ce terrain la puissance militaire des États civilisés est nulle. Moscou, capitale des États-Unis d'Asie, c'est un programme réalisable. Faut-il en rappeler les étapes?

Peu à peu, en lisière du Turkestan, de petits États se détachent qui adhèrent aux soviets : puis, en 1923, la Mongolie. Le gouvernement de la Chine du Sud, — celui de Canton, — est entièrement entre les mains des soviets... Les soviets, bien entendu, en tant que gouvernement, ignorent le général Borodine : mais la IIIe Internationale le connaît. Cependant l'actif Karakhan, enfin accueilli à Pékin comme ministre accrédité, officiel, y agit énergiquement; et la Russie se trouve être la seule puissance qui ait aujourd'hui le pied à la fois dans la Chine du Sud et dans la Chine du Nord. 2000 officiers bolchéviques russes, paraît-il, encadrent les armées du Sud. Entre temps, les troubles s'étendent jusqu'aux Indes néerlandaises.

Division sur division, les escadres légères anglaises cinglent de Malte vers l'Orient : les boulevards de Changhaï sont couverts de troupes anglaises. Il y a déjà eu des morts dans nombre d'échauffourées : au moment où nous écrivons, officiellement les premiers coups de canon entre les troupes anglaises et les Cantonais de Borodine n'ont pas encore été tirés. Qui oserait prétendre cependant, que ce n'est pas déjà la guerre?

***

De la déclaration de guerre lancée par Lénine tout seul, en 1917, à la situation actuelle, peut-on nier qu'il y ait continuité de vues, opiniâtreté d'exécution et tangibles succès? Nous ne sommes pas en face de mouvements incohérents et fortuits; nous sommes en présence d'une volonté directrice et d'un développement d'action logique.

Comme il est toujours permis de ne pas voir, nous pouvons, une fois de plus, nous détourner, hausser les épaules

et dire : « Peuh ! cela, du bolchévisme ? C'est un mouvement xénophobe pur et simple, un retour offensif des Boxers. Vraiment, c'est aller bien loin de voir en ces Cantonnais des adeptes conscients du pur marxisme, et de croire la civilisation romaine en danger du fait de gens qui ne s'inquiètent sûrement pas de considérations juridiques ou sociales : les questions de code ne les troublent certes pas. »

A cela, on peut objecter que sur les douze millions de mobilisés russes qui dans l'ensemble ont fait la révolution bolchévique, pour avoir « les terres et le pain », il n'y en avait peut-être pas cinq mille qui eussent été capables d'expliquer ce qu'était le communisme, et pas vingt en état de prévoir la figure qu'une fois réalisé chez eux, il pouvait prendre. Pour gagner le soldat russe, on ne lui a pas fait de théorie au-dessus de son entendement. On lui a promis « le partage des terres », — à quoi il a compris qu'il recevrait les terres des riches, non pas qu'il pourrait avoir à livrer les siennes, — et « le pain », ou, si l'on préfère, le blé, qui est pour les paysans le symbole de la richesse. Bref, appel au pillage. Adressées au soldat cantonais, j'imagine sans les avoir lues que les proclamations promettent la peau des étrangers et le pillage de leurs biens, ou quelque chose d'aussi rudimentaire. La promesse de l'âge d'or soviétique ne doit pas prendre de formes précises : libération du joug de l'étranger, de l'exploitation du capital, etc.

Pour conquérir l'Asie, d'ailleurs, la diplomatie bolchévique, dirigée par Tchitchérine, qui est de la carrière et qui a les traditions, s'est bien gardée de faire du réformisme politique. Une doctrine parfaitement adaptée aux circonstances a été employée. Un principe la guide : vis-à-vis de l'Orient, où elle n'a que des clients et, espère-t-elle, des disciples, l'U.R.S.S. n'est pas dans la même situation que vis-à-vis de l'Occident, où elle n'a que des ennemis de classe, des puissances capitalistes. A l'Occident, le mur infranchissable du cordon douanier, le barrage du monopole du commerce extérieur ; en fait, une véritable ligne de circumvallation. A l'Orient, la porte libre : il n'est pas à craindre que les idées orientales pervertissent le prolétariat soviétique ; ce sont les orientaux qui seront catéchisés, et, coupés du reste du monde, c'est avec la Russie qu'ils vont commercer. A eux, en franchise totale de douane, la foire de Nijni Novgorod. La section d'Orient y a acquis un incomparable éclat. A eux,

s'ils en ont un besoin urgent, toutes les dérogations, telles que les passe-debout en franchise de douane pour toute la traversée de la Russie. A eux, tous les sourires : que, jusqu'à nouvel ordre, rien ne vienne les contrarier ni dans leurs usages, ni dans leurs religions ; seul point à exalter, la xénophobie, sous couleur de nationalisme ; résultat à obtenir, une affiliation à l'Union des Républiques soviétiques ; ni conquête, ni annexion : la porte est ouverte, pour entrer.

Ces soldats qui marchent sans savoir pour quelle idée, ces républiques mongoles qu'on raccole sans modifier leurs millénaires institutions, est-ce là, dira-t-on, l'imminent péril bolchévique, l'urgente menace pour la civilisation latine ?

Parfaitement.

Le bolchévisme russe a été assuré, au bénéfice des idées d'un seul homme, Lénine, encadré de quelques apôtres, par 12 millions de mobilisés qui n'avaient nulle idée de ce qu'on leur faisait faire, et imposé à cent millions de moujiks dont la culture intellectuelle ne dépassait guère la crainte des coups. Voyons le résultat.

En 1917, quinze à vingt millions d'enfants quasi illettrés étaient en mesure de commencer à recevoir une instruction. Aujourd'hui, ce sont des hommes et des femmes, des ménages déjà, et ils fondent des familles qui sont l'avenir. Depuis l'époque de connaissance, de par le monopole gouvernemental de la presse et de l'école, ils ont cessé d'entendre un seul mot qui se rattache à nos conceptions civilisées de la vie, à nos notions occidentales du droit, de la liberté, du patriotisme, de la famille ou de la religion ; ils ont bu, avec le lait, les seules doctrines bolchéviques, n'ont d'autre conception du droit que leur code, de regard sur aucune autre civilisation que celle dont ils sont gratifiés, et sont saturés de l'idée que la Russie n'est entourée que d'ennemis à détruire, en Occident. Ils sont passés par l'armée. Voici l'une des dernières circulaires à l'Armée rouge, celle de Vorochlof, 6 janvier 1927 : « Le cercle de nos ennemis se fait de plus en plus sentir. La situation financière de la Russie est mauvaise. La IIIe Internationale engloutit des sommes formidables, mais cette propagande est indispensable. L'armée a fait ses preuves, spécialement en Chine. Il faut se préparer à la guerre, etc. »

Le pays est entièrement bolchévisé : les éléments de résis-

tance ne sauraient être que les hommes d'avant-guerre, et ils ne comptent plus. Pratiquement, ce sont 100 millions d'hommes perdus pour la civilisation romaine. Pour nous les conserver en 1917, il eût suffi d'un peu d'énergie. Aujourd'hui, à supposer résolu le problème de réinstaller au pouvoir un gouvernement de tendances occidentales, comment résoudrait-il celui de rééduquer tout un peuple? Œuvre pénible et lente, puisqu'il s'agit de remplacer par une autre toute une génération définitivement sacrifiée.

Or, ce peuple perdu pour notre civilisation est en train de catéchiser 500 millions d'Orientaux. Bien au delà des frontières géographiques de la Chine, dès avant la guerre, la tache d'huile russe débordait sur les confins de l'empire du Milieu ; les lignes télégraphiques et les *tchinovniks* russes coexistaient avec les mandarins chinois, auxquels ils apportaient mille occasions avantageuses de concussion, mille facilités d'existence, sans leur demander rien. Aujourd'hui, ils sont partout en Asie. En revêtant la robe chinoise, pour se faire photographier par *l'Illustration* auprès de l'ambassadeur de Mongolie, Tchitchérine n'a pas pris un déguisement : il a affirmé le caractère asiatique russe et la communauté du sang. Le mouvement xénophobe ne concerne pas les Russes : seuls, ils circulent librement, en alliés, dans toutes les Républiques chinoises, occupent dans l'armée, le gouvernement et l'administration du sud les situations officielles, et c'est par milliers qu'ils catéchisent tout doucement la Chine. Quelle propagande contraire pouvons-nous leur opposer? Le monde civilisé possède, à Pékin seulement, une poignée de diplomates, sans contact aucun avec la masse, et dont les doctes avis ne dépassent pas les oreilles de quelques hauts fonctionnaires sans autre autorité que celle que nous leur attribuons. D'ailleurs, ces hauts fonctionnaires écoutent aussi Karakhan, et la parole de Karakhan est lourde du poids de 30000 baïonnettes massées aux confins de la Mandchourie. Lorsqu'ils ne savent à qui entendre, ils s'en vont, et passent leur fauteuil au suivant, qui écoutera à son tour, sans pouvoir rien faire.

Seule, jusqu'ici, l'Angleterre paraît décidée à envisager dans toute son ampleur le problème posé, et à jeter dans la balance, en Chine même, sa lourde épée. Il est visible que, la Chine perdue, ce serait le prestige de notre civilisation

entièrement détruit en Orient : la Chine bolchévique, c'est, mathématiquement, l'Inde perdue à son tour, et l'échec de Lénine en 1920 brillamment réparé... en 1930, peut-être. — Et après ?

***

Après? Un fait matériel subsiste. Les tenants du code soviétique ont une idée directrice, un plan suivi, un but offensif net. Les tenants du code romain ont des vues défensives individuelles, et, par ailleurs, un manque complet d'unité de doctrine : mieux, ils se tirent mutuellement dans les jambes et enregistrent chacun avec une certaine satisfaction les échecs ou les erreurs du voisin.

Nul doute, cependant, que les soviets ne voient grand. En janvier 1927, un entrefilet a paru dans nombre de journaux français. Il venait on ne sait d'où, et n'a été relevé par personne. Il disait, à peu près :

« Il est question d'une Société des nations d'Orient qui, sous l'égide de la Russie, réunirait la Chine, etc., etc., etc... »

Cet entrefilet est *aujourd'hui* sans portée : la Chine officielle est membre de notre Société des nations de Genève. Mais *demain*, avec une Chine soviétique? Les Soviets n'ont jusqu'ici reculé ni devant les réalisations hardies, ni devant les provocations. Ce serait un rude bloc dressé en face de notre civilisation romaine que le bloc asiatique compact, et je ne sais s'il sera encore possible de détourner la tête, pour ne pas voir.

Notre siècle fera, de gré ou de force, et pour de longues années, de la politique d'Asie.

***

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

TROISIÈME PARTIE (1)

La série des visites continue. Tous les jours, Grand père me conduit chez des gens nouveaux qui témoignent une vraie joie de le revoir. Il répond régulièrement :

— Je promenais ma petite fille qui était trop petite pour faire de longues courses, mais maintenant qu'elle est plus grande et plus sage, je peux l'emmener avec moi.

Après quoi, il ajoute :

— Va dans le jardin, et ne touche à rien...

Car il y a presque toujours un jardin dans les maisons où nous allons. Nous avons commencé par Malzéville. Grand père a pris l'omnibus, malgré tout ce que j'ai pu faire pour l'en empêcher. Je me suis accrochée à sa redingote, du côté qui n'est pas sa jambe ; je lui ai rappelé que Grand mère l'avait défendu. Ah ! ouiche !... Il m'a répondu : « Vas-tu te taire !... » et il m'a hissée dans ce boyau plein de gens avec des paniers et des paquets qui sentent mauvais. Je le déteste, moi, l'omnibus de Malzéville !

Il paraît qu'il y en a un autre qui s'appelle l'omnibus de Bon Secours. Grand père m'a dit :

— Nous prenons l'omnibus pour aller, parce que ça monte tout le temps. Nous redescendrons à pied. Nous allons d'abord chez les Milanollo, et si Thérésa veut jouer du violon, tu entendras ce que tu auras probablement entendu de plus beau dans toute ta vie.

Copyright by Gyp, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars.

Je me réjouissais parce que, si j'aime par-dessus tout le violoncelle, j'aime beaucoup aussi le violon. Grand père me l'a fait commencer. Ça ne va pas trop mal. Il y a bien mes diables de doigts raides qui me gênent, mais ça marche quand même à peu près. Je voudrais être à la place de l'archet pour entendre encore mieux le son. C'est beau, c'est velu, ça vibre! Je n'aime pas le piano de ma cousine Alice. C'est sec et froid. Il paraît pourtant qu'elle a un très beau talent. C'est pas seulement la famille qui le dit, c'est tous les gens musiciens.

Quand nous arrivons chez les Milanollo, c'est un grand garçon qui nous ouvre la porte.

— Est-ce que Thérésa est là? demande Grand père.

Il répond :

— Oui...

Mais il me semble qu'il répond drôlement, et qu'il regarde drôlement aussi. Nous entrons au rez-de-chaussée dans un affreux petit salon triste, et je questionne Grand père :

— C'est qui, celui-là?

— C'est Auguste, le frère de Thérésa, mais il est en retard pour son âge.

— Il a quel âge?

— Vingt ans... mais il est beaucoup moins avancé que toi... Tu seras bien gentille pour lui... Thérèsa avait aussi une sœur, Maria, qui avait presque autant de talent qu'elle. Elle est morte.

Un bonhomme coiffé d'un chapeau de paille entre en courant. Il parle mal français. C'est M. Milanollo. Il demande :

— Alors, c'est ça, la petite? Eh! On dirait un garçon!

Grand père ne répond pas et questionne :

— Thérésa est là, m'a dit Auguste?

— Eh non! Ce que dit Auguste, vous savez, il ne faut pas y prendre garde... Mais on va aller la chercher... Auguste!

Auguste paraît, et son père se met à parler, avec une volubilité extraordinaire, une langue ahurissante qui ne ressemble à rien de ce que j'ai entendu chanter par Grand père en italien. Et, à ma stupéfaction grandissante, Grand père se met, lui aussi, à parler cette langue, non pas aussi vite peut-être, mais avec une grande facilité.

Je demande :

— C'est de l'italien?

— Oui ! répond M. Milanollo.

— Approximativement ! rectifie Grand père en riant. C'est du piémontais... Je l'ai appris autrefois pendant les campagnes d'Italie... et, comme tu vois, grâce à M. et à Mme Milanollo, je ne l'ai pas oublié.

Une grosse dame essouflée et de bonne humeur arrive. Elle a le même accent que son mari, et elle parle encore moins bien français que lui. Elle demande tout de suite :

— La petite va goûter? Il y a des galettes et des pêches bien mûres.

— Merci ! dit Grand père. Mais nous allons chez Mme d'Aulnoy tout à l'heure, et elle goûtera avec la petite Gabrielle, à moins qu'elle n'ait faim et ne préfère accepter votre offre.

— Dites ! insiste aimablement Mme Milanollo, voulez-vous goûter ici ou là-bas ?

— Madame, si, là-bas, ça doit être des confitures, j'aime mieux goûter ici ?

— A la bonne heure ! Ah ! voici Thérésa ! Tiens, Thérésa ! tu vas leur jouer du violon pendant qu'elle goûtera.

— Je n'aurais pas osé le lui demander ! dit Grand père.

Thérésa saute sur son violon et répond :

— Vous savez pourtant que j'aime à jouer pour vous, monsieur de Gonneville.

M. Milanollo est allé s'asseoir au piano. Il demande :

— Qu'est-ce que tu veux jouer ?

— N'importe quoi... ce qui est sur le pupitre...

— C'est *Don Juan*...

— Eh bien ! allons-y !

Et elle joue !... Elle joue sans jamais regarder la musique. Auguste, qui est revenu, tourne les pages pour son père et écoute sa sœur d'un air extasié.

Moi, je suis transportée, ahurie, ravie, je n'ose pas respirer de peur de « me faire du bruit à moi-même »... Je ne sais pas si j'entendrai jamais rien de plus beau que ça, mais je comprends bien que « ça », c'est admirable !

Quand elle s'arrête enfin, Thérésa me demande :

— Eh bien ! es-tu contente de moi ?

Je dis avec conviction :

— Oh ! oui... C'est aussi beau que le violoncelle !

Grand père s'empresse d'expliquer .

— C'est ce qu'elle a pu trouver de mieux à vous dire... Elle n'imagine rien d'aussi beau que le violoncelle...

— Elle a bien raison! Il faut le lui faire apprendre.

— Pour l'instant, nous nous en tenons au violon.

— Comment! s'écrie Thérésa, tu joues du violon!... Et tu ne le disais pas!... Joue-moi quelque chose... Vite!

Elle me tend son violon, que je prends avec respect.

— Elle ne pourra pas jouer! dit Grand père. Elle est habituée à son petit violon, son bras n'est pas assez long pour le vôtre.

— Mais si!... Vous voyez?... Va, ma chérie!... Ne t'intimide pas!... L'air de *Joconde*... C'est très bien... le son est bon... Combien y a-t-il de temps que tu joues?

— Six mois, dit Grand père. Je lui ai fait faire ça en attendant le piano.

Je saute en l'air :

— Le piano!... Ah! mais non... Je ne veux pas apprendre le piano!

— On ne dit pas : « Je ne veux pas!.. » observe Grand père. Allons, va au jardin avec Auguste et ne t'éloigne pas... Nous allons partir bientôt...

Grand père baisse la voix pour dire, — mais en m'en allant, je l'entends bien tout de même :

— Elle va avoir une institutrice qui est musicienne et qui lui fera commencer le piano.

Je suis consternée!... Ainsi, je vais avoir une institutrice et on ne me l'a même pas dit!... C'est méchant! C'est lâche! Je vais être très malheureuse!... Je rencontre à la Pépinière une petite fille qui a une institutrice, et elle ne joue pas, elle ne court pas... elle ne se salit pas... Elle marche à côté de son institutrice... Elle a l'air en bois!... C'est affreux!... Je ne dis pas un mot au pauvre Auguste qui me fait goûter. Les pêches me paraissent fades et les galettes m'étouffent.

Et, après, nous allons chez Mme d'Aulnoy, une vieille dame très aimable, qui a une jolie petite fille beaucoup plus jeune que moi qui s'appelle Gabrielle... Elle a une petite voiture dans laquelle elle s'asseoit. Elle me dit de la traîner dans le jardin, je la traîne. Elle prend un fouet et me dit de courir, je cours. Et tout à coup, dans un tournant, la petite voiture verse. La petite Gabrielle s'écorche la lèvre sur le gravier et je suis abominablement grondée. Grand père me dit que je suis brutale.

Moi, je pense que j'aimerais mieux ne pas faire de visites.

En rentrant à pied à Nancy, je ne dis absolument rien.

— Qu'est-ce que tu as ? demande Grand père, tu boudes parce que je t'ai grondée...

— Non... je boude parce que je vous ai entendu dire à Thérésa que j'allais avoir une institutrice, et que je trouve un peu fort que vous ne me l'ayez pas dit.

— Ta Grand mère voulait t'en avertir elle-même.

— Alors, c'est vrai !... C'est pas une blague ?

— C'est très vrai ! Elle s'appelle mademoiselle Reichenbach !

Elle a un nom !... Alors, ça doit être vrai... C'est pas une chose en l'air pour me faire peur... Mon dernier espoir s'évanouit. Je dis seulement :

— C'est un nom à coucher dehors ! C'est une Allemande ?

— Une Tyrolienne. Elle t'apprendra l'allemand... Tu travaillais trop mal avec Mlle Benoît, qui est très mécontente de toi...

— Moi aussi, je suis mécontente d'elle !... Et alors, elle va m'apprendre aussi les choses françaises, c't'Allemande ?

— Oui, certainement... Elle est née en Tyrol, mais elle a passé presque toute sa vie en France.

— Elle a quel âge ?

— Elle a vingt-huit ans.

— Alors elle va être avec moi tout le temps ? Je ne sortirai plus avec vous ?

Grand père m'est indispensable. La pensée d'être séparée de lui m'affole. Heureusement, il me répond :

— Si... tu sortiras avec moi toujours... Tes sorties seront précisément les moments de repos de ton institutrice... Tu sortiras aussi le matin à présent avec le vieux Claude qui te conduira à la Pépinière. Le docteur de Schacken trouve que nos sorties ne sont pas suffisantes. Il veut que tu sois au moins quatre heures à l'air par jour. Et comme ta petite mère a besoin de Jeannette à la maison, c'est Claude qui t'accompagnera.

La pensée que Claude va me servir de bonne me réjouit très fort. J'aime beaucoup le vieux cocher et je suis sûre qu'il fera tout ce que je voudrai...

Quelques jours plus tard, Mlle Reichenbach s'amène. Elle a des malles ridicules et des tas de petits paquets, et elle est ridicule elle-même. Toute petite, avec une grosse tête, des robes

voyantes, et l'air pas très intelligent, elle fait des petites mines qui me paraissent grotesques, et elle parle tout le temps de « nos montagnes » en levant les yeux au ciel ! Et aussi des nuages, de la lune et d'un tas de choses comme ça. « Nos montagnes », c'est bien sûr le Tyrol. Mais elle me paraît très bonne, et elle joue très bien du piano, ce qui m'est égal, et aussi d'un instrument qui s'appelle la cithare et que je trouve délicieux. Elle aime la musique et elle la comprend... Mais ça doit être la seule chose qu'elle comprenne...

Petite mère l'a tout de suite prise en grippe et elle est horriblement désagréable pour elle. Grand mère la regarde avec méfiance. Il n'y a que Grand père et Max qui soient gentils pour elle, et encore Max se fiche d'elle tant qu'il peut.

Il est arrivé presque en même temps que Mlle Rosalie, Max !... C'est un Prussien, le petit-fils d'une vieille dame qui a soigné en 1807, dans son château de Silésie, Grand père qui avait été blessé par M. de Moltke dans une bataille. M. de Moltke, qui était le parent de cette dame, l'avait fait transporter là. Il a manqué mourir, Grand père, et la dame, qui s'appelle la baronne de Richtoffen, l'a admirablement soigné pendant trois mois. Depuis ce temps, il lui a écrit très souvent et elle lui écrit très souvent aussi. Elle a une fille qui s'appelle la comtesse de Lüttischau qui a beaucoup de fils. Et leur grand mère veut que, avant d'entrer au régiment, ils viennent tous passer un mois chez Grand père. Max sort des Cadets et va être lieutenant dans la Garde. Il a vingt ans. Il est très gentil, et il parle français mieux que nous et sans aucun accent. Mlle Reichenbach, — qu'on appelle plutôt Mlle Rosalie, — n'a pas du tout d'accent non plus. Si Max ne se coiffait pas avec une raie au milieu, qui va du front à la nuque, et des bandeaux comme une femme, et s'il n'avait pas des ongles trop longs, surtout celui du petit doigt, il serait très bien, parce qu'il est grand, — j'aime qu'on soit grand, — et qu'il a une très jolie tournure. Il joue avec moi, il est très complaisant, mais horriblement taquin. Il me fait souvent des petites méchancetés sournoises, et moi, je cherche à lui casser son ongle. J'espère toujours que j'y arriverai quand nous jouons nous deux, mais il est horriblement dur et pointu. Alors il ne se casse pas, et c'est moi qui me fais mal.

Max fait des compliments à Mlle Rosalie, qui devient toute rouge et qui s'habille à présent toujours pour le dîner.

Elle met une robe en foulard blanc qui a des grandes plumes de paon imprimées tout partout, et des manches qui finissent au coude, avec des dentelles qui pendent et qu'elle trempe régulièrement dans les sauces. Ça s'appelle des « engageantes », il paraît, parce que ma mère lui dit toujours : « Prenez garde Mademoiselle... vous saucez vos engageantes... » Alors elle devient encore plus rouge, elle ne dit plus rien, et elle regarde Max avec des yeux cuits. Elle ne s'aperçoit pas qu'il se moque d'elle, mais moi je le vois très bien.

Le général est changé. Ce n'est plus celui qui avait l'air triste et qui était le mari de la comtesse Dash. Le nouveau s'appelle le baron Ambert. Il a deux filles. Une qui est un peu plus jeune que ma mère, et l'autre qui a un an de moins que moi et la tête de plus. Marie, l'aînée, est magnifique et Jeanne est bien jolie. Elle a des grands yeux et une petite bouche, et des belles boucles comme celles qu'Henry m'a coupées. Moi, je recommence seulement à avoir des cheveux, mais ça frise tout petit petit, comme sur le portrait de M. de Chateaubriand qui est dans l'album de Grand mère. Un portrait où il a l'air un peu ridicule et la main enfoncée dans la poitrine de sa redingote, avec des mèches de cheveux qui ressemblent à des petits serpents. Les tantes, Grand mère, tout le monde, sauf Grand père, parle avec admiration de M. de Chateaubriand. Je ne sais pas qui c'est, mais il y a dans la bibliothèque de l'oncle Adolphe des livres qui sont probablement de lui. Je les ai vus quand il me fait essuyer des volumes. La première fois qu'il viendra, je lui demanderai de me les prêter.

Le général a rencontré Grand père et moi sous la voûte, et il lui a demandé que je vienne goûter avec Jeanne. J'ai bien vu que Grand père était embêté. Il ne savait pas que répondre, parce qu'on dit toujours qu'on ne veut pas que j'aie d'amies. Moi, si les amies, c'est comme les petites filles qu'on a amenées quelquefois à la maison, je n'y tiens pas beaucoup non plus. Mais celle-là a l'air bien plus gentil que les autres et en effet, dès le premier goûter, je l'ai prise en affection, et je crois qu'elle m'aime bien aussi. Elle est beaucoup plus douce que moi. Elle veut qu'on la dirige, et elle suit. Moi, j'aimerais bien qu'on dirige, au contraire. Je déteste les décisions, les réflexions, les choses dont on est responsable. On nous fait garder par les plantons quand nous jouons sur la petite terrasse, pour que nous ne nous fassions

pas de mal et que nous ne fassions pas de niches aux passants qui se promènent sur la grande terrasse de la Pépinière. Nous, c'est sur la petite terrasse fermée par une grille, qui relie la maison du général à la grande terrasse, que nous jouons. Chez nous, il n'y a pas de terrasse, et c'est dommage, car c'est bien amusant et bien commode. Nous, pour aller à la Pépinière, il faut passer par la place de la Carrière. C'est très long.

Le planton qui nous garde le plus souvent s'appelle Boucheron. Il joue avec nous et nous apprend à faire des bateaux avec un sabot, des cocottes en papier et des cerfs-volants. Quelquefois, il nous permet d'entrer dans les bureaux. Il y a le bureau des plantons et des fourriers, et celui de l'aide de camp, le capitaine de Vaugiraud, qui a une belle table bien en ordre, avec des pains à cacheter et de la poudre d'or et toute une rangée de crayons bien taillés.

Il est vraiment très comme il faut, Boucheron ! Jamais il ne dit un gros mot. Il est patient aussi. Mais il veut qu'on obéisse quand il commande. Il m'appelle toujours « tête de boche », quand je veux faire les choses qu'il ne faut pas. Je lui ai demandé ce que ça veut dire. Il m'a répondu que ça veut dire « tête de bois ». Le plus souvent, il dit aussi « Boche » tout court. Et pour les Allemands, il dit les Alboches. J'aime Boucheron beaucoup plus que Max, et même aussi, je crois, Lagnel, le caporal qui joue quelquefois avec nous quand c'est des jeux où il faut être quatre.

La première fois que Grand mère, qui sortait de l'évêché, et que Mgr Menjaud avait fait passer par le jardin qui ouvre sur la terrasse de la Pépinière, nous a vues, Jeanne et moi, avec les plantons, elle a poussé des cris et elle m'a fait rentrer. Mais Grand père a dit que c'était ridicule, qu'il était venu plusieurs fois nous voir jouer, que les plantons étaient très corrects, et que rien n'était plus gentil que les soldats avec les enfants. Il a dit qu'ils valent mieux que n'importe quelle bonne, et qu'il estimait, pour sa part, que nous étions très bien gardées.

***

Je viens encore d'être attrapée. En sortant de déjeuner, Max a été pris d'un saignement de nez effrayant, et qui ne s'arrêtait pas. On a envoyé chercher le docteur de Schacken qui a paru embêté, et a écrit tout de suite une ordonnance pour notre

pharmacien, un vieux monsieur très bien qui demeure en face de la chapelle du palais Ducal. Comme le vieux Claude partait avec l'ordonnance, le docteur a dit à Grand père : « Il vaudrait peut-être mieux envoyer la petite avec lui. Il n'est pas débrouillard, et il faut que j'aie ça tout de suite... Il n'y a pas de temps à perdre. Elle expliquera mieux les choses au Satyre. » Alors, ils m'ont appelée, et on m'a dit exactement :

— Cours vite avec Claude chez le Satyre... Il faut absolument avoir tout de suite le remède que le docteur demande, tout de suite, tu entends... C'est très important. Max est gravement malade... Rapporte ça au galop...

Nous avons couru le plus vite possible, le vieux Claude n'en pouvait plus. A la pharmacie, il n'y avait qu'une petite bonne qui nous a dit :

— Monsieur vient justement de sortir pour aller chercher chez un confrère de l'extrait de Saturne qui lui manquait... Il va rentrer à l'instant...

J'ai dit :

— C'est tellement pressé...

— Il ira vous porter la chose tout de suite, a dit la petite bonne.

Je ne savais pas s'il fallait attendre ou rentrer. Le vieux Claude me dit :

— Il vaut mieux rentrer, mais écrivez donc un mot pour dire que c'est très grave et très pressé. Écrivez sur l'ordonnance.

L'ordonnance dépliée, je me trouvai embarrassée par la forme à donner à mes explications. Je ne pouvais pas écrire ça comme venant de moi. Après avoir réfléchi, j'écrivis au bas de l'ordonnance, le plus lisiblement possible, en m'appliquant beaucoup :

— Le docteur de Schacken prie monsieur...

Et je m'arrêtai perplexe. Comment s'écrivait le nom du pharmacien ?... J'entendais dire tout le temps : « Allez chez le Satyre... » ou : « On demandera ça au Satyre... », mais je n'avais jamais vu le nom écrit. La petite bonne avait disparu. Je sortis dans la rue pour regarder le nom au-dessus de la boutique, mais il y avait seulement : *Pharmacie*, sans plus. Je ne pouvais pas consulter le vieux Claude qui lisait à peine et n'écrivait pas du tout. Je demeurai un instant indécise. Je me souvenais d'une gravure accrochée dans le cabinet de l'oncle Adolphe, où il y avait écrit, au milieu d'enjolivements très XVIIIe siècle :

« Nymphes et Satyres ». Mais ça, c'étaient des types de la mythologie, des types pas sérieux. Le nom de notre respectable pharmacien était un nom propre qui devait s'écrire autrement?... Mais comment?... On m'avait répété souvent qu'il est très malhonnête de mettre « Monsieur, Madame, et les titres en abrégé, et d'estropier l'orthographe des noms », et je voulais être très polie. Était-ce Satyr ou Satir ou, peut-être, y avait-il un h?... Oui... Il devait y avoir un h !

Et, reprenant l'ordonnance, j'écrivis, cette fois tout d'un trait :

« Le docteur de Schacken prie M. Sathyr d'avoir la bonté d'envoyer tout de suite le remède qu'il demande pour quelqu'un de très malade, qu'on croit qu'il va mourir. »

La petite bonne, qui guettait de la porte le retour de son patron, me dit, en voyant que je voulais remettre l'ordonnance dans l'enveloppe :

— Non!... Laissez ça là!... C'est la première chose qu'il fera en arrivant...

Claude et moi, nous étions rentrés depuis dix minutes à peine, que la petite bonne venait à son tour. On nous avait assez mal reçus. J'aurais dû attendre, ne pas revenir sans le médicament. Pourtant, l'hémorragie avait diminué et Max, un peu rassuré, reprenait de vagues couleurs. Moi aussi, j'avais eu peur. Je ne me sentais plus du tout méchante pour lui, et je cherchais à m'arracher à moi-même la promesse de ne plus essayer de casser son ongle.

Le docteur avait ouvert la boîte qui contenait des petits paquets de poudre. Après les avoir regardés, il rognonna en dedans, comme il faisait toujours :

— Saccrrr!!! Je croyais que j'avais dit un gramme!... Est-ce que je me serais trompé par hasard?...

D'un coup de pouce, il fit voler l'enveloppe et déplia l'ordonnance pour vérifier. Et, tout à coup, sa grosse figure, qui avait l'air d'être en caoutchouc, se gondola dans une grimace joyeuse, et il se mit à rire éperdument, secouant sur son gros ventre sa chaîne et ses breloques d'or. Et Grand père et Grand mère le regardaient stupéfaits, tandis que Max, qui maintenant ne saignait plus du tout, s'essayait à indiquer, par une mine sévère, que cette gaîté lui semblait au moins intempestive.

— Ça, c'est drôle! dit le docteur qui rit toujours, regardez ce que la petite a écrit sur l'ordonnance!

C'est Grand mère qui lit la première et elle reste horrifiée, elle n'a pas du tout le sens du comique. Grand père, qui lit à son tour, ne peut pas s'empêcher de rire. Petite mère, qui n'a encore rien vu, se fâche :

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu as encore fait? Tu ne peux rien faire comme tout le monde...

Moi, je suis abrutie, naturellement! Je ne devine pas ce que j'ai pu faire de mal.

Max regarde et ne voit rien qui lui paraisse extraordinaire. Alors, Grand père me dit :

— Va jouer!

Et, se tournant pour que je n'entende pas, il explique à Max :

— C'est vrai... Vous ne pouvez pas vous rendre compte... Notre pharmacien a été accusé, il y a plus de trente ans, d'une chose qu'il n'avait, j'en suis sûr, jamais faite... On a étouffé l'affaire... Mais on a blagué, on l'a appelé « le Satyre » et le nom lui est resté... Nous-mêmes, qui l'aimons bien, nous disons toujours le Satyre en parlant de lui... C'est un tort, c'est ce qui a causé cette maladresse de Biby... Ce pauvre homme, je suis vraiment désolé!

J'entends tout sans bien comprendre. Mlle Rosalie, qui a cru devoir s'écarter avec moi, écoute aussi de toutes ses oreilles et rougit... Elle rougit toujours, d'abord!... Moi, je crois que je ne rougis que quand j'ai fait quelque chose de mal... J'aimerais beaucoup Mlle Rosalie si il n'y avait pas le piano. La pauvre, c'est pas de sa faute, puisqu'on veut qu'elle me l'apprenne... mais comme elle n'est pas intelligente, elle croit que j'y mets de la mauvaise volonté... Et je ne peux pas jouer, parce que je ne peux pas, voilà tout... Si je pouvais, j'aimerais ça, parce que le piano c'est aussi de la musique et que ça m'amuserait, même si je n'en jouais pas très bien... Mais avec mes doigts raides et qui ne se détachent pas les uns des autres, je n'arriverai jamais à rien... Pour solfier, ça va tout seul... La cithare, ça ira... Alors, pourquoi est-ce que, si c'était possible, ça n'irait pas aussi pour le piano?

***

Jeanne Ambert et moi, nous avons trouvé un jeu très amusant. A la maison, la fenêtre de l'antichambre du second

étage se trouve placée en angle à la jonction de la Subdivision et de nous. Elle plonge dans le bureau de l'aide de camp qui est au premier, en angle également. Alors, nous jouons à la gouttière. Les jours où il pleut, nous envoyons, avec la grosse seringue des écuries, de l'eau dans le bureau quand il n'y a personne... Et le capitaine de Vaugiraud est tout étonné de trouver son bureau plein d'eau. Nous envoyons toujours le jet le plus loin possible de la fenêtre pour qu'il n'ait pas l'idée de la fermer... L'autre jour, il a appelé les plantons, les caporaux, tout le tremblement. Il était furieux... Il montrait le plafond... Nous, nous sommes derrière la persienne de l'antichambre. Nous voyons tout, lui ne peut pas nous voir, et nous entendons tout ce qu'il dit. La dernière fois, il a crié :

— Mais sapristi!... Il faut avoir un plombier!

Boucheron a répondu :

— C'est le Génie que ça regarde, mon capitaine...

Alors M. de Vaugiraud a dit :

— Je vais parler au général.

Depuis quelques jours il fait beau ; alors, nous avons dû interrompre notre jeu. Mais, Jeanne et moi, nous nous entendons toujours de mieux en mieux. Pour le beau temps, nous avons inventé autre chose. Nous sommes deux amies persécutées, que des gens affreux poursuivent à travers les plus extraordinaires pays et les plus invraisemblables aventures.

J'ai la tête bourrée de fées, de héros, de martyrs, de dieux mythologiques et de brigands. J'ai lu quelques romans de George Sand, Jules Sandeau, Octave Feuillet, Louis Enault, Balzac et Dumas père, sans compter tous les Walter Scott, Cooper, etc... Dans cette salade, je pêche des idées et des personnages qui remplissent Jeanne d'admiration. Nous établissions d'abord une sorte de scénario pour la journée, mais nous avons été si vite dans la peau de nos héros que, maintenant, nous jouons directement. Jeanne s'appelle Marthe et moi Francesca. Elle est blonde et je suis brune, ce qui est le contraire de la réalité. Mais « il a fallu », le brun incarnant à nos yeux la force, parce que c'est Francesca qui a été choisie pour donner et recevoir les coups. C'est le plus souvent sur la terrasse de la Pépinière, et sous la surveillance des plantons, que se déroulent les péripéties de nos aventures. Mais quand le Maréchal nous ouvre son parc et nous autorise à y jouer, alors

nous improvisons des épisodes admirables, et des poursuites dans les forêts vierges, car le parc, si bien entretenu jadis par Mme Langlé, est devenu, depuis quatre ans, un fouillis inextricable de ronces, de taillis, et de mauvaises herbes, où seules les « grandes » allées demeurent praticables, et encore! Nous vivons dans ce fouillis des heures héroïques et joyeuses, en dépit des rappels continuels des plantons, ceux du Maréchal cette fois, qui sont invités à ne pas nous « perdre de vue » et qui pestent contre nous, en se demandant à demi-voix : « Sais-tu où qu'a sont passées, les sales mioches? » ou : « Tu les a-t-y vues, ces moucheronnes d'malheur? »

Quelquefois, je saute d'un fourré à l'improviste sur Chalumeau, qui, lui, nous cherche toujours consciencieusement. Chalumeau, c'est le planton du Maréchal. Nous l'embêtons évidemment, mais il nous aime tout de même, bien que, les jours où nous sommes là, son service en soit singulièrement compliqué. Le général Anselme, et le Maréchal lui-même, lui ont recommandé :

— Vous veillerez sur les enfants... Vous ne les perdrez pas de vue...

Or, les minutes sont rares où il peut nous apercevoir sans « se décarcasser » comme il dit. Grand père avait proposé d'envoyer le vieux Claude pour nous surveiller, et Mme Ambert avait offert aussi la bonne de Jeanne, mais le Maréchal trouvait que la bonne et les pioupious, ça ferait « banc de la Pépinière », et que la sympathique bobine du vieux Claude n'avait rien de décoratif. Si inculte et mal tenu qu'il soit, il aime son parc. Et très souvent il y invite du monde à goûter. Toutes les jolies femmes se précipitent au Gouvernement, attirées surtout par un des aides de camp qui est la coqueluche de Nancy. Le vicomte Raoul de Lostanges est l'aide de camp favori du Maréchal, qui l'avait avec lui en Crimée. Très jeune capitaine, pimpant, aimable et « fêtard », il est, paraît-il, irrésistible, et a de fréquentes occasions de s'en assurer. Nous, les honnêtes petites filles de 1859, nous comprenions vaguement que le capitaine de Lostanges « n'était pas comme les autres officiers ». Mais jusque-là, c'est-à-dire au début de nos parties dans le parc, nous ne voyions pas plus loin. L'autre aide de camp, le comte de Ludre, est marié à une ravissante femme blonde, infiniment distinguée et élégante, qui a, malgré l'hor-

rible mode des cages, la plus délicieuse tournure que l'on puisse rêver.

Mme de Ludre a été ma première grande admiration. Pour la voir passer, j'attendais patiemment, embusquée au tournant d'une allée, et, dans la rue, je faisais galoper le vieux Claude récalcitrant pour parvenir à la croiser. Elle fut la cause de ma première bataille avec Chalumeau, auquel le général Anselme avait donné, devant nous, l'ordre suivant : « Planton, quand il y aura du monde, vous veillerez à ce que les petites filles ne fassent pas d'encombrement. » Or, un jour où j'attendais Mme de Ludre, qui s'avançait souple comme une liane avec d'autres dames, Chalumeau jugea que je faisais de l'encombrement. Il me cria : « Allons, ouste! dans le rang! » Le rang, c'était le taillis d'où je n'aurais rien vu. Comme je ne bougeais pas, le bon Chalumeau s'élança pour m'enlever, mais je nouai d'abord mes jambes à un tronc d'arbre, et lorsqu'il me fallut absolument les dénouer, ce fut pour administrer une grêle de coups de pied au sergent ahuri. Quand je cessai, à bout de forces, il me dit, furieux :

— Vous méritez une fessée première...

Puis il ajouta avec dignité :

— Mais je me contenterai de faire mon rapport au général...

— Mon Dieu, s'écria Jeanne affolée, il va tout dire à Papa!

— Mais non... Pour lui, « le général », c'est l'général Anselme! Pas, Chalumeau?

— Comme de sûr! répondit le planton qui rajustait ses guêtres et vérifiait ses boutons.

Puis, il conclut, s'adressant à Jeanne, et me toisant d'un air écœuré :

— C'est-pas vous, Mam'zelle Jeanne, qui feriez des rébellions pareilles! Vous connaissez la discipline, vous!

Je réclamai :

— La discipline! Oh! là là! T'es pas mon chef!

Majestueux, Chalumeau affirma :

— Que si, que je l'suis! Du moment que l'général m'a investituré...

— Investituré!... Non, vois-tu, Chalumeau, tu parles trop bien! Faut que je t'embrasse!

Et je bondis sur le planton avec une brutalité sauvage, m'accrochant à son cou et grimpant à lui comme à un arbre,

Le choc le surprit. Il tomba assis à l'instant où un des paons du parc passait, balayant l'allée de sa queue.

Aux cris vraiment horribles poussés par l'oiseau qui se sentait pris, une fenêtre du Palais s'ouvrit brusquement, et la bonne tête ronde du Maréchal apparut, demandant :

— Qu'est-ce qu'il y a? On peut donc pas être cinq minutes tranquille, bon sang!

Puis il appela :

— Planton!

Chalumeau s'était relevé. Il courait vers le Palais en époussetant sa capote, et nous courions derrière lui.

— Qu'est-ce que c'est? interrogeait le Maréchal, qui ne semblait pas de bonne humeur. Pourquoi vous roulez-vous par terre en poussant des cris?

Chalumeau, qui a pris la position réglementaire, murmure d'une voix encore essoufflée :

— J'ai pas poussé d'cris...

— Épouvantables!... C'est parce que je les ai entendus que je suis là...

— C'est pas moi qui ai crié, c'est l'paon..

— Quel paon? Il n'y avait pas plus de paon que dans mon œil?

— Parc'que c'est qu'il s'avait tapi dans l'fourré...

Je crus le moment venu d'entrer en scène.

— C'est ma faute, monsieur l'Maréchal! C'est moi qui ai fait une sale blague à Chalumeau... Et qui l'ai fait tomber sus l'paon qui passait justement à côté de nous...

— Ah! C'est toi! Ben, ça se trouve bien, car j'ai justement à te parler... Je comptais aller voir ton Grand père pour me plaindre de toi.

— ?...

— Faitement! de toi! Je te permets de jouer dans le parc, et tu fais des grimaces aux passants qui se promènent le long des grilles...

— Ah!... il a mouchardé!

— Qui ça, il?

— Le premier Président.

— Le premier Président n'a rien à voir ici...

— Par exemple! Y a qu'lui, monsieur l'Maréchal, qui a pu dire que j'faisais des grimaces...

— Parce que?

— Parc'qu'il y a qu'à lui qu' j'en ai fait...

— Comment... Tu l'avoues?

— Dame!... Faut bien... Puisque c'est la vérité...

Et j'ajoutai :

— Peux pas l'voir, moi, l'premier Président! Et d'ailleurs, monsieur l'Maréchal, vous non plus!

Le Maréchal, qui ouvrait la bouche pour m'imposer silence, s'arrêta interloqué, puis il grogna :

— Comment, moi non plus? Qu'est-ce que ça veut dire?

— Ça veut dire que quand vous causez avec Grand père, j'entends c'que vous dites...

— Ah!... et qu'est-ce que je dis? demanda imprudemment Canrobert.

Je répondis, en l'imitant inconsciemment :

— Vous dites : « Oui, mon bon colonel! C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'y faire, à c't'animal de Lezaud! Avec sa touffe à l'oiseau royal, et sa façon d'offrir sa tête comme sur un plat... »

— C'est bon! En voilà assez! coupa le Maréchal qui avait envie de rire. Demande pardon au sergent Chalumeau.

— Oh!... Y a pas d'quoi, mamzelle Sibylle...

— Et maintenant demi-tour, les petites filles! Ah!... dis donc! Il est inutile de répéter à tout le monde ce que j'ai dit... soi-disant, du Président Lezaud...

— As pas peur, monsieur l'Maréchal!

— Merci, monsieur l'Maréchal, dit Jeanne en saluant gentiment.

Canrobert la regarda :

— A la bonne heure! Vous êtes polie, vous, ma petite Jeanne... Vous présenterez mes hommages à Madame Ambert et à votre sœur...

La tête du Maréchal disparut de la fenêtre et Chalumeau conclut, soulagé :

— V'là qu'c'est qu'y s'a rassis à son bureau!

Je dis à Jeanne :

— Tu dois être flattée... Le Maréchal te respecte, toi!

— Il me respecte! demande-t-elle ahurie. Pourquoi dis-tu ça?

— Parce qu'y t'dit vous... si y t'respectait pas, y t'parlerait comme à moi...

Vers cinq heures, le vieux Claude vint nous chercher.

— Allons! dépêchons! V'là qu'c'est qu'y va pleuvoir.

En effet, des gouttes énormes commençaient à tomber, et tandis que nous courions sur la terrasse de la Pépinière, le vieux cocher déclara :

— Ça va être un fier orage!

J'attrapai Jeanne par la main et lui dis, sans avoir l'air :

— Un fier orage! C'est l'moment d'jouer à la gouttière!

— Quoi qu'c'est qu'vous dites? demanda Claude.

— Rien...

— J'croyais qu'vous parliez d'la gouttière des bureaux... qu'tout l'Génie militaire est rassemblé, rapport à l'orage qu'y va faire...

— Quoi ? Quoi ? demanda Jeanne inquiète.

Nous descendions à présent le petit escalier en spirale qui mène de la terrasse de la Subdivision à la cour. Un groupe de sapeurs du Génie était là avec des échelles. Le général causait avec un garde du Génie, et Mme Ambert qui rentrait, semblait s'intéresser aussi aux recherches qu'on allait faire. Le vent, qui soufflait en tempête, s'engouffrait dans ses cheveux, car elle était encore coiffée avec ces boucles que l'on appelait alors « des anglaises ». On voyait à quel point elle avait dû être belle. Très grande, avec une taille superbe, elle dominait le capitaine de Vaugiraud qui lui donnait des explications. A la fin, elle dit :

— Espérons qu'on va enfin trouver cette gouttière!

— Il le faut! déclara l'aide de camp. La vie n'est plus tenable au bureau, les jours de pluie... La dernière fois, mes pains à cacheter et mes crayons ont été noyés, à ce que m'a dit le sergent.

— Confondus, mon capitaine, les pains à cacheter, affirma Boucheron, que ça faisait peine à voir...

La pluie commençait à tomber à seaux. Le général dit : « Il me semble que le moment est venu... » Et on monta en troupe dans le bureau...

— Filons chez toi ! proposa Jeanne : de l'antichambre, nous allons les voir chercher...

Nous avions traversé la cour en courant, et le vieux Claude avait ouvert la porte de la maison. Trois minutes plus tard, nous étions en observation derrière notre persienne. Le bureau

de l'aide de camp était plein de monde. La fenêtre restait ouverte toute grande, la pluie fouettait l'autre façade de la maison.

— C'est curieux ! dit le chef du Génie, avec de pareilles trombes il devrait déjà y avoir de l'eau... A quel endroit tombe-t-elle habituellement, cette eau ?

— Là ! expliqua le capitaine de Vaugiraud en montrant sa table.

— Et là, dit Boucheron en indiquant une place sur le parquet.

Des hommes apparaissaient sur le toit. Jeanne, qui réfléchissait beaucoup plus que moi, observa :

— Tu sais... ça va pas paraître naturel, qu'il n'y ait pas d'eau par ce temps-là.

— Ben, tant pis !

— Oui ! mais on va peut-être penser à nous...

— A nous ! Jamais ! Comment veux-tu ?

— Dame !

Je commençai à m'inquiéter aussi. Et je dis :

— On peut toujours en envoyer. Va vite remplir la seringue... elle est dans mon armoire, derrière les livres, tu sais bien...

— Oui, mais je n'ose pas aller dans le cabinet de toilette. Si le colonel ou Madame de Gonneville m'entendaient... Vas-y, toi...

Je me précipitai. Un instant après, je revenais avec la grosse seringue débordante d'eau.

Jeanne la regarda avec admiration :

— Elle est chargée jusqu'à la garde.

Je dis mélancoliquement :

— Oui... elle est bien chargée... mais pas moyen d'envoyer l'eau au milieu de tout ce monde.

Dans le bureau, à ce moment, le chef du Génie déclarait ironiquement :

— Ça me fait l'effet d'être une gouttière intermittente.

Le général proposa :

— Comme il pleut beaucoup moins, on pourrait peut-être vérifier la toiture?

— C'est bien mon intention, répondit le sous-officier.

Il sortit de la pièce et, peu à peu, tous le suivirent. On apercevait, par la porte restée ouverte, le palier complètement vide.

— C'est le moment, dit Jeanne en entr'ouvrant la persienne : vas-y!

De toute ma force je poussai, et l'énorme jet alla s'écraser au beau milieu de la table de l'aide de camp.

Il était temps! Le capitaine de Vaugiraud revenait avec Marie Ambert. Ce fut elle qui, la première, constata le désastre.

— Ah! dit-elle, effarée, vous disiez que la gouttière ne voulait pas se montrer.

— Ah! répéta l'officier qui regardait l'eau ruisseler à travers ses papiers et ses plumes. Il se précipita sur le palier pour appeler, et, de nouveau, le bureau se remplit de monde.

Le garde chef, qui revenait en s'essuyant les mains, affirmait fièrement :

— La toiture est en parfait état!

Tout à coup il aperçut la table inondée, et, d'abord stupéfait, s'écria :

— Ça n'est pas, ça ne peut pas être une gouttière qui a déposé aussi vite une telle masse d'eau! Puis, levant le nez en l'air, il acheva :

— D'autant plus que le plafond est intact...

Il enveloppait la pièce d'un regard soupçonneux :

— Cette eau a dû être déposée là par la malveillance.

— Par la malveillance? demanda le général Ambert, qu'entendez-vous par là?

— Rien de précis, mon général, et pourtant...

La vérité : c'est que le Génie militaire n'est pas aimé des autres armes. Il apparaissait au sous-officier que le sergent et les deux caporaux de la Subdivision suivaient d'un œil goguenard ses opérations, et peut-être ne se trompait-il pas. Mais Boucheron et ses subordonnés étaient aussi surpris que lui-même par cette invasion d'eau inexplicable et spontanée.

Le capitaine de Vaugiraud vint à la fenêtre et se pencha, explorant la cour déserte. Puis, machinalement, il leva les yeux vers notre persienne close hermétiquement :

— Il se doute! murmura Jeanne affolée. Tu vas voir qu'il se doute!

Cependant l'aide de camp déclarait :

— Il n'y a personne dans la cour et personne n'a pu entrer dans le bureau... Pendant les recherches sur le toit, je causais

dans l'escalier avec mademoiselle Ambert et nous n'avons pas perdu de vue un seul instant la porte...

— C'est vrai! appuya Marie, personne n'a pu entrer...

Le sous-officier du Génie saluait le général en disant narquoisement :

— Dans tous les cas, le Génie se déclare incompétent.

— Reconduisez! ordonna le général au planton.

Il paraissait en colère, et Boucheron et les deux caporaux sortirent avec empressement derrière l'homme du Génie et ses sapeurs. Mme Ambert et Jeanne étaient rentrées chez elles. Il ne restait dans le bureau que l'aide de camp et le général, qui demanda, très bourru :

— Qu'est-ce que ça veut dire tout ça? Qu'est-ce que cet imbécile vient nous chanter avec sa malveillance?

— Mon général, je ne sais pas... Mais il est évident que cette eau ne vient pas du toit... Jusqu'ici, je n'étais arrivé au bureau qu'un certain temps après le... l'accident... C'était à moitié sec... Mais aujourd'hui... cette plaque énorme d'eau venue on ne sait d'où pendant l'espace d'une seconde, me déroute et m'inquiète... d'autant plus que...

— Que?

— Que j'ai cru voir... depuis quelque temps... qu'on avait touché à ma table...

— Comment ça?

— Il m'a semblé que mes crayons étaient dérangés... et que même, il en manquait parfois... que mes pains à cacheter diminuaient du matin au soir avec une rapidité surprenante, et même, une fois, où j'avais laissé une boîte de bonbons...

— Les hommes les ont mangés, parbleu!

— Oh! non, mon général! ça n'est sûrement pas les hommes... D'abord, parce que les hommes ont toujours été les mêmes, et que ces... ces fuites ne se produisent que depuis peu... Ensuite, parce que, chaque fois que je les ai attrapés, et je ne m'en suis pas privé au début, j'ai vu qu'ils étaient aussi ahuris et aussi innocents que moi-même... Et, d'ailleurs, eux aussi se sont aperçus qu'on touchait à leurs tables et à leurs fiches. Évidemment, quelqu'un entre dans les bureaux... mais qui? C'est ce que je veux absolument savoir.

— Qui? et par où? demanda encore le général qui examinait la pièce dans tous les sens.

Le capitaine affirma résolument :

— C'est ce que je veux trouver...

Il était revenu à la fenêtre et inspectait de nouveau la cour. Puis il leva encore les yeux vers nous.

— Il nous regarde! dit Jeanne qui me pinçait le bras, je suis sûre qu'il devine tout ! Si jamais Papa sait que j'ai fait une chose pareille!

Elle était navrée et commençait à pleurer. Je dis :

— C'est pas toi, c'est moi!

— C'est toi, la seringue... du moins c'est toi qui as eu l'idée... mais c'est moi qui ai mangé les bonbons...

— Moi les pains à cacheter... Je les aime parce que c'est pas sucré... et j'ai aussi chipé des crayons...

— Justement! si Papa se doutait que nous entrons dans les bureaux pendant que les hommes mangent...

Le plus souvent, Jeanne et moi, nous nous amusions dans ma chambre ou dans l'antichambre où nous étions en ce moment. Mais quelquefois on goûtait chez les Ambert, et quand, vers quatre heures, les hommes cassaient la croûte sur la terrasse ou dans une petite pièce du rez-de-chaussée, nous envahissions les bureaux.

A plusieurs reprises nous avions entendu, quand nous étions cachées derrière la persienne, le capitaine de Vaugiraud qui rognonnait tout seul des choses vagues : « Manque des crayons... touché à ma table... bons à rien... s'pèces d'andouilles... » Puis il interpellait le planton ou les caporaux qui accouraient du bureau voisin, et, interrogés, affirmaient n'avoir touché à rien. Un jour Boucheron avait dit : « Mon capitaine, nous aussi, on barbote dans nos affaires. L'autre jour, mes fiches étaient dans un désordre qu'une vache y aurait pas retrouvé son veau. » Aujourd'hui l'aide de camp venait d'appeler de nouveau les trois hommes :

— Boucheron... et vous deux... vous m'entendez, il faut que cette comédie-là cesse... Vous ne laisserez plus le bureau vide un seul instant... un de vous y sera toujours quand je n'y serai pas, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le mauvais farceur qui s'introduit ici...

Il remettait son sabre et sortait en coup de vent, en disant, après avoir lancé un dernier regard qui nous parut encore dirigé vers nous :

— J'ai d'ailleurs idée que ça ne traînera pas!

— T'as vu son œil? demanda Jeanne qui était toute pâle, tu l'as vu?

A ce moment, Boucheron concluait, péremptoire :

— L'a raison, l'capiston!... y a pas... faut qu'on trouve... et au galop...

— Nous sommes fichues! murmura Jeanne effondrée, qu'est-ce que tu penses?

— Je pense qu'à présent, le mieux est d'avouer...

— Avouer! Qui est-ce qui avouera?

— Moi... j'irai tout dire au général...

— A Papa! Non, vois-tu, ne dis pas une chose comme ça! Tu me fais mourir de peur!

— Pourquoi? Ton papa fait tout ce que tu veux... Il te gâte affreusement...

— Il a l'air, comme ça, parce que je suis petite... J'ai douze ans de moins que Marie... alors on me passe des choses...

— Eh bien, alors?

— Mais pas des choses comme ça! à cause de l'affaire qu'on a dérangé le Génie, pour la gouttière... Il me pardonnerait jamais...

— Aimes-tu mieux que je dise tout au capitaine de Vaugiraud... ou à Grand père?

— Oh! pas à ton Grand père... Il s'entendrait peut-être avec Papa pour nous séparer... vaut mieux à monsieur de Vaugiraud... Mais tu pourras pas le voir...

— Je vais lui écrire...

— Lui écrire? Et de l'encre?

Grand mère et Mme Ambert, également soigneuses, ne laissaient jamais un encrier à notre disposition, sauf à l'heure des leçons ou des devoirs. Écrire chez Mlle Rosalie, il n'y fallait pas penser. Jamais je n'étais seule dans sa chambre. Je dis:

— Ben, j'écrirai au crayon... bien lisiblement...

— Est-ce que c'est assez poli? demanda craintivement Jeanne.

— Puisque nous n'avons pas l'choix...

— Mais peut-être la poste ne prend pas les adresses au crayon...

— Que si!

— Tu as du papier à lettres?

— J'ai du papier écolier... On l'pliera...

— Et un timbre?

— J'en chiperai un dans la petite boîte de l'oncle Adolphe pendant qu'y m'fait copier les lettres des mémoires du prince de Talleyrand.

— Dis donc? demanda Jeanne qui était devenue pensive, je crois que j'ai une bonne idée... Si tu lui écrivais en vers, à monsieur de Vaugiraud... Ça serait plus flatteur...

— Oh non!... Je respecte trop les vers pour ça!

— Mais tu en fais tout le temps...

— Oui, mais on ne les voit pas...

— Je t'assure que tu as tort ne pas lui écrire en vers... Une petite lettre bien gaie, bien gentille. Ça l'amuserait. Il verrait qu'on s'est appliqué... Seulement, c'est peut-être trop difficile d'expliquer toutes ces affaires-là en vers...

— C'est pas ça, mais...

— Mais quoi... Allons, viens dans ta chambre... Je vais lire pour pas te gêner...

En un instant Jeanne m'avait installée, et me taillait plusieurs crayons en me conseillant d'en changer souvent. Elle était ravie de sa trouvaille. Il lui semblait que le capitaine de Vaugiraud ne pouvait pas rester insensible à une lettre en vers. Et au moment où je commençais à écrire, elle me dit encore :

— J'ai une autre idée! Faut pas signer Sibylle, faut signer Gabrielle... Tu m'as dit que tes parents veulent changer ton nom qu'ils n'aiment pas... Et d'ailleurs, Madame de Gonneville l'a dit aussi à Maman... Tu t'appelleras Gabrielle... Alors signe déjà comme si c'était fait, parce qu'il s'appelle aussi Gabriel, alors, ça l'attendrira!

Au bout d'une heure, la lettre était écrite (1).

Jeanne la trouvait épatante. Elle émit cependant ce vœu un peu inquiet :

— Pourvu qu'il n'y ait pas trop de fautes d'orthographe, toujours!

(1) J'avais, bien entendu, oublié ces vers (!). Ils m'ont été envoyés, il y a trois ans, par une amie de Bretagne qui les avait trouvés dans un livre. Voici ce qui était arrivé. En recevant la lettre, l'aide de camp l'avait montrée au général Ambert, lequel l'avait donnée à mon grand père. Ma mère était alors à la campagne en Bretagne chez des cousins. Mon grand père, pour l'amuser et lui faire connaître en même temps le dénouement de l'histoire de la gouttière, la lui avait envoyée. Et elle l'avait oubliée dans le livre où mon amie l'avait retrouvée au bout de soixante-trois ans, un peu pâlie, mais lisible encore.

J'affirmai :

— D'orthographe, sûr qu'il y en a! mais je ne crois pas qu'il y ait de fautes de mesure...

— Il faut mettre une adresse bien détaillée, conseilla Jeanne, pour que la lettre ne puisse pas aller à l'officier d'ordonnance qui remplace quelquefois monsieur de Vaugiraud...

L'adresse fut tout ce qu'il y a de plus détaillée. La voici, ainsi que la lettre elle-même avec ses fautes :

A Monsieur
le Capitaine de Vaugiraud,

Aide de camp à la Subdivision militaire
(bureau de l'aide de camp)

(Planton Boucheron.)

Nancy, le 2 juillet 1859.

Capitain', si dans vos bureaux,
Qué qu'fois vous r'marquez qu'on farfouille,
Faut pas punir les caporaux,
Pas non plus les traiter d'andouilles.

Parc'que la Bell'boit'de bonbons
Qu'a été vidé' sur vot' table,
Aussi bien qu'tous vos beaux crayons
Qu'avaient un air si respectable,

Et qu'ont fichu l'camp peu à peu,
Sans qu'vous sachiez où qu'ça s'envolle,
C'est nous qui les chipions, parbleu!
Ainsi qu'un tas d'aut's p'tites bricolles.

Le grand bruit que sur vos carreaux
Vous entendez les jours d'averse,
La vérité, c'est qu'c'est bien d'l'eau,
Mais c'est un'sering' qui la verse.

Mon capitain', je regrett' bien
Qu'vous ayez dérangé l'Génie
Militair', qui n'y comprend rien,
Et qui jur' qu'on le calomnie.

Car, vrai, c'est lui qu'est dans son droit
En jurant qu'y a pas d'gouttière.
Peut pas s'douter qu'y a sus l'toit
Un' p't'it'fille de la place Carrière.

C'est ell' qui vous demand' pardon
De vous avoir fait des sal's niches.
Et pardon aussi au planton
D'avoir barboté dans ses fiches.

GABRIELLE DE MIRABEAU.

— Crois-tu qu'il pardonnera? demanda mélancoliquement Jeanne, qui, penchée sur la lettre, la couvrait à moitié de ses magnifiques boucles brunes.

— Nous le saurons demain probablement. Tout à l'heure, si j'ai pu chiper le timbre à temps, je la mettrai à la poste en allant faire avec le vieux Claude les commissions de Grand mère... Et monsieur de Vaugiraud la trouvera quand il arrivera le matin pour dépouiller le courrier... Si y moucharde, on nous appellera pour nous flanquer un poil...

— Alors... tu crois que si on nous appelle pas, c'est qu'il n'aura rien dit...

— Naturellement!

— Et qu'il ne dira rien plus tard?

— Espérons-le... J'ai déjà assez d'embêtements... Batta s'est plaint à Grand mère...

— De toi?

— De qui veux-tu qu'il se plaigne? Il dit que je ne fais pas de progrès...

— Pourquoi dit-il ça?

— D'abord parc'que c'est la vérité... et aussi parc'qu'y m'déteste...

— Oh!... Pourquoi monsieur Batta te détesterait-il?

Jeanne est beaucoup plus correcte et plus respectueuse que moi, et le pianiste à la mode lui inspire une sorte de crainte admirative. Jamais elle ne se permettrait de l'appeler simplement par son nom.

— Y m'déteste pac'que je lui fais pas honneur... et surtout pas'que j'le gobe pas... C'est vrai!... Gabrielle de Prez, Alice de Roquefeuil, toutes les cousines le gobent...

J'ai oublié de dire que le grand oncle Alexis de Bacourt, l'ancien garde du corps de Louis XVIII, était mort, et que sa fille avait épousé un Breton, le vicomte de Roquefeuil qui m'adore et réciproquement. Il aime passionnément les enfants et il n'en a pas. Alors, moi, je remplace! Je l'appelle Alphonse

tout court, bien qu'il soit mon oncle à la mode de Bretagne. Il joue avec moi, me fait monter à cheval, me promène, me donne des livres. Ma mère ne l'aime pas beaucoup, parce qu'il est froid et distant. Grand père et Grand mère l'aiment énormément. Les Roquefeuil habitent la maison voisine, du côté opposé à la Subdivision militaire. Deux fois par semaine, on va chez eux passer la soirée. Alice fait de la musique, seule ou avec des amies. Mes cousines de Gonneville et moi, nous regardons *l'Illustration, le Charivari, le Musée des familles* et *le Magasin pittoresque*. Alphonse m'apprend à jouer au besigue et à l'écarté. L'écarté m'amuse et le besigue m'assomme. D'ailleurs, j'aurais assez pour me distraire de la musique que j'aime maladivement.

Quelquefois Batta vient. Mes cousines, Gabrielle et Alice, jouent à deux pianos, et aussi avec M. Rinck, mon professeur de violon. Batta écoute, vautré dans une bergère Louis XVI en vieille soie qui est une merveille. Il s'asseoit sur les reins, les jambes croisées. On dirait qu'il va mettre son pied dans son nez. Grand père, qui ne peut pas le voir, si grand que soit son amour pour la musique, dit qu'il se tient comme un voyou, et qu'il a horriblement mauvais ton avec ses élèves. Moi, il me semble que c'est elles qui sont ridicules avec lui. Pas nous, les petites filles, mais les grandes élèves, les dames et les jeunes filles de Nancy et des châteaux.

C'est l'autre soir que l'affaire a éclaté. Batta était debout contre la cheminée du salon, et il parlait en se regardant dans la glace et en tortillant sa petite bouche en cœur, une bouche farce, qui a toujours l'air de siffler. Grand mère lui a demandé :

— Est-ce que Sibylle fait des progrès?

Il a répondu en se frisant la moustache, le petit doigt en l'air :

— Pas le moindre progrès! Elle recule plutôt! Elle ne peut même pas jouer une valse dans le mouvement...

Et, m'interpellant, il a demandé :

— Est-ce vrai, toi?

J'ai affirmé :

— Tout ce qu'il y a de plus vrai! je ne peux pas! J'ai des doigts comme des bâtons... Mais monsieur Batta sait bien que pour le solfège et le déchiffrage, c'est moi la meilleure du cours.

Batta a corrigé :

— Le déchiffrage à quatre mains, à la condition de faire la première partie... Mademoiselle ne lit pas la clef de fa ! C'est d'ailleurs fâcheux, cette mauvaise volonté ! Elle a de l'oreille et du goût... un goût assez sûr... Vous allez voir ça... Sibylle ! Tu vas trancher le différend, toi !

Un instant auparavant, on avait discuté pour savoir laquelle avait le plus de talent, Gabrielle de Prez ou Alice de Roquefeuil. Les deux étaient présentes et se renvoyaient mutuellement la balle. Batta, pris à témoin, s'était récusé. Il me demanda :

— Tu as entendu, tout à l'heure ? Moi, je ne peux pas choisir entre mes élèves. Toi, tu vas dire laquelle a le plus de talent...

Je répondis sans hésiter :

— Mademoiselle de Villevielle.

— Ah !... elle est bien bonne ! s'écria le pianiste tout joyeux. C'est le cas de dire que la vérité sort de la bouche des enfants !

Mlle Marie de Villevielle, que j'avais entendue quelquefois, dépassait évidemment de beaucoup mes cousines. Elles avaient de jolis talents. Elle avait un grand talent.

Je comprenais que j'avais fait une gaffe, mais je ne m'attardai pas à de vaines considérations. J'écoutais parler Grand mère, et ce qu'elle disait à Batta me remplissait d'effroi.

— Puisqu'elle ne fait pas de progrès, nous allons prendre une décision à laquelle nous songeons depuis longtemps déjà. Seule, la perspective d'être obligés de renoncer à vos leçons nous arrêtait. Nous allons mettre Sibylle au Petit Sacré-Cœur !

C'est ce que je racontai à Jeanne qui m'écoutait terrifiée :

— Paraît que la seule chose qui empêchait de me mettre au Sacré-Cœur, c'est qu'on n'y admet que les professeurs de la maison, et que Batta n'en est pas... Maintenant qu'il s'est plaint que je ne fiche rien..., on va renoncer au piano et m'y fourrer...

— T'y fourrer ! murmurait Jeanne, qui comprenait vaguement le désastre. T'y fourrer ?... Alors je ne te verrai plus que le dimanche ?

— Pas même ! On y va le dimanche aussi...

— Comment, on y va ? Tu n'y seras donc pas ?

— Mais si... Il y a deux Sacré-Cœur, il paraît... le Grand,

au château de Nabécor, à trois kilomètres, et le Petit, je ne sais pas où, à Nancy... On va au Petit de huit heures à onze heures et demie et de une heure à six heures du soir, les jeudis et les dimanches aussi... C'est au Petit que je serai. Et alors, plus de fleuret, plus de ballets, plus rien de rigolo..

— Et c'est quand qu'on te mettra là-dedans?

— A la rentrée... Le 2 ou le 3 octobre...

Jeanne réfléchissait. Sa jolie figure douce devenait sérieuse. Elle me dit :

— Écoute... puisque c'est comme ça... je vais te dire quelque chose aussi... Je n'avais pas osé t'en parler. Je remettais tous les jours... Mais, si on ne te fourrait pas au Sacré-Cœur, nous serions probablement séparées tout de même au mois d'octobre.

— Parce que?

— Parce qu'on promet Versailles à Papa... Ça n'est pas encore officiel... mais le maréchal Vaillant lui a écrit amicalement qu'il peut compter dessus...

Ne plus voir Jeanne que je voyais tous les jours du matin au soir depuis trois ans!

Toutes les deux nous faisions les braves, mais nous avions envie de pleurer.

Pendant les jours qui s'écoulèrent après l'envoi de la lettre à M. de Vaugiraud, nous n'étions pas du tout tranquilles. Enfin, un matin, Jeanne arriva rayonnante et elle me dit :

— Ça y est!... Il a bien pris la chose... Hier soir, Papa qui lui avait fait manquer l'heure de sa pension l'a amené dîner... j'avais envie de dire que j'étais malade et d'aller me coucher... Et puis, il a été très gentil comme à l'ordinaire... Alors, voilà! C'est réglé, l'affaire de la gouttière! Ça n'a pas l'air de te faire plaisir? A quoi penses-tu?

— Je pense qu'il va falloir trouver autre chose pour nous amuser...

GYP.

(*A suivre.*)

SUR LES BANCS DE FLANDRE

IV [1]

DEVANT LA VILLE HÉROÏQUE

L' « ALOSE » TROUVE... ET MEURT

Dans la nuit, au changement de marée, un coup de vent de nord-est s'est levé. Indifférents, les ponts noyés, les passerelles et les gaillards émergeant seuls, l'*Alose* et le *Blanc-Nez* ont parcouru dans l'ombre le chenal du Ruytingen. Dans la bourrasque, la bouée sonore qui marque le banc de Gravelines a hurlé de si lugubre façon qu'on eût pu croire que le feu du Dyck tout proche était allumé là pour veiller quelque agonie. L'aube grise du 5 octobre apporte l'accalmie. Le coup de vent n'est plus que bonne brise et la mer s'aplatit.

Embarquons sur l'*Alose*. Midi. La bordée non de quart est à la soupe dans le poste de l'équipage. Il faut avoir l'estomac amarré à triple bosse pour pouvoir avaler dans l'atmosphère indicible qui règne en bas. La lampe, allumée nuit et jour et suspendue sous barrots, balance une flamme bleuâtre et quasi mourante. Le panneau de descente est bouclé : pas de rentrée d'eau et pas de rentrée d'air. Les hommes récupèrent les calories dont le nord-est les a dépouillés pendant le quart.

Une heure. — On « ramasse les plats ». A la sieste à présent ! Huit couchettes se garnissent. Des ronflements s'élèvent, couvrant celui du poêle chauffé au rouge. Remontons au grand air.

C'est le Pas de Calais des après-midis d'automne. Le ciel

Copyright by Paul Chack, 1927.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars et du 1er avril.

gris sombre a l'air tout proche de la mer vert sale et striée d'écume. Le patron Ringot est de quart dans la chambre de veille de la passerelle. L'*Alose* fait route à 5 nœuds vers Gravelines. A 800 mètres, sur sa hanche tribord devant, le *Blanc-Nez* taille son chemin en roulant bord sur bord. A 2 milles dans le sud-sud-est, le bateau-feu du Dyck danse sur ses chaînes. Des « blancs mantiauws », ainsi les Boulonnais nomment les goélands, suivent l'*Alose* en vol plané, virant leur tête d'un coup sec pour explorer l'eau de leur petit œil de jais, prêts à se laisser tomber comme des cailloux sur les épluchures que le matelot-coq Wacogne va jeter par-dessus bord. Retiré dans sa cabine sous la passerelle, le maître Loisel, légèrement somnolent, car la nuit a été dure, fume sa pipe, l'esprit apaisé. On est à deux heures du bas de l'eau, donc rien à craindre des mines. D'où viendraient-elles d'ailleurs? On n'en a pas trouvé hier et, sûr et certain, aucun sous-marin n'est venu par ici cette nuit.

Maintenant, le cuistot Wacogne, toutes gamelles lavées, gagne le poste et commence de préparer le repas du soir. Il s'y prend de bonne heure, car les fayots du gouvernement ont besoin d'une cuisson sérieuse. Et comme l'art de la cuisine exige toute clarté, Wacogne laisse le panneau grand ouvert. Le matelot Fourny, désireux de s'instruire, quitte sa couchette et contemple la confection d'un « chaloupiat » soigné. Pour donner une idée complète de l'*Alose* en sa dernière minute d'existence, j'ajoute que le fusilier Morel est de veille au canon, le matelot Wadoux en vigie dans le nid de pie, et le maître mécanicien Caron dans sa machine avec Goulet et Leprète, matelots chauffeurs.

Les sept autres dorment toujours. Digestions calmes...

Ainsi se présente l'*Alose*, à une heure quarante minutes, le 5 octobre 1915. A une heure quarante minutes et huit secondes, l'*Alose* a disparu et, avec elle, dix hommes de son équipage. Dans un remous noirâtre flottent Loisel, Ringot, Wacogne, Fourny, et les cadavres de Wadoux et de Goulet. Un prisme de drague, un doris chaviré, un caisson à pavillons, deux couronnes de sauvetage et un morceau de la chambre de veille sont tout ce qui reste du bateau...

Ringot, sourcil fendu, figure en sang, va couler, lorsqu'une main solide le croche par les reins, tandis qu'une autre main lui passe en sautoir une des couronnes de sauvetage; c'est

Wacogne qui opère : « Là, patron, ça y est, vous en faites pas. Le « batiauw » est par le fond, mais voilà le *Blanc-Nez* qui s'amène. » Dix mètres plus loin, Loisel est accroché à un espars. Fourny, lui, un quart à poche (1) sous chaque bras, attend la suite des événements.

A l'instant que l'*Alose* a reçu le coup de la mort, le maître pilote Huet, capitaine du *Blanc-Nez*, a cru, vu la violence du choc, que son propre navire venait d'écoper. Il s'est précipité sur bâbord, du côté de la secousse, a vu et a commandé :

— A toute vitesse la bécane. La barre à gauche toute. Gouvernez dessus.

Gouvernez sur quoi? Sur l'*Alose?* Il n'y avait déjà plus d'*Alose*. Il y avait, à sa place, une gerbe d'eau et de flammes livides, sur quoi roulait lourdement un nuage graisseux couleur de tan. Explosion de mine allemande impossible à confondre avec celle d'une torpille. Sur les bancs de Flandre, on a payé assez cher pour ne plus s'y tromper...

Un petit liséré de vapeur blanche bordait le nuage, et le maître mécanicien du *Blanc-Nez* a compris tout de suite :

— La mine a éclaté sous la chaudière. On ne retrouvera pas grand monde.

Des débris tordus ont filé vers le ciel pour retomber en averse. Pendant quatre secondes, les gens du *Blanc-Nez* ont distingué à travers la fumée un tout petit bout de l'*Alose* qui émergeait encore. C'était l'avant complètement mâté, le pont exactement vertical ainsi que le morceau de quille visible, tandis que l'étrave, elle, était parallèle à la ligne d'horizon comme si le chalutier mourant avait tenté d'éperonner le ciel. Puis le nuage est devenu un gros champignon brun qui semblait enraciné dans la mer. Quatre secondes encore et le vent l'a arraché et emmené vers l'ouest où il s'est déformé, dilué, évanoui. Sur l'eau n'est plus restée qu'une grande flaque noirâtre et huileuse vers laquelle le *Blanc-Nez* court à toute allure.

Ordre formel : quand un bateau saute sur une mine ou reçoit une torpille, les voisins doivent lui envoyer leurs embarcations. Jamais ils ne doivent s'approcher eux-mêmes.

Le maître Huet désobéit donc carrément, sciemment?

Oui. L'esprit de discipline des chalutiers cesse là où com-

(1) Les quarts à poche sont de petits barils vides dont se servent les pêcheurs pour tenir flottante la « tézure », laquelle est l'immense filet des harenguiers.

mence le devoir du sauveteur. Et pas un chef, pas même celui qui a signé l'ordre, n'oserait sévir.

Pourtant, c'est une mine qui vient de tuer; Huet le sait et sait aussi qu'il y en a d'autres, je dirai pourquoi tout à l'heure. Malgré quoi, le voici. Le canot du *Blanc-Nez*, guère plus gros qu'un youyou, et son doris, infiniment plus petit, sont en train de faire bouchon sur les lames dont la flaque huileuse éteint par bonheur les déferlements. Quatre mètres de houle, un quart d'heure de lutte, puis le canot et le doris reviennent avec les deux cadavres et trois survivants. Le quatrième, toujours Wacogne, a refusé d'embarquer sur le doris : « Y a trop de monde, je le ferais chavirer... » et a rallié le *Blanc-Nez* à la nage.

Tout en capelant des vêtements secs, il explique comme quoi il se trouvait dans le poste avec Fourny, en bas de l'échelle de descente qui longe la cloison arrière. L'explosion a jeté bas l'échelle et les deux hommes et, quand le « batiauw » s'est mâté debout, la cloison est devenue plancher, et ils n'ont eu qu'à marcher dessus, « tout comme tu marches sur une plage pour entrer dins l'iauw », laquelle eau arrivait juste au niveau de l'écoutille ouverte. « C'tait quidcos' d'facile et z'ai pont abattu Mastreck. Mais! milliard di Diux, on les argrimp'ra les cin-huit aveuc m'femme et mes quat'fius (1). » Mais Wacogne refuse net de continuer son récit, quand le patron Ringot, qui lui doit la vie, le somme de dire ce qu'il a fait « dins l'iauw » une fois l'*Alose* disparue...

Combien de femmes, combien d'enfants monteront tout seuls à Boulogne, dimanche prochain, les « cin-huit », les cent-huit marches de l'escalier qui conduit à l'église Saint-Pierre des Marins! Les neuf Boulonnais disparus laissent vingt-deux orphelins...

Un chalutier coulé, douze hommes tués sur seize, telle est l'œuvre d'une seule des douze mines mouillées par l'*U C*. Mais pourquoi ont-elles attendu si longtemps pour tuer? Pourquoi ont-elles échappé hier aux dragueurs?

Voici. Les mines allemandes sont munies d'un verrouillage

(1) « Abattre Mastreck » signifie, dans le pittoresque jargon boulonnais, « faire quelque chose (quidcos') de très difficile. » M. Jules Bénard, avocat à la Cour, dans un intéressant article, *Le matelot boulonnais et son curieux jargon*, paru dans la *Revue Maritime* d'août 1925, attribue cette expression au souvenir de la prise de Maëstricht (1673), chaude affaire à laquelle, dit-il, a sûrement pris part un contingent boulonnais.

automatique qui doit libérer le tambour de déroulement de l'orin vingt minutes après que la mine est arrivée au fond. Mais ce verrouillage est capricieux, il reste parfois bloqué des heures ou des jours, parfois même des semaines. Toute la ponte de l'*UC* est restée hier tapie au fond, introuvable avec les dragues (1). La tourmente de cette nuit, bousculant les eaux jusqu'en leurs couches les plus profondes, a déclenché les mécanismes. Toutes les mines sont à leur poste à présent et, quand il s'est rué au secours des gens de l'*Alose*, Huet l'avait compris. Tandis que, pavillon en berne, le *Blanc-Nez* rallie Dunkerque, le maître pilote chiffre bien vite un T. S. F. pour tous.

Maintenant que les mines ont pris leur immersion, on les tient, on les a. Du 6 au 8 octobre, dragueurs français et anglais détruisent les mines de la passe de Ruytingen et celles du chenal ouest. On en déniche aussi dans le West-Diep, mais au prix de la *Brighton-Queen*, dragueur anglais, lequel saute en l'air dans la nuit du 5 au 6, douze heures après l'*Alose*. Mais aussi quelle aberration a pu pousser nos alliés à draguer dans les ténèbres, alors qu'on ne peut voir les mines qui viennent en surface, orin coupé par la drague? La *Brighton-Queen* a été crevée par une de ces mines-là...

L'an 1915 verra encore un bateau français périr sur les bancs de Flandre. Dans la nuit du 8 au 9 novembre, nuit d'encre, mer d'ouragan, les cordiers *Jésus-Maria*, *Mouette* et *Dieu-Patrie* sont à l'affût dans le nord-ouest du Dyck oriental, sur le passage des grands sous-marins. A 4 heures du matin, la *Mouette*, le *Dieu-Patrie* et toute la côte entendent une explosion si violente qu'elle couvre un instant le tonnerre des canons du front. A l'aube, les gens de la *Mouette* et du *Dieu-Patrie* cherchent leur compagnon : rien n'en reste. Rien... Pas même un madrier flottant. Le *Jésus-Maria*, capitaine Caro, maître de manœuvre, patron Émile Gournay, 12 hommes d'équipage, est perdu corps et biens et le Portel compte 18 orphelins de plus... L'*U 17* qui a fait le coup se vante en rentrant d'avoir coulé un destroyer.

Les cordiers serrent les rangs et continuent.

(1) On conçoit combien ce fonctionnement irrégulier complique la tâche des dragueurs. On peut toujours craindre, même après un dragage fructueux, d'avoir laissé derrière soi des mines dont le déroulement est bloqué et qui peuvent devenir offensives à un moment quelconque.

Mais Français et Anglais ne sont pas morts en vain. A la fin de 1915, les Allemands ont perdu sept sous-marins sur les bancs de Flandre (1).

L'AMIRAL RONARC'H A DUNKERQUE

Depuis le mois d'août 1914 jusqu'à la fin de 1915, le commandement français est inorganisé dans la Manche. Les forces du Pas de Calais sont dirigées par le vice-amiral commandant la 2e escadre légère, de qui dépendent tous les navires qui travaillent entre Nieuport et la frontière d'Espagne. L'amiral est généralement à Brest et peut fort bien se trouver en plein golfe de Gascogne au moment d'une alerte grave en mer du Nord. On croit rêver...

Le rêve devient cauchemar, quand on songe que l'amiral lointain n'est même pas le seul responsable. Les commandants des fronts de mer n'ont rien à voir avec lui et s'adressent au préfet maritime de Cherbourg. Bref, tant à Calais qu'à Dunkerque, on trouve cinq capitaines de frégate indépendants les uns des autres, opérant à part. Pagaye...

Pagaye d'autant plus regrettable que les Anglais sont là et qu'il nous faut travailler avec eux.

L'amiral Lacaze, nommé ministre de la Marine en octobre 1915, met de l'ordre dans la maison en nommant des chefs plus rapprochés des lieux de pêche et s'entend avec les Anglais, qui prennent la direction générale des opérations et la charge des convois, tandis que notre effort portera désormais sur le front de la mer du Nord et du Pas de Calais. On commence de voir clair. Mieux encore : le 1er mai 1916, le vice-amiral Ronarc'h est nommé commandant supérieur de la marine dans la zone des armées du nord, laquelle s'étend de Nieuport à Antifer.

Le pays sait quel chef militaire fut Ronarc'h, lorsqu'il dut s'improviser général. Il fut celui qui tint sur l'Yser contre des forces écrasantes avec sa brigade de marins. Mais l'amiral Ronarc'h est, plus encore, un homme de mer dans toute la force du mot. Non par atavisme, mais parce qu'il a choisi ce métier-là. Il y a donné sa mesure comme il eût fait dans toute carrière exigeant des actes et non du bavardage. Homme

(1) *U 5*, *U 7*, *U 11*, *U 37*, *UC 2*, *UC 9* coulés; *UC 8* échoué devant Terschelling et interné en Hollande.

d'action d'abord, Ronarc'h un jour lâcha ses aiguillettes d'officier d'état-major de l'escadre de Chine pour aller se battre. C'était en 1900, lors de la révolte des Boxers. Ceux qui l'ont connu là-bas n'ont pas été surpris de l'œuvre qu'il accomplit quatorze ans plus tard à Dixmude. A bord comme à terre, il est le meilleur. A ce manœuvrier, à ce tacticien et technicien hors de pair, nous devons la « tactique Ronarc'h » pour les torpilleurs, nous devons « la drague Ronarc'h », que je vous ai montrée et qui fit l'admiration des Anglais.

Le voici à Dunkerque; écoutez l'amiral Bacon : « Le souvenir de mes cordiales relations avec l'amiral Ronarc'h reste un des points les plus lumineux de mon commandement quelque peu pénible et ardu. Homme de grande expérience et de grande pénétration, il était toujours prêt à entrer à plein cœur dans une nouvelle aventure. Avec lui, nous avons discuté dans tous les détails et toujours avec profit le grand débarquement (1) et l'attaque du môle de Zeebruge. Il était toujours disposé à apaiser les froissements locaux et à donner à nos bâtiments une aide aussi complète qu'aux siens (2). »

Aussi ménager du sang de ses hommes que des deniers du pays, l'amiral Ronarc'h n'admettait aucune perte qu'on n'eût fait payer très cher à l'ennemi. Il démonta de son commandement un officier qui avait mené son navire dans un chenal où les dragueurs n'étaient pas encore passés. Il ne permettait aucune dépense qui ne fût justifiée par un rendement militaire certain. Si tous les responsables du front et de l'arrière avaient agi comme lui, la France ne plierait pas aujourd'hui sous le faix. Sa devise était : « Fais pour le mieux avec ce que tu as (3). » Il l'appliquait à la lettre et ne réclamait jamais l'envoi de renforts. Encore un fameux exemple pour bien des gens...

L'homme valait le chef. Ceux qui ont vécu près de lui exaltent sa droiture, son esprit de justice, son exquise sensibi-

(1) Cf. à ce sujet, le chapitre XV du très beau livre du commandant Thomazi : *La Guerre navale dans la zone des armées du Nord*, Paris, Payot. Il s'agissait d'un débarquement de 14 000 hommes entre Westende et Middelkerque, préparé en 1917 par l'amiral Bacon et pour l'exécution duquel tout était prêt : bâtiments spéciaux, matériel et troupes. Malheureusement, l'avance sur le front de Flandre, qui devait accompagner ce débarquement, échoua au mois de juillet et il fallut abandonner le projet.

(2) Admiral sir Reginald Bacon, *op. cit.*, t. II, p. 445. Londres, Hutchinson.

(3) Amiral Ronarc'h, *Souvenirs de guerre* (août 1914-septembre 1915), page 17. Paris, Payot.

lité. Il a silencieusement souffert des morts qu'a accumulées, autour de lui, cette guerre dont il avait horreur et qu'il a faite à fond.

Durant les quatre mois qui ont précédé sa venue, la zone française a vu couler neuf navires marchands, dont cinq sur des mines. Des mines ont aussi fait sauter le destroyer anglais *Viking*, notre garde-pêche *Estafette* et notre chalutier *Saint-Corentin*, enfin notre dragueur *Au-Revoir* a été torpillé. A présent, Ronarc'h est à Dunkerque, les Allemands ne connaîtront plus de tels succès.

La ville maintenant.

Depuis que, sur le dur littoral du nord, alors à peine émergé, pour quelques pêcheurs réfugiés dans une crique qu'un chenal reliait à la mer et que des collines de sable abritaient des grands vents du large, saint Éloi bâtit Duin-Kerke, l'église des Dunes, les huttes, puis les maisons, puis les remparts poussés à l'ombre du clocher ont grandi parmi les âpres convoitises des gens d'Angleterre, d'Espagne, de Hollande et de France. Dunkerque changea de maîtres après chaque bataille jusqu'au jour où, en 1662, la France s'empara pour toujours du joyau. Ville assiégée, prise, saccagée tour à tour par tous, ville fortifiée, démantelée et fortifiée encore, ville bombardée et rebombardée, ville voisine d'une mer dont, à la fois, elle drainait les richesses et devait endiguer l'invasion, nid de corsaires dont le nom faisait trembler les marins de Lands' End à la Tamise et des Orcades au cap Nord, Dunkerque est un creuset où s'est fondue une race d'acier, à qui la mer du Nord a donné la trempe des plus solides armes. L'horreur allemande l'a trouvée prête. D'août 1914 à l'armistice, l'ennemi a tout essayé pour détruire ses édifices et pour abattre son moral. La ville de Jean Bart a tenu. Mieux encore, elle a continué d'être la maîtresse tête d'étapes des armées britanniques et la base navale des forces du Pas de Calais. Sur les Dunkerquois, les avions et les dirigeables allemands ont lancé 5033 bombes et torpilles. Des canons monstres mis en batterie à Predikboom en 1915, à Leugenboom en 1917, ont craché 445 obus de 38 centimètres, dont un seul jetait bas trois maisons, les torpilleurs de Bruges ont, en quatre raids nocturnes, tiré 1360 projectiles. Peine perdue. Dans des caves voûtées, qui s'effondraient parfois, écrasant tous les réfugiés, les Dunkerquois

vivaient les dents serrées, la haine au cœur. Entre deux averses d'acier, entre deux écroulements de pierres et de poutres, on les voyait sortir du sol et se remettre au labeur, que les brutes délirantes avaient juré d'arrêter net. Comme le disait une des proclamations du maire Henri Terquem : « Les ruines seules étaient allemandes, la terre restait française ».

« Dunkerque a bien mérité de la Patrie », a décrété la Convention dans sa séance du 21 septembre 1793. La citation à l'ordre de l'armée du 17 octobre 1917 est plus éloquente encore : « Ville héroïque, dit-elle, sert d'exemple à toute la Nation. »

Regardez le port de Dunkerque, le dimanche 21 mai 1916.

Midi. Dans deux heures la mer sera haute. Les navires marchands vides viennent de partir. Les transports bondés arrivant d'Angleterre, s'engagent entre les grandes jetées jumelles qui bordent le chenal d'accès. La brise de terre leur apporte d'âcres relents d'incendies mal éteints. Sur la passerelle d'un nouveau venu à Dunkerque le pilote explique :

— Puisque vous étiez un habitué du Havre, vous allez trouver du changement. Ici ça cogne régulièrement chaque fois qu'on a, comme à présent, la lune dans les environs du plein et pas un nuage pour lui cacher le museau. On a beau masquer toutes les lumières, les aviatiks y voient à minuit comme à midi. Ils sont venus avant-hier soir ; ils sont revenus la nuit dernière et, si le beau temps continue, nous les reverrons ce soir. Ils s'amènent en général au moment du plein. Pour eux, c'est une partie de plaisir. A peine 30 kilomètres de Dunkerque à Ghistelles où ils ont leur centre. Ces poisons-là ont le temps d'aller chercher deux ou trois fois des bombes chez eux pendant que les bateaux entrent et sortent.

— Pourtant vous avez des canons, objecte le *master* (1).

— Je crois qu'il y a en tout quatre pièces de 75 capables de tirer en l'air. On en aurait vingt que ce serait pareil. Comment voulez-vous voir ces sales oiseaux dans le noir ? Nos projecteurs sont tout juste forts comme des phares d'auto.

— Avez-vous eu des bateaux coulés dans le port ?

— Sur le port ils envoient surtout des bombes incendiaires, pour mettre le feu au matériel anglais. Alors nous n'avons perdu que le remorqueur *Vulcain* en janvier de l'année der-

(1) *Master* est le titre officiel des capitaines marchands anglais.

nière. Méfiez-vous quand même. Ces deux derniers jours, ils ont lancé plus de 200 pruneaux, tant bombes que torpilles, dont la moitié sur Dunkerque et le reste sur les faubourgs. 21 tués et 56 blessés pour les deux derniers raids. Mais nous approchons, excusez-moi, il faut que je m'occupe de la manœuvre.

Midi 30. — Le chenal d'accès franchi, les cargos viennent sur tribord pour s'engager dans les écluses qui mènent aux cinq darses du bassin Freycinet. Dans l'avant-port, où la marée se fait sentir au point que les navires s'échouent presque à basse mer, se tiennent les bâtiments de guerre dont le tour de repos ou de charbonnage est arrivé : monitors aux canons géants et aux bajoues épanouies, destroyers anglais noirs, torpilleurs français gris, chalutiers, sous-marins, vedettes et quelques-uns des innombrables navires auxiliaires chargés d'entretenir un barrage de mines long de 50 kilomètres, que l'amiral Bacon a mouillé le 24 avril dernier devant la côte belge, sous le nez et sous le feu des Allemands. Encore un travail qui mériterait des pages de commentaires. Il a coûté tout de suite quatre sous-marins à l'ennemi et bouclé les autres.

Dans les darses Freycinet, le déchargement des charbons d'Angleterre poudre de deuil les choses et les gens, sature l'air d'une poussière qui se mêle aux mille fumées pour rendre confuses les silhouettes des vapeurs accostés. Autrefois pimpants avec leurs coques d'émail noir et leurs superstructures de neige, ils ont pris l'aspect terni des navires surmenés.

Anglais et Français déversent le contenu de leurs cales dans des wagons qui partent vers le front sitôt pleins et sont aussitôt remplacés par des rames nouvelles. Sur les môles, des montagnes de caisses attendent leur tour de départ. Jour et nuit se continue le ravitaillement gigantesque des armées britanniques. Partout s'agite la fourmilière des dockers. Le halètement des treuils, le cliquetis des chaînes, le grincement des mâts de charge, le miaulement des poulies, le sifflet des maîtres d'équipages retentissent sur cette activité.

Une heure. — Des bateaux entrent encore. Un énorme transport de viande congelée, en pantenne entre deux darses, siffle comme un perdu, appelant un des remorqueurs affairés qui sillonnent l'eau trouble et grasse, soulevant une écume douteuse et traçant des lames de sillage qui s'entrecroisent en mille dessins aussitôt effacés. Un torpilleur d'escadre français,

lévrier au milieu d'éléphants, se faufile parmi les navires en manœuvre, salué par les jurons des capitaines marchands qu'il oblige à mollir leurs amarres pour lui livrer passage. Peu à peu tout se tasse, chacun trouve sa place le long des quais, il ne reste plus que deux cargos à caser, lorsque :

Hou... Hou... Hou... Hou...

Quatre plaintes longues et lugubres viennent de la ville. C'est la grande sirène de Saint-Éloi, « *Mournful-Mary* », Marie-la-triste, comme l'appellent les Anglais. On dirait qu'elle hurle toute la détresse de la cité meurtrie.

— Quatre coups, disent les gens, encore les avions boches !

Et ils courent vers les abris.

Hou... Hou... Hou... Hou...

Le son arrive cette fois du port. Il semble que cent aurochs beuglent ensemble, au commandement. C'est la « Vache », la sirène du bateau-feu Sandettié dont la grosse panse rayée de rouge et de noir est amarrée tout au bout du bassin du Commerce. Comme un écho lointain, les sirènes de Saint-Pol et de Rosendaël répondent...

L'aboiement bref de nos canons de 75 signale les avions. Ils arrivent par le sud, le soleil complice noie dans sa clarté aveuglante leurs silhouettes de croix décapitées. 1 h. 20, les flocons blancs des shrapnells de la défense sont sur la verticale du port : c'est le moment.

Trois sifflements, trois coups de tonnerre : trois torpilles, puis deux autres, puis cinq encore. Elles encadrent l'arrière-port, tombent dans le jardin de la Marine qui borde le quai, dans la rue Thiers, dans la rue de la Gare, dans le bassin de la Marine d'où s'élance une gerbe d'eau sale. Sur les torpilleurs, sur les vedettes, sur la citadelle les éclats pleuvent, tandis que les aviatiks s'éloignent pour prendre du champ. D'autres planent sur l'avant-port. Comme toujours ils essaient d'atteindre, sur la rive est, les Chantiers de France où, sur deux cales de construction, s'élèvent côte à côte, imposants comme des cathédrales et environnés par les pylônes arachnéens des hautes grues d'acier, le paquebot *La Pérouse*, bientôt prêt pour le lancement, et un gigantesque cargo de 20000 tonnes, centième enfant des grands ateliers, qui deviendra le *Jacques-Cartier*.

Les Allemands survolent de nouveau les bassins. Une lueur géante jaillit d'un tas de jute qui prend feu sur un des

môles. Un train de munitions, voisin du brasier, appareille en vitesse pendant qu'une fumée noire et serrée monte et couvre les docks d'un écran protecteur. Plus rien à faire par là ; les avions regagnent l'aplomb de la ville où résonnent à présent, sans cesse répétés, les quatre temps de la sinistre ritournelle : sifflement de la torpille, fracas de l'explosion, grondement sourd de maison qui s'écroule, enfin crépitement des éclats et des débris qui dégringolent sur les toits. Des détonations étouffées arrivent des faubourgs. 1 h. 40, les aviateurs font demi-tour. Est-ce fini ?...

Hou... Hou... Hou... Hou...

Restez à l'abri, Saint-Éloi hurle encore. Une nouvelle escadrille fait pleuvoir le fer et le feu. Incendie rue Nationale, incendies rue Caumartin, rue Emmery, rue des Vieux-Quartiers. Écoutez les auto-pompes trompeter leur double note en courant vers les flammes. Et regardez cet avion qui pique vers le sol. Il est touché sans doute... Mais non, il a vu les pompiers au travail et les mitraille... Pas longtemps, car un monitor anglais du port riposte balle pour balle. L'Allemand s'enfuit.

2 h. 30. Le dernier aviatik a laissé tomber sa dernière torpille. De la tour Saint-Éloi le drapeau bleu et blanc d'alarme descend lentement.

8 tués et 19 blessés à Dunkerque pour 82 projectiles; 2 tués et 11 blessés pour les 11 impacts de Malo, Saint-Pol et Petite-Synthe. Grâce à Dieu, les abris sont nombreux et, toute curiosité lassée, les Dunkerquois n'attendent plus pour s'y réfugier. A présent, les voici dehors. Partout ils nettoient, ils déblaient, ils comblent, ils aplanissent. Les oiseaux de guerre seraient trop heureux de voir les traces, de croire que Dunkerque s'abandonne. Dunkerque en verra de bien plus terribles sans mollir.

Le ciel reste dégagé : à l'aube prochaine, les aviatiks reviendront...

LE CHALUTIER « MONTAIGNE »

Au tennis à présent (1). On y joue dans la région que Bacon nomme son potager et que Ronarc'h a baptisée Baconsfield.

(1) Ce sont les officiers de la patrouille anglo-française qui ont appelé parties de tennis les escarmouches qui se passent le long du barrage.

Le filet, long de 50 kilomètres et truffé d'explosifs, est le grand barrage de la côte belge. Les Allemands jouent dans le sud. Les joueurs anglo-français, monitors, destroyers, torpilleurs et chalutiers dans le nord.

Et l'on échange des coups de canon, à toute portée. Nous avons beau monter au filet, les Allemands, qui craignent les gros obus des monitors, restent collés sur la ligne de fond. Parfois, agacés par une partie qui traîne, les nôtres, violant toutes les règles du jeu, franchissent le filet par des brèches balisées et chargent. Mais bien vite les batteries de la côte, spectatrices jusque-là muettes et invisibles, commencent de donner de la voix et nous forcent à reculer. En 1916, ces batteries comptent 120 canons, dont 32 de 28 à 38 centimètres. Souvent les avions entrent dans la partie. Et l'animation est grande, lorsque l'un d'eux tombe à la mer dans le camp allemand. Chacun des adversaires veut arriver avant l'autre pour sauver ou faire prisonniers les aviateurs.

Et les sous-marins? Écoutez les lamentations de leur historiographe officiel allemand, le commandant Gayer : « En avril 1916, écrit-il, les beaux jours de la guerre sous-marine sont terminés pour la flottille des Flandres; le développement des mesures de surveillance prises par l'ennemi en est la cause... Patrouilleurs plus nombreux et munis d'engins plus perfectionnés, notamment de grenades sous-marines beaucoup plus puissantes; il y a surtout l'aviation... qui devient extrêmement gênante... Aussi ceux qui partent pour la Méditerranée sont-ils enviés par les autres ; dans la mer du Nord la vie est infiniment plus dure pour des résultats très médiocres. »

Sous-marins muselés, destroyers enfermés dans un couloir : décidément, tout se passe comme s'il n'y avait plus d'Allemands en Flandre. Tels sont les résultats des efforts de Bacon et de Ronarc'h travaillant en plein accord. Mais, quoi qu'ils puissent faire, la mer est souvent plus forte. Le barrage est fragile et vous connaissez assez maintenant les mauvais temps des bancs de Flandre pour imaginer ce qu'il reste des mines et des filets quand l'équinoxe d'automne a passé par là... On ne joue pas au tennis en hiver. Dès octobre, l'amirauté britannique ordonne d'abandonner le barrage de la côte belge. Bacon obéit, mais, tenace, en installe un autre, simple ligne de filets minés tendus entre Dunkerque et les bancs Goodwin

pour arrêter les sous-marins allant vers l'ouest. Des harenguiers anglais en assurent la garde.

Trop lents pour étaler les tempêtes d'hiver, les monitors ont disparu de la côte des Flandres. Les Allemands respirent et soudain monte à leur cerveau ce grain d'imagination, indispensable condiment des entreprises navales. « La sortie est libre, pensent-ils; profitons-en pour faire un tour dans la Manche et couler quelques transports de troupes anglaises... »

Il leur a fallu deux ans et deux mois pour accoucher de ce projet. En vérité nous les attendions beaucoup plus tôt.

26 octobre 1916. — Londres prévient Douvres et Dunkerque : 20 torpilleurs allemands viennent d'arriver en renfort à Bruges. A Ostende et dans les canaux de Flandre, s'agite une nuée de chalands armés.

Le soir même, Anglais et Français sont à poste aux points vulnérables : côte belge, abords de Douvres, rade des Dunes, où chaque année mouillent 100 000 navires marchands.

On a envoyé à La Panne nos torpilleurs d'escadre. Harenguiers, chalutiers et cordiers sont dehors, les Anglais le long du barrage Goodwin-Dunkerque, les nôtres sur les bancs de Flandre et dans le sud de la Manche orientale. Or, c'est justement dans la Manche orientale que l'ennemi rêve d'opérer son hécatombe de transports.

La nuit du 26 au 27 octobre est bien choisie : nouvelle lune, ciel couvert, fort vent de sud-ouest, mer houleuse. En somme, visibilité aussi mauvaise que peuvent le souhaiter les amateurs d'actions furtives.

Neuf heures. — Douze torpilleurs allemands sont en route. Douze coques basses aux gaillards surélevés. Pour dessiner leur profil, tracez simplement une brosse à dents couchée, les soies en l'air, puis plantez deux grosses cheminées courtes, l'une, épaissie par le bloc de la passerelle, à toucher les soies, l'autre, flanquée d'un petit mât grêle, à la moitié du manche.

Route au nord-est, à travers le nouveau barrage dont ils franchissent la brèche voisine du banc Ruytingen, passage jalonné par une belle bouée lumineuse anglaise. Les Allemands filent 33 nœuds, toutes lumières masquées, sans qu'une flamme, sans qu'une fumée sorte des cheminées malgré l'allure folle. Par calme, ils seraient trahis par leurs formidables sillages, mais ce soir la houle efface tout. Une fois passée la coupure du

barrage, ils se séparent sans signal. Six bateaux piquent sur Douvres et six sur Gris-Nez. Les voilà tous sur la route des fameux transports de troupes britanniques. Suivons d'abord le premier détachement.

Il longe les filets que gardent les harenguiers anglais soutenus par le *Flirt*, un de ces vieux destroyers que les marins britanniques appellent « *the thirty-knotters* », les marcheurs-à-trente-nœuds, et qui en donnent à grand peine vingt. Le *Flirt* aperçoit vaguement les six ombres rapides. Pas une seconde l'idée ne lui vient que cette escadrille pourrait être ennemie. Au fait, que ferait-elle par là?

Coups de projecteurs, détonations, massacre : six harenguiers par le fond en cinq minutes : *Roeburn*, *Spotless-Prince*, *Ajax II*, *Gleaner-of-the-Sea*, *Launch-Out* et *Datum*. Trois autres : *Waverley*, *E. B. C.* et *Pleasant* et le chalutier *H. E. Stroud* sont criblés, mais flottent encore. 55 officiers et marins anglais tués.

Le *Flirt* accourt à toute vitesse. Les assaillants se sont évanouis dans l'ombre. Des appels sur l'eau. Des hommes à sauver. On n'y voit goutte... Le *Flirt* allume son projecteur. Deux Allemands font aussitôt demi-tour et foncent. Trois salves, trois torpilles. Plus de *Flirt*... Disparu corps et biens...

L'ennemi continue sur Douvres, sans voir un seul de ces transports de troupes dont il devait faire chair à pâté. Ah! les voici peut-être... Mais non, les ombres en vue vont trop vite pour des navires de commerce.

Ce sont les destroyers de Douvres qui rallient au canon.

Imaginez, dans les ténèbres épaisses, les deux lignes courant l'une sur l'autre, invisibles toutes deux. Les Allemands méfiants se sont enveloppés dans un nuage de fumée opaque (1). Ils filent 33 nœuds et les Anglais 32. Soudain croisement. Défilé à 65 nœuds, 130 kilomètres de vitesse relative. Contact instantané. Feu partout durant cinq secondes. Plus rien...

L'*Amazon*, chef de file anglais, a des morts en nombre, des trous en masse... Une torpille a volatilisé l'avant du *Nubian*. Les autres, intacts, veulent poursuivre l'ennemi. Mais par où? Sur 360 degrés d'horizon, les Allemands en ont 180 pour fuir. Et ils fuient... Mais, encore un coup, où sont donc les transports de troupes anglais?

(1) Rien de plus facile sur les bâtiments chauffant au mazout. Il suffit de dérégler l'arrivée d'air dans les chaudières. On fait « filer la lampe » comme on veut.

En voici un justement. Il fait route sans méfiance. Il est au beau milieu du Pas de Calais à l'instant que le second détachement allemand, celui qui a le cap sur Gris-Nez, arrive à sa hauteur. Dialogue dans la nuit, en pur anglais naturellement :

— Quel bateau (1) ?

— Paquebot *Queen*, venant de Boulogne, allant à Folkestone.

— Avez-vous des troupes à bord ?

— Non. Nous rentrons à vide.

— Très bien. Stoppez immédiatement.

La *Queen* stoppe. Un officier allemand monte à bord avec des hommes armés. Stupeur du capitaine anglais...

— Vos papiers, tout de suite. Et évacuez le bord. Dans dix minutes nous ouvrirons le feu.

Tout est correct. Dix minutes plus tard, le paquebot criblé commence de dériver en s'enfonçant. Il coulera près du banc Goodwin quelques heures plus tard... Tout de même un seul transport, et vide, c'est maigre résultat. L'escadrille allemande reprend sa route sur Gris-Nez.

Or dans ce secteur-là, secteur français, sont en surveillance le chalutier *Montaigne*, commandant Barthes, enseigne de vaisseau, et l'ancien garde-pêche *Albatros*, capitaine Hamon, maître de manœuvre. L'enseigne Barthes vient d'arriver dans la division Du Vignaux. Il fait sa première patrouille.

Et sa dernière... A minuit 15, les Allemands sortent de l'ombre. A minuit 20, l'officier est tué. Le maître de manœuvre Le Fur, second du bord, prend le commandement. Bientôt le *Montaigne* s'abîme sous les flots.

Et voici le rapport du maître Le Fur :

« Minuit, j'ai pris le quart. Il y avait sur la passerelle le commandant, Le Fur, Lépine à la barre, et Clermont aux signaux. Position du navire à minuit : 1 mille dans le nord 80 ouest de la bouée anglaise N9, environ 10 milles dans le nord 10 ouest de Gris-Nez. Cap à l'ouest-sud-ouest.

« Minuit 5. Clermont fait le signal à l'*Albatros* : « Tenez votre poste de nuit comme de jour. »

« Minuit 15. Aperçu un torpilleur à quinze mètres devant nous. Stoppé. En arrière toute. Barre toute à droite. Le torpilleur ouvre le feu. Puis quatre autres qui nous entourent ouvrent le feu.

(1) « *What ship?* » formule sacramentelle de l'arraisonnement à la voix.

« Minuit 17. Le commandant blessé à la tête me dit de prendre la suite et de rallier Gris-Nez. Mis toute la barre à droite pour venir de 180 degrés. Machine en avant toute.

« Deuxième salve. Commandant blessé et mort. Lépine blessé au cou. Donné une serviette pour éponger le sang.

« Troisième salve. J'ai été projeté sur le pont, sur le dos. Relevé. Couru au poste avant et mis aux postes de combat la bordée non de quart (1) : Bourgain, ex-fusilier, pointeur au canon, Deboffe et Gens servants, Moreau à la mitrailleuse avec Clermont qui s'apprêtait à y aller. Moreau a la tête enlevée. Le Prête est blessé au bras et au pied. Les trois hommes de la pièce sont projetés à la mer avec le canon. Commencement d'incendie. Fait jeter à la mer les deux caisses de munitions du gaillard d'avant. On ne voit plus les torpilleurs. Constaté que l'antenne de T. S. F. est tombée sur le pont et que l'avant a une forte voie d'eau. Mis les pompes en marche. Fait désamorcer les grenades Guiraud (2). Manœuvré pour sauver les hommes tombés à la mer.

« Repêché et fait mettre au chaud le quartier-maître Bourgain blessé à la tête et à la poitrine. Les blessés ont reçu les soins les plus empressés. Stoppé. Essayé de réparer la drosse et de mettre la barre franche (3). Impossible. Ne pouvant gouverner, fait machine en arrière toute pour essayer de mettre le *Montaigne* au sec dans la baie de Wissant. Drossés par le courant, nous continuons toujours en arrière pour le mettre à la plage environ entre Sangatte et les baraques à gauche de la bouée 1.

« 2 heures. Le navire s'enfonce de plus en plus. Préparé un canot pour mettre à l'eau. Fait embarquer les blessés, neuf en tout et dit de nous attendre écarté du bord.

« L'eau arrivant à la passerelle, et craignant la rupture de la cloison de la machine, fait une ronde à bord pour rappeler le reste de l'équipage. Fait stopper la machine. Ouvert en

(1) La bordée de quart a été fauchée. Le Fur le sous-entend comme chose allant de soi.

(2) Bonne précaution, car ces grenades, réglées pour exploser à une certaine profondeur, risquaient de faire sauter le bateau en train de s'enfoncer.

(3) La drosse est la transmission, généralement en chaîne, qui relie la roue du gouvernail à la barre. La barre franche s'adapte sur la tête du gouvernail et permet de le manœuvrer directement, comme la barre d'un canot.

grand les prises d'eau. Descendu chez le commandant (1) pour tâcher de trouver la caisse à documents secrets et confidentiels, pour la prendre avec nous. Trouvé seulement des ordres volants du commandant de la deuxième escadrille. Déchiré et jeté les débris à la mer. Embarqué dans le canot après y avoir fait descendre Ringot, mécanicien, Clermont, timonier, Couffont, T. S. F. Le maître Le Fur embarque le dernier (2). Coupé les garants du palan et poussé au large. Restaient à bord le commandant et Thymen mort n'ayant pas répondu.

« J'ai soulevé le commandant et lui ai mis la tête sur le seuil de la porte bâbord de la passerelle.

« Nous avons évacué le navire à environ 2 milles dans le nord-ouest de la bouée 1, mais le bâtiment n'était pas complètement coulé, nous avons entendu les soupapes et vu la fumée monter.

« Nagé à deux avirons pendant deux heures. Recueillis ensuite par l'*Elisabeth*. Débarqué à 6 heures. Venu trouver le commandant de la 2e escadrille après interrogatoire au front de mer. »

Connaissez-vous un document plus poignant que ce rapport d'une simplicité admirable? Connaissez-vous un geste plus émouvant que celui du vieux maître de manœuvre soulevant le corps du jeune officier qui vient de périr à son poste et le plaçant, sur la passerelle de commandement, en posture de chef mort honorablement?

Les Allemands, visiblement pressés, n'ont pas pris le temps d' « entourer » l'*Albatros* qui a tiré, tiré, tiré avec son unique 47 millimètres, tant qu'il a vu l'ennemi. La riposte hâtive des torpilleurs lui a tué quatre hommes et en a blessé plusieurs. Le maître Hamon soigne ses blessés et continue sa patrouille...

Et les transports de troupes?

L'amiral Bacon est un chef qu'on ne prend pas sans vert. Depuis des mois déjà il a supprimé toute traversée nocturne de navires portant des soldats. Seuls les bâtiments vides ont le droit de passer dans l'obscurité, et seulement en cas d'urgence.

Mais les Allemands n'en savaient rien...

Après le *Montaigne*, le *Blanc-Nez*. Tout de suite après, le même

(1) La cabine du commandant est à l'aplomb de la passerelle sous l'abri de navigation.

(2) Le Fur insiste avec raison sur le fait que, comme commandant, il a quitté son bord le dernier.

27 octobre vers 8 heures du soir. La brise a forcé jusqu'au coup de vent. Un tangage énorme asseoit le chalutier sur une mine, l'arrière saute. L'équipage amène le canot, s'y entasse, puis :

— A vous, commandant.

Le commandant du *Blanc-Nez* est l'enseigne de vaisseau La Porte.

— Non, répond-il, vous êtes déjà trop nombreux là-dedans, je me débrouillerai avec le doris.

Et dans l'infime esquif, l'officier s'éloigne et disparaît parmi les ténèbres, sous la pluie, sur la mer en tumulte.

Elle ne rendra son cadavre que sept jours plus tard...

Trop tard pour que la bière de ce chef de 22 ans puisse accompagner les sept cercueils de ses hommes. Car les brisants de la plage, catapultes tournoyantes, ont culbuté le canot du *Blanc-Nez* et poussé à la côte neuf vivants et sept morts.

L'HIVER SAUVAGE

Voici l'hiver de 1916-1917, hiver sauvage qui ouvre l'année terrible des hécatombes de la guerre sous-marine sans merci.

En face de quoi nos patrouilleurs vont tenir.

Tenir par les nuits qui n'en finissent pas, les nuits peuplées du grouillement confus des lames couronnées d'écume, qui s'entrechargent et submergent les ponts et les gaillards en y laissant un feuilletage de glace sans cesse plus lourd ; tenir par les jours qu'un soleil chlorotique, masqué par les nuées de plomb, arrive à peine à éclairer ; tenir le long de la côte ingrate contre quoi se ruent, accourant du cap Nord, les montagnes d'eau dont la houle des dunes de Flandre au suaire de neige semble le déferlement figé ; tenir comme de coutume pour la chasse aux périscopes et, nouvelle et dure corvée d'hiver, tenir pour les convois.

Car, le 1er février 1917, l'Allemagne découple à nouveau ses sous-marins pour le massacre sans avertissement, défi lancé aux nations propres, défi qu'aussitôt relèvent nos destroyers, nos torpilleurs et nos chalutiers. Puisque tout ce qui navigue est menacé, personne ne naviguera plus sans leur escorte.

A travers les tourmentes de neige, les courtines de brume, les rideaux de pluie, c'est toujours et toujours la navigation en aveugles, l'abordage qui menace ou la mise au plein sur les

bancs de Flandre et parmi les brisants des plages. Suivant le rythme inexorable du quart de quatre heures en quatre heures, canonniers des gaillards, vigies perchées dans les nids de pie, hommes des passerelles, trempés jusqu'aux moelles par l'embrun glacé, les mains mordues au sang par le froid, le souffle coupé net par les coups de mer, les yeux brûlés par le gel, essaient de percer le clair-obscur des journées, les ténèbres des nuits.

Rude métier pour tous, mais que vient interrompre l'instant béni de la relève. Un seul homme à bord, le commandant, porte à toute heure et tout entière la charge du salut de tous. Sur lui tombe toute l'angoisse de l'éternelle question : « Où sommes-nous? »

Comment répondre? Pas de soleil pour observer le point, nulle côte en vue et nul feu... Le point estimé? Pour le faire, il faut connaître la route qu'on suit et la vitesse qu'on donne. La machine tourne pour 12 nœuds. Parfait, mais qui nous dira si le bateau en marche réellement 8 ou 10 avec les tangages qui brisent à chaque coup son élan? L'homme de barre gouverne au sud-ouest du compas. D'accord, mais de quel côté dérivons-nous sous l'action des courants que la marée devrait régir, mais que la tempête affole?

La T. S. F. vient de signaler un champ de mines dans les environs. Passerons-nous à sa droite, à sa gauche ou en plein dessus? Dieu seul le sait...

Et l'on passe... Pas toujours. Le 8 novembre 1916, devant Gravelines, une mine supprime net, comme au couteau, l'arrière du *Zulu*, destroyer anglais. Par bonheur, notre *Capitaine-Mehl* est là, que commande Guy, l'as des as de nos escadrilles. Il ramène le *Zulu* à Calais. Alors, tranquillement, avec la moitié du *Nubian* dont nous avons vu l'avant détruit par une torpille et la moitié du *Zulu* qui flotte encore, les Anglais font un tout parfaitement solide qu'ils baptisent logiquement *Zubian* et qui vengera les deux demi-destroyers disparus, en coulant lui-même plus tard le sous-marin allemand *U 50*.

Rallions un instant la côte anglaise. Le 23 novembre, en rade des Dunes cent cargos dorment derrière une ligne de filets. Au large veillent quatre harenguiers de Ramsgate, chacun armé d'un canon de 47 millimètres, d'un seul canon...

Dans deux jours tombe la nouvelle lune. Déjà les nuits sont sans clarté. Les Allemands pourraient bien venir. Eh bien! s'ils

viennent, les harenguiers obéiront à l'ordre : faire du bruit, le plus de bruit possible, pour attirer les combattants bien armés.

Onze heures du soir. Voici l'ennemi, six grands torpilleurs.

Onze heures et deux minutes. L'ennemi est en pleine retraite sur Ostende, affolé par la pétarade des harenguiers. Il ne fuirait pas plus vite, si toute la flotte britannique était sur ses talons. Quand les gens sont sur leurs gardes, l'Allemand n'insiste jamais.

Ou plutôt si. Il insiste, mais le lendemain seulement, dans le communiqué. Écoutez bien. Le communiqué de Berlin du 25 novembre trompette une expédition victorieuse, des navires alliés coulés dans la Manche, sans dire lesquels... des places fortes bombardées, sans donner leurs noms.

Hardi, Nauen! Hardi, l'agence Wolf! Mentez, mentez, il en reste toujours quelque chose. Et puis, cela trompe la faim de ceux qui font ceinture chez vous.

Si vous ne mentiez pas, il faudrait dire ceci : « Six torpilleurs allemands mettant en ligne 24 canons de 10 centimètres, ont été mis en déroute par les 4 pièces de 47 millimètres de 4 harenguiers anglais. »

On n'avoue pas de telles choses, dites-vous... Alors, taisez-vous, bon Dieu !

Revenons sur les bancs de Flandre. En cet hiver y périssent, chassés par la tempête sur les mines allemandes, cinq chalutiers anglais, notre torpilleur *317* dont on ne retrouve que trois hommes et notre dragueur *Élisabeth* qui entraîne au fond le capitaine de frégate Vergoignan. Enfin, devant Saint-Valery-en-Caux, le chalutier *Saint-Louis III* disparaît corps et biens.

Le danger d'abordage n'est pas moindre. En convoi comme en patrouille, les bateaux naviguent l'un sur l'autre pour ne pas perdre le contact dans l'obscurité. Et tous les feux sont masqués. Si bien qu'en janvier le chalutier *Saint-Louis II* coule à pic, éventré par un destroyer anglais et qu'en mars la *Lorraine III* est coupée en deux par un cargo de son convoi.

La saison de mort est aussi, pour nos grands torpilleurs, saison de blessures. Le *Magon* aborde le *Capitaine-Mehl*, le *Bouclier* aborde le *Magon*. Les Anglais, trois fois plus nombreux que nous, souffrent trois fois davantage. A certains moments, l'épidémie frappe partout et les flottilles s'atrophient. Bien des fois, au cœur de l'hiver, il faudra réunir toutes les escadrilles de Douvres à toutes celles de Dunkerque pour maintenir, sur

les bancs de Flandre, l'indispensable rideau... Trois bateaux sur quatre sont alors au bassin, aveuglant fébrilement les brèches du dernier abordage, tandis que la T. S. F. leur lance quand même des appels et des ordres pour faire croire à l'ennemi qu'il y a foule devant ses ports...

Le travail de ces escadrilles réduites, l'effort patient et tenace des chalutiers, l'élan donné à tous par les grands chefs de Dunkerque et de Douvres, force les sous-marins allemands à renoncer leur jeu de sang. Tant et si bien que dans toute l'année 1917, durant laquelle l'ennemi n'a jamais eu moins de 70 sous-marins à la mer en même temps, les bancs de Flandre, le Pas de Calais et la Manche orientale n'ont vu succomber que six bâtiments de commerce.

Six navires marchands et, en deux jours de brume épaisse, quinze bateaux de pêche.

Six navires marchands dans la zone de Bacon et de Ronarc'h, et 2829 dans les autres mers...

LES AVIONS

Voici l'avril. Les avions sont sortis.

Ils volent dans la lumière toute neuve, dans le ciel dont le bleu éclate parmi les nuées d'ardoise grosses de giboulées printanières.

Le troisième hiver de guerre est parti pour l'hémisphère sud de la planète. Les avions sont délivrés : plus de tempêtes pour les river aux hangars, plus de gelées pour figer l'huile des moteurs. Les hydravions sont libres eux aussi : devant Dunkerque, la banquise de février (1) a fondu comme ont fondu les glaçons en dérive qui crevaient les coques fines comme œuvres de luthiers.

La bise ne siffle plus sur les Flandres. Écoutez la chanson des oiseaux de combat, la ritournelle qui accompagne la ronde gracieuse des appareils terrestres aux pattes rondes, aux ailes symétriquement mouchetées par les cocardes des nations libres. Partis de Bray-Dunes et de Saint-Pol, voici les bleu-blanc-rouge de chez nous. Envolés de Petite-Synthe et de Coudekerque,

(1) Je n'exagère pas. J'écris de l'histoire. En février 1917, le froid a été tel que sur toute la côte, de Gris-Nez à la Hollande, une vraie banquise s'est formée le long de terre.

ce sont les rouge-blanc-bleu d'Angleterre. Et ceux d'Hondschoote ont pris leur essor pour montrer aux gens des Flandres que le noir-jaune-rouge de la cocarde belge est dans le ciel comme dans leurs cœurs.

Entre Dunkerque et Furnes, ils ont survolé le sol encore tout spongieux de l'inondation tendue en 1914 pour arrêter le flot germain, le sol qui sue encore l'huile, le pétrole et la chaux versés là pour combattre la pourriture, après l'échec des Allemands et le retrait des eaux. Ils ont franchi nos tranchées, et la terre de personne, et les lignes allemandes. Ils sont passés au zénith des tas de gravats qui furent Ypres et Dixmude et de tous les villages rasés et de tous les villages brûlés.

Maintenant ils dansent dans le bleu, sur la plaine de Flandre que couvrent le pastel vert tendre des premières pousses et les bouquets blancs des abricotiers en fleurs, abris des pinsons, des mésanges et des bouvreuils effarouchés par les ailes immenses. Ils cabriolent plus loin, sur le pays encore intact, au-dessus des maisons aux toits rouges, aux volets verts, aux pignons blancs, toutes propres d'avoir reçu les neiges et les pluies, toutes tristes d'être abandonnées ; au-dessus des clochers muets dont les cloches volées sont à Essen, chez Krupp qui va fondre leur bronze, des clochers dont les cordes pendent inutiles et dont les sonneurs sont à la bataille.

Ils planent sur les doux méandres de la Lys où rouit le lin, sur la moire argentée et bordée de saules des rivières et des canaux qui toutes et tous mènent leurs eaux vers l'Escaut puissant. Les yeux tendus, les objectifs des chambres noires armés, les armes braquées, les bombes prêtes, les avions attendent...

Au loin scintille le beffroi d'or de Gand.

Par vols de six, par vols de douze, en triangle comme les oiseaux migrateurs, Nieuports, Caudrons, Voisins, Bréguets, Avros, Anzanis, Sopwiths tiennent le ciel, maîtres de l'espace, méprisant les shrapnels qui les cherchent en salves épaisses et maladroites. Par le génie des inventeurs dont les hommes volants guident les recherches, par les progrès fébriles que la hâte de gagner la guerre impose à la métallurgie, à l'optique, à la dynamique du vol, à la fabrication des armes, grâce à des engins soudain créés, produits en série et en cachette, la maîtrise de l'air passe d'un camp dans l'autre. Elle est nôtre en cet

avril 1917. Mais il suffit d'un appareil tombé intact chez l'adversaire pour que soient dévoilés les secrets du triomphe passager. Avec un acharnement silencieux l'Allemagne travaille à nous surpasser...

Mais, en ces premiers jours d'avril, elle n'est pas de force. Aviatiks, Rumplers, Fokkers, Halberstadts à deux mitrailleuses et Gothas géants à trois mitrailleuses : tous les horribles, les camouflés, les fuselages gris, les fuselages verts, les fuselages plaqués d'argent, les ailes jaunes, les ailes bariolées de rouge et de blanc, les nez citron, les gouvernails bleus, tous les arlequins sinistres des 80 escadrilles allemandes de Belgique sont terrés, tapis dans leurs aérodromes, d'où ils ne s'envolent que dans les ténèbres. Qui veut les voir en plein jour doit aller à Dunkerque, place Jean-Bart. La statue du corsaire est entourée d'ennemis abattus.

Les nôtres dansent là-haut, joyeux de l'azur reconquis, du ciel délivré des croix noires germaniques. Avions photographes, avions de tir sont à l'œuvre, entourés de chasseurs légers qui pirouettent sur leurs flancs. Sur Ostende, sur Zeebrugge et sur Bruges, sur les batteries Tirpitz, Hindenburg et Knocke et sur tous leurs camps d'aviation, les Allemands tendent à la hâte des écrans de fumée pour masquer les buts que canonnent les 305 de marine installés par l'amiral Bacon à Bray-Dunes et à la ferme Saint-Joseph (1) et les 240 de Coxyde que servent nos canonniers marins. Mais la brise légère de printemps entraîne et dissout les nuées artificielles qu'il faut sans cesse renouveler. Dans les éclaircies, nos aviateurs voient les impacts et ajustent le tir. Les grosses pièces ennemies sont muselées. Elles n'ont plus personne pour observer leurs coups. Leurs ballons captifs eux-mêmes, treuils lancés à toute vitesse, sont halés bas pour échapper à une escadrille qui pique vers eux. Dans les nacelles, les Allemands, amarrés à leurs parachutes, sont prêts à sauter dans le vide, si la poche de gaz qui les porte vient à prendre feu.

Leurs bombes lâchées dans le nuage factice qui cache les saucisses peureuses, les avions satisfaits reviennent le long des dunes où, parmi l'herbe neuve, pointent les premiers genêts et les fleurettes de printemps.

Allons voir les hydravions.

(1) A Adinkerque.

Alourdis et freinés par leur coque, ils jouent trop souvent le rôle de victime dans les combats aériens contre les appareils terrestres. Mais à présent, les terrestres d'Allemagne, dominés, restent au sol. Nos Sopwiths et nos F. B. A (1) de marine, bombes et mitrailleuses parées, planent au-dessus de la mer marbrée par la tache claire des bancs de sable, veinée par les méandres sombres des chenaux profonds. Tels des goélands affamés qui guettent le poisson, ils attendent le sous-marin.

6 avril. Regardez cet Allemand qui va rentrer à Blankenberghe, sa croisière finie. Il se déhale en plongée entre les bancs, rectifiant son point à coups de périscope furtifs. Sur sa verticale, l'enseigne de Jouffrey trace de grands orbes avec son hydravion. Il a vu l'ombre allongée, aux contours vagues, du sous-marin immergé que protège, mieux qu'une cuirasse, le matelas d'eau. Trop haut pour craindre les canons du port, l'officier français attend l'émersion de l'ennemi. Soudain, à 3000 mètres à peine de la jetée, l'Allemand crève la surface. A plein gaz, vitesse triplée par la chute, de Jouffrey fond sur la proie. On dirait un bolide lancé à travers les rafales des shrapnels anti-aériens. Le but n'a pas cinq mètres de large, il faut lancer de près, sinon on rate...De Jouffrey, dents serrées, pique à mort, à 50 mètres par seconde... Va-t-il s'écraser sur le sous-marin?... Arrivé à 100 mètres, il lâche ses marmites et redresse son avion d'un tel coup de reins que tout craque à bord, comme si les ailes allaient se séparer de la coque... Mouche! Une des bombes a cogné en plein. Péniblement, à moitié chaviré sur tribord, l'Allemand fait côte à l'entrée du port. Celui-là ne nuira plus d'ici longtemps...

Le lendemain, l'enseigne Lecoq aperçoit un sous-marin à quelque 8 milles d'Ostende. Attaque. Une bombe arrive dans le kiosque de l'Allemand qui coule comme un caillou, l'avant pointé vers le ciel, tandis que Lecoq envoie le reste de ses projectiles sur un autre ennemi qui prend le frais six milles plus loin. Coup double. Fameuse journée! Et ce n'est pas fini. En voilà un troisième... L'enseigne n'a plus une seule bombe... N'importe! Il balaie de sa mitrailleuse le pont où les matelots allemands luttent à qui s'enfournera le premier dans le panneau de descente...

(1) Franco-British-Aviation C°.

Sept journées pareilles s'ajoutent, dans le mois d'avril, à ces passionnantes journées-là. Nos aviateurs en mettent tant qu'ils peuvent et d'aucuns, à force de mépriser les canons allemands, finissent par se faire descendre. Lecoq, le 14 avril, de Jouffrey, le 26, voient leurs appareils abattus et sont faits prisonniers.

Les Allemands préparent la revanche. Parfois se montrent des Albatros d'un modèle nouveau, rapides et bien armés. Jusqu'aux premiers jours de mai cependant, Anglais et Français restent les meilleurs. Nos oiseaux sont en l'air dès l'aube chaque fois que le temps est maniable, et la dernière escadrille d'hydravions ne rentre qu'au coucher du soleil.

C'est alors le tour des grands appareils de bombardement, travailleurs nocturnes. Ils s'envolent dès la nuit faite. Les uns cinglent vers les aérodromes qu'ont édifiés les Allemands à Ghistelles, à Gontrode, à Evere, à Houtove, à Saint-Denis-Westrem et à Berchem-Sainte-Agathe. D'autres, les grands Shorts et les Handley-Pages géants portant chacun 1 500 kilos de bombes filent sur Ostende, escadrilles après escadrilles, et déversent sur le port, entre le crépuscule et l'aurore, jusqu'à 50 tonnes d'explosifs.

Soudain la « renverse » se produit, terrible. L'ennemi découple une nuée d'avions terrestres de chasse dont on a remplacé les roues d'atterrissage par de légers flotteurs. Le lieutenant Christensen, un fameux combattant, a rendu aux aviateurs ennemis le mordant qu'ils avaient perdu. Et deux as de chez nous, Nungesser en ce moment à Dunkerque et le lieutenant de vaisseau Georges Guierre, dont la maîtrise s'affirme chaque jour, le cherchent en vain avec leurs Nieuports de chasse. Dix hydravions français, dix pilotes, neuf observateurs sont abattus, et parfois tués ou capturés entre le 1er mai et le 15 juin.

Nos vedettes à moteurs, chargés du sauvetage, sont sur les dents. Ce sont de vrais jouets de luxe : bois peint en gris pour la coque, bois gratté à blanc pour le pont, bois verni et cuivres étincelants partout ailleurs. Mais des jouets dangereux pour l'ennemi. Sur ces barques fines et légères, 40 tonnes de déplacement, 32 mètres de longueur, on trouve toutes les armes : canon, torpilles, grenades et pots à feu bizarres, lesquels dégagent au commandement des montagnes de fumée. On déclenche ainsi la brume à volonté. L'enseigne Guichard,

qui commande le groupe, semble tout exprès bâti pour commander des bateaux élégants, rapides et sveltes, tant sa silhouette s'adapte à la leur. Mais, à l'encontre de ses navires, il ne fait aucun remous, et l'on pourrait prendre pour signes de timidité sa courtoisie exquise, son parler calme, son horreur visible de paraître s'imposer. Eh bien! il est un de ceux qui ont conquis tout de suite le cœur des pêcheurs de Boulogne, de ces gars si lents à se confier, mais qui jamais ne se reprennent et savent juger les marins. Sur le chalutier *Nelly*, dont il vient de quitter le commandement pour prendre celui des vedettes et à bord duquel il avait l'air d'un beau peuplier bien droit planté parmi des chênes, Guichard a fait merveille. Et maintenant, avec ses vedettes, il s'est fait une spécialité de sauver les aviateurs abattus en mer. Il va tranquillement les pêcher à toucher la côte, sous l'arrosage rageur des batteries allemandes qu'il nargue avec ses petits bateaux de rien du tout. Quand le temps est maniable, car vous pensez bien que le clapotis arrête les vedettes comme ferait un mur, on voit surgir Guichard et ses joujoux partout où des coups s'échangent.

L'été venu, et jusqu'à la fin de l'automne, le martyre de Dunkerque prend des proportions inouïes. A partir du mois de juin, un canon allemand de 380, mis en batterie à Leugenboom envoie sur la ville des obus, dont un seul suffit à faire d'une maison un entonnoir. Dans les seuls mois de septembre et d'octobre, en vingt-six attaques, les avions ennemis lancent 1606 bombes et torpilles. Pendant la nuit, tout mouvement de navires marchands est arrêté dans le port. Les bâtiments de guerre sont forcés de mouiller au large. L'amiral Ronarc'h fait éteindre tous les phares.

Dès lors, privés de leurs points de repère nocturnes, les sous-marins allemands ne mouillent plus une seule mine dans la région...

PAUL CHACK.

(A suivre.)

LES MASQUES ET LES VISAGES

LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE

MONTEFELTRO, DUC D'URBINO

1422-1482

VI [1]

SES DERNIÈRES CAMPAGNES

S'il suffisait, pour assurer la paix, qu'on en parle ou même qu'on fasse des ligues et des traités destinés à la maintenir, jamais l'Italie n'eût été plus paisible que dans la seconde moitié du xve siècle. Cette période est remplie d'ententes toujours défensives, depuis la paix de Lodi en 1454 jusqu'au traité définitif entre les grands États de l'Italie du Nord, en 1474, avec prière au Pape et au roi de Naples d'y adhérer pour assurer la bonne harmonie dans la péninsule, sans parler des conciliabules incessants qui précédèrent ou suivirent et qui font penser à un travail de remmaillage des plus épineux et des plus subtils. L'Italie, ne pouvant être une, cherche du moins à être unie. C'est que, de temps en temps, l'invasion menace, le Turc est à Otrante, l'Angevin est à Gênes : on sent l'aiguillon du péril commun et la nécessité de faire trève aux discordes intestines. Mais cela ne dure jamais longtemps. Les lis, comme le croissant, s'implantent mal sur le sol italien. Seule, l'aigle « grifagne » s'y cramponnera un jour, mais, ce jour est encore loin. Le Turc amphibie est redoutable sur l'eau, mais il perd

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1923, 15 janvier 1924, 15 mars et 1er avril 1927.

de ses forces en atterrissant. Les Français, plus entrants, finissent toujours par s'en aller sans avoir cueilli autre chose que le *laurus nobilis*. La menace étrangère disparue, les rivalités locales se réveillent, et voilà de nouveau la guerre allumée.

Le comte d'Urbino remonte à cheval, laisse là ses architectes, sa femme, ses six filles, ses maîtres de conférences, ses chantiers encore ouverts, ses bâtiments inachevés, sa bibliothèque, ses chanteurs, ses luthiers, son guépard et son astrologue, et à mesure qu'il descend la colline, en tournoyant au gré des lacets de la route, son masque débonnaire se durcit. On ne reconnaît plus le roi d'Yvetot, que les bonnes gens d'Avignon s'amusent à contrefaire, dans leurs mascarades, défilant sur un âne la veille de la Fête-Dieu, à travers la ville du roi René. On voit réapparaître le condottière décidé à vaincre et à mettre en œuvre tous les moyens qui assurent la victoire.

C'est qu'il faut vivre. Les architectes ont besoin d'argent, les pauvres savants réfugiés de Constantinople, les couvents, les copistes, les tailleurs de marbre, les intarsiateurs, les *revisori* chargés de secourir les misères en réclament également. Que feront tous ces gens et comment grandiront ces clochers, ces dômes et ces tourelles, s'il manque à les entretenir? « Le comte d'Urbino cultive plutôt des germes de guerre que de paix », écrivait le duc de Milan, Galeazzo Maria, à son ambassadeur auprès de Louis XI. C'était vrai, mais dans Urbino, sans la guerre, les arts de la paix ne pouvaient pas vivre.

Tel était le cas en 1470. La dernière action militaire « conduite » par Montefeltro en qualité de capitaine général de la Ligue défensive entre le roi de Naples, le duc de Milan et la République de Florence contre les entreprises de Rome et de Venise, avait pleinement réussi. L'objectif était de dégager Rimini assiégée par les troupes pontificales sous le commandement de son beau-père Alessandro Sforza et de prévenir tout retour offensif de Rome. C'était fait. Les troupes du Pape et de Venise, entièrement battues le 30 août 1469 près de Mulazzano, avaient lâché pied; Rimini et ses dépendances étaient demeurées entre les mains de son protégé Roberto Malatesta au lieu de tomber entre celles du Pape qu'il commençait de trouver bien assez puissant, ou de Venise qui l'était toujours trop au gré des riverains de l'Adriatique.

Mais remporter la victoire n'était pas tout. Restait le plus

difficile : se faire payer. Seul, le roi de Naples tenait ses engagements. Les autres confédérés y allaient de moins bon cœur. Le duc de Milan avait bien envoyé 10 000 ducats d'or, mais c'était l'arriéré d'une vieille dette de son père, le grand Francesco Sforza. Pour le surplus, c'est-à-dire pour ce qu'il devait lui-même, 72000 ducats par an en temps de guerre et 36 000 en temps de paix, il était moins pressé. A la place de la somme, le comte d'Urbino vit arriver une belle lettre patente, l'investissant de la lieutenance générale du duché de Milan, grand honneur destiné à le débaucher du service des Aragon. Il refusa l'honneur et réclama l'argent. Alors Galeazzo Maria, indigné, déclara qu'il ne devait rien et la raison qu'il en donna était aussi ingénieuse qu'inattendue : c'est que ses propres troupes n'étant pas arrivées à temps pour participer à la bataille de Rimini et la victoire ayant été obtenue sans elles, le condottière n'avait pas à recevoir la solde de commandant, puisqu'il ne les avait pas commandées...

Ce n'est pas entre Italiens qu'on pouvait se payer de cette monnaie. On comprit qu'il y avait autre chose. Il y avait du flottement dans la fidélité de Galeazzo à la Ligue. Une dépêche chiffrée, interceptée, puis traduite par un *frate* cryptographe, prouvait que, dès avant la bataille, il avait esquissé, par l'entremise du duc Borso, une réconciliation avec le Pape. De là, le retard voulu de ses contingents. Puis la bataille ayant eu lieu et ayant tourné à l'avantage de ses alliés, il était fort vexé d'en voir tout l'honneur revenir aux armées de Ferrando de Naples, qu'il jalousait et détestait cordialement. Au fond, il n'avait jamais cru à la victoire de la Ligue ; il avait fait un pas en arrière pour ne pas être compromis dans la défaite, il regrettait maintenant de n'en avoir pas fait deux en avant et de ne tirer de sa situation de confédéré ni gloire ni profit. Si, du moins, il pouvait détacher de Naples le comte d'Urbino, ce vieil ami de son père et le vainqueur de Rimini !... Mais Montefeltro restait fidèle à Naples. Alors sa mauvaise humeur éclata. Non seulement il refusa de payer sa quote-part dans la condotta passée, mais il ne voulut pas s'engager à participer aux dépenses pour maintenir Roberto Malatesta dans ses domaines, but actuel de la Ligue. C'était donc une rupture qu'il voulait ?

Pour s'en éclaircir et régler leurs dettes réciproques, les Alliés provoquèrent une conférence à Florence, où chacun d'eux

envoya plusieurs représentants, hommes graves et bien munis d'arguments : Cicinello et Tomasello pour le roi de Naples, l'évêque de Novare Arcimboldo et Lorenzo da Pesaro pour le duc de Milan, et quatre notables Florentins pour la cité des Lis. Mais les séances succédèrent aux séances, les discours aux discours, sans produire le moindre fruit, les mandataires de Milan soulevant incessamment des difficultés insolubles, puis quittant tout à coup le congrès pour n'y plus revenir. Il devint clair alors pour tout le monde que la fameuse Ligue pour la paix n'existait plus.

Cela donna aux Vénitiens l'idée d'en faire une autre, mais avec leur ennemi d'hier, le roi de Naples, et toujours pour maintenir la paix, mais cette fois contre le duc de Milan. Ils allaient y réussir, lorsque les Florentins, qui venaient d'abandonner la ligue contre Venise, parce qu'ils croyaient Venise isolée et pour l'instant inoffensive, sentirent se réveiller toutes leurs inquiétudes en la voyant prête à s'unir à Naples, ce qui rompait l'équilibre italien. Aussitôt, ils coururent au roi de Naples et lui persuadèrent de se rapatrier avec le duc de Milan ; ils coururent au duc de Milan et lui montrèrent le péril vénitien et pour y parer la nécessité de renouer avec Naples. Ils se tinrent amicalement entre les deux, — en sorte que l'alliance dissoute la veille, parce qu'on croyait que chacun des anciens confédérés allait demeurer isolé, se reforma le lendemain dès qu'on vit qu'une coalition nouvelle menaçait. Et le comte d'Urbino finit, semble-t-il, par être à peu près payé.

Quelqu'un qui le fut assurément, c'est Roberto Malatesta. Il n'avait pas fait grand chose, ni rendu service à personne. Il recueillit tout le bénéfice de la guerre. Le terrible pape Paul II, voyant son armée entièrement défaite et la ligue milano-napolito-florentine se ressouder contre lui comme avant la bataille, ne s'entêta plus dans ses anathèmes. Et au lieu d'expulser de Rimini Roberto et de le pendre, comme il en avait nourri l'espoir, il le réintégra dans ses bonnes grâces et lui promit même de lui donner l'investiture solennelle de Rimini et des lieux circonvoisins, à l'exception seulement du vicariat de Mondovi et du territoire autour de Fano. A la vérité, il lui en coûtait. Aussi retardait-il de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, l'accomplissement de sa promesse, pensant qu'à force de traîner les choses en longueur, celles-ci

changeraient de face ou qu'au moins quelqu'un des intéressés viendrait à mourir. Il ne se trompait pas. Ce fut lui qui mourut... Il quitta ce monde deux ans jour pour jour après la bataille de Rimini, en 1471.

Son successeur, Sixte IV de la Rovere, ami personnel de Montefeltro, partant bien disposé pour Roberto, tint sans l'avoir faite la promesse que son prédécesseur avait faite sans la tenir. Roberto Malatesta, bâtard d'excommunié et excommunié lui-même, reçut du nouveau pape l'investiture solennelle dont il avait besoin pour être reconnu légitime souverain de ce qu'il possédait en fait et gardait bien. Le *Tempio Malatestiano* n'en perdait ni n'en gagnait rien de son charme païen et n'en restait pas moins, dans son détail esthétique, l'apothéose de l'adultère, mais il redevenait dans la pensée de tous le sanctuaire révéré de saint François, — ce que, d'ailleurs, il n'avait jamais cessé d'être pour les pieuses gens. Et le comte d'Urbino parvenu à ses fins déposait les armes qu'il avait prises, malgré lui et bien à contre-cœur, contre la papauté.

On aime ceux qui vous doivent tout. Il s'était peu à peu pris d'une manière d'affection ou tout au moins de bienveillance pour le fils de son plus cruel ennemi. Il eut l'idée de lui donner une de ses filles, Elisabetta ou Isabella ou Isotta, qui avait alors neuf ans, et de renouer ainsi les liens qui avaient jadis uni les Montefeltro aux Malatesta : — la Montagne à la Mer. Le fiancé était beau et hardi. Quiconque peut s'en assurer qui entre au Louvre, le long de la Seine, dans les salles du rez-de-chaussée où l'on a mis des sculptures du Moyen-Age et de la Renaissance. On le voit passer sur son cheval de marbre de profil droit, tête nue, cheveux longs, la cuirasse en cosse de pois bombant en avant, le bâton de commandement au poing, suivi par deux hommes de pied, un peu figurants de Mi-Carême (1). Il ne ressemble pas à son père. Il est violent comme lui, mais d'une

(1) Ce bas-relief, primitivement placé sur le tombeau de Roberto Malatesta, dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre de Rome, en 1484, puis transporté à la villa Borghèse, après la démolition des derniers vestiges de cette basilique, en 1616, enfin entré au Louvre avec la collection Borghèse après 1806, a été longtemps attribué à Paolo Romano, l'auteur du mannequin de Sigismondo Malatesta, ignominieusement brûlé devant Saint-Pierre de Rome en 1462. Il serait piquant que le même artiste eût été choisi par Pie II pour déshonorer le père et par Sixte IV pour élever un monument triomphal au fils. Malheureusement, cette attribution ne saurait se soutenir, Paolo Romano paraissant bien être mort avant Roberto Malatesta.

autre manière. L'astuce est moins lisiblement écrite sur son visage, et la cruauté ne l'est pas du tout.

Tel qu'il est, le comte d'Urbino en fit son gendre. Les noces durèrent sept jours et coûtèrent 46 000 ducats, chiffre impressionnant à cette époque et qui le serait encore aujourd'hui. A peine les fêtes des épousailles étaient-elles terminées, — onze jours après, dit la chronique, — il fallut en célébrer une autre : celle du baptême, d'un enfant non de la mariée, mais du marié et qui lui était donné par la dame de ses pensées, une Aldobrandini de Rome. La jeune épouse y assista et s'y divertit fort, pensant peut-être que c'était l'usage, et dut s'y habituer, car trois autres enfants vinrent à la suite accroître la lignée latitudinaire de son époux.

Tout n'était donc que fêtes et jeux, en ce printemps de 1472, à Urbino, car on s'y réjouissait encore d'une autre nativité d'infiniment plus de conséquence survenue deux mois auparavant. L'héritier des Montefeltro vainement attendu depuis douze ans était enfin arrivé après s'être fait précéder de sept sœurs. On lui avait donné les prénoms de Guido, en souvenir du terrible ancêtre illustré par Dante, et d'Ubaldo, en l'honneur du saint patron de Gubbio à l'intercession duquel on attribuait sa venue en ce monde. Il semblait donc que le grand condottière n'eût qu'à vaquer aux soins de la paix, lorsqu'il lui fallut de nouveau partir en guerre.

***

C'est Florence qui le mandait cette fois et pour une cause toute mercantile. On venait de découvrir en Toscane au sud de Volterra, c'est-à-dire dans le territoire de cette petite République, des mines très riches en borax, gypse, alun, voire, disait-on, en gisements d'or et d'argent, toutes choses précieuses qui excitaient fort la convoitise des riverains de l'Arno. Quelques capitalistes, un certain Benuccio Capacci de Sienne, chevalier de Malte, quelques Volterrans et quelques Florentins associés sans distinction d'origine, en avaient obtenu la concession. Les fouilles entreprises, du côté de Sasso notamment, commençaient à donner déjà des résultats magnifiques, ce qui ne saurait étonner, puisque quatre siècles et demi après, nous voyons encore cette région en plein rendement. Mais les gens de Volterra, éblouis et vexés de tout ce qu'ils voyaient tirer de leur

sous-sol à leur barbe, se mordaient les doigts d'en avoir cédé la prébende à une compagnie privée, au lieu de se la réserver à eux-mêmes, et cherchaient des prétextes pour revenir sur leur concession. De là, chicanes, griefs portés devant les conseils des deux villes, Volterra étant théoriquement feudataire de Florence, mais en fait indépendante et maîtresse sur son territoire. Cela finit par des émeutes de la jeunesse volterrane et une irruption dans les chantiers, à main armée, si bien que Benucci avait dû s'enfuir à Florence pour sauver sa peau.

Les Florentins ne pouvaient endurer pareille injure qui atteignait pareillement leur prestige et leur bourse. Ils protestèrent auprès de Volterra. Volterra, très haut perchée sur son rocher, réputé inexpugnable, n'en tint nul compte. Ils délibérèrent alors longuement : le jeune Laurent de Médicis, qui commençait à se faire le bec, préconisait la violence et le vieux Soderini la temporisation. A la fin, le parti belliqueux l'emporta d'autant plus facilement que tous commençaient d'entrevoir le profit à tirer de cette providentielle aventure. Au lieu d'une concession temporaire et révocable sur une partie des mines, c'est le trésor volcanique tout entier qu'on trouvait un prétexte de saisir. Aux armes! Aux armes! Toutefois, comme ce n'était pas l'usage que les Florentins se battissent eux-mêmes, il leur fallait réunir des troupes mercenaires, en tirer de leurs alliés qui étaient pour l'instant le Pape et le duc de Milan et trouver un chef. Ce fut assez facile. Les confédérés, ne voyant dans cette expédition aucun danger pour eux-mêmes, l'approuvèrent. Douze mille hommes, dont deux mille cavaliers et de l'artillerie, furent assemblés et deux commissaires nommés pour les accompagner. Mais qui les commanderait? C'est ce que les magistrats de Florence annoncèrent dans ce message à leurs troupes :

« Désireux de vous procurer un capitaine digne de votre valeur, il ne nous a pas été difficile d'en trouver un qui, depuis sa jeunesse, s'est signalé sous vos yeux à tous par tant de grands faits d'armes qu'il ne peut y avoir de discussion sur celui que vous désirez et que nous donnons. Il est arrivé souvent autrefois qu'un bon chef n'a pu être découvert qu'après de dures expériences et qu'au milieu de graves dangers. Mais dans la guerre qui nous menace, l'habileté, la bravoure, l'autorité et la chance du seigneur d'Urbino nous dispensent d'aller chercher plus loin quelqu'un pour commander notre armée. »

Montefeltro s'en vint donc prendre le commandement des Florentins, c'est-à-dire des contingents de Milan, de Florence et de Rome, avec quelques Feltriens, et à peine ses troupes en main, il entra dans le territoire de Volterra. Il y entra par le sud, tirant vers l'ouest, ravageant tout sur son passage, enlevant les forteresses de Pomarance, Querceto, Montecatino, puis, en pleine offensive, comme il voyait tout fuir à son approche, il établit son camp à Mazzolla, qui se trouve à quatre kilomètres environ de Volterra, et ne bougea plus.

Qu'attendait-il? Les commissaires florentins Gianfigliacci et Guicciardini bouillaient d'impatience. Il attendait, disait-il, l'arrivée des troupes pontificales, lesquelles étaient en retard, selon l'usage. Mais nul ne pensait qu'il en eût besoin, car c'était l'usage aussi de s'en passer. Pendant ce temps, la garnison de Volterra terminait ses défenses. Celles-ci semblaient formidables, mais il n'en avait cure. Au fond, il espérait parvenir à la convaincre de se rendre sans avoir besoin de combattre. Il s'était mis en rapport avec les magistrats de la ville. Par des émissaires secrets, il les conjurait de ne pas s'entêter à une résistance sans espoir et d'épargner les horreurs d'un siège et d'un assaut à leur belle et noble cité, patrie du poète Perse qu'il avait, disait-il, en grande vénération. Enfin, il s'offrait comme médiateur entre eux et la République de Florence.

Mais les gens de Volterra étaient devenus fort glorieux et se croyaient invincibles grâce à l'escarpement formidable de leur position, aux cinq rochers plantés comme les doigts de la main qui la défendent et à une troupe de mercenaires qu'ils avaient pu rassembler. Ils ne voulurent rien entendre. De leur côté, les commissaires florentins, tout heureux d'avoir une si puissante armée et les mains libres pour réduire un adversaire isolé et dépourvu d'alliés, incapable par conséquent de réaction dangereuse, déployaient une ardeur à combattre qui ne souffrait pas d'atermoiement. A quoi pensait donc leur condottière? Il laissait les Volterrans fortifier, sous ses yeux, le seul côté accessible de leur repaire, en se servant pour cela d'un piton isolé assez distant de la ville et qu'il aurait pu, dès son arrivée, occuper sans coup férir. Peu s'en fallait qu'ils ne l'accusassent de trahison ; en tout cas, ils l'accusaient d'incapacité. Ils écrivaient à Florence que, par sa faute, la prise de Volterra de vive force, difficile de tout temps, était devenue désespérée.

Le vieux renard souriait, laissait dire ces scribes et calmait son monde. Les précautions excessives et les défenses surérogatoires des Volterrans, disait-il, étaient précisément ce qui causerait leur perte. Paroles obscures que l'événement devait tôt éclaircir. Par une belle journée de juin, quand on ne s'attendait à aucune action, il faufila quelques soldats déterminés entre la ville et le bastion nouvellement construit et occupa une hauteur intermédiaire qu'on n'avait pas songé à fortifier. Cela fit sortir de la ville les mercenaires qui se rangèrent en bataille, attendant que les Feltriens et les Florentins attaquassent le bastion pour leur courir sus. Mais les Florentins n'attaquèrent pas le bastion et une fois renforcés par les cavaliers de la Ligue, ils fondirent sur les mercenaires eux-mêmes, les poussèrent si vite sur les portes de la ville, qu'à peine les premiers purent-ils s'y réfugier. On ferma les portes pour éviter que les soldats de Montefeltro n'y entrent aussi pêle-mêle et beaucoup de mercenaires furent faits prisonniers. Sans tarder, les Feltriens se retournèrent sur le bastion, moins fort du côté de la ville qu'au dehors, et l'enlevèrent, faisant prisonniers les Volterrans de marque qui en avaient la garde. Ce coup de main plongea les deux armées dans la stupéfaction.

Volterra restait indemne, mais les cœurs vacillaient dans la fière cuirasse. Un feu d'artillerie soutenu pendant vingt jours, battant les murs et en effondrant un assez long morceau, l'arrivée des contingents milanais et romains qui brûlaient de se joindre à la victoire, de longues tranchées ouvertes pendant la nuit dissimulées sous une toiture d'osier qui permettaient d'approcher des remparts, une sorte de baliste criblant de pierraille les Volterrans qui s'y aventuraient, tout cela donna fort à réfléchir aux deux petits condottières commandant les troupes mercenaires de Volterra, un Vénitien et un Siennois. Ils désertèrent avec leurs gens et se rendirent au camp florentin.

Dès lors, il fut évident que la chute de la ville n'était qu'une question de jours. Une brèche fut faite dans le mur d'enceinte. Pour y accéder, sans être canonné par les bastions qui la flanquaient, le comte d'Urbino se remit à fouir la terre et à cheminer comme une taupe jusque sous les remparts, malgré les vives sorties de l'ennemi, fort inquiet de ces menées souterraines, mais qui ne put les empêcher. Quand il fut arrivé au bout de sa mine, les Volterrans terrifiés entrèrent en compo-

sition. Ils ne voulaient plus attendre l'assaut, dont l'issue ne pouvait faire de doute. Ils demandèrent secrètement à Montefeltro de s'entremettre en leur faveur auprès de Florence. Trop tard. Le condottière les renvoya aux commissaires de Florence, qui les renvoyèrent à Florence même. Là, leurs délégués obtinrent de Laurent de Médicis l'assurance que les vies et les biens de tous seraient saufs, s'ils livraient la ville sans aucune réserve, ni résistance de ses défenseurs.

Rentrés à Volterra, munis de cette promesse, et approuvés, sinon de tous les partis, du moins des autorités responsables, ils s'entendirent, toujours en secret, avec le comte d'Urbino pour qu'aucune surprise fâcheuse ne vînt compromettre l'accord. Une avant-garde florentine devait, dès la fin de la nuit, entre trois et quatre heures du matin, pénétrer librement par une porte désignée loin de la brèche, afin de ne pas éveiller l'attention et occuper la *Rocchetta*. D'autres troupes, au lever du jour, se tenaient prêtes à pénétrer par diverses portes. Après quoi, les commissaires de Florence et le comte d'Urbino lui-même feraient leur entrée officielle et prendraient possession de la ville au nom de la République. On avait même ordonné que la brèche fût gardée pour que la foule ne pût entrer sans ordre.

Mais on avait compté sans la racaille de la ville et les mercenaires des deux armées, lesquels ne voyaient dans un siège, de quelque façon qu'il finît, qu'une occasion de piller. Les uns et les autres, qui eurent vent de l'accord entre vainqueurs et vaincus, se sentirent frustrés. Au premier pas des Florentins pour s'insinuer dans la poterne de la Rocchetta, une poignée de *malcontenti*, soutenus par des mercenaires étrangers, crièrent : aux armes! Les assiégeants, entendant des bruits de lutte dans la nuit, se crurent tombés dans un guet-apens, et joués par les autorités volterranes. Le comte d'Urbino envoya du monde avec ordre de forcer le passage, ce qui fut fait au cri habituel des Florentins : *Marzocco! Marzocco!* Là-dessus, la garde régulière de la ville, chargée du maintien de l'ordre, crut qu'elle allait être attaquée, prit peur, se débanda, laissant le champ libre aux pillards. Il y en avait des deux côtés, et la police n'étant plus assurée par les Volterrans et ne l'étant pas encore par les Florentins, ils saisirent leur chance. Ceux qui étaient déjà dans la place firent signe aux soldats de Montefeltro d'accourir, s'ils

voulaient avoir leur part du butin. Quant à lui, campé près de Sant-Andréa, c'est-à-dire séparé par un profond ravin de la brèche où s'engouffraient les assaillants, fouillant de l'œil l'aube incertaine et l'oreille tendue aux rumeurs confuses, il comprenait mal ce qui se passait et envoyait aux nouvelles. Enfin, comme le jour était tout à fait levé, il se mit en marche avec les commissaires de Florence et entra dans la ville.

Le plus honteux spectacle l'y attendait. Les deux armées entièrement hors de la main des chefs et réconciliées par un désir commun de lucre et de bamboche, se ruaient au massacre et à la paillardise. La population affolée se jetait dans les églises où elle était poursuivie par des gens qu'attiraient les trésors des tabernacles. Les maisons étaient saccagées et vidées de tout ce qui avait une valeur quelconque, leurs défenseurs égorgés, les femmes outragées. Le saccage était tel que le bruit devait s'en prolonger dans l'histoire plus de cent cinquante ans et susciter des légendes de sacrilèges et de tremblements de terre, qui n'accompagnaient pas, d'ordinaire, ces sortes de calamités.

Telle était déjà, une heure seulement après l'entrée des troupes, l'aspect de la ville que le comte d'Urbino avait promis de garder saine et sauve. Une sainte fureur le saisit. Avisant parmi les pillards, les deux condottières de Volterra qui avaient trahi leurs patrons pour passer à son service, un certain Vénitien et un Angelo de Siena, il les fit empoigner par ses gens et sans autre procès, sur la grande place de la ville, il les pendit. La vue des deux cadavres balancés au bout d'une corde, au plus bel endroit, dans le soleil matinal, refroidit un peu le zèle des pillards, mais sans tout à fait l'éteindre. Alors, suivi de ses hommes d'armes, le comte passa toute la journée à sauver ce qui pouvait l'être, pourchassant lui-même la canaille, mettant dans tous les quartiers et aux portes de la ville des gars solides pour faire rendre gorge aux voleurs et renfermant dans des asiles sûrs les femmes et les enfants.

Les poètes ont célébré à l'envi cette chevauchée policière :

Per la terra correa con gran furore...
forte gridando con la spada in mano
per preservare alle donne l'onore,

dit l'un d'eux, et un autre fait ainsi parler la malheureuse Volterra :

E se non fussi il buon conte d'Urbino,
conosco certo ch'ero spianata :
le persone e la roba in istermino
in men d'un giorno e mezzo saria data.
A cavallo era il franco paladino (1).....

Enfin, le soir tout était rentré dans l'ordre. Mais le mal fait durant cette journée fatale et la ruine furent tels que la pauvre Volterra ne devait jamais s'en relever. Quant au *franco paladino*, nul ne lui fit un grief du malheur qui ternit sa victoire. On le loua même de n'avoir pas profité du pillage, ni voulu d'autre part de butin, qu'un livre : une magnifique Bible en latin, en grec et en hébreu, qui devait devenir la perle de sa bibliothèque. Cette anecdote répétée partout chez les historiens ne se trouve nulle part dans les témoignages d'alors. Il est probable que Montefeltro reçut cette Bible des mains des Florentins eux-mêmes et peut-être en échange des drapeaux qu'il avait pris à Volterra et qui étaient sa propriété. Toutefois, cette légende illustre si bien ce double caractère : le désintéressement du soldat, la passion du bibliophile, qu'elle vaut mieux que l'Histoire. Elle ressemble au grand trait synthétique par lequel un artiste exprime une figure en mouvement : il n'existe véritablement pas chez le modèle, mais sans lui le mouvement, — c'est-à-dire la vérité essentielle de la figure, — ne serait pas rendu.

Per fas et nefas, Volterra l'imprenable était donc prise. A cette nouvelle, toute Florence soulevée d'enthousiasme sortit de ses portes et fit une lieue au-devant du vainqueur, afin de le ramener en triomphe, par le Ponte Vecchio et les rues jonchées de fleurs de juin, jusqu'à la place de la Seigneurie entièrement tendue de tapisseries et de toiles peintes, la foule battant de ses flots les palais, les maisons, les échoppes, la *Loggia*, San Pier Scheraggio aujourd'hui disparu, le toit des Pisani. Devant le Palais vieux, tout chevelu de bannières, sous les lys rouges et blancs étoilant les fanions blancs et rouges et près des *Marzocchi* assis sur leurs derrières, on vit les *priori* debout sur la Rin-

(1) Il courait par la ville dans une grande colère, criant d'une voix forte et l'épée en main, pour préserver les femmes des outrages...

Et n'était le bon Comte d'Urbino, (moi Volterra) j'aurais certainement connu la ruine totale. En moins d'un jour et demi, les personnes et les biens auraient été détruits entièrement. Le franc paladin était à cheval...

ghiera saluer leur condottière d'un discours fleuri de belles citations latines qu'il entendait aussi bien qu'eux-mêmes et que, peut-être mieux encore, il eût été capable d'improviser. Après quoi, ils lui offrirent les étendards aux armes de la République. Quelque chose brillait entre leurs mains, point de mire de milliers d'yeux ouverts sur cette assemblée, tandis que deux jeunes patriciens qu'on appelait Laurent et Julien de Médicis, mêlés aux hommes d'âge, s'approchaient pour le fêter : c'était un casque d'argent et d'or ciselé par Pollajuolo et ceint de pierres précieuses. On y voyait une figurine d'Hercule représentant le comte d'Urbino qui foulait aux pieds le symbole de Volterra : un griffon tout pantelant, déplumé, enchaîné par le cou. On y ajouta des tapisseries, de l'argenterie, des vases remplis de lingots d'or et d'argent, le solide avec l'honorifique, puis on l'emmena dîner au Palais vieux sous l'azur des plafonds fleurdelysés d'or, dus à Michelozzo, parmi les merveilles toutes fraîches et neuves accomplies en cet endroit par Verrocchio et Pollajuolo.

La foule, bavarde et ravie d'aise, se montrait un cheval de bataille splendidement caparaçonné, cadeau qu'on amenait au vainqueur, et racontait que le Palais dit « du Patriarche » et quelques fermes lui étaient aussi donnés en présents et que les Urbinates établis sur les territoires de Florence seraient désormais dispensés des gabelles. Enfin Poggio Bracciolino dédiait au vainqueur son *Histoire de Florence* : toutes les politesses que pouvaient faire à cette époque des marchands lettrés, riches et magnifiques, lorsqu'ils avaient sous la main Botticelli, Donatello, Verrocchio, Pollajuolo, Benedetto da Majano, le Francione. Les quelques lettrés dans Florence, qui tenaient leur journal, ou *diario*, marquèrent, ce soir-là, quelle belle journée ç'avait été pour la République et pour le comte d'Urbino. Elle et lui se juraient une amitié éternelle.

Elle dura sept ans. A la fin de l'automne 1479, un vent de terreur passait sur la campagne florentine et sur la ville même. De nombreuses familles riches qui s'étaient retirées dans le Val d'Elsa et le val di Pesa pour échapper à l'air empesté de la ville à ce moment, rentraient précipitamment traînant leurs bagages, pêle-mêle avec les paysans, abandonnant Poggibonsi et Colle tombés aux mains de l'envahisseur, ou de Certaldo saccagé, les chemins encombrés de fuyards criant : « L'ennemi, l'ennemi ! le duc d'Urbino ! le duc d'Urbino ! » Qu'était-il donc arrivé ?

*
* *

Durant ces sept années de paix, il était arrivé au « vertueux condottière » ce qui arrive, d'ordinaire, aux gens d'âge qui ont fait quelque chose : des honneurs et des infirmités. Une grande tristesse, d'abord. A peine terminées les fêtes que Florence lui avait données pour la prise de Volterra, un courrier survint en toute hâte de Gubbio, lui annonçant que sa femme, Battista Sforza, celle dont nous connaissons tous le profil par Piero della Francesca aux *Uffizi* (1), était mourante. Le comte d'Urbino se mit à cheval et, chevauchant jour et nuit, parvint au palais de Gubbio à temps pour la voir en vie une dernière fois. C'était le 6 juillet 1472. Les obsèques solennelles ne furent célébrées à Urbino que le 17 août, pour laisser aux trente-trois ambassadeurs des États d'Italie le temps d'arriver. Tous y étaient, sauf ceux de Sienne et de Venise, retardés, dit la chronique, par les intempéries de la saison.

Le grand condottière, depuis longtemps considéré comme le premier chef militaire de l'Italie, devenait l'un aussi de ses grands princes. Toutefois, il n'avait pas le titre de duc, lequel s'était éteint avec son demi-frère Oddantonio. Sixte IV l'appela bientôt à Rome, — c'était en août 1474, — pour le lui conférer avec toutes les pompes du Vatican : la messe solennelle, le cortège des cardinaux, l'épée bénite de saint Pierre, le sceptre d'argent, la robe de brocart d'or et le bonnet ducal en pain de sucre, avec des oreillons tombants, enfin la remise des drapeaux de gonfalonier parmi le fracas des trompettes, les miaulements des cornemuses et les tonnerres du château Saint-

(1) Portraits de Battista Sforza, épouse de Federigo de Montefeltro duc d'Urbino.

Authentiques : 1° Le profil peint à tempera par Piero della Francesca en pendant au portrait du duc d'Urbino, aux Uffizi.

2° La figure de femme assise sur un char de triomphe, traîné par des licornes, allégorie peinte sur le revers du précédent, par Piero della Francesca, avec l'inscription : *Quemodum rebus tenuit secundis conjugis magni decorata rerum laude gestarum volitat per ora cuncta virorum.*

3° Le buste de marbre par Francesco di Laurana, au Bargello, à Florence.

Présumés : 1° La figure de Vierge dans *la Vierge et l'Enfant avec divers saints* attribué à Piero della Francesca et parfois à Corradini, dit Fra Carnevale, au musée Brera à Milan.

2° La figure de femme tenant dans ses bras un enfant, arrière-plan du tableau *la Communion des Apôtres* de Juste de Gand, à la Galerie nationale des Marches, au Palais ducal à Urbino.

Ange. Sauf un coup de vent qui n'était point prévu à la fête et qui renversa et brisa les drapeaux, comme le noble cortège passait sur le pont Saint-Ange, rien ne troubla l'auguste cérémonie.

Ce n'est pas tout. Dans l'automne de la même année, le roi d'Angleterre, Édouard IV, lui conféra l'ordre de la Jarretière, après le vote émis à l'unanimité par les sept membres vivants de l'Ordre et en remplacement de lord Montjoy; ce qui nécessita une cérémonie d'investiture à Grottaferrata et l'envoi d'une ambassade urbinate en Angleterre. Saisi d'émulation, le roi de Naples qui venait de fonder l'ordre de l'Hermine, voulut que son condottière en fût un des premiers revêtus. Enfin le Pape lui donna la Rose d'or. Chaque année qui passait lui apportait ainsi un présent, comme une bonne fée.

Mais les mauvaises ne l'oubliaient pas non plus. Un jour, il se trouvait à Saint-Marin, à causer avec ses amis de la libre République, au premier étage d'un palais un peu vétuste, et là, devant l'horizon tumultueux des montagnes du Montefeltro, théâtre de ses luttes passées avec Malatesta, vis-à-vis la cime de San Leo, premier but de son juvénile essor, il se plaisait à décrire ses campagnes comme devant un gigantesque plan en relief, étendu à ses pieds, lorsque le balcon de bois où se tenait la docte compagnie s'abîma sous son poids. Dans ces temps bénis de l'Art, on se préoccupait de ciseler précieusement jusqu'aux instruments de chirurgie, mais on négligeait de réparer les planchers. Le discoureur chut à terre parmi les décombres, la hanche gauche démise et la jambe gauche fracturée. Son premier soin fut de remercier le ciel de s'en tirer à si bon compte, comme le jour où il avait perdu un œil dans un tournoi ; son second souci fut de se soigner. Seulement, il le fit mal. La gangrène menaça et l'on appréhenda une amputation. Mais le vieux Feltrien était dur et sain. Une saison aux bains de Petriola près de Radicofani, lui conserva sa jambe. Et c'est pourquoi, quelques mois après l'accident, six ans après la prise de Volterra, on le voyait de nouveau tenir la campagne, porté dans une litière, mais cette fois contre les Florentins qu'il avait si bien servis dans sa dernière expédition.

Pourquoi cette volte-face? Une médaille célèbre de Pollajuolo (1) va nous le dire. La rapide ascension des deux frères

(1) Cette médaille d'Antonio del Pollajuolo, dont un bel exemplaire se trouve au *Bargello*, à Florence, dans le *Medagliere mediceo*, a été frappée en mémoire de la

Médicis, Laurent et Julien, sorte de consuls de la République florentine, bien près du pouvoir absolu, avait alarmé nombre de familles rivales au dedans et de puissances jalouses au dehors. Une conjuration s'était nouée entre ces ennemis internes et externes, laquelle devait se dénouer par l'assassinat des deux frères et une révolution, et si cela ne suffisait pas, l'intervention armée de l'étranger. Le pape Sixte IV était du complot, non qu'il fût consentant au projet d'assassinat, — il y a même un témoignage contemporain qu'il en avait condamné l'idée, — mais parce qu'il poussait à la révolution de toutes ses forces, ayant voué à ses anciens banquiers une haine mortelle. La suite de l'histoire est bien connue. Le 26 avril 1478 au matin, Laurent de Médicis entrait à l'église Sainte-Réparate (Sainte-Marie des Fleurs) pour entendre la grand messe. Il cheminait sans gardes, comme un simple citoyen, gracieux et confiant dans la foule pressée de ses clients et de ses amis, ou soi disant tels. Quelques instants après, Julien, qui ne devait pas venir à cette messe et qu'on était allé chercher, afin de faire coup double, entrait à son tour et se sentait la taille enlacée et palpée par la main d'un de ses familiers. Celui-ci voulait s'assurer s'il ne portait pas de cotte de mailles. Au moment de l'élévation, au signal donné par l'hostie sainte visible au bout des doigts de l'officiant, les conjurés avaient frappé. Julien était tombé, baignant dans son sang; Laurent, blessé à la gorge, avait été couvert par ses amis. Les portes de bronze de la sacristie, œuvre de Luca della Robia et de Michelozzo, refermées sur lui en hâte, l'avaient sauvé. Ses partisans s'étaient facilement rendus maîtres des conjurés que l'opinion populaire ne soutenait point, étant entièrement acquise aux Médicis. Un coup de main sur le Palais de la Seigneurie, maintenant Palais Vieux, avait également échoué.

La lutte n'avait pas été longue, mais dans la bagarre, les

conjuration des Pazzi, avril 1478. Elle représente, sur ses deux faces, la clôture octogonale du chœur de Sainte-Marie des Fleurs, telle qu'on la reconnaît encore aujourd'hui, surmontée, d'un côté de la médaille par la tête, vue de profil droit, de Laurent de Médicis, dit le Magnifique, et de l'autre côté par la tête, de profil gauche, de son frère Julien, et au bas des deux, on voit les figures minuscules des conjurés luttant avec les partisans des deux frères. Sur la face occupée par Julien, qui succomba, on lit l'inscription : *Julianus medices luctus publicus*, et sur celle occupée par Laurent, qui fut sauf : *Laurentius medices salus publica*. Cette médaille est parfois attribuée sans grande raison à Bertoldo di Giovanni.

médicéens exaspérés avaient pendu, à diverses fenêtres du dit palais, pour faire vite, l'archevêque de Pise, Salviati, et un prêtre nommé Stefano, et jeté au cachot un neveu du Pape, le cardinal Riario, tous trois complices avérés de l'assassinat. Ce fut le prétexte qu'invoqua Sixte IV pour fulminer contre les Médicis une sentence d'excommunication. Elle s'étendait même à toute la population de Florence, tant qu'on ne chasserait pas Laurent, qualifié pour la circonstance de « fils d'iniquité et d'apprenti de perdition ». Mais, comme Laurent en avait appelé à un concile et qu'en attendant ce concile, l'assemblée plénière des évêques de Toscane continuait à faire célébrer les offices, le Pape avait dû recourir à des armes plus temporelles, telles que bombardes, couleuvrines, sarbacanes et passe-volants.

Le duc d'Urbino était encore à ce moment à la solde du Saint-Siège, comme aussi du roi de Naples. C'était donc à lui de marcher contre les Florentins. Il ne s'y refusa pas. Les Médicis en furent grandement scandalisés. Comment, disaient-ils, un homme de la valeur morale que nul ne déniait à leur ancien condottière, avait-il pu approuver l'assassinat du pauvre Julien de Médicis, en pleine église, au moment de l'élévation? « Je ne l'ai nullement approuvé, répondait-il, mais déconseillé, au contraire, avec le plus de force possible et voué à l'infamie ceux qui s'en étaient rendus coupables. » Il ajouta qu'au cours de sa longue lutte avec Malatesta, jadis, maintes fois semblable expédient lui avait été suggéré pour se défaire de son ennemi et qu'avec l'aide de Dieu, il s'y était toujours refusé. Comment, dès lors, repartaient les Médicis, s'il avait été prévenu et indigné de ce projet, n'avait-il pas averti ceux qui devaient en être les victimes? A cela, il ne se croyait pas tenu, rétorquait-il, car rien ne l'obligeait à trahir le secret de ses alliés en faveur d'un adversaire, et au reste, ayant flétri l'assassinat, il était prêt à se mesurer avec les troupes des Médicis, plus nombreuses que les siennes, au grand jour...

Il se mit donc en campagne, porté dans une litière, car il était empêché de chevaucher depuis sa chute à Saint-Marin, et prit le commandement de l'armée de la Ligue, aidé ou plutôt incommodé par la présence du duc de Calabre. Celui-ci, commandant l'armée de Naples, était placé sous ses ordres selon la hiérarchie militaire, mais restait son supérieur dans la hiérarchie princière, quelque chose comme un roi de Saxe

ou un archiduc auprès du chef d'état-major allemand. Roberto Malatesta, fougueux capitaine, mais impulsif comme avait été son père et difficile à brider, secondait le duc de Calabre. Cette armée pontificale et napolitaine, surprenant les Florentins au dépourvu de tous préparatifs, n'eut pas de peine à pénétrer en Toscane par le Val di Chiana et à enlever des places mal défendues, telles que Ranco et Radda.

Seul Monte-Sansavino fit une belle résistance. Il fallut un siège en règle pour le réduire. Commencé au mois d'août 1478, il n'était pas achevé quand l'hiver fut venu. Et quel hiver! Froid, pluvieux, pestilentiel. Les maux habituels à toute armée assiégeante, au xve siècle, commençaient à se faire sentir. Les vivres manquaient, le fourrage manquait, le pays ravagé depuis six mois par la guerre se vengeait par la disette. Des pluies continuelles aggravaient la famine. Une épidémie, née dans la région de Sienne, menaçait l'armée stagnante, mouillée, affamée. Pour comble d'infortune, une formidable explosion détruisit, en un instant, tout le parc d'artillerie du duc d'Urbino. Les cinq grandes bombardes, sur lesquelles il comptait pour faire brèche et qu'on avait baptisées de noms terrifiants : la *Cruelle*, la *Désespérée*, la *Ruine*, véritables monstres balistiques, pour cette époque, demeuraient muettes,

Sur ces entrefaites, les alliés jusque-là purement platoniques de Florence, Louis XI, le duc de Milan, la République de Venise, les marquis de Ferrare et de Mantoue, firent mine de porter secours aux Médicis. Philippe de Commines, passant par Milan et parlant au nom du roi de France, avait décidé la duchesse à envoyer trois cents hommes d'armes. Le marquis de Ferrare, Ercole d'Este, le père des deux fameuses princesses Isabelle et Béatrice, assurait qu'il allait se mettre à la tête des troupes et s'avancer en Toscane. C'était toute la Haute-Italie qui s'unissait pour faire face à l'attaque fort injustifiée des puissances du Sud. Les choses allaient si mal pour l'armée romano-napolitaine que la florentine se décida enfin à marcher à sa rencontre et s'établit à quelque distance, une ou deux lieues environ, pour suivre le cours des événements.

A cette vue, les troupes pontificales réclamèrent, à grands cris, la retraite et les quartiers d'hiver. Le duc d'Urbino tâchait bien de les retenir en annonçant de jour en jour un secours en vivres et en munitions. Mais le secours tardait et l'on

ne peut dire de quel côté se serait tournée la Fortune, si un incident fortuit n'était venu la fixer en sa faveur. Deux Orsini, qui se trouvaient combattre sous des drapeaux opposés, s'étant reconnus au cours d'une sortie, fraternisèrent et échangèrent leurs vœux mutuels de paix immédiate. Cela fit du bruit. Le duc d'Urbino, averti, repoussa cette idée avec l'indignation d'un homme à qui l'on veut arracher une victoire certaine : ce qui détermina les assiégés à demander au moins une trêve de dix jours. C'était justement ce dont il avait besoin, plus besoin qu'eux, afin de donner à ses troupes du repos et aux vivres le temps d'arriver. Au bout des dix jours, ayant, en effet, récupéré des forces et ravitaillé son monde, il se trouva en mesure de donner un nouvel assaut et, cette fois, il emporta Monte-Sansavino qui fut mis à sac. L'armée de secours, clouée sur place par la surprise, n'avait pas bougé.

Le sac d'une ville n'allait point alors sans de graves conflits entre bénéficiaires, surtout lorsque l'autorité était partagée entre divers chefs, comme c'était le cas. Le duc de Calabre et Roberto Malatesta n'ayant pu s'accorder sur l'opportunité ou plutôt la répartition du pillage, Malatesta, tout fumant de colère, quitta l'armée napolitaine et passa à l'ennemi, c'est-à-dire au camp florentin. Il y trouva de nobles seigneurs, tels que les marquis de Ferrare et de Mantoue, Costanzo Sforza de Pesaro, Vitelli de Città di Castello, et des condottières éprouvés tels que le vieux Carlo de Montone, commandant en chef des Vénitiens, voire des étrangers de distinction : Philippe de Commines, lequel, bien installé à pot et à rôt chez les Médicis, réconfortait les Florentins par l'évocation un peu fallacieuse de l'alliance française. « La faveur du roy leur fit quelque chose, dit-il, mais non pas tant que j'eusse voulu, car je n'avais pas d'armée pour les aider, mais seulement j'avais mon train. »

Ce que Roberto Malatesta, transfuge de l'armée napolitaine, trouvait de meilleur au camp florentin, c'était ce qu'il y apportait : l'expérience de la guerre. Aussi fut-il reçu à bras ouverts. Il allait être amené à guerroyer contre son beau-père, mais c'était assez la coutume alors, les alliances matrimoniales ne servant guère qu'à donner aux familles déjà rivales de nouveaux sujets de dissentiments. Toutefois, ce n'est pas au grand condottière qu'on résolut de l'opposer, et sans doute ne s'en souciait-il pas trop lui-même. Car depuis dix-huit ans, c'est-

à-dire depuis la bataille de San Fabbiano, livrée sans son aveu, et lorsqu'il était cloué sur un lit de douleur, le duc d'Urbino n'avait jamais connu de défaite. On ne pensait pas trop pouvoir le battre encore cette fois, mais on voulait battre quelqu'un, afin d'occuper l'armée coalisée des Milanais ou Sforzesques, et des Vénitiens ou Bracciesques, toujours rivaux de la vieille rivalité de Braccio di Montone et du grand Sforza.

De leur côté, les Florentins et leurs alliés, les marquis de Ferrare et de Mantoue, étaient sans cesse eux-mêmes en contestations. Alors, pour les distraire, on pensa envahir le territoire de Pérouse qui n'en pouvait mais, et celui de Sienne qui n'était pas en cause. A défaut de victoire sur l'ennemi, on obtiendrait du moins ce résultat d'éviter les querelles intestines qui menaçaient de tout perdre. C'était là le malheur ordinaire des coalitions. Pour être fort, on se mettait à plusieurs, mais dès qu'on était plusieurs, on éprouvait que, faute de s'entendre, il fallait se séparer. On divisait donc les forces militaires en les employant à des besognes différentes et lointaines, ce qui rendait faible. Pour peu qu'on eût affaire à un adversaire manœuvrier, l'avantage du nombre n'existait plus.

C'est ce qui arriva en cette occurrence. Non que le duc d'Urbino fût encore le même homme qui avait jadis poursuivi et forcé Malatesta. Sa marche était devenue lente et ses mouvements embarrassés. Mais ses adversaires lui faisaient la partie belle. Au lieu de marcher tous ensemble contre lui, ils envoyèrent Carlo di Montone avec ses Vénitiens et Roberto Malatesta contre Pérouse, Vitelli contre Città di Castello, le duc de Ferrare, le marquis de Mantoue et Costanzo Sforza, avec les troupes milanaises aux environs de Poggibonsi, contre Sienne. De battre le duc d'Urbino dans tout cela, il n'était plus question.

Carlo di Montone entra dans le Pérugin avec sa fougue naturelle accrue du peu de résistance qu'il y trouvait, mais arrivé à Cortone, il mourut, laissant le commandement à Roberto Malatesta. Les gens de Pérouse, en grande terreur de l'invasion bracciesque, appelaient au secours. Le duc d'Urbino, qui se dirigeait alors sur Florence, rebroussa chemin et vint les rassurer. Il enleva même aux envahisseurs la forteresse de Passignano sur le lac de Trasimène. Mais les troupes milanaises et florentines, le sachant occupé en Ombrie, c'est-à-dire au sud de Sienne, en profitèrent pour quitter leur position près de Poggi-

bonsi et pour s'en aller en Toscane, c'est-à-dire à l'ouest de Sienne, enlever la forteresse de Casola. Ce fut au tour des Siennois de réclamer l'aide napolitaine : le duc d'Urbino revint donc, reprit Casola, mais pendant ce temps, Roberto Malatesta, le sachant en Toscane, vint attaquer le condottière Matteo de Capua et ses troupes napolitaines et les battit le plus aisément du monde.

Les Pérugiens, se sentant de nouveau menacés, appelèrent. De nouveau, le duc d'Urbino laissa le territoire de Sienne à l'un de ses lieutenants, et repartit pour Chiusi où était Roberto Malatesta. Mais celui-ci n'attendit pas son beau-père. Il abandonna l'offensive contre Pérouse et se renferma dans Cortone. Sur quoi, le duc d'Urbino, remontant vers le Chianti, protégeant ainsi le territoire de Sienne, s'installa au-dessous de San Gimignano, en face du gros de l'armée florentine qui s'était retranchée sur la hauteur de Poggibonsi, qualifié parfois Poggio-Imperiale et qui était commandée par le marquis de Ferrare, par le marquis de Mantoue et par Costanzo Sforza. L'accord ne régnait guère entre ces seigneurs. Les commissaires de la République s'étaient même vus obligés de licencier le marquis de Ferrare : de là un notable affaiblissement de leur effectif. Mais comme, dans cette guerre, il n'était pas coutume qu'une armée en attaquât une autre, mais seulement fît des incursions sur les points qui n'étaient pas défendus, les Florentins s'estimaient hors de danger. Ils se trompaient.

Le 7 septembre 1479, au lever du soleil, ils virent un nuage de poussière monter dans l'air lumineux, — ce qui ne leur présageait rien de bon, — puis de ce nuage sortir une masse d'infanterie qui gravissait résolument leur colline, d'où chez eux une surprise extrême, qui se changea en mélancolie anxieuse, quand ils connurent que l'agresseur, ainsi déterminé aux pires excès, se dirigeait sur le camp le plus retranché de l'armée, celui du condottière Andrea da Borgo et faisait mine de l'enlever. Quand enfin la cavalerie légère de Montefeltro apparut par derrière, à la rescousse, ce fut la panique. Machiavel nous a laissé de la scène un crayon magistral (1).

(1) « Les Florentins, sans être rassurés par leur supériorité, par leur nombre, par leur position qui était très avantageuse, n'attendirent point l'ennemi. Avant même de l'apercevoir, ils prirent la fuite, abandonnant munitions, chariots et artillerie. Les exemples d'une pareille lâcheté étaient alors très fréquents. Un cheval qui tournait la tête ou la croupe suffisait pour faire gagner ou perdre une bataille. » Machiavel, *Histoire de Florence*, livre VIII.

On n'y peut rien ajouter, sinon que toute l'armée florentine disparut comme par enchantement, abandonnant à l'ennemi son camp avec ses vivres, ses canons, ses munitions, ses bagages et qu'on ne la revit plus. C'était, là, le signe le moins équivoque de la victoire : la victoire de Poggio Imperiale ou plutôt de Poggibonsi, la moins coûteuse de toutes celles qu'avait jamais remportées le duc d'Urbino.

Elle lui livrait Poggibonsi et lui ouvrait la route de Florence, qu'on ne pouvait plus espérer couvrir par des manœuvres en rase campagne. Et c'est pourquoi, dans cet automne de 1479, où nombre de familles florentines étaient venues habiter le val d'Elsa, pour fuir le mauvais air, on les vit refluer, avec les paysans et le bétail en désordre, vers la capitale, balayés par un cyclone de terreur. Les Napolitains et les pontificaux, grisés par le succès, ne parlaient de rien moins que d'emporter d'assaut la ville des lis et de la piller. Heureusement, le duc d'Urbino contint ces transports. Il représenta au roi de Naples l'imprudence d'une action si hâtive. Il ne savait, disait-il, comment il garderait en main ses troupes, attirées par l'odeur du pillage, et les empêcherait de s'égailler dans cette région ennemie, sous le feu des forteresses que les Florentins tenaient encore, et exposées à un retour offensif des soldats victorieux de Malatesta. Il préférait s'installer dans le pays, et enlever méthodiquement, l'un après l'autre, tous les points d'appui de l'ennemi, avant de donner l'assaut à la capitale. Peut-être aussi qu'il lui répugnait fort d'en venir à cette extrémité, se souvenant du sac de Volterra et de la peine qu'il avait eue à empêcher la soldatesque d'y tout détruire. Peut-être enfin que sa jambe malade et sa litière le détournaient des résolutions précipitées. Toujours est-il qu'au lieu de marcher sur Florence, il se contenta d'emporter une à une les villes du Chianti : Poggibbonsi, Certaldo, Castellina, et de mettre le siège devant Colle, place forte du val d'Elsa.

Il n'y fut pas dérangé. Les débris de l'armée florentine, ralliés après le désastre de Poggio Imperiale, s'aventurèrent bien à sa rencontre jusqu'à San Gimignano, c'est-à-dire à huit kilomètres environ, afin d'observer ses mouvements. Mais pas plus qu'ils n'avaient secouru Monte Sansavino, ils ne secoururent Colle. Cette place dut se rendre le 12 novembre après trois mois de siège. Philippe de Commines ne fut pas émer-

veillé de ces opérations, quoiqu'il reconnût aux Italiens de grandes qualités d'organisation militaire : « Ilz ne scavent point si bien la manière de prendre place ne de les deffendre (que les Français), mais de tenir ung champ et y donner bon ordre tant aux vivres que aultres choses qui y sont nécessaires pour tenir les champs, ils le scavent mieulx que nous », dit-il. Quant à Roberto Malatesta, qui avait donné mainte assurance de sa venue, il ne vint pas. Tout n'était pas fini cependant. Il avait été difficile d'amener devant les murs de Colle les gros canons nécessaires pour la battre en brèche; il fut plus malaisé encore de les en tirer, notamment une pièce géante, nommée la *Marzochescha*, qui résista longtemps. Lorsqu'enfin on put la déraciner, la démonter et l'emporter à grand renfort de bœufs et de buffles, une trêve de trois mois fut conclue entre Florentins et pontificaux, et chacun s'en alla prendre ses quartiers d'hiver.

Pratiquement, c'était la paix. La guerre durait depuis deux ans et ne produisait que des ruines. Les Florentins, lassés de recevoir des coups, destinés, assurait le Pape, aux seules épaules de Laurent de Médicis, marmonnaient si hautement, que le jeune homme d'État, adroit et résolu en politique autant que médiocre en guerre, comprit qu'il fallait en finir. Il tenta une entreprise désespérée. Il alla se jeter dans la gueule du loup; le roi de Naples, Ferrando, l'apprivoisa par un miracle de diplomatie resté célèbre dans l'Histoire, le détacha du Pape et parvint même à conclure une alliance avec lui. Elle fut signée le 24 mars de l'année suivante. Dès lors, Sixte IV, isolé, ne put continuer une guerre de vendetta que réprouvait la conscience universelle. Il accepta la soumission de Laurent de Médicis et, après quelques cérémonies destinées à bien marquer son triomphe sur « ce fils de perdition », il leva les censures dont il l'avait chargé. Le duc d'Urbino, sans bataille, était donc parvenu à ses fins (1). Même avant que la paix fût conclue et tandis que Laurent se livrait à ses hasardeuses démarches, il s'en était allé aux eaux de Viterba soigner sa jambe malade et ses rhumatismes grandissants. Après quoi, il retourna voir son peuple, ses filles et son fils.

(1) Ce n'était point là une tactique particulière aux capitaines italiens. Au XVIe siècle, le vieux maréchal de Biron rabrouait fort son fils qui proposait de finir les hostilités par une action décisive, et encore au XVIIIe siècle, le maréchal de Saxe donnait comme le chef-d'œuvre d'un habile général de faire toute une guerre sans livrer une seule bataille.

***

A la fin de l'année 1481, il était encore à Urbino, tout aux arts de la paix, lorsque parut sur la colline un démon tentateur, porteur de guerre, d'or et de trahison. C'était un neveu de Sixte IV, le jeune Girolamo Riario, nouvellement marié à une fille naturelle du duc de Milan, la fameuse Catherine Sforza. Cet entreprenant personnage, impatient de tirer tout ce qu'on pouvait d'un oncle pape, au xve siècle, pour faire sa fortune, rêvait de se tailler une principauté dans la Haute-Italie. Celle de Ferrare lui souriait assez et aussi celle de Faenza. Seul, il ne pouvait rien, mais outre le Pape, il pensait gagner à ses vues la République de Venise. Celle-ci était toujours prête à ravager la Lombardie, et dans la curée projetée se réservait la part du lion, — du Lion de saint Marc, — c'est-à-dire la possession de la ville de Ferrare, et lui laissait le reste. Elle avait de l'argent et des troupes; seulement, il lui faudrait un chef habile à les commander. On craignait que le roi de Naples ne vînt au secours de son gendre, le duc de Ferrare, et l'on avait lieu de croire que Florence, Milan et les petits princes du voisinage, Mantoue, Bologne, ne laisseraient pas sans dégaîner cette spoliation s'accomplir. Non parce qu'elle était injuste, mais parce qu'elle les menaçait. Venise avait donc pensé s'assurer le concours du grand condottière et, ce que le jeune Riario venait lui offrir de sa part, c'était le bâton de capitaine général de son armée, avec 80 000 ducats d'or pour le débaucher du service du roi de Naples et le retourner contre lui.

C'était bien mal le connaître. Il refusa net le déshonneur et l'argent : « la bonne foi et la fidélité aux engagements, répondit-il, valent mieux que tout l'or du monde. » Girolamo Riario s'en alla furieux et se répandit en imprécations, contre « l'Urbinate dont on saurait bien se passer ». Toutefois, Venise, qui ne se souciait point de l'avoir contre elle, se rappelant comme il avait brisé, jadis, l'attaque du Colleone, tenta de s'assurer sa neutralité et, pour qu'il n'en bougeât pas, lui offrit la même somme. Peine perdue. Le duc d'Urbino refusa le prix de la carence, comme il avait refusé le prix de la trahison. Il fit plus. Consterné des projets qu'il voyait se former pour bouleverser, une fois encore, la péninsule, il adressa au Pape une longue remontrance pleine de prédictions funestes. A ses visées il opposait les siennes :

l'union entre princes chrétiens, l'ébranlement de la puissance ottomane, le moment favorable pour porter un coup décisif à l'Infidèle. S'il fallait encore se battre, il offrait de s'enrôler, à quelque titre que ce fût, dans une nouvelle croisade, dût-il y user ses dernières forces et y trouver une fin glorieuse.

Il fut fort mal reçu. Les temps de Pie II étaient passés. Après quelques velléités de croisade, Sixte IV ne se souciait plus que de caser sa famille et non de sauver la chrétienté. C'était donc la guerre intestine une fois encore, que Rome allait déchaîner sur l'Italie et pour la plus misérable des querelles. Au lieu de retarder ses préparatifs, le Pape les hâta. Puisque le duc d'Urbino quittait le service de l'Église, il le remplaça par son gendre Roberto Malatesta. En même temps, Venise donnait le bâton à un condottière lombard brouillé avec son souverain, le jeune Roberto de San Severino. Quant à Girolamo Riario, le bénéficiaire éventuel de toute l'entreprise, il était chargé d'un commandement secondaire, et bien résolu, d'ailleurs, à l'exercer le moins possible. En sorte qu'on allait voir, dans cette redistribution des forces militaires et des alliances politiques, le duc d'Urbino combattu, au nom du Pape, par Roberto Malatesta, qu'il avait jadis sauvé des entreprises de la papauté, et ce Malatesta, désormais défenseur de Rome, était le fils de celui que, vingt ans auparavant, le duc d'Urbino avait empêché de saccager les États de l'Église. Il est vrai que, nominalement adversaires, le beau-père et le gendre ne couraient point risque de se canonner sur les champs de bataille, ni leur fille et femme de déplorer quelque accident survenu à l'un d'eux par la faute de l'autre. Si le duc d'Urbino entrait dans la lice, ce serait pour garder le Ferrarais des Vénitiens, tandis que Malatesta garderait Rome du roi de Naples. Il n'y avait guère de chances qu'ils se rencontrassent. Mais le duc allait être directement assailli par San Severino qu'il avait eu sous ses ordres à la Molinella, le jour où il avait arrêté le Colleone, tandis qu'Ercole d'Este, alors son adversaire, devenait son client et son allié. Pour parfaire le jeu, la République de Gênes et le marquis de Montferrat se rangeaient aux côtés de Venise, ce qui n'était pas moins extraordinaire. Et l'on se prépara joyeusement à dévaster l'Italie.

De leur côté, les puissances menacées, Naples, Florence, Milan, Ferrare, Bologne, Mantoue, décidèrent de s'unir étroitement entre elles afin de protéger Ferrare contre les canons de

Venise et les foudres du Vatican. Dans les premiers jours d'avril, le duc d'Urbino vit arriver dans sa petite capitale les commissaires des six États coalisés. Ils venaient lui offrir le bâton de capitaine général et lui faire signer un engagement pour trois ans, à la charge pour lui d'entretenir 600 hommes d'armes et 562 fantassins pendant tout le temps que durerait la guerre, le gros des troupes étant formé par les États confédérés, avec une paye de 165 000 ducats d'or, sur lesquels 45 000 devaient constituer son salaire personnel. A la fin des hostilités, cette paye devait être réduite à 65 000 ducats et son petit contingent guerrier à 300 hommes d'armes et 375 fantassins. Tout était prévu, même sa mort au cours des opérations, auquel cas son fils Guidobaldo, âgé de dix ans, devait lui succéder dans la charge honorifique et nominale de capitaine général, — ce qui ne pouvait avoir d'autre effet que d'assurer à la Ligue la fidélité du contingent montefeltrien pour le reste de l'engagement à courir, et l'enfant devait recevoir seulement 15 000 ducats de paye personnelle.

Le vieux condottière trouvait cette guerre absurde, mais il n'était pas en son pouvoir de l'empêcher. Son ambassadeur avait tellement fatigué le Pape de ses protestations qu'il s'était vu fermer les portes du Vatican. « Il est temps, disait Girolamo Riario, que l'homme d'Urbino sache qu'il y a en Italie des capitaines qui le valent, ou même qui lui sont supérieurs et que le sort du Pape et de l'Église ne dépend pas de ses caprices. » Malgré ses efforts désespérés, Venise, encouragée par Sixte IV, allait donc attaquer le roi de Naples par mer et envahir le Ferrarais. Cette dernière entreprise était si injuste et si menaçante pour les petits princes de son espèce, qu'il ne pouvait refuser son concours à la ligue formée pour y résister. Il accepta donc les offres des commissaires. Il y mit seulement cette réserve, dictée par son attachement au Saint-Père, qu'en aucun cas il ne serait amené à combattre l'Église. D'ailleurs, le Pape lui-même ne se considérait pas en guerre avec tous les États de la Ligue, mais seulement avec Ferrare et Naples et il continuait à combler les autres de ses bénédictions.

Le 17 avril 1482, l'engagement fut signé et, vers la fin du mois, le jour de Saint-Georges, le duc quitta Urbino pour aller en Toscane, prendre le commandement de l'armée confédérée. Une fois de plus, ses sujets le virent descendre la colline par

la route qui mène à Castel Durante. Mais, cette fois, avec moins de confiance que de chagrin. Il était âgé de soixante ans, borgne, boiteux, travaillé de goutte, tourmenté des vieilles blessures reçues au cours de quarante-cinq années de combats, et ne laissant, au logis, qu'un enfant de dix ans, sans mère, et pour proche voisin, un ami douteux, son propre gendre, qui venait de passer sous un autre drapeau. Que deviendrait l'État, si le chef venait à manquer? Il y avait pourvu de son mieux et, tout en chevauchant, il faisait ses recommandations dernières à son neveu et ami préféré Ottaviano della Carda, en qui il avait toute confiance, mais nul au monde, on le savait, ne pourrait jamais le remplacer. Ses familiers, savants, lettrés, artistes, architectes, juristes, théologiens, voulurent lui faire escorte. Ils l'accompagnèrent plusieurs lieues, dans la campagne au printemps renaissante, ne pouvant se résoudre à quitter celui qu'ils vénéraient comme le père des arts, des armes et des lois. Quand on fut en vue des Apennins, qu'il lui fallait franchir pour atteindre San Sepolcro, en Toscane, ils lui firent leurs adieux et le regardèrent longtemps s'éloigner entre les hautes lances de ses hommes d'armes. Comme ils s'en retournaient à Urbino, ils avaient, dit la chronique, les larmes aux yeux. Ils ne devaient plus le revoir.

A San Sepolcro, le duc trouva Laurent de Médicis venu à sa rencontre pour le saluer et concerter l'action commune. L'histoire est un livre qu'on rouvre aux feuillets qu'il faut pour y trouver des raisons de se congratuler ou de se plaindre. Les Florentins l'ouvrirent, ce jour-là, au signet glorieux de Volterra et le duc d'Urbino fut derechef accueilli en triomphe au Palais Vieux, comme il l'avait été dix ans auparavant, la période intermédiaire étant convertie en zone de silence. Mais lui faire fête ne suffisait pas : il fallait encore lui donner des armées, puisqu'on l'avait choisi pour les commander. Il s'aperçut bientôt que ce ne serait pas si facile. Rien n'était prêt chez les Florentins, le roi de Naples avait du monde, mais trouvait plus expédient de l'employer à se défendre d'une attaque des Vénitiens par mer ou à marcher sur Rome, proie toujours tentante. Seuls, le duc de Milan et le marquis de Mantoue témoignaient du désir d'accourir. Toutefois, ils n'accouraient point.

Cependant, un danger pressant menaçait les États du duc de Ferrare. On était à la fin d'avril, la guerre n'était pas officiel-

lement déclarée et déjà les Vénitiens, sous la direction de Roberto de San Severino, arrivaient par le nord, une flottille remontant le Tartaro et déversant son monde sur les bords du Pô, la cavalerie surgissant entre le Pô et l'Adige, en tout cinq mille chevaux et douze mille fantassins bien pourvus d'artillerie. Ils descendaient le cours du fleuve, enlevaient successivement les forteresses de Mellara et de Castelnuovo et semblaient vouloir assiéger celle de Ficarolo, seul obstacle qui défendît les abords du Pô et couvrît Ferrare.

A cette nouvelle, le duc d'Urbino accourut le plus rapidement possible, sur la rive sud, pour s'opposer au passage, s'il était tenté. Il avait fort peu de monde avec lui, mais ce peu, grossi par l'imagination des espions de l'ennemi qui l'apercevaient, tantôt vers Ostiglia sur la rive nord, tantôt ailleurs, effraya San Severino. Celui-ci rétrograda vivement vers Castelnuovo pour arrêter un adversaire qui ne songeait pas à l'attaquer. Il rompit même une digue du Pô et noya le pays sous l'inondation. Bientôt mieux informé, sachant que l'armée de la Ligue était toute petite et se tenait sur l'autre rive du fleuve, entre Rovere et Stellata, il n'hésita pas à revenir sur Ficarolo qu'il investit. Le duc d'Urbino le suivit par une marche parallèle et vint s'établir à Stellata, en face de Ficarolo, gênant son action et lui interdisant le passage du Pô. Mais il ne put faire davantage, faute de troupes et cria au secours.

« Magnifique et très cher frère, écrivait-il à Laurent de Médicis, votre Excellence verra, par la copie, envoyée avec ceci aux Huit de la Balia, d'une lettre que j'ai écrite à l'illustrissime duc de Ferrare, que j'apprends la chute du fort de Mellara et de l'intention qu'a l'ennemi de joindre sa flottille à ses forces de terre pour descendre le fleuve et marcher sur Ferrare. Sans aucun doute, il peut y réussir dans une certaine mesure, si la sérénissime Ligue ne prend pas immédiatement les moyens efficaces pour l'en empêcher, l'illustrissime Seigneur n'étant pas en mesure, réduit à ses propres forces, de se défendre, comme il l'a dit lui-même à votre Excellence. Le remède, qui me semble nécessaire dans ce pressant danger, est que votre Seigneurie lui envoie autant de fantassins que possible, de préférence ceux de la Romagne et du Val di Lamona, qui sont à la fois les plus à portée et les plus capables que tous les autres qu'on peut imaginer. Dès que l'illustrissime Seigneur

duc de Milan m'amènera la cavalerie et l'infanterie que je lui ai réclamées, je m'avancerai dans le duché pour chasser l'ennemi. Et si la sérénissime Ligue me procure ce qu'il est nécessaire d'avoir pour sa gloire et pour sa défense, je suis prêt à prouver à l'ennemi que faire un projet est une chose, mais l'exécuter en est une toute différente. Je ne veux pas retenir plus longtemps votre Excellence là-dessus, bien persuadé qu'avertie de l'importance de tout cela, votre prudence ne différera pas de prendre les mesures nécessaires... De Rovere, le 4 mai 1482. »

Écrire ne suffisant point, le duc d'Urbino prit lui-même le bateau et remonta le fleuve pour aller voir Ludovic le More et en tirer les renforts nécessaires. Heureusement pour lui, les Vénitiens n'avaient guère de mordant. Quand il revint le 20 mai, il les trouva toujours à la même place. Comme ils avaient tenté de le noyer en ouvrant une digue du Pô, il leur rendit la pareille en lâchant les eaux d'une rivière à l'ouest de leur camp. Cette guerre de grenouilles, imaginée pourtant par San Severino, exaspéra ce jeune et bouillant condottière. Il envoya un trompette au duc d'Urbino, porteur d'une cage dans laquelle il y avait un renard, et d'une lettre. La cage voulait dire que son vieil adversaire, malgré toute sa cautèle, finirait par être pris et réduit à l'impuissance; la lettre lui mandait qu'à toute son eau il allait répondre par le feu.

Seulement, il arriva que le feu, aussi, servit le duc d'Urbino. Il avait disposé, sur la rive sud du Pô, des bombardes très longues, fines, légères, faciles à manier, à ajuster, sortes de fauconneaux plus proches de la canardière que du canon et qui crachaient des balles très entrantes, lesquelles passaient, en volant, au-dessus du fleuve et que, pour cela, prétend un auteur du XVIe siècle, on appela des *passe-volants*. San Severino, de plus en plus irrité, menaça de tourner vers le camp des Feltriens toutes ses grosses pièces qui bombardaient Ficarolo si l'on ne cessait de tirer sur lui, à travers le fleuve, ce qu'il considérait comme un fâcheux procédé. Mais il n'en fut autre chose. La lutte menaçait de s'éterniser, San Severino continuant à tirer sur Ficarolo, le duc d'Urbino à tirer sur San Severino, le Pô à couler entre les deux et nul ne se décidant à le traverser pour en venir aux mains. Toutefois, après plusieurs mois, les renforts de la Ligue arrivèrent à pied d'œuvre. Alors le vieux condottière envisagea la possibilité de passer à l'offensive.

Trop tard! Un ennemi plus redoutable que Venise venait de faire son apparition avec les grandes chaleurs, les eaux stagnantes, les corps en décomposition flottant par-dessus. La *malaria*, pour ne pas prononcer un autre mot plus sinistre, sévissait pareillement sur l'une et l'autre armée. Un des premiers frappés était le provéditeur de Venise, puis peu à peu, tout le monde y passait. L'épidémie gagnait de proche en proche. Le duc Ercole d'Este alité, sans force, laissait à sa femme la duchesse Leonora toute la charge du pouvoir. Bientôt on ne sut plus à quel saint se vouer. Un frère prêcheur, en renom d'éloquence et odeur de sainteté, fut appelé par la duchesse, afin de ranimer les courages. Il n'y faillit pas et dès l'abord, il annonça, pour un jour prochain, l'arrivée d'une flotte de secours : douze puissants navires devaient, disait-il, tellement épouvanter les Vénitiens qu'ils les décideraient à lever le siège de Ficarolo. On le crut et l'on attendit de confiance. Au jour dit, il apparut avec douze bannières surmontées de croix où l'on voyait peintes les figures de quarante saints, — les plus propres, pensait-il, à mener à bien la délicate opération. La foule se rangea en procession derrière lui et une fois arrivé en face du camp vénitien, il se mit à adjurer San Severino, à travers le fleuve, d'une voix puissante. Il fut malheureusement interrompu par la venue du duc d'Urbino. « Qu'est-ce que tout ceci, Père? Les Vénitiens n'ont pas besoin d'être exorcisés. Ce ne sont pas des possédés. Allez dire à la duchesse que ce qu'il nous faut pour les chasser, c'est des canons, des troupes et de l'argent. »

Là-dessus, chacun rentra chez soi et ne s'y trouva pas bien. L'état sanitaire empirait chaque jour. La ville de Ferrare était atteinte maintenant tout entière et de plus elle souffrait d'une demi-famine, les paysans n'osant venir la ravitailler de peur de la contagion. Le duc d'Urbino, que la malaria n'avait pas épargné plus que les autres, se remettait péniblement au mois d'août d'une première attaque. Les siens accourus le suppliaient de quitter Ferrare pour gagner les montagnes, au moins Bologne, et y faire une cure d'air. Il s'y refusa obstinément. Ferrare, disait-il, demeurait la clef de toutes ces régions, Romagne, Bologne, Toscane convoitées par Venise. Tant que Ferrare résistait, l'envahisseur était tenu en échec. Mais tout en restant au poste dangereux de Stellata, il en écartait son fils naturel Antonio et tous ceux qu'il pouvait renvoyer.

Aux premiers jours de septembre, une rechute survint, qui lui laissa peu d'espoir d'en réchapper. Il consentit alors à se retirer à Ferrare dans une villa du duc d'Este, laissant le commandement de l'armée à Giulio Orsini, avec les instructions les plus minutieuses pour transporter le siège des opérations dans une région plus saine, en Lombardie. Puis il régla ce que devait être sa succession dans l'État d'Urbino. Un cruel souci planait sur ses derniers moments. Il venait d'apprendre que son gendre, voisin et adversaire, Roberto Malatesta, était vainqueur du roi de Naples, à Campo Morto et plus redoutable que jamais pour ses sujets. Il ne pouvait deviner qu'en cet instant même, ce rival gisait terrassé par la maladie à Rome et qu'il ne lui survivrait pas un seul jour. Le 10 septembre, le duc d'Urbino expirait sans avoir, pour ainsi dire, dépouillé son armure. Il avait été condottière jusqu'au bout.

Ainsi la mort venait le prendre, — non le surprendre, il y était toujours prêt, — en pleine campagne, portant les armes contre la Papauté, comme dans son adolescence, au début de sa carrière. Mais alors c'était par hasard, pour suivre les leçons d'un chef de guerre, maintenant c'était de propos délibéré. Prince italien, il défendait les droits de ses pairs, contre une entreprise extrême de la Papauté loin de Rome, dans des régions où ceux du Pontife étaient bien contestables, sinon nuls. Chrétien fervent, quotidiennement nourri de la substance des livres saints et des docteurs, il demeurait soumis à l'Église. Il n'avait pris le bouclier qu'après avoir épuisé les prières et son dernier acte public avait été une tentative pour apaiser le Père commun de tous les fidèles. Son poète, Giovanni Santi, lui prête ce cri de détresse : « O Saint Père, détourne tes yeux de cette guerre inutile et néfaste qui infeste l'Italie de tant de misères!... Délivre Rome et l'Italie entière d'une telle ruine et cuisante douleur... Son inutile rage la détruit sans fruit pour personne. Pendant qu'il en est temps encore, ô Père, évite ce cruel mal qui jette une ombre sur tout le bien que tu as fait! »

Il pouvait oser cette remontrance, car lui-même il était exempt d'un tel reproche. Il avait agrandi son territoire, mais comme un père de famille arrondit son bien, dans ses environs immédiats, par des mariages, et quand il le pouvait, des achats. Ses reprises contre Sigismondo Malatesta, quelque considérables qu'elles fussent, avaient été déterminées par l'agression. Encore

sa lutte implacable avait-elle été contre l'individu, non contre la famille de Malatesta, ni son petit royaume. Il n'avait pas cherché à annexer Rimini. Il l'avait défendu au contraire, souffrant fort bien un voisin, du jour où ce n'était plus un ennemi et un danger, malgré la tentation qui devait le hanter, forclos qu'il était dans sa montagne, de déboucher sur la mer.

De son œuvre militaire et politique il pouvait être fier. Toutes les causes servies par son épée avaient fini par triompher. Il avait voulu abattre Malatesta : il l'avait abattu ; travaller à donner plusieurs de ses domaines à l'Église : l'un d'eux, Fano, devait lui rester jusqu'à Pie IX. Il avait pris parti pour Aragon contre Anjou : Anjou avait été chassé d'Italie ; pour le Pape contre les barons romains : le Pape l'avait emporté ; pour Florence contre Volterra : Volterra n'avait pu résister. Il avait soutenu Sforza dans ses passes les plus désespérées et Sforza était devenu duc de Milan. Il s'était mis en travers des avances de Venise en terre ferme et le Colléone avait dû reculer... Enfin, il venait d'user ses dernières forces à sauver la liberté de Ferrare, et Ferrare devait rester libre.

Quant à son petit État d'Urbino, il le laissait non seulement libre, mais tellement accru qu'on pouvait, en 1482, l'évaluer au triple de ce qu'il l'avait trouvé en 1444, s'étendant depuis la République de Saint-Marin au nord jusqu'au territoire de Gubbio dans le sud, et de Santa-Agata Feltria et la vallée de la Marecchia au nord-ouest jusqu'aux confins du vicariat de Mondovi et de Sinigaglia, au sud-est, Sinigaglia appartenant à son gendre. L'œuvre devait survivre à l'ouvrier durant cent cinquante ans et même s'accroître un peu d'un débouché sur la mer, au temps de son petit-fils della Rovere.

Mais ce qu'il laissait plus encore agrandi et transfiguré par son exemple, c'est le type du Condottière. Nul n'avait été plus que lui un professionnel et nul n'avait paru au-dessus et même au dehors de sa profession. A cette époque où tant d'exergues menteuses tournent autour des têtes figurées dans les médailles et rampent sur de perfides épées, il pouvait, sans sourire, relire l'*impresa* qu'il avait fait graver sur la sienne :

SON QUELLA CHE DIFENDE LA RAGIONE, NON TI FIDAR DI ME S'IL COR TI MANCA.

A la nouvelle de sa mort, le pape Sixte IV, saisi de regrets, et déjà, *in petto*, résolu à la paix, adressa ses condoléances

à Urbino, où les obsèques furent célébrées. L'Italie y était représentée par les ambassadeurs de toutes les puissances, princes ou républiques, que le duc avait tour à tour combattus ou défendus, mais jamais trahis, pendant quarante-cinq années de guerres, au milieu du seul peuple de la péninsule qui eût aimé son chef et de la plupart des capitaines des armées qu'il avait commandées. Le savant Odasio de Padoue fit une oraison funèbre qui se trouva, par aventure, à la fois élogieuse et sincère. Après quoi, le mort fut porté dans l'église de San Bernardino, attenante au couvent des *Zoccolanti*, à quelque distance de la ville, édifice qu'on venait à peine d'achever.

Embaumé avec un art digne de l'Égypte, vêtu d'une camisole de satin cramoisi et de chausses écarlates, la tête enfoncée dans le grand mortier rouge que nous voyons aux *Uffizi*, le corps plié dans une grande robe de satin marron doublée d'armoisin rouge, l'épée allongée à son côté, — il fut suspendu sur la paroi de l'église, à droite du maître autel, dans un cercueil de bois couvert de brocart d'or, — selon la vieille coutume italienne d'accrocher les tombes aux murailles comme des nids d'hirondelles. Il y est encore. Le touriste qui fait quelque deux mille pas hors d'Urbino, du côté du levant, découvre ce vieux monastère et son église parmi les silencieuses ondulations des collines, à travers les champs et les vignes. On y respire une chaude atmosphère de paix. Malgré la vétusté de l'édifice, on y sent encore la présence d'un style et ce style est tout autre que primitif. Le même esprit qui traça les lignes du palais ducal d'Urbino a dicté celles de cette église. Or, Bramante était là quand on la bâtit. L'ordre, la symétrie, la clarté, l'ampleur de l'architecture nouvelle ont été comme préfigurées et visibles sur ce petit monticule avant de dominer le monde, du haut de Saint-Pierre de Rome. Et Federigo de Montefeltro, né dans le gothique, repose dans le Renaissant.

Le « vertueux condottière » aurait-il donc sa part dans l'élan prodigieux qui a renouvelé l'Art à cette époque en Occident? Par ses conseils ou directions esthétiques, comme artiste ou mécène, assurément non. Mais par son exemple et sa vie, qui peut le dire? L'ordre, la mesure, un vif sentiment de la grandeur, l'aisance dans le geste et le ton, quelque chose de magnanime sans enflure, un idéal de jeunesse robuste et saine sans mysticisme, sans contrainte, sans terreur, un épanouissement

de tout l'être humain, heureux de croître et de se déployer sous un ciel pur, une égalité d'humeur que rien n'entame, et surtout un équilibre parfait de toutes les facultés, sans qu'aucune d'elles n'offusque les autres, au total nulle supériorité prééminente que cet équilibre même : voilà ce que nous offre cette vie. Il ne faut pas chercher bien loin pour retrouver les mêmes traits dans un certain artiste et dans son art...

Le soir de ses obsèques, quand furent achevées les cérémonies, éteints les cierges et tues les oraisons, un de ceux qui l'avaient le plus sincèrement pleuré, un peintre disert et lettré d'Urbino, revint chez lui en ruminant un poème, une sorte de chronique rimée, où il dirait tout au long les victoires et la magnanimité du vieux duc. Il regagna une de ces rues en pente roide qui ressemblent encore aujourd'hui à des moraines et s'arrêta devant une humble façade de briques dont le seuil ne joint que par un bout le plan incliné de la rue. En poussant la porte, il put croire, — il crut, — que si le nom d'Urbino devait demeurer à jamais célèbre dans l'Histoire, ce serait par celui qui venait de mourir. Il se trompait : un plus grand allait naître et dans cette maison même, la sienne. Ce serait l'enfant espéré, son propre fils et il lui donnerait, pour le distinguer de lui-même qui s'appelait Giovanni dé Santi, le nom de l'archange qui guida Tobie et rouvrit les yeux fermés aux beautés de la terre et du ciel : — Raphaël.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LE CINQUANTENAIRE

DE

JOSEPH AUTRAN

Le tramway, qui va de Marseille à Aix, quitte les rives tumultueuses du Vieux-Port ; il longe les docks énormes de la Joliette, s'enfonce courageusement à travers les faubourgs encombrés de charrois et de camions automobiles, dénombre les cent cinquante bars qui consolent de la laideur ambiante les habitants de ces quartiers, monte les pentes de la *Viste*, d'où l'on *voit* en effet tout le développement de la rade admirable, traverse le village de Saint-Antoine et celui de Septèmes, dont le nom rappelle la septième borne milliaire posée là par les Romains, débouche enfin dans la grande liberté de la campagne, parmi des champs de blés couronnés de bois de pins, au-dessus desquels s'envole, au loin, vers l'est, en plein ciel, le profil violet, la haute falaise mauve du mont de la Victoire, et là, au croisement de trois routes, voici le domaine de La Malle, dont le nom évoque le relais des diligences postales, la grande auberge de jadis, grouillante de cris, d'appels, de claquements de fouets, de repas plantureux, de bruit de vaisselle, d'odeur d'ail, de thym, de fenouil, de jurons de charretiers, de chansons de rouliers, de rires de belles filles, envolés sur les ailes de poussière d'un mistral ensoleillé...

Aujourd'hui, tout ce fracas de jadis éteint, dans la campagne somnolente, c'est, toutes les demi-heures, le glissement métallique d'un tramway qui vient d'Aix ou qui vient de Mar-

seille ; toutes les trois ou quatre heures, le sifflet d'un train un peu plus lointain, qui fume, indolent, une bonne pipe de vapeur en gare de Bouc-Cabriès, et de temps en temps sur la route les trompes des autos rapides, mais prudentes, qui prennent leurs précautions à cette croisée de chemins. La vieille auberge s'est muée en une large maison de campagne, ombragée d'ormeaux centenaires, précédée d'un beau parc, où l'on voit une grande allée d'arbres bien rangés, un *cagnard* pour les jours d'hiver, tout au fond une chapelle modeste, au fronton de temple grec. C'est là que repose, selon son vœu, depuis cinquante ans, Joseph Autran, poète de Provence.

***

Ce n'est point là cependant, c'est à Marseille même que Joseph Autran mourait le 6 mars 1877. Mort vraiment digne d'un homme dont toutes les forces, depuis ses dix-huit ans, étaient dévouées au service exclusif de la poésie; il dictait à son secrétaire, M. Daubian Delisle, il dictait, — car, presque aveugle depuis quelques années, il ne pouvait plus écrire, — des vers d'un tour satirique et plaisant; avec une bonne humeur méridionale, que l'âge n'avait pas altérée, il riait lui-même de l'un de ses traits sans malice. Tout à coup ce rire devint un cri... « Je ressens au cœur une douleur terrible », dit-il en s'affaissant. Son secrétaire appela au secours, tout secours fut vain ; Joseph Autran était mort d'une embolie, d'un seul coup, à son poste de travail...

On ouvrit son testament :

« Je demande, disait-il, des funérailles de la simplicité la plus modeste. Quelques amis suffiront à mon cortège. Pas de discours. Rien que des prières et des aumônes. Je désire être enseveli chez moi, à la campagne. »

Chez lui, à la campagne, c'est-à-dire en ce parc agreste de La Malle, dont j'ai tenu à placer l'évocation en tête de ces pages commémoratives, écrites à l'occasion de ce cinquantième anniversaire.

Le 8 mars, Marseille faisait à son poète des obsèques en effet très simples, mais très dignes; toutes les notabilités de la ville étaient là, autour du cercueil que recouvrait l'habit aux palmes vertes, et de la rue Montgrand, n° 72 (ce morceau de la rue Montgrand est devenu quelque temps après la rue

Joseph Autran), le cortège s'achemina, par ce quartier populaire, vers la vieille église de Saint-Victor.

Quelques semaines après, le 20 avril 1877, dans l'enivrement du printemps, parmi les pêchers et les cerisiers en fleurs, le cortège funèbre s'avançait, apportait le corps de Joseph Autran à La Malle, où il avait souhaité reposer, dans ce tombeau pour lequel il avait désiré cette simple épitaphe : « *Exaltavit humiles* ».

Cinquante ans après la mort de celui à qui la Muse provençale n'a pas tenu rigueur d'avoir chanté la Provence en français, ceux qui gardent pieusement et dignement la mémoire de Joseph Autran, le poète Jacques Normand, son gendre, et Mme Jacques Normand, sa fille, veulent bien m'ouvrir le trésor de leurs souvenirs et de leurs reliques : articles innombrables, signés de noms éclatants, lettres écrites par des plumes illustres, tout un album en raccourci d'un XIXe siècle pittoresque et familier, où passent au premier plan les figures de Lamartine, de Dumas, de Franz Liszt, d'Eugène Delacroix, du duc d'Aumale, de Thiers, de Ponsard, de Rachel, de Victor Hugo... En ce cadre de La Malle, tandis que les vieux ormeaux font une fois encore l'effort de reverdir auprès de la tombe où chantent tous les oiseaux du printemps, les vieilles lettres semblent aussi frémir d'une sève nouvelle. Effeuillons-en quelques-unes autour de cette chapelle sur la dépouille de celui qui fut un noble et pur poète de ce pays, où il est né, où il repose, où il vécut la plus grande partie de sa vie.

***

Sa vie? Elle fut une sorte de roman, de roman exquis, sentimental et gai, où la fortune joue avec le soleil, où la poésie et la mer mélangent leurs harmonies, où la tragédie s'enroule à la Révolution, où l'oncle d'Amérique est un oncle de Marseille... (1)

Il naît au cœur de Marseille, au marché des Capucines, où l'on vend des oiseaux et des fleurs, en 1813. Un jour, — il a huit ans, — il entend son père dire : « Il est mort! » C'est de

(1) Voyez MM. G. Ancey et G.-A. Eustache : *Joseph Autran, sa vie et ses œuvres*. Préface de M. Jacques Normand (Calmann-Lévy); Joseph Autran : *Œuvres complètes*, t. VII : *La Maison démolie* (Calmann-Lévy); M. Jacques Normand : *Le Caprice des heures*, poésies (Calmann-Lévy).

Napoléon qu'on parle. Peu après: « Il est mort! » Cette fois c'est de Talma. « Dieu ait pitié de lui! » dit chaque fois sa mère, timide et fervente chrétienne, fille d'un « capitaine marin ». Son père, lui, a couru le monde, sans amasser aucune fortune; il est honnête, mais pauvre; il est obligé de retirer son fils du collège d'Aix, où il avait eu quelque temps pour camarades Loubon, le futur grand peintre provençal; Lafarge, la future victime d'un procès célèbre et, pour maître, le non moins illustre Père Loriquet.

Donc le jeune Autran, à peine instruit, rentre à Marseille, et cette fois c'est au bord de la mer qu'il habite, près de la Major, la plus vieille église de la ville. Pour maîtres il a un ancien soldat, qui lui raconte la campagne de Russie, les souvenirs du premier Empire; il a le mistral qui tombe à pic sur ce quartier de la Tourette, les grondements ou les murmures de la mer si proche. Comment cet enfant ne sentirait-il pas chanter en son âme tous les souffles de la poésie? Son père a fait le tour du monde; un de ses compagnons, Italien et marin, Julio Tini, récite à l'adolescent l'*Énéide*, qu'il sait par cœur, et l'engage à écrire un poème sur Christophe Colomb. Et puis on vient jouer *Antony* à Marseille... Voilà l'incendie allumé dans le cœur du jeune Autran; il écrit, il publie ses premiers vers, qu'il n'ose pas signer et que son père, sans en deviner l'auteur, déclare inconvenants. Mais voici qu'en juin 1832 on annonce l'arrivée d'un voyageur : Alphonse de Lamartine venait s'embarquer pour l'Orient sur le brick l'*Alceste* appartenant à M. Bruno Rostand, grand oncle du poète de *Cyrano*.

Joseph Autran lui adresse des vers; Lamartine l'invite à déjeuner; à l'hôtel Beauvau, sur le Vieux-Port, le grand poète et le jeune homme échangent les premiers mots d'une amitié qui devait durer trente-sept ans. Cette voix inspirée confirme à Joseph Autran sa vocation : il sera le poète de la mer. C'est ainsi qu'en 1835 il apparaît dans la littérature. Jean Reboul, Théophile Gautier le saluent de leurs encouragements. L'Académie de Marseille l'accueille à vingt-quatre ans. Cependant, il faut vivre, et pour vivre, professer pendant quelque temps dans un petit pensionnat, donner des articles dans la presse locale, occuper un emploi de bibliothécaire de la ville, publier quelques vers, écrire une tragédie. Mais Alexandre Dumas fils passe à Marseille, lit la tragédie, la porte à son père, qui la

porte à l'Odéon ; en février 1848, cette *Fille d'Eschyle*, en pleine Révolution, malgré la Révolution, triomphe. Trois ans après, un oncle célibataire et riche, l'oncle Martin, fier de son neveu glorieux, lui laisse toute sa fortune. L'année suivante, Autran épouse la femme remarquable dont l'esprit et la bonne grâce devaient attirer et retenir autour d'eux ce que l'époque comptait de plus éminent. Bientôt, de cette union, naît une fille charmante. Les deux époux, toute leur vie, furent si tendrement unis que Mme Autran dira plus tard à ceux qui lui demanderont des lettres de son mari : « Comment en aurais-je? Nous ne nous sommes jamais quittés. » Et la vie déroule son enchantement d'amitiés illustres, de volumes fêtés, de conversations choisies, jusqu'au jour où, en 1868, l'Académie ouvre ses portes à l'heureux poète. Heureux? Hélas! voici 1870, les tristesses de la guerre, et puis la vue qui s'affaiblit, la santé qui décline, et la mort brutale à soixante-trois ans...

***

Lamartine, c'est ici le nom essentiel, et, comme pour Reboul et Mistral, comme pour tous les poètes de Provence, le dieu providentiel et nécessaire, qui force la gloire à sourire!

Il faut lire sous la plume d'Autran lui-même les détails de son passage à Marseille en ce radieux mois de juin 1832 ; la façon dont Autran l'aborde sans le reconnaître dans une antichambre de l'hôtel Beauvau, la jolie manière dont il s'excuse : « L'antichambre est si obscure qu'on n'y distingue rien, pas même une auréole ! », le repas dans la chambre ouverte sur le Vieux-Port, plein de cris sonores, de chants, d'appels de matelots ; le grand poète qui se lève, dit des vers, va chercher une bouteille de son vieux Bourgogne, parle, parle devant son jeune admirateur, devant sa femme respectueuse et douce, et sa jolie Julia, qui joue avec les grands lévriers. Il faut voir par les yeux d'Autran Lamartine se promenant dans la banlieue de Marseille, décorant les platanes du nom de sycomores, les blanchisseuses du nom de Nausicaa, et puis disant son beau poème à l'Académie de Marseille, et enfin le départ de l'*Alceste*, où sur le pont, en rade même, Autran dit encore quelques vers d'adieu et de souhaits...

L'année suivante, la triste nouvelle lui arrivait de la mort de Julia; il écrivait au grand poète, qui lui répondait :

En rade de Chypre, 2 mai 1833.

« Monsieur, je reçois à l'instant la lettre si touchante que vous m'adressez, et l'annonce de quelques lignes de vous qui m'eussent apporté la seule consolation dont un pareil malheur est susceptible, celle d'un peu de sympathie et de pitié. Mais en m'adressant la lettre vous avez oublié les vers. Réparez, je vous prie, cet oubli le plus tôt possible et envoyez-moi ce morceau à Constantinople ou à Vienne, à l'ambassade. Je vous en remercie mille fois d'avance. C'est le premier écho qui me revienne d'Europe d'une douleur sous laquelle nous succombons depuis six mois. »

Quelque temps après, Lamartine était à Marseille ; il y venait chercher le cercueil de Julia, qu'avait ramené l'*Alceste*, alors qu'il regagnait la France, en traversant l'Europe. Autran reconnaissait à peine le poète qu'il avait vu. Pour lui, la poésie désormais n'était qu'une distraction, la politique devenait tout. Quant aux *Poèmes de la mer* qu'Autran avait écrit sur ses conseils, il les lirait tout de même volontiers. M. Bruno Rostand devait envoyer à Saint-Point une caisse de patates; qu'Autran profitât de l'envoi pour y joindre son manuscrit. Ce qu'il fit; mais du manuscrit plus de nouvelles, jusqu'au jour où il reçut de Mâcon cette lettre :

« Monsieur, vous me demandez si je puis vous donner quelques renseignements sur un manuscrit que vous avez envoyé à mon fils dans une caisse expédiée de Marseille. Cette caisse, qui, je crois, contenait aussi des patates, est en effet parvenue à Saint-Point, mais elle n'y a pas été ouverte. Mon fils, qui partait pour Paris le lendemain, l'a emportée avec lui... Agréez, monsieur...

« Lamartine père... »

Oui, mais Lamartine fils ne retrouva jamais le manuscrit, que le pauvre Autran dut refaire et qui paraissait en 1835 sous ce titre simple et grand : *La Mer*, que devait reprendre, cinquante ans après, Jean Richepin.

En 1847, Lamartine était de nouveau à Marseille; il venait s'y reposer quelques semaines sur la plage du Prado; de nouveau Joseph Autran lui adressait des vers, où il disait que cette

plage serait désormais illustre à l'égal des grèves les plus fameuses, où les philosophes et les poètes antiques avaient posé leurs pieds. Reçu cette fois encore par l'Académie de Marseille, Lamartine répondait :

« En écoutant ces admirables vers avec l'impartialité d'un homme qui aurait oublié son propre nom, je viens d'éprouver un plaisir de plus que vous; le plaisir de sentir que j'avais été prophète une fois dans ma vie.

« Il y a douze ans (1), messieurs, en passant ici, assis dans cette même enceinte où vous m'aviez convié comme aujourd'hui, que j'entendis les premiers essais, — que M. Joseph Autran me pardonne même l'expression, — les premiers balbutiements de son génie poétique et que je reconnus en lui et que je lui prédis une haute destinée de talent. J'ai la joie de voir en ce moment ma prophétie vérifiée. Je ne lui reproche qu'une chose, qui m'empêche seule non de sentir, mais de louer comme je la sens cette éclatante inspiration, c'est d'avoir pris mon nom pour texte de ces beaux vers, et de l'avoir associé à des noms trop écrasants pour sa faiblesse.

« Non, messieurs, le pays de Mirabeau, la Provence, qui compte dans son passé, dans son présent et dans son avenir des noms si sûrs de l'immortalité, la Provence n'a de gloire à emprunter à personne. Le pied d'un voyageur que vous accueillez avec tant de grâce n'est pas de poids à imprimer sur le rivage dont vous parlez une de ces traces ineffaçables, mais je m'estimerai heureux, si j'y laisse par ces beaux vers, que j'ai inspirés à l'amitié, la trace de ma reconnaissance et de votre hospitalité... »

L'année suivante, Autran devait revoir Lamartine, à Paris, au début de février. Le grand poète lui avait donné rendez-vous pour lui lire, sous le titre de *Raphaël*, « une vingtaine de pages en prose » ; la Révolution supprima le rendez-vous. Au reste, Autran faisait alors jouer *la Fille d'Eschyle* à l'Odéon. Le succès de cette belle œuvre fut considérable; la pièce fut acclamée, mais les événements emportèrent ce triomphe qui resta sans lendemain. Deux ans après, Autran présentait la pièce à Rachel, pour qu'elle l'introduisît à la Comédie-Française; elle lui répondait le 25 mars 1850 :

(1) Il y en avait quinze (1832-1847), mais Lamartine s'est toujours assez peu soucié de l'exactitude des dates.

« Mon cher poète,

« Je viens de faire lire à mon frère votre beau rôle de Sophocle ; il jouera ce rôle avec talent et avec cœur. Je viens donc tout simplement et sans détour vous demander un *Sophocle* à mon goût. Pendant mon congé prochain, je ferai travailler mon frère et au mois de novembre la tragédie d'*Eschylle* (*sic*) pourra être représentée convenablement au Théâtre-Français.

« Mille remerciments de ma part, mille reconnaissance (*sic*) mon frère vous devra. Comptez sur notre zèle.

« RACHEL. »

C'est à cette lecture à la Comédie-Française que faisait allusion Lamartine, quand, le 21 avril 1850, sur le point d'entreprendre son second voyage en Orient, il écrivait à Joseph Autran :

« Monsieur et ami,

« J'ai reçu vos lettres. J'accepte l'amitié, puisque je vous la rends. Je ne mérite aucune félicitation. Mais je serai mieux en Orient, le soleil rajeunit tout, même la sève humaine.

« Je ne serai pas à Paris, malheureusement, quand on jugera *la Fille d'Eschyle*. Mais elle a mon cœur, sinon ma voix. Je voudrais partir de Marseille le 1er juin... L'*Eurotas*, dont vous m'avez parlé, part-il alors ? Ou quand part-il ? Un mot vite à ces égards. Adieu, pardon, amitiés... »

Après de si longues relations, qui devaient durer près de vingt ans encore, on conçoit qu'en prenant place à l'Académie, le 8 avril 1869, si peu de temps après la mort du grand poète, Autran ait débuté ainsi :

« Ne vous étonnez pas si ma première parole, arrivant au milieu de vous, est une parole de tristesse et si ma douleur parle avant ma reconnaissance. J'arrive au lendemain d'un des plus grands deuils de la poésie moderne. Je pénètre dans le temple au moment où vient d'en sortir ce chantre immortel qui fut l'enchanteur de tout un siècle. Et ce n'est pas seulement le prince des poètes dont mes yeux cherchent la place vide, ce n'est pas seulement l'historien, l'orateur, le citoyen dont je déplore avec vous la perte, c'est aussi, — pardonnez à l'égoïsme des regrets, — c'est le glorieux patron de ma jeunesse, l'illustre ami de ma vie entière. »

***

Pour Autran, Victor Hugo fut plutôt un nom, un respect, une admiration qu'une influence. Cependant, c'est à la chute des *Burgraves*, c'est au triomphe de *Lucrèce* auquel il assistait en 1843 que Joseph Autran dut sans doute son idée de mettre aux prises le vieil Eschyle déclinant et contraint de céder la place au jeune Sophocle. Eschyle, c'était Victor Hugo, prince de la terreur romantique; Sophocle, c'était Ponsard, rénovateur de la tragédie classique. Imaginez que Ponsard ait été amoureux de la fille de Victor Hugo, qui l'eût aimé, et que celle-ci, déchirée entre son amour et son respect filial, eût fini par suivre son père en exil, et voilà toute la tragédie de Joseph Autran.

Victor Hugo devait applaudir à la tragédie d'Autran. Il lui écrivait, en février 1848 :

« Nous sommes, monsieur, depuis quinze jours dans un tourbillon qui ne me fait pas oublier *la Fille d'Eschyle*. Les ouragans emportent les rois, mais non les poètes. Vous êtes là et j'y suis aussi. Demain j'irai vous applaudir. »

Il tenait à ce mot de tourbillon, puisque deux ans après, il écrivait encore à Autran, le 16 mars 1850 :

« Je vous écris, monsieur, du fond de mon tourbillon. Venez donc nous voir un de ces dimanches soir. Je serai heureux de serrer la main qui écrit de si beaux et de si nobles vers. Croyez, je vous prie, à mes plus vifs sentiments de cordialité. — Victor Hugo. »

Et dix-neuf ans après, comme Autran, dans son discours académique, avait osé, en évoquant les maîtres du romantisme, ajouter : « S'il en est un qui manque sur ces bancs, il est de ceux dont la gloire n'est jamais absente », le grand exilé, touché de l'allusion courageuse, lui écrivait :

De Hauteville-House, Guernesey, le 3 mai 1869.

« Monsieur et cher confrère,

« Vous vous souvenez des absents, c'est beau. J'en suis vivement touché. Nous différons sur quelques points, mais de tout temps j'ai apprécié l'élévation de votre talent et j'apprécie aujourd'hui la dignité de votre cœur. Recevez mon cordial serrement de main. — V. H. »

***

Ni romantique, ni classique, fils d'un pays où ces classifications n'ont pas beaucoup de sens, Joseph Autran, tout lié qu'il était avec Lamartine, Victor Hugo et leurs disciples les plus chauds, sembla digne de recevoir les confidences attristées des vieux classiques. Dans le dossier de sa correspondance on trouve cette lettre mélancolique, — et aujourd'hui bien amusante, — de Viennet, qui fut un des derniers producteurs de fables et de comédies à la manière des petits maîtres du XVIIIe siècle.

Paris, 18 juin 1850.

« Je commence ma réponse, monsieur, par l'annonce d'une somme de 3000 francs que l'Académie vous a adjugée pour *la Fille d'Eschyle* et que j'ai votée. Je souhaite que cette bonne nouvelle vous remette sur pied et je vous remercie des choses aimables que vous dites à ma *Migraine*.

« Permettez-moi de rabattre un peu vos exagérations. Un petit acte de comédie ne mérite point tant d'éloges, c'est une bluette sans prétention qui a seulement le mérite d'être assez bien versifiée, et de rappeler un peu l'ancien répertoire. C'est pourtant ce qui a failli lui porter malheur, non pas de la part du public qui a été charmant et qui continue à l'être, mais de la part des acteurs et du directeur actuel. Celui-ci, dont le nom vous est connu (1), est le patron et le séide de la secte des fantaisistes ; et sa malveillance pour ma pièce s'est manifestée dès la première répétition. Mise au théâtre le 15 mars, elle aurait dû être jouée le 30, mais on m'a enlevé de suite (*sic*) ma première actrice pour en faire une Charlotte Corday, et cela m'a valu vingt jours d'interruption. Puis, est arrivée avec prime de deux mille francs, une rapsodie du fantaisiste Gozlan qui m'a disputé la scène, qui a fini par m'y devancer avec ce qu'on appelle l'élite de la troupe, et un accompagnement de coups de poing que s'administrent un oncle et un neveu sur le théâtre de Molière. Je suis arrivé enfin au beau milieu d'une canicule anticipée ; et l'on m'a perpétuellement accollé (*sic*) au cadavre de ponsard (*sic*) dont les honnêtes gens sont dégoûtés. On a fait pis. Dès la quatrième représentation, j'ai été mis en arbalète au lever du

(1) Le directeur était M. Empis.

rideau et au bruit des portes que font les spectateurs retardataires. Dans un autre temps que le nôtre, on appellerait ces procédés d'un nom qui flétrirait ceux qui les emploient. Mais tout est permis aujourd'hui ; et un directeur patroné (*sic*) par Mlle Rachel et M. Véron, soutenu par Théophile Gautier, n'est pas fait pour se gêner à l'égard des auteurs qu'il veut exclure de la scène. J'ai cinq ou six pièces en cinq actes dans mon portefeuille, et je suis réduit à faire jouer une bribe, dans une atmosphère de vingt-cinq degrés, et avec des assaisonnements que je vous détaille.

« Ajoutez que vingt jours avant le soleil de la rampe, ce directeur avait dit qu'il jouerait « cela » trois fois, et les échappés du boulevard qui ont usurpé l'héritage des Fleury, des Mars et des Talma, se frottaient d'avance les mains en songeant à la déconfiture d'un partisan des vieilles idées. Le public a un peu dérangé ce plan de vandales, et on s'en venge comme vous le voyez. On a même inspiré le Théophile dont le feuilleton rétrospectif a été pour la *Migraine* une sorte de *coup de pied de l'âne*. Je ne l'ai pas lu. On m'a seulement dit qu'il était fort grossier et fort absurde ; et j'ai jeté de suite (*sic*) cet impromtu (*sic*) dans l'oreille d'un journaliste qui s'en est emparé pour le mettre je ne sais où :

Vomis ton fiel, Gautier, fais siffler tes couleuvres,
Use contre mes vers tes chicots impuissants.
Je me croirai déchu d'esprit et de bon sens
Le jour où tu loûras mes œuvres.

« Au fond cela m'afflige, non dans mon intérêt, mais dans celui de l'art, que détruisent ces fantaisistes et autres sauvages, envahisseurs de la scène française. Si j'avais le courage de renoncer au théâtre, je m'enrôlerais dans quelque journal pour faire les feuilletons dramatiques ; et le public saurait enfin la vérité sur les pièces nouvelles, sur les comédiens qui les jouent, sur les journalistes qui les jugent. Avant un an j'aurais purgé la scène des turpitudes et des obscénités qui la dépravent. Mais ce courage me manque, je n'ai que celui de travailler encore pour ce même théâtre que me ferment des hommes sans foi et sans goût ; et Dieu sait les chagrins que me préparent encore les indignes qu'on charge de le diriger !

« D'un autre côté, on a livré l'Odéon à un mauvais républi-

cain qui en fait une tribune et qui s'approprie la moitié de la subvention : je ne sais donc où réfugier ma pauvre muse. Ces doléances vous décourageront peut-être. Mais vous auriez tort. Vous êtes jeune, vous verrez de meilleurs temps. Le désordre littéraire finira comme le désordre politique. Vous jouirez de la renaissance. Je n'ai pas cette espérance ; je suis vieux et je mourrai dans le désespoir. Tout à vous. »

Peut-être, au reçu de telles doléances, Autran sourit-il un peu, lui, dont la tragédie n'était point tellement classique et qui faisait fort bon ménage avec les romantiques et les « fantaisistes » exécrés de Viennet. En tout cas, il garda la lettre comme un témoignage curieux, dernier cri de colère, dernier soupir attristé du « classique » expirant.

Quand on s'est éveillé à la poésie, en 1832, sur le port de Marseille, au souffle d'*Antony*, à la voix de Lamartine, on ne peut être très sensible aux doléances d'un Viennet...

***

Une amitié tout aussi belle que celle de Lamartine devait auréoler la vie de Joseph Autran ; je veux parler de celle de Liszt.

En tournée de concerts, Liszt était à Marseille en juillet 1844 ; on l'y accueillit magnifiquement : sérénade et banquet. Autran lui consacra un fougueux article ; Liszt en fut si reconnaissant, qu'il fit porter un piano chez Autran, alors souffrant d'une blessure au pied, pour lui donner des concerts intimes, à domicile. Autran lui offrit un paletot maritime, dont Liszt, pour en avoir vu sur lui le bel effet, avait envie ; Liszt répliqua en lui donnant un sabre hongrois. Un soir, à La Major, où tous deux se trouvaient seuls, au milieu du silence où chantait le bruit de la mer, Liszt s'assit à l'orgue et improvisa pour son compagnon une symphonie ardente et magnifique sur *la Divine Comédie*. Cette idée devait poursuivre le musicien. D'Italie, quelque temps après, il écrivait à son nouvel ami avec lequel il avait projeté une adaptation musicale du poème dantesque :

Le 14 mai 1845.

« Je m'enfonce de plus en plus dans la forêt obscure de Dante, cher Autran. Pour aujourd'hui, j'en suis arrivé à me demander trois choses qui vous sembleront peut-être fort absurdes, mais dont j'ai la tête lourde.

« 1° N'y aurait-il pas moyen de garder cette grande figure de Dante pour tout le récit parlé? Le récit *personnel* me paraît décidément préférable à l'*impersonnel*.

« 2° Ne pourrait-on pas dessiner assez largement la figure de Virgile pour le faire *chanter* d'un bout à l'autre? (Il y aurait même possibilité que j'en fisse un contralto. L'effet de cette voix a quelque chose de plus mystérieux.)

« 3° Enfin, ne verriez-vous pas un grand avantage à mettre tout le récit et toute l'action *au présent* au lieu du passé employé par Dante, et à dramatiser ainsi tout le poème? On pourrait, dans ce cas, s'aider de la mise en scène, rendre sensible aux yeux du public tout le voyage de Dante et de Virgile.

« Il y a une combinaison de diorama, de poésie et de musique (sans compter les machineries qu'il faudrait tâcher de ne pas compliquer outre mesure), d'un effet nouveau et, je crois, immanquable, sur la badauderie. L'orchestre remplirait tous les intervalles de la marche des deux poètes et achèverait l'illusion des sens et de l'esprit.

Boisselot vous rapportera mon petit volume de *la Divine Comédie;* à tous les endroits où vous trouverez ces signes ≡≡≡≡≡ (une portée de musique) ou une 𝅗𝅥 (blanche) il y a lieu, selon moi, à un développement lyrique.

Il faudra prendre garde aux longueurs inutiles; retrancher nécessairement bon nombre de figures *italiennes* qui demeurent sans intérêt pour nous aujourd'hui et, en revanche, accuser davantage que ne l'a fait Dante plusieurs grandes figures, en resserrant le plus possible l'action de manière à ce que la représentation n'excède pas la durée d'une heure et demie, car il n'y a pas de public capable de supporter plus d'*enfer* que cela. Ne faites, d'ailleurs, aucune attention au soulignement de certains mots de mon volume, que je n'ai fait que pour me rappeler le texte italien, et sans vous enchevêtrer dans la multiplicité des détails.

« L'important, c'est que chaque cercle, avec ses tortures et ses principaux personnages, soit nettement dessiné pour les yeux, les oreilles et l'intelligence du public; de manière que pour trois francs dix sous chacun puisse refaire à son profit le voyage de Dante et de Virgile. Ce mode de concevoir notre poème me paraît le plus complet et le plus simple. Si notre Enfer

nous réussit, nous n'aurons qu'à continuer pour le Purgatoire et le Paradis. Vous serez à la fois mon Virgile et ma Béatrix.

« Répondez-moi bientôt aux questions que je vous pose aujourd'hui.

« Bien à vous, cher Virgile, dont je suis l'humble et dévoué ménétrier. »

« FRANZ LISZT. »

Dix ans après, Listz écrivait de Weimar à Autran pour lui exposer une autre idée :

Weymar, 6 mars 1854.

« Merci, très cher ami, de votre bon souvenir. Je lirai *Laboureurs et soldats* avec l'intérêt et la sympathie que j'attache à vos œuvres. Après avoir si bien *vogué* et navigué dans vos poèmes de la mer, il vous sied bien de prendre terre avec les laboureurs, et l'idée de votre nouveau livre me semble tout à fait heureuse.

« Je vous sais bon gré aussi de vous souvenir de mes pages sur Chopin et vous les enverrai avec grand plaisir.

« Avez-vous quelque nouvelle de Dumas ? Est-il visible ? Dans le temps il avait le projet de réunir les deux Faust pour une représentation à son théâtre. Je lui ai demandé de faire la composition musicale à cet effet. Comme il ne m'a jamais répondu, il est possible que ma lettre ne lui soit pas parvenue. Si vous avez l'occasion de lui mettre la chose en mémoire, je vous en serai obligé. Car je suis occupé en ce moment d'un long travail symphonique sur *Faust*, et si jamais Dumas réalisait son ancienne idée, je ferais volontiers la besogne musicale dont il aurait probablement besoin. Rappelez-moi, cher ami, bien affectueusement au bienveillant souvenir de Mme Autran et croyez-moi bien à toujours,

« Votre très sincèrement affectionné et dévoué...

« F. LISZT. »

***

Après le prince de la musique, voici un grand prince de la peinture, Eugène Delacroix. Joseph Autran, vers 1854, avait écrit des vers, après une conversation où le peintre évoquait les grottes de Fécamp. En les recevant, à lui dédiés, Delacroix écrivait à Mme Autran, qui les lui avait fait parvenir :

« Je suis bien fier, madame, d'avoir été l'occasion d'une si belle inspiration. Vous voulez bien me faire l'honneur de pensées et de tableaux dont la belle imagination de M. Autran a fait tous les frais. Je suis frappé de l'abondance et du naturel de ces images aussi bien que du nerf de l'expression.

« Il y a là une véritable intuition de l'effet que produisent les jeux de la nature. Voici, pour la stricte exactitude, ce que je me permettrai de vous soumettre relativement à la description de ces raretés. Ce sont moins d'immenses cavernes que des excavations qui offrent parfaitement l'idée des vomitoires antiques : l'idée des lions prêts à s'élancer est magnifique. Ce sont des arceaux comparables à des arcs de triomphe et surtout des amphithéâtres naturels, des entassements énormes de rochers qui semblent percés et taillés par la main des hommes. Je supprimerais par cette raison l'épithète de *caverneux* attribuée à Fécamp, et pour être aussi tout à fait dans le vrai, je substituerais *octobre* à *septembre* comme indication de l'époque à laquelle on peut s'aventurer vers ces merveilles.

« Par le privilège des poètes, M. Autran me grandit comme il grandit Fécamp : pour celui-ci, personne ne s'en plaindra : pour ce qui me concerne, je lui devrai de grands remerciements que je lui adresse avec confusion, mais avec une admiration sincère de son talent.

« Vous, madame, si bien faite pour l'apprécier, veuillez recevoir aussi dans cette occasion où vous avez été l'un et l'autre si gracieux pour moi, la nouvelle assurance de ma respectueuse sympathie.

« *P.-S.* — Un scrupule me prend : sans être des immenses cavernes où régnerait l'obscurité, les creux de ces rochers sont assez vastes pour répondre aux belles idées des nymphes de la mer qui s'y reposent. Il y en a une justement qui me semblait celle de l'Amphitrite elle-même. On est saisi de la pensée du tumulte des eaux dans leurs profondeurs ; et surtout, rien n'est plus juste que le regret qu'on éprouve de n'être pas le témoin de cette superbe tourmente au milieu de ce dédale quand les flots en ont repris possession. Je ne modifierai un peu que ces vers, au commencement : *Avancez, devant vous bâilleront des cavernes immenses*, etc., etc. J'ajouterai à la honte des Normands que ces grottes dont j'avais fait en esprit le palais de Neptune s'appellent le *Trou des chiens*. C'est tomber de haut. »

En feuilletant ces albums où les vieilles lettres évoquent tant de souvenirs, on situe mieux Joseph Autran parmi ses amitiés. On voit combien, dans un temps où les communications étaient encore peu faciles, son influence a rayonné hors de sa ville natale et combien il a conquis de sympathies à la Provence...

***

Cependant ne donnons pas trop aux souvenirs d'amitiés illustres. Joseph Autran n'a nul besoin, pour qu'on songe à lui cinquante ans après sa mort, d'un éclat emprunté à d'autres. Disciple de Lamartine en poésie lyrique, ce n'est pas assez dire : ce qui sauve l'originalité d'Autran, ce qui le fait lui-même, c'est qu'il est avant tout un poète de Provence.

Dans une lettre datée de Maillane le 23 mai 1868, Frédéric Mistral, qui venait de lui adresser son poème de *Calendal*, lui écrivait :

« Recevez, cher poète, recevez mes félicitations les plus cordiales de votre nomination à l'Académie. On attendait depuis longtemps l'entrée d'un poète dans ce Panthéon des lettres françaises; et vous êtes bien celui qui, par l'élévation, par la simplicité, par la grâce ionienne, par le parfum agreste et maritime, par l'harmonie divine de son œuvre, était depuis longtemps désigné aux suffrages de vos nouveaux confrères. Pour nous, fils de Marseille et d'Avignon, c'est le triomphe de la poésie de notre ciel, de notre sol, de notre mer; car, de tous les poètes nés dans notre Midi, vous êtes celui qui a mis dans le vers français le plus de poésie et de couleur provençales. Merci, et gloire à vous! »

On peut souscrire à ce jugement du grand maître de la poésie provençale. Joseph Autran a été le premier à découvrir dans la Provence une riche matière poétique et à la mettre en œuvre, le premier avant Reboul qui s'est égaré dans la poésie élégiaque et philosophique ; avant Adolphe Dumas, qui n'a publié qu'en 1840 son recueil, au reste assez faible, de *Provence*. Que Joseph Autran ait évoqué la Provence avec ces instruments incomplets qu'étaient pour cet objet la langue et le rythme de Lamartine, c'est la faute du temps plus que la sienne.

Encore est-il que dans toute une partie familière et sou-

riante de son œuvre il se dégage de l'influence lamartinienne; il se rapporte à ses origines latines et grecques, à l'art d'Horace et de Théocrite, à celui d'André Chénier, et d'autre part il annonce l'art d'un François Coppée, par la manière précise, et volontairement pédestre, appliquée à dépeindre la vie rustique et maritime. Sa voix aussi répond à celle de Brizeux; ni romantique ni classique, il est avant tout, méditerranéen; comme Brizeux pour la Bretagne, il échappe par la Provence aux classifications parfois arbitraires de la littérature. Il est en marge, et en dehors; par là, il reste encore original. Et quelle foi en la poésie chez celui qui s'écriait au soir de sa vie : « Je donnerais vingt arpents de terre pour modifier dans un sens heureux quatre vers d'un poème qui ne sera peut-être jamais lu ! »

Une *Anthologie* de ses œuvres marquerait bien ce caractère; je souhaite qu'elle soit faite, et qu'aussi, par un hommage tout naturel, on représente au Théâtre-Français ou au théâtre d'Orange, cette noble *Fille d'Eschyle*, qui semble avoir été écrite pour y être jouée.

Ajoutons qu'il y a dans Autran un excellent conteur provençal, qui ne s'est révélé à lui-même que vers la fin de sa vie. S'il renonça bien vite au roman et au conte, sans rien publier de ses tentatives en ce genre, son volume de *Mémoires*, — qui forme sous le titre mélancolique : la *Maison démolie*, le dernier tome, posthume, de ses *Œuvres complètes* (1), — peut prendre place aux côtés des *Mémoires* de Mistral, des contes de Joseph Méry, de Roumanille, d'Alphonse Daudet, de Paul Arène, parmi les plus alertes récits de la verve provençale.

Ils nous montrent en un déshabillé savoureux les grands écrivains du siècle passé, un Lamartine inattendu, aux distractions apparentes, aux habiletés réfléchies ; un Dumas père, fier de ses talents culinaires; un Dumas fils, étincelant et charmant; un Gustave Ricard enfant; Berryer, en plein triomphe marseillais; Liszt, embrassant tous les convives de son banquet; Rachel, déclamant *la Marseillaise* à l'Opéra de Marseille; Mme Dorval, pâle et tragique, achetant des *santons* sur les Allées de Meilhan; Méry, frileux et spirituel; Barthélemy, réconcilié avec Lamartine.

(1) Calmann-Lévy, éditeur.

Nous voyons passer, dans le cadre de la bibliothèque de Marseille : Scribe, cravaté comme un notaire de comédie, et Balzac, cravaté d'une espèce de ficelle, cherchant dans la salle de lecture non des livres, mais la fraîcheur de l'ombre ; puis, transportés à Paris, nous y retrouvons ce Balzac, après le pillage des Tuileries, traversant la foule avec un morceau de velours rouge arraché au trône de Louis-Philippe. Enfin, en tournant les pages, nous sommes dans l'Italie pittoresque de 1840, à Gênes, Livourne, Pise, à Rome, pendant la semaine sainte, à Naples, dans le vacarme quotidien de la via *Toledo*.

Sachons gré à Joseph Autran de nous avoir, d'un joli crayon, conservé tant d'aspects pittoresques, aujourd'hui disparus; tant de silhouettes d'hommes illustres, croquées avec malice et sympathie. Cinquante ans après sa mort, notre choix est facile parmi les sept gros volumes qu'il avait établis de ses œuvres complètes, vers la fin de sa vie; mais ce choix laisse encore une abondante récolte : alertes pages de prose, sonnets spirituels, vers émus et sonores comme le vent dans les pins, et sur tout cela ce grand envoûtement maritime, qui assure une vie durable à l'œuvre de ce Phocéen, digne fils de Marseille, où sa gloire a précédé, annoncé, préparé celle d'Edmond Rostand, sans contredire un instant celle de Frédéric Mistral. La Provence, en effet, est heureuse d'honorer doublement la poésie, par deux langues dont les droits sont égaux devant la raison, comme les devoirs égaux envers la beauté.

ÉMILE RIPERT.

LES PURITAINS DU DÉSERT

IV[1]

LE PRÉSENT DEVANT LE PASSÉ

Est-ce un tel instinct qui nous a menés, qui nous maintient dans ce repli du désert, où « le sable à gratter » du Sahara est si pauvre? Que signifie notre présence, qu'est-ce que nous faisons chez ces petits peuples érémitiques qu'une idée religieuse a poussés à s'enterrer là, — chez ces musulmans puritains dont la loi est d'isolement et d'immutabilité? Et que pensent-ils de nous, les Beni-Mzab, dont beaucoup, pour gagner leur vie, ont séjourné dans nos villes actives d'Algérie, mais à part, entre eux, comme, jadis, les Juifs d'Europe dans leurs ghettos? Qu'est-ce qu'ils comprennent de nos idées, de nos fins, que servent nos hommes, auxquels ceux-ci prétendent les soumettre en venant commander chez eux? Quelle réponse donnent-ils à l'action du maître, d'espèce si différente, qui leur apporte l'idéal, l'expérience, les instruments d'une civilisation pratiquement supérieure, et invisiblement les tient sous son canon?

C'est la question que je me posais, chaque fois que, rentrant des saintes villes, celles des vivants et celles des morts, je remontais au bordj, et retrouvais, entre les simples, géométriques constructions du génie militaire, l'ordre et l'activité d'une humanité tournée vers les fins utilitaires et rationnelles.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er avril.

Mortaisé à la falaise, fait de la même pierre, et s'y confondant, comme il domine, ce bordj! De ses terrasses supérieures, le regard, enfilant les deux tiers du grand ravin, surveille quatre villes de la Pentapole; et ce regard, c'est aussi la visée du canon. Mais, derrière les hauts parapets, dans l'enceinte quadrangulaire, rien n'apparaît du dehors. Là se replient, se concentrent la force et la pensée souveraines.

Le chef, dont l'autorité s'étend, par delà le Mzab, à de lointains nomades, ne porte que les galons de capitaine. Le bel exemplaire de l'espèce française! Jeune, puissant, la parole sonore et brève, il a l'énergique allure, le regard chaud et droit de l'homme d'action qui décide et ouvertement commande. Il faut le voir, à l'heure apaisée du jour, quand les rayons s'allongent et commencent à teinter de rose les terrasses de Melika, galoper à sa fantaisie dans la plaine, à travers les sables et les pierres. De quel souple bond, éperonnant son cheval, il franchit les talus, tandis que, trottinant sur leurs mules, les sages bourgeois mzabites, au long des imperceptibles pistes qu'ont tracées les pas des générations, ont mine de moines ou d'abbés qui voyagent! J'aimais surtout à le regarder quand il parlait au personnage ghardaïte à qui l'administration, pliant cette société démocratique à ses cadres habituels d'Algérie, a donné le titre de caïd. Jamais, peut-être, la distance entre le vieil Orient hiératique et secret, et le libre, énergique Occident, ne m'est si clairement apparue. L'officier français, grand, coloré, botté, une lumière aux yeux, les lèvres rouges de jeune sang, le visage épanoui dans la belle humeur et l'élan de sa riche vitalité, jetant ses ordres à voix cordiale et sonore; et l'Abadhite au visage d'austère finesse, de pâleur mortifiée, qui, sans lever les paupières, sans un mouvement, ne répond à chaque détail de ses instructions que par le monosyllabe, à voix basse, de l'obéissance : « Bien... Bien... Bien... » Par le contraste, l'active et saine figure du Nord prenait tout son sens.

J'allais souvent lui rendre visite dans son bureau, derrière le long péristyle où les beaux cavaliers bleus, à côté du banc des solliciteurs, attendent, prêts à sauter en selle, les ordres et missives. Un bureau comme ceux de tous ces chefs des territoires ou annexes du Sud. Sous des murs de plâtre nu, un mobilier tout militaire : trois chaises, de longues tables à tréteaux, chargées de piles de dossiers. Pour décor, rien que des

cartes, les cartes du Sud-Algérien, qui figurent des espaces grands comme des provinces, les terribles étendues sahariennes, où l'obscur et patient travail de nos officiers a relevé les lignes d'oueds, de ravins, tracé les courbes enchevêtrées qui mesurent les reliefs, marqué la diversité des terrains, — *erg*, *reg*, *chebka*, *hammada*, — écrit les pistes, les points d'eau, tout l'infini détail de l'immense pays muet où nos yeux ne voient que vide, mirages, tremblements d'air surchauffé, mystérieux lointains de rose ou de lilas...

Un secrétaire travaille dans un coin de la chambre. Introduits par un mokhazni qui salue, les clients en burnous se succèdent un à un, le front baissé, les mains aux lèvres. Étonnante variété des affaires : disputes entre çofs, finances d'un ksar, empiètement d'une tribu sur un terrain de parcours, abus d'un mokkadem, maladie d'un cheptel...

C'est dans ces bureaux qu'il faut aller pour connaître le rôle de la France au Sahara, et ce que peut être, chez des Français, la faculté politique, lorsque, dépétrés de la politique, dressés, dans un système indiscutable et précis, dans une hiérarchie de commandements et d'obéissances, à l'idée de la consigne et du devoir, ils poursuivent en pays primitif ou demi civilisé leur tâche assignée de gouverner pour les fins pratiques. Quel contraste entre l'ordre, la tenue de ces territoires militaires, et les intrigues, disputes, querelles de partis, agitations électorales menées dans les communes mixtes par des politiciens locaux qui trop souvent ne représentent que des intérêts particuliers!

Peu à peu, à causer avec ces officiers, mieux encore, à les entendre causer entre eux, je découvrais leur sentiment profond, inexprimé à l'égard des populations dont ils ont charge, celui qui commande tous leurs actes. C'est que, vraiment, ils en ont charge; c'est que ces quelques milliers d'hommes leur ont été confiés, qu'ils en sont responsables, comme le berger de son troupeau. Les protéger contre l'agression de dehors, maintenir entre eux la paix, éloigner d'eux la disette et l'épidémie, leur enseigner des méthodes meilleures d'élevage et de culture, assurer la police du ksar, de l'oasis et du désert, dénombrer les humains et le cheptel, bâtir des bordjs et caravansérails, rendre la justice et faire rentrer l'impôt, importer telle

industrie ou tel instrument nouveau : voilà ce qui les intéresse et les occupe.

Aux bureaux de Djelfa, de Laghouat, de Ghardaïa, un sujet revenait toujours, quand j'y passai en 1924 : le souvenir de certains fléaux, anciens déjà de plus d'un an, contre lesquels tout leur effort avait porté : famine, et puis typhus, dont les suites se prolongeaient encore. De ces malheurs, dont témoignaient de nouveaux champs de tombes, ces officiers, leurs femmes parlaient comme des marins d'une tempête qui éprouva leur bateau, comme d'une épreuve personnelle. Pourtant la disette ne pouvait les atteindre, et le typhus ne menace guère l'Européen. Mais il était question de leurs indigènes, de leurs administrés, de leurs gens, des ksour, des tribus, dont leur fonction propre est d'être les patrons, et leur conscience professionnelle était engagée. A Djelfa, il s'agissait, sur un territoire où l'épidémie et puis la sécheresse avaient sévi, de replanter des vergers, d'introduire sur le haut plateau je ne sais plus quelle céréale, d'accroître les cultures collectives. Le soir, chez le commandant G..., après le dîner, la conversation était plutôt zootechnique. On venait d'expérimenter avec un succès médiocre une machine à castrer les moutons, mais un nouveau système de tondeuse allait rendre de grands services aux pasteurs. Quelques jours plus tard, sur la route du Mzab, je voyageais avec le capitaine D., chef d'annexe de Laghouat. C'était après un violent orage ; il allait vérifier l'état de la route, sa route, dont il avait construit, et surveillait plus de cent kilomètres. Il regardait les talus, caniveaux, traversées de ravins ; il notait les dégâts, éboulements, envahissements de la piste par les pierres. Il profitait de l'occasion pour voir et compter les tentes, interroger çà et là un pasteur, s'enquérir de la position de telle tribu, du mouvement général de la transhumance vers les pâturages de l'Atlas (1). A Djelfa, le capitaine L. me disait que, servant au Mzab, il y a quelques années, il s'en allait périodiquement, avec deux hommes d'escorte, jusqu'à mi-chemin d'El Goléa, dénombrer les troupeaux, opération nécessaire à la répartition de l'impôt chez les nomades. A Guerrera, ville mzabite, à cinquante kilomètres de la Pentapole, le typhus éclatant, il était allé s'y installer avec Mme L., celle-ci soignant les femmes, lui visitant les

(1) Le même officier, pour mieux servir les intérêts de ses administrés, vient d'écrire lui-même le *Guide de Laghouat*.

hommes, prescrivant les mesures d'isolement, entreprenant et enseignant la défense contre le fléau.

En ses tableaux du monde anglo-indien, Kipling nous a montré des vies de ce genre. Fonctionnaires, *civil-servants*, souvent bien jeunes, frais émoulus d'Oxford ou de Cambridge, à qui un « district » a été confié, et dont tout l'être, par une adaptation soudaine au devoir assigné, s'oriente spontanément vers une seule fin, la subsistance, le salut, le mieux être d'une population dont ils ont la garde. Anglais ou Français, dans l'Inde ou au Sahara, c'est le même type, produit de certaines traditions et disciplines morales, chez deux peuples voisins et de supérieure activité pratique. Le même type, la même tâche, dans les mêmes conditions : un ordinaire citoyen de Grande-Bretagne ou de chez nous, généralement de classe et de culture bourgeoises, investi de bonne heure, chez des peuples si différents qu'ils pourraient être d'une autre espèce humaine, d'une autorité qui s'étend à tous les domaines du gouvernement : finances, justice, hygiène, travaux publics, agriculture, commerce, armée; ajoutant à ces ministères un service ailleurs inconnu de l'État, l'étude méthodique du pays et des gouvernés, et s'y employant lui-même, tour à tour géographe, historien, linguiste, sociologue, économiste, statisticien. Qu'il s'agisse de l'organisation sociale, des traditions et des mœurs, des dialectes, du folklore, des croyances et des rites, presque tout ce que l'on sait des tribus et des ksour sahariens, on le doit aux rapports et monographies rédigés, on ne sait à quels moments de loisir, par les officiers français qui, à force de se donner à ces populations, ont fini par en tout connaître.

Entre ces chefs français et les fonctionnaires de l'Inde que Kipling a présentés à l'admiration du monde, que d'autres analogies ! Par exemple, cette qualité que les Anglais appellent *efficiency*, — nous pourrions dire valeur pratique. Ceux-ci ne sont qu'un millier pour administrer trois cents millions d'Hindous; ceux-là ne sont pas cinquante à tenir et gouverner l'humanité généralement errante de l'immense Sahara algérien. Et, surtout, c'est la soumission volontaire de la vie, en ses années les plus actives, à des conditions hostiles à la vie. Molle étuve de l'Inde, ou desséchante fournaise du désert africain ; longues pluies chaudes de l'été, réveillant dans la plaine les germes du choléra, ou fauves, étouffants simouns ; dans les deux cas, solitude

ou tête-à-tête obsédant avec le même compagnon de poste; jours de spleen ou de cafard (rappelez-vous la terrible nouvelle de Kipling : *Au Bout du Passage*).

Mais les fonctionnaires anglais ont Simla, d'où l'on voit les neiges, les semaines de vacances, de loin en loin, « sous les deodars » de l'Himalaya; et des routes, souvent le chemin de fer à portée, la possibilité de voir, parfois à douze ou vingt-quatre heures de distance, les camarades d'un bureau voisin, de prendre part à des jeux — polo, *pig-sticking*, gymkhanas; — la vie plus large, aisée, le beau luxe, — bungalows, chevaux, hiérarchie de serviteurs, — que l'Angleterre, dont le prestige a fait, si longtemps, dans l'Inde énorme, la force principale, juge nécessaire à ses agents. Au Sahara, la maison est modeste, et, dans les postes du sud, le logis se réduit souvent à deux chambres du bordj. Dans les oasis, il y a sans doute un jardin, dont les maîtres sont fiers, qui leur donne, en avril, des légumes de France; au début de mai, les hautes températures s'établissent; l'intensité de la lumière aveugle; toute vie cherche l'ombre. C'est une des épreuves de l'été, cette réclusion de toute la journée, de toute la saison, en des chambres obscures. Dans les postes favorisés, que l'on obtient à l'avancement, d'où l'on peut gagner le Nord sans cheminer à mehari durant des semaines, l'officier a souvent son ménage. Car ces hommes si spécialisés, si peu nombreux, et qui feront toute leur carrière au Sahara, cherchent à se marier dès qu'ils peuvent espérer un tel poste, et trouvent des jeunes filles de France, et cultivées, pour partager leur vie. En mai (on prolonge le plus tard possible), la femme, l'enfant, sous peine d'anémie, doivent partir. L'homme n'a de congé, — quelques semaines, — que tous les deux ans. Imagine-t-on bien ce qu'est sa solitude pendant les mois où le thermomètre fixé aux environs de cinquante degrés, toute vie indigène repliée elle aussi dans l'ombre, la flamme solaire, du matin au soir, a comme dépeuplé la ville et le pays?

Je revois le premier que j'aie connu, dans une oasis fiévreuse, aujourd'hui devenue bien accessible. C'était l'automne, un soir, et des souffles chauds sortaient encore de la terre et des murs. A quelques pas de la petite maison où il nous reçut, tombait la dune, lisse, molle, sinueuse comme ces talus de neige neuve où le regard déconcerté ne trouve pas un plan qui l'arrête. En bas, s'espaçaient trois gerbes de dattiers, de grands tombeaux

couleur du désert, à demi ensevelis dans l'arène. Par delà ces derniers signes de la vie, il n'y avait plus que l'immensité monochrome, l'océan des sables, que j'avais vus fumer tout le jour au vent du sud, où l'herbe de la *hammada* ne pousse point, où le pas enfonce sans bruit, où, semble-t-il, on pourrait marcher indéfiniment sans voir jamais changer l'horizon vide.

Pourquoi le visage du chef dont c'était là, depuis des années, le paysage quotidien, m'est-il resté si présent? Peut-être parce que j'y lisais les influences de ce monde, et comment il y réagissait. Un homme grand, maigre, vêtu de toile blanche où les galons d'or mettaient leur dignité. Un visage exsangue et desséché de fiévreux, mais, dans cette pâleur de parchemin, le regard direct, perspicace, au fond de la creuse arcade, brillait de vitalité derrière le cristal des lunettes. Et c'était la même énergie disciplinée dans la solitude qu'annonçaient aussi la bouche longue et serrée, la tenue droite, sans gestes, la voix brève et précise. Il ne dit rien de mémorable, mais, çà et là, quelques mots fortuits, — sur une piste qu'il établissait, sur un projet de dispensaire, sur un service de poste qu'il essayait avec une oasis voisine, — laissaient entrevoir ses activités. Cet homme, à mine d'ascète, incarnation, au désert, de la souveraine autorité française, appliquait là, silencieusement, la volonté française de civilisation. De sa blanche cellule de moine cette volonté, chaque jour, rayonnait.

La plupart ont commencé par des postes au sud d'Insalah, dans l'immense Mauritanie où il n'y a plus d'oasis. Ils ont mené des compagnies de méharistes, accomplissant, de point d'eau en point d'eau, les traversées du long cours saharien, voyageant comme leurs Chaamba, haut perchés sur leurs étranges bêtes, en burnous, les semelles nues, l'orteil accroché à une touffe du long cou flexible qui tangue avec lenteur devant eux. Ils ont connu les surprises, les traîtrises des Touareg, moins apprivoisés, il y a dix et quinze ans, qu'aujourd'hui. Un jour, chez l'un d'eux, marié, « au repos », dans une oasis du sud marocain, où la moyenne de température, en juin, ne dépasse pas celle du Sénégal, je regardais quelques photographies rapportées de Mauritanie. L'une portait un détail presque imperceptible : un crâne humain posé sur le sable. Un vague sourire de mon hôte répondit seul à ma question. Mais comme j'insistais :

— Oh! une mauvaise affaire, répondit-il, un coup des

Touareg. Une embuscade près d'un puits où nous n'avions vu que des tamarins. On déchargeait les bêtes... Ils ont tiré trop tôt : nous avions encore nos armes sur nous. Mais mon caporal est tombé à côté de moi. Repassant là plus tard, j'ai retrouvé ses os, et j'ai pris pour moi ce souvenir avant de l'enterrer.

***

Ces hommes sont des hommes. Si l'idée du devoir les possède, trop invétérée pour se formuler, ils ont pourtant leurs intérêts, leurs ambitions. Mais l'indigène, qui ne sait rien du monde où le chef roumi est engagé, qu'aperçoit-il des motifs personnels qui peuvent mener celui-ci ? De tous ceux auxquels un caïd, un émir arabe obéit naturellement, appétit de pouvoir et d'argent, rancune, jalousie, passions de toute sorte, l'homme aux galons d'or semble affranchi. Simplement, il apporte l'ordre, la justice, la sécurité, l'hygiène. On ne le voit travailler que pour la prospérité du peuple, pour le bien. Cet incroyant qui n'agit pas comme un humain, on dirait plutôt un envoyé d'Allah, un *khalifa* du Dieu unique.

Qui nierait le bienfait le plus évident de son règne? Finies, les vieilles querelles entre les cités, les guerres pour l'eau entre Ghardaïa, Beni-Sgen, Melika, — Melika la belliqueuse, alliée aux redoutables Chaamba de Metlili. Les anciens ne les ont pas oubliées, ni les coups de fusil dans la même enceinte entre *hachaïrs*, familles, *çofs*, tel de ces groupes appelant à la rescousse les hommes d'une autre ville mzabite. De ces luttes intestines, El-Ateuf, Bou-Noura sont restées à demi ruinées. Et les disputes recommenceraient demain, si les Français s'en allaient. La guerre entre douars, entre tribus, n'est-ce pas l'état normal chez les Berbères du Sahara? Elle était chronique, au Figuig, entre les cinq *ksour* groupés autour des sources, quelques-uns accolés aux deux côtés du même mur: obscures, frémissantes ruches dont chacune peut entendre, de l'autre côté de la cloison, le bourdonnement de sa voisine. On y voit des tombes, au cœur des ruelles intérieures. « C'est, me disait le caïd de Zenaga, qu'on n'osait pas toujours sortir des murs pour enterrer un mort. » Et, de chaque jardin, monte encore la tour de boue sèche où l'homme, un long fusil à la main, faisait le guet, tandis que la femme et l'âne labouraient.

Ils le savent, au Mzab, aussi bien qu'au Figuig, que le tricolore leur a donné la paix, et parfois ils vous le disent. A cette bénédiction des marchands ne peuvent être insensibles. Et, dans les capitales policées du nord où ceux-ci firent leur fortune, comment n'auraient-ils pas subi le prestige de nos supériorités pratiques ? Quelques-uns, par leur connaissance de nos mœurs, leur aisance à parler le français, certains traits modernes de leur façon de vivre, semblent affranchis de la vieille loi. Ainsi la plupart des caïds, que l'administration naturellement recrute parmi les moins hostiles aux nouveautés, — par exemple celui de Melika, cet heureux propriétaire de bains maures qui nous conduisait à son beau jardin de la Daya, dans une automobile de bonne marque. Mais sait-on jamais la pensée intime d'un musulman ? Tel autre, qui passe, lui aussi, pour un homme d'aujourd'hui, professait bien, devant nous, l'opinion qui plaît à l'autorité. « Les tolba, si on les laissait gouverner comme autrefois, il n'y aurait pas de progrès. » Comme il savait notre vocabulaire officiel! Comme il répétait ce mot de « progrès »! Seulement, il y a deux ans, avant qu'il fût caïd, c'est lui que les tribus choisissaient pour aller à Paris protester en leur nom contre l'obligation du service militaire. Si réservé, si châtié, et impassible dans sa pâleur, cet anticlérical aux yeux baissés semble tout façonné par les disciplines cléricales. On le dit même capable de miracles. Son heureuse nomination, me confiait son propre frère, fut incontinent suivie d'une crue merveilleuse après un long fléau de sécheresse. Un troisième, de physionomie florissante, — teint clair, cheveux dorés, comme souvent chez ces Berbères, — et qui parle notre langue comme si c'était la sienne, me parut décidément des nôtres. Mais sa ville est la plus sainte et la plus fermée de toutes, sa *djamaa*, la plus entêtée de traditions. La première fois que je le vis, il me sembla si près de nous que j'osai lui demander ce qu'on dit, à Beni-Sgen, du régime nouveau. Il redevint tout de suite oriental : « C'est un sujet qu'on n'examine pas. »

Un Arabe, qui a sa maison à la porte de Ghardaïa, m'a dit le plus probable :

— Ils acceptent, mais pas comme nous. Ils savent bien que jadis, avant les Français, ils étaient toujours en querelles, en batailles. Mais, dans leur cœur, ils regrettent. Être seuls, voilà leur désir. C'est pour cela que, dans le temps, ils sont

venus ici, pour avoir leur loi, leur religion à eux. Ils veulent dire leurs prières en secret.

Tel doit être le fond véritable. Chez ceux-là même qui ont senti l'attrait d'une civilisation plus puissante et plus libre, on peut croire qu'il dure, par-dessous les mouvements de la pensée personnelle. Antique, obscur vouloir de la cité qui tend à persister dans son être et son type. Il agit sur les individus, et c'est leur volonté profonde, qu'ils ignorent, comme, chez nous, des esprits qui se croyaient affranchis de tout l'irrationnel ont ignoré leur patriotisme jusqu'au jour où la guerre leur en révéla le pouvoir. Car un ancien système de croyances, de sentiments et d'impératifs peut longtemps résister aux idées nouvelles qui le contredisent. La religion que la critique a ruinée dans l'esprit persiste souvent dans l'âme. Là sont les réserves accumulées dans l'enfance et tout le passé atavique : dormantes profondeurs que des sortes d'écluses, de cloisons étanches, séparent de ce cours évident, quotidien de la pensée claire qui semblerait devoir tout entraîner.

Chez les Mzabites, l'idée du groupe et de sa loi se confond vraiment à la religion. Et, par là, sa force est double : elle s'appuie à des certitudes, à des commandements d'origine divine, à l'absolu de Dieu, interprété par le Prophète. Et toute la suggestion sociale l'entretient, la continuelle action, sur chaque âme, des coutumes, mœurs, disciplines, idées et formules établies. Ajoutez la silencieuse influence des choses, des lieux mêmes, qui sont le passé visible et cristallisé : le paysage, ce creux du désert où tous les Beni-Mzab sont nés, les oasis, les puits, les digues, les seghias, qui sont l'œuvre des ancêtres, les villes singulières dont la silhouette, en cône, les hauts quartiers antiques, la culminante et caverneuse mosquée, disent la domination des morts et du vieux principe spirituel, — les interminables cimetières enfin, où les tribus vont périodiquement se recharger d'essence mzabite et communier avec tous leurs pères.

Mais, en histoire, nulle idée n'est pour toujours, et nous sommes au temps de toutes les transformations du monde. Au Mzab, les influences récentes, qui n'ont encore atteint qu'une minorité, et n'y remuent que la surface des esprits, vont s'exercer de plus en plus, peu à peu se propager, et lentement gagner le fond des âmes. Quand celles-ci seront nombreuses à s'orienter

dans le sens moderne, un courant nouveau sera vraiment établi. Ainsi passent les époques d'un peuple. Mouvement invisible d'abord, graduelle diffusion d'idées nouvelles, jusqu'au jour où l'effet total se manifeste, et où l'on peut dire qu'un âge est accompli. Les tolba ont prédit cette fin de leur monde en des temps où rien ne l'annoncait, où ils pouvaient affirmer comme le vieux poète juif : *Ce qui a été sera.* « Cette religion, a mélancoliquement prononcé l'un d'eux, ne disparaîtra pas comme le voyageur à l'horizon, qui se dérobe tout d'un coup aux regards. Elle s'en ira peu à peu, tandis que les halgas se succéderont, laissant perdre une tradition après l'autre, si bien que la doctrine s'évanouira entièrement sans qu'on s'en doute. » Et ce sera encore une fois la fin d'une âme antique et singulière de peuple. Dans toutes les vieilles sociétés d'Orient jusqu'ici menées par leurs croyances propres, fixées en leurs formes distinctes, tel doit être l'inévitable effet du principe utilitaire et rationaliste que l'Europe leur communique. C'est un principe de changement, mais, chez tous, le changement s'opère dans le même sens: plus de simplicité, de logique, moins de forme, de couleur et de caractère. Ainsi lorsque, par un effet de la conquête romaine, les cités diverses du monde méditerranéen oublièrent leurs dieux, leurs croyances, leurs arts, et que s'étendirent partout la paix et l'uniformité rationnelle de l'Empire.

A ce danger, les tolba sont attentifs. Aujourd'hui plus que jamais, ils veillent, gardiens jaloux du vieil ordre et des traditions qui maintiennent la foi. Comment se résigneraient-ils à la domination du Roumi chez le peuple choisi, à son intrusion dans la solitude où les Saints se sont enfoncés jadis afin de n'être plus qu'avec Dieu? Pour les docteurs, habitués à tout gouverner du fond des sanctuaires, c'est plus que le scandale, c'est l'abomination. Nous avons vu, chez les Beni-Mzab, se répéter plusieurs traits singuliers de l'histoire d'Israël. En voici un autre : à dix-neuf siècles de distance, le chef français, si différent, indifférent, jugeant de haut leurs querelles, tient le rôle du procurateur romain dont la présence à Jérusalem, à côté du Temple, insultait l'Éternel et son peuple.

C'est pourquoi, depuis notre arrivée au Mzab, les Reclus ont décrété l'état de secret. Reploiement de l'âme mzabite, silence, attentive immobilité. Eux-mêmes se dissimulent, échappent aux yeux de l'autorité française. Mais, au refus muet qu'opposent

à toutes ses innovations, non seulement les individus, mais les *djamaat* laïques, celle-ci sent bien l'action occulte et continuelle de la Mosquée. Il y a quelque temps, une lettre non signée, qui portait le timbre de Ghardaïa, est arrivée au bordj, dénonçant nos entreprises d'un accent si impérieux, posant de façon si intransigeante le principe religieux de la résistance que son origine ne peut être douteuse : elle émane du Conseil des Douze, des mystérieux inquisiteurs habitués à parler de haut parce qu'ils sont les souverains spirituels de la cité, et que leurs commandements et interdits se sont toujours imposés sous peine d'excommunication.

Pour sentir tout ce que cette lettre nous traduit de l'âme mzabite, et la distance qui sépare de nous ce vieux monde, il faudrait lire d'abord les deux textes français qui la provoquèrent, si brefs, précis, positifs, dont chaque mot sert une fin immédiate et pratique. Le premier, dont je regrette de n'avoir pas pris copie, est une dépêche du commandant du territoire, prescrivant au chef d'annexe des mesures en cas d'extension d'une épidémie de typhus. Elle est ponctuée des *stop*, *stop* qui, dans la langue télégraphique des affaires, marquent la fin de chaque phrase. Le second est une admonestation du chef d'annexe au caïd, représentant responsable de la ville mzabite, peu zélé en cette occurrence.

Malgré votre rapport au sujet du typhus, un nouveau cas s'est déclaré chez la nommée Chmab Beni Bouker. Vous auriez dû me signaler que cette femme du premier décédé était malade depuis trois semaines :

1° désinfecter la maison et les objets ;

2° rendre compte s'il n'y a pas d'autres malades dans cette maison ;

3° faire accompagner par un cavalier le docteur qui recherche les maisons et les décédés.

Votre service est mal fait ; l'épidémie augmentera. Vous en serez responsable.

Que cette mauvaise volonté provenait bien d'un ordre des chefs religieux, le texte de l'épître anonyme qui répondit à cette remontrance en est un signe suffisant. En formules précises, un principe national et sacré y est invoqué, et la solennelle protestation s'adresse non seulement à l'exigence récente de l'autorité française, mais à toutes les nouveautés qu'elle a tenté d'introduire.

A Monsieur le Commandant supérieur,

Sachez que le médecin ne doit voir ni morts ni malades mzabites ; vous avez fait là une chose mauvaise.

Et vous n'avez pas à prendre des Mzabites comme soldats. Vous n'avez pas à changer la loi de nos ancêtres. Vous ne pouvez obliger nos enfants à fréquenter votre école. Vous n'avez pas à dire : j'en veux cent, mille, vingt, ou dix. Jamais nos enfants n'étudieront obligatoirement.

Vous avez installé un bureau ; quiconque veut s'y plaindre le peut ; un hôpital : y va qui veut ; une maison de plaisir : y va qui veut aller au feu de l'Enfer. Rien de tout cela n'est obligatoire.

Vous dites, ô Français, que vos aïeux sont morts, que vous ne communiquez plus avec eux. Nous, Musulmans, nous disons que, alors même que leur chair et leurs os sont décomposés dans la terre, nos ancêtres vivent et veillent sur leurs enfants. Nos ancêtres sont comme un lion dans la forêt, qui veille sur lui-même et sur sa région. Il mange quiconque veut le faire périr. Dieu voit, et il est juste. Nos ancêtres vous disent : le gouvernement qui prendra un seul Mzabite comme soldat périra. Ce Mzabite n'obéira qu'à la force, ou bien c'est un renégat. Celui qui vend sa religion et ses frères ne peut rapporter de profit.

« Cette lettre n'émane ni de savants, ni de chefs, ni de riches, ni d'employés. Elle est l'œuvre des faibles, des malades, et des morts qui sont en poudre sous la terre. Vous les croyez morts : ils vivent auprès de Dieu.

Nulle enquête n'est à faire au sujet de cette lettre. Celui qui l'a écrite ne craint ni enquête, ni prison, ni la mort. Il ne craint que Dieu qui l'a créé, et lui a commandé de l'écrire.

D'enquête, bien entendu, il n'était pas question. Simplement, le chef de poste qui reçut cette épître, la garda, affichée sous ses yeux, au mur de son bureau. Document singulier, et, de nos jours, peut-être unique, où une communauté antique énonce sa formule spirituelle, oppose à l'entreprise de l'étranger sa fidélité à ses traditions, à sa religion, au culte de ses pères, à tout ce qui fait sa personne immémoriale. *La loi de nos ancêtres... Vous ne communiquez pas avec vos morts : les nôtres vivent et veillent... Cette lettre émane de nos morts qui sont en poudre sous la terre...* Quelle assertion du moi collectif que le courant continu des individus qui passent n'a jamais cessé, à

travers les siècles, de composer! Quel refus jeté à la civilisation d'Occident qui, détruisant partout les dieux, se prenant à toutes les formes originales développées par l'humanité au cours des âges, menace de défaire à son tour cette petite société jusque-là si fermée, finalement de l'émietter, de la changer en poussière, — cette poussière de peuples où se rassemblent, dans nos villes modernes d'Afrique, Arabes et Kabyles d'Algérie, passés à l'état de « bicots », — on peut ajouter, si l'on regarde ailleurs : fellahs d'Égypte, lascars de l'Inde, coolies chinois des grands ports...

Par ce texte se révélait directement ce que je n'avais appris jusque-là que par les livres, ou, confusément, par la suggestion des choses : l'idée mzabite, survivance, au fond du désert, de celle qui assembla tous les peuples du monde ancien. Un de ceux qui la gardent, qui l'incarnent, l'énonçait, — et avec quelle ferveur! J'avais entendu la voix de la Mosquée.

LES TOLBA

Ces religieux, qui parlent d'un ton si haut, j'aurais voulu tout en savoir : leur histoire, leurs règles, leurs maximes, leur hiérarchie, leur rôle. En un temps où ils se cachaient moins qu'aujourd'hui, Masqueray (1) a réussi à les approcher, et même, à force de lente, de savante diplomatie, à en obtenir quelques textes d'annales et de lois, — mais la plupart de ces chroniques et *kanouns* demeurent secrets. Après lui, M. Motylinsky a pu recueillir des indigènes de précieux renseignements sur la vie de la mosquée et les devoirs des clercs. Plus récemment, M. Watin, dont les notes, écrites pour le bureau du territoire, me furent communiquées, a beaucoup ajouté à notre connaissance des Reclus. Voici l'essentiel de ce que l'on sait aujourd'hui.

Les tolba du Mzab sont de haute origine. Par la continuité de la tradition et de la doctrine, ils se rattachent aux primitives écoles kharadjites de Tiaret, du Djebel-Nafous, et même, dans le lointain Orient, de Bagdad et de Bassora. Quand, après l'incendie de la glorieuse Tiaret, la secte, fuyant dans le désert, atteignit les palmiers d'Ouargla, son roi prêtre, l'imam qui la conduisait, décida que là serait la retraite où le peuple de Dieu n'avait plus qu'à vivre ignoré en priant. Il déclara fini à jamais

(1) Masqueray, *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, p. 201.

« l'état de gloire »; en signe de renoncement, il abdiqua, laissant aux clercs d'entretenir la religion dans les âmes. Dès lors les docteurs gouvernèrent, rassemblés en *halga* autour de leur *cheikh* ou supérieur.

Halga, cela veut dire cercle, — d'abord, cercle de disciples recevant l'enseignement d'un maître, et combattant autour de lui pour la foi sur les champs de bataille; — plus tard, cercle de reclus (*iazzaben*), délibérant dans l'ombre de la mosquée pour le bien des âmes et de la cité. Et cela veut dire carcan, — carcan des strictes obligations auxquelles chacun de ces hauts clercs s'est assujetti.

Un de leurs saints a défini leur règle : « Du jour où les gens de la halga ont dit à un taleb : viens avec nous, et aide-nous dans les affaires de ce monde et dans celles du monde futur, il doit penser qu'il a passé son cou dans un véritable carcan de fer. Certes, ses devoirs sont nombreux. Il ne s'écartera pas de sa famille, de ses enfants, de sa fraction. Il ne s'occupera pas des gens du siècle; il ne se mêlera pas à eux. On ne le trouvera que dans sa maison, dans son jardin, ou à la mosquée. Il fermera à demi les yeux pour ne pas voir ce qu'il est défendu de voir, il se bouchera les oreilles pour ne pas entendre les paroles des gens du monde présent. Certes, les Azzâba sont en petit nombre dans la foule. Ayant vendu leurs âmes à Allah, ils marchent hardiment dans la voie d'Allah. Le Très-Haut a dit : celui qui veut labourer la vie future, je l'aiderai dans son labour (1). »

Un autre texte définit les obligations et disciplines des religieux. « Être modéré, poli, aimer la science, ne pas fréquenter les marchés, laver son corps avec de l'eau et des feuilles de *seder*, se purifier du contact de la foule, s'affranchir de la colère et de l'orgueil, savoir le Koran par cœur, occuper sans murmure le poste désigné, posséder l'art et la science des convenances, défendre le droit des faibles et des pauvres, faire régner la justice » : voilà les principaux commandements. De ces Reclus, qui « lient et délient sur la terre », Masqueray a connu l'un des plus élevés en dignité, celui qui, dans leur langage mystique, était par excellence le Sauveur. Une galette de pain, une outre à demi pleine, suspendue à un pilier, un paillasson, quelques livres de sainteté, c'était tout son avoir. Il était jeune,

(1) Cité par Masqueray : *ibid.*, p. 217.

d'une douceur extrême, d'une sérénité parfaite. De telles figures nous attestent le même idéal qui a mené les ascètes de toutes les races et de toutes les doctrines, — brahmanes, yogis, moines boudhistes, stoïciens, gnostiques, franciscains. Pureté, spiritualisation de tout l'être qui a dit *non* aux appétits du corps, et, détaché de la matière, s'est fixé dans la prière et la méditation.

Jusqu'à notre temps, la halga, dans la mosquée de chaque ville mzabite, n'était que l'instrument de son cheikh. Représentant immédiat de Dieu, flambeau vivant de la foi, celui-ci régnait sur la cité comme le Pape sur la Rome papale, ou plutôt comme, au moyen-âge, un abbé sur les domaines et la population de l'abbaye. Il incarnait la vérité. De lui rayonnait le savoir universel. A lui seul, il était l'université, enseignant toutes les sciences humaines et divines : la théologie, la grammaire, nécessaire à l'intelligence de la Loi; la philosophie, qui prouve l'unité de Dieu; les règles de la prière, du jeûne, des pèlerinages; la jurisprudence, qui règle les rapports des Croyants entre eux et avec le monde entier; la mathématique pour l'équité des partages; la science des étoiles qui ouvre l'avenir. Au temps de gloire, entouré de ses dévoués, il combattait par l'épée pour la foi, comme, à Bouvines, l'évêque de Beauvais maniait la masse d'armes. Souvent, sur une éminence, il disputait avec les hérétiques, appelant sur soi, comme les prophètes d'Israël, le feu du ciel s'il avait tort. Quand il fallut quitter Ouargla, ce furent ces cheikhs avec leurs halgas, qui fondèrent, au plus secret du désert, les cinq villes de l'Oued Mzab. Ceux-là sont les pères, les plus sacrés de ces ancêtres, « qui demeurent vivants sous la terre où leurs os sont décomposés ». Aux Mzabites d'aujourd'hui, ils parlent par l'intermédiaire des tolba; périodiquement leur esprit se communique aux tribus assemblées dans les champs de pierres où ils gisent, entourés de leurs disciples et de tous ceux qui sortirent d'eux jusqu'à nos jours.

Comme l'Imam avait abdiqué quand la secte passa de la gloire à la résistance, de même, le cheikh disparut quand, près de mille ans plus tard, devant notre force inévitable, la « famille de Dieu » se retrancha dans le secret.

Tout, dans cette théocratie du Mzab, est démocratique. Autrefois, les clercs, recrutés dans toutes les fractions de la Cité, nommaient le cheikh. Aujourd'hui que les hauts clercs

gouvernent, les frères mineurs les désignent, — eux-mêmes élus par les élus du peuple, la *djamaa* laïque, à qui la mosquée présente ses candidats.

Ceux-ci sont choisis pour leur piété; les frères majeurs, « pour leur piété, leur science, leur gravité et leur degré de contrition ». Ce dernier mot indique le ton, celui qui règne dans toute la haute ville et que traduisent les yeux baissés, le mutisme, la mine éteinte et morne de ces moines.

Trois classes de frères. La plus basse, celle des *Imsourda*, comprend les étudiants qui prennent part aux récitations de la mosquée, et les serviteurs, ceux qui balayent, charrient les pierres des tombes, portent les denrées des repas rituels, — pain, dattes, quartiers de mouton, outres pleines, — au peuple assemblé dans les cimetières.

Les cimetières, comme il faut répéter ce mot, quand on parle de cette société !

Au-dessus des Imsourda, sont les Irouan, qui logent à part dans la mosquée. Ceux-là sont déjà des savants, des jurisconsultes. Ils savent par cœur l'Açida, traité de théologie, et l'Alfçad Ibn Malek, poème mnémotechnique de grammaire en mille et un vers, certains recueils de rimes sur la phonétique, ou art de prononcer rituellement les mots du Koran, certains traités, non moins poétiques, sur les successions. Aux clercs de cette catégorie, les Beni-Mzab s'adressent pour rédiger leurs testaments suivant les rites.

Tout en haut de la hiérarchie cléricale sont « nos seigneurs les Azzàba », — les Reclus. Au nombre de douze, ils composent la halga, et, comme leur gouvernement, par delà les murs de la mosquée, s'étend à toute la ville, on s'arrange, aux élections, pour que chaque fraction (*achira*) de la cité soit représentée dans leur cercle. Leurs services sont divers. L'un, en haut du long minaret, appelle à la prière; un autre y préside; il y en a deux qui gèrent les biens de la mosquée; trois qui professent. Trois d'entre eux sont chargés de laver les morts (1). Réunie, la halga s'occupe du gouvernement spirituel de la cité. Bien entendu, l'autorité française n'admet pas que les décisions du conseil laïque demeurent soumises aux clercs, mais, par-dessous, en secret, les douze continuent de « diriger les affaires du siècle ».

(1) Ces détails sont empruntés, avec l'autorisation de l'auteur, à l'étude inédite de M. Watin, ancien officier interprète au Mzab : *Les Tolba du Mzab.*

Quatre Azzàba ont pour fonction propre de maintenir les traditions et doctrines. A l'intérieur du collège, ils forment un conseil suprême. Ils sont ceux « qui lient et délient ». Ils peuvent excommunier, retrancher de la communauté l'infidèle ou le pécheur. Ils sont « les pôles », qui ne changent pas de place. Par eux, les tribus demeurent fixées à l'immuable vérité, tandis que le monde tourne et change alentour, et que les jours s'ajoutent aux jours, comme les grains de sable aux grains de sable, et que les années, les siècles s'accumulent. Ils sont les gardiens de la foi contre les nouveautés, proprement les inquisiteurs. Ici encore il faut penser à l'Espagne, quand, par-dessus tout l'ordre séculier, régnaient les rites et les moines. Ceux-ci, qui tremblent devant Allah, « s'enorgueillissent devant les grands de leur pauvreté ».

Tel est le mystérieux clergé qui se terre dans l'ombre de la mosquée forteresse, et ne paraît au soleil que dans les cimetières. Jusqu'à nos jours, il a maintenu l'âme des Beni-Mzab imperturbablement tournée vers les tombes et vers le passé.

LA MUETTE BENI-SGEN

C'est à Beni-Sgen qu'il faut aller pour voir le règne absolu des tolba, et le principe abadhite appliqué dans sa rigueur par une ville entière. De rigueur, de pureté, tout parle, à l'approche de la cité sainte. Ici, nul faubourg de Juifs, d'Arabes agrégés, ou de Nayliates, faisant hernie hors d'une poterne. Pas même ce va-et-vient de piétons et de bêtes qui annonce quelque centre de vie, un marché. Par en bas, jusqu'aux galets de cailloux, seulement le plan jaune, que ponctuent les touffes grises du désert. Par en haut, seulement la jaune roche, que ferme au sud la cuve mzabite, — non point schisteuse, hérissée, mais tombant du plateau supérieur par nappes, par coulées, dont la couche massive et comme figée dans sa descente, surplombe de sa tranche une pente de pierrailles. Cette carapace qui luit et se bombe là-haut, on dirait l'écorce lisse et nue de la planète, en cette région du Sahara.

Beni-Sgen y pend, solitaire, serrée dans sa muraille. De cette mince courtine, l'œil suit chaque zigzag, chaque repli, de bastion en bastion, jusqu'au long trapèze du minaret.

Solitude, silence toujours, par ici... Sous le rempart, on ne

découvre que deux bâtisses, blanches de lait de chaux : la maison française d'école, et celle où chaque nouveau couple de mariés vient passer les trois premiers jours de vie commune, — l'une et l'autre exclues de la ville, reléguées à la face extérieure du mur, attestant le puritanisme intransigeant de Beni-Sgen.

Au brusque tournant de la muraille, à l'orée d'un ravin semé de tombes, un guichet s'ouvre. Quand nous venions là avec des hôtes officiels, nous y trouvions la *djamaa* qui nous attendait : une dizaine de personnages d'assez grande allure, magnifiés par leurs draperies à la romaine, — un groupe un peu surprenant à l'entrée d'une si pauvre ruelle. Ces gens, de mine fort civilisée, savaient vous accueillir : sourires, mains au cœur, aux lèvres — l'éloquente mimique de la haute courtoisie orientale. Le caïd était là. Flegmatique et beau, avec sa barbe d'or, il semblait poser, dans son grand burnous, du même azur paisible que ses yeux. Au milieu d'eux, je retrouvais mon ami, le secrétaire du conseil, qu'on pourrait prendre pour un vif méridional, mais sans accent, et soudain capable de prudence, de réticence. Son français, quand il se laissait aller, coulait, volubile. Le contraste m'étonnait toujours : traditions millénaires, obéissance religieuse aux règles d'une communauté fondée sur l'idée de la retraite et du salut, et cette familiarité avec nos mœurs, cet air d'être presque de chez nous.

De ce côté de la poterne, on avait bien le sentiment de la clôture. Par-dessus les maisons de la petite place, les serrant de tout près, le mur d'enceinte reparaît, plusieurs fois replié, sur le fond d'or de la falaise, et grimpant, grimpant vers la tour du mouedden, à la pointe de l'acropole, — et puis masqué là-haut, par le blême et confus gâteau de maçonnerie. Régulièrement, de petits fortins scandent son ascension, faits de la même terre jaune qu'illuminent, avec la roche jaune environnante, les rayons du soir. Et tous répètent la forme du minaret, le trapèze, thème principal de l'architecture saharienne, qui régnait aux pylônes de l'ancienne Égypte. On le retrouve à Louqsor, aux masures de boue grise des fellahs d'aujourd'hui, comme au Maroc, aux châteaux des caïds de l'Atlas.

Nous allions dans la paix des rues strictes, et, je ne sais pourquoi, toujours vides : on eût dit les habitants disparus. L'impression de secret, qui vous pénètre à l'abord de Beni-Sgen, s'approfondissait. Nul effluve arabe, rien qui trainât, pas une

épluchure sur le sol : le caillou parfaitement net et comme gratté. Tout était blanc, d'un silence de cloître. Sur le petit galet d'un escalier, de degré en degré, nous montions en lent cortège. Je marchais à côté de l'affable, intelligent secrétaire. Il m'avait « entrepris », tâchant à me persuader de la supériorité morale et religieuse de sa ville, sur la vulgaire, trafiquante Ghardaïa.

— Chez nous, disait-il, ce n'est pas seulement à la mosquée qu'il y a des *fqihs*, des savants. Tout le monde est taleb, tous les hommes ont fait de longues études; chacun sait par cœur le Koran et discute les commentaires. C'est la ville de la loi. On veut l'ordre, la tranquillité. On observe les convenances. Les cris, les chants, sont défendus; il n'est pas bien vu de rire.

Une communauté où la tradition règne ne tolère qu'elle-même. Aussi point d'étrangers : ni Youdis, ni Malékites mercenaires. Rien que des Beni-Mzab, sérieux, instruits, pliés aux commandements de la religion.

En somme un couvent. Un couvent d'hommes? Nulle femme n'apparaissait, pas même les espèces de fantômes qui, dans les couloirs de Ghardaïa, se guident d'une seule prunelle, entr'ouvrant d'une invisible main leur linceul.

— Tu te trompes, répondait le khodja. Autant de femmes que d'hommes, mais très tenues, ne sortant presque jamais de chez elles. La surveillante ici est très sévère, bien plus que celle de Ghardaïa.

Une nommée Mama Bent Abballah, une négresse, paraît-il, et qui ne veille pas seulement à la pureté des vivantes, mais encore à celle des mortes, dont elle est professionnellement la laveuse. Cette sérieuse personne, plus sérieuse par le deuil de son teint, se tient beaucoup dans les cimetières; elle y reste après les enterrements, qu'elle suit toujours, ou quand les tribus se sont assemblées parmi les tombes. C'est là surtout qu'elle instruit ses sœurs, ignorantes du Livre, qu'elle les exhorte à la prudence, à l'ordre, au respect du mari, des ancêtres, à l'observance des règles, des sacro-saintes coutumes.

Serait-ce de ces Abadhites que la vieille Espagne a pris ses camareras mayors? Elles semblent frivoles à côté de cette duègne.

A la queue leu-leu, toujours, en cérémonieuse procession, nous montions vers la tour de prière et de guet, longeant parfois la mince enveloppe du rempart, nous arrêtant parfois à quelque meurtrière, où je cherchais la vue de l'au-delà; mais le

regard tombait toujours sur la nappe de pierre jaune, la brillante croûte où s'incruste le pied de la courtine.

Comme il y en a de ces meurtrières! Elles servaient jadis à la défense contre les pillards venus du plateau, — des Chaamba surtout, me dit le beau caïd. Et comme je m'étonne de les trouver si souvent obstruées par une bourre d'espèce inattendue, — ce sont des paquets entiers de cheveux, — il ajoute qu'aujourd'hui leur usage est tout autre. Chacun sait qu'il est malsain de poser le pied sur des cheveux tombés à terre : des maux de tête, d'oreilles, s'ensuivent presque toujours; et il serait encore plus imprudent de les détruire. Alors, dans une ville policée, c'est là, dans ces trous de la muraille, que l'on va prudemment déposer la dépouille des toisons qui s'éclaircissent. Au temps des nids, les oiseaux du ciel en profitent. Sans sourire, d'un signe de tête, l'intelligent secrétaire me confirma cette explication.

A chaque visite, il fallait se soumettre à la cérémonie du thé que la *djamaa* ne manque jamais d'offrir à ses hôtes. Cela se passe chez le caïd, dans une longue chambre que des verrières, par en haut, emplissent d'un jour pourpré d'église. Pour décor, sur la chaux rugueuse, la bariolure algérienne. On s'asseoit sur des chaises de paille, autour d'une table chargée de bouteilles d'eau très froide, — luxe appréciable au désert. On y voit aussi des carafes, blanches de lait de chèvre. Il y a des théières de Birmingham, et des tasses comme on en gagne dans les foires. Voilà le goût indigène, déconcerté par l'afflux de nos camelotes.

La conversation est simple, généralement réduite aux compliments. Plus souvent des silences, qu'essayent d'animer les sourires de l'étiquette, et que scande le long bruit sifflant des lèvres aspirant les froids ou brûlants breuvages.

***

La seconde fois, n'étant pas des hôtes officiels, je réussis à esquiver cette ennuyeuse séance, et j'arrivai à temps au marché. Là m'apparut enfin le peuple de Beni-Sgen, — moins les femmes, toujours absentes.

Était-ce un marché? Sauf le lieu, un long terrain enveloppé de grossières arcades, rien qui rappelât un souk à l'heure des négoces. Surprenant contraste avec ce que j'avais vu, le vendredi, sur la place, au bas de Ghardaïa. Où étaient

la poussière, les odeurs, toute la bruissante confusion d'humains et de bêtes? Ni chameaux, ni chèvres, ni brebis, ni gueux, ni nomades. Pas même un étalage : rien à vendre, semblait-il ; la place était vide. Mais des rangs d'hommes en bordaient les côtés, assis par terre, ou bien sous les portiques, le dos appuyé aux piliers. Des rangs doubles et triples : les jeunes gens aux pieds des hommes mûrs, les hommes mûrs aux pieds des vieillards, un peu comme ces lignes de chantres qu'on voit s'étager, suivant la hiérarchie des âges, à l'heure d'un grand office, dans le chœur d'une cathédrale. De ce peuple assemblé nulle voix ne se levait, mais il avait bien l'air d'être là pour un rite, une solennité. Un trait ajoutait à l'impression ecclésiastique : la mise soigneuse, l'attentive tenue de tout ce monde. C'est une règle, pour cette réunion quotidienne du marché, de convenablement s'habiller et se tenir. Pureté des laines, des mousselines bien drapées ; justes plis que nul geste intempestif ne dérange. Et le sérieux compassé des visages! — les adolescents aussi blêmes que leurs aînés, comme anémiés, éteints par l'ombre des voûtes...

De ces rangs immobiles nulle voix ne s'élevait, mais, dans la grande aire libre, trois personnages en mouvement élançaient à intervalles brefs les longues, mordantes clameurs du gosier indigène quand il chante ou appelle. C'étaient les commissaires priseurs. Le plus proche, en *djellab'* lamée de soie jaune, déjà presque un vieux, très maigre, à barbiche poivre et sel, avait l'air d'un djinn assez maléfique. Il exhibait un petit pot de conserves, — des tomates, — se tournant à droite, à gauche, criant un chiffre. A vingt mètres, un autre suivait, replet, celui-là, et de l'ordinaire type mzabite, qui présentait entre ses bras ouverts un de ces raides et pesants tapis, au décor primitif de losanges, de zigzags, que tissent les femmes des Beni-Mzab. Passèrent ainsi des babouches, des poteries, des bracelets, toujours dans le religieux silence de l'auditoire. Les enchères devaient se faire d'un clignement d'œil, d'un imperceptible geste de la main.

Le thé de la *djamaa* fini, nos amis nous avaient rejoints avec quelques-uns de leurs graves hôtes. Le secrétaire était là, toujours souriant et disert. J'eus alors la réponse à la question qui m'intriguait.

— Non, me dit-il, ce marché ne compte pas pour l'appro-

visionnement de Beni-Sgen. On n'y vend que des choses de la ville. Toutes les marchandises qui viennent du dehors, la laine, la viande, le sel, le bois, les parfums, on va les chercher, le vendredi, à Ghardaïa. Ici, le marché, c'est plutôt une occasion de se voir, de se réunir.

De se réunir entre hommes graves, membres de la cité, de causer en musulmans bien élevés, tranquillement, à voix basse.

Nous étions quelques Français dans notre petit groupe, et deux d'entre nous, à l'annonce d'une fine *chechia*, s'étaient mis à enchérir. Les autres commentaient la scène, tout cela sans bruit, mais au diapason habituel à des Européens réunis en plein air. On nous entendait plus que les deux ou trois cents bourgeois de Beni-Sgen accroupis autour de la place. Devant ce public impassible et critique, nous étions les acteurs. Comment nous jugeait-on? Des yeux prochains semblaient sévères.

Nous aussi, nous regardions. Jamais musulmans assemblés ne m'avaient paru si musulmans. Certains vieillards me fascinaient, — jadis, j'imagine, de très ordinaires Moutchoux, derrière leurs comptoirs d'Oran ou de Constantine. Ils se tenaient assis sur la pierre, contre les piliers de l'arcade, les genoux hauts sous le haïk répandu. Tête baissée, le menton, la barbe appuyés contre la poitrine, les prunelles fixes ou demi closes, ils restaient là, ne montrant d'eux-mêmes, sous le bas turban, que ce dur profil replié. Je pensais à des vizirs excédés de pouvoir, qui rêvent, somnolent, et, réveillés, pourraient, d'un geste, faire couper des têtes. Quelques groupes se disposaient comme pour une officielle cérémonie de selamlik : un ou deux personnages pelotonnés sur leurs talons, — blanches silhouettes triangulaires, — tête à tête avec un ou deux compères, les burnous se touchant presque, les mains rarement visibles, révélées au seul chapelet, qui passe entre deux plis de laine. Sous des *chechias* enfoncées jusqu'aux sourcils, les mines paraissaient plus pâles, atones, par le contraste des prunelles et des barbes de jais. Dans tous ces groupes, je cherchais du regard la présence d'une tasse, d'une fumée de cigarette. Mais non ; la religion régnait. Ni café, ni tabac, dans la cité sainte.

Ils ne faisaient que d'être ensemble, aussi purs et mornes qu'à la mosquée, scrupuleux observateurs des convenances et de la règle. Le peuple masculin de Beni-Sgen, sans plèbe de métèques et d'anciens esclaves. Vraiment un *populus*, l'ana-

logue, dans le style et le mode sarrasins, d'une réunion de curites ou de bourgeois sur le forum ou la piazza d'une petite cité d'Italie, aux temps antiques ou au moyen âge.

A l'heure où finissait le marché, je voyais, par dessus les terrasses, à l'autre bout du long rectangle, resplendir l'or d'un pan de falaise. Là-haut, derrière la crête, s'étendaient les solitudes...

Étrange contraste : alentour, de tous côtés, les infinis du Sahara, l'immensité vague, où l'on imaginerait l'homme, simple passant, réduit à son type le plus général, — et, ici, au centre, ce monde mzabite, cette société, de forme si particulière et rigoureusement cristallisée...

En un sens, pourtant, l'idée qui l'a suscitée s'accorde bien au désert. De la vie et de l'âme de ce peuple, rien n'a jamais changé, pas plus que du paysage pétré qui l'enferme. Parfois, pour mieux me définir ce monde, j'ai cherché ce que j'avais connu de plus contraire, — et ce qui s'évoquait alors, c'était l'Inde, sa nature fluide et proliférante, dans l'air moite et sous les pluies chaudes, sa faible, imaginative et pullulante humanité, ses métaphysiques de vertige, ses religions informes, multiformes, qui se mêlent, s'entrepénètrent, et vont toujours bourgeonnant et se ramifiant.

Ici, rien que de fixe et de nu, comme le feu de l'astre sur le sable et sur la pierre...

LE JARDIN DE BENI-SGEN

Mais, tout n'est pas stérile autour de Beni-Sgen. Dans un repli détourné du canyon, elle a son oasis, bien secrète : il faut en connaître et suivre jusqu'au bout le chemin pour l'apercevoir.

A ce Paradis, on accède par les tombes. Ce rocheux couloir est une vallée de Josaphat où dorment sous des pierres tous les morts de la religieuse cité.

Quand on a longé la face muette de la ville, on voit tourner à angle droit le rempart. Là commence le ravin funéraire. Nulle part, le contraste n'est si grand entre les terrains de ruine et la glorieuse roche qui descend du plateau. Au-dessus du pêle-mêle de tombes et de poteries brisées, elle se suspend en dômes lisses, en resplendissantes calottes d'or.

Le jour où je visitai pour la première fois les jardins, je me

rappelle, passé le cimetière, avoir couru, à la vue d'un peu de verdure. Ce n'était encore, à quelques centaines de mètres, que des buissons, deux ou trois éventails de palmiers, dont l'image se renversait par en bas, — illusoire peut-être. Mais non, ce reflet nous laissait approcher sans se rompre.

Deux sombres étangs dorment là, — première eau libre qui me soit apparue dans un paysage du Mzab. Elle était chargée de vie. A travers des forêts d'herbes, une gelée blonde y flottait parmi des nuées de têtards. Je regardais nager des peuples de petits crustacés qu'on ne voit pas en Europe.

Un peu plus loin, entre des talus couverts de câpriers, la sente monte vite : là s'amorce la piste d'El-Goléa, qui, par de longs circuits, s'en va gagner le plateau supérieur. Conduits, ce premier jour, par nos hôtes de Beni-Sgen, nous ne tardions pas à la quitter pour escalader une butte, à gauche, où le doigt de notre compagnon, le khodja, montrait un blanc muret. Ce petit mur n'a l'air de rien, mais c'est le haut d'un grand barrage qui monte de l'oued voisin et dont l'extrémité vient poser sur cette pente. Il faut grimper à ce faite, avancer un peu, entre deux profondeurs croissantes, sur le mince chemin suspendu, pour connaître ce qu'est la part du vieux travail humain, dans ce pays du Mzab.

Ce qu'on voit d'abord, un peu vertigineusement, c'est, tout en bas, le lit de l'oued. Il n'est pas vide. Entre des laisses de galets, une sorte de mare y verdit, vestige demi-putride, — précieux toujours, — d'une crue d'antan qui n'a pas fini de s'évaporer ou filtrer dans la terre.

Mais les yeux s'en détournent vite, appelés de l'autre côté par une bien autre merveille. Fouillis de palmes, par là, mille dattiers surgissant d'un niveau sûrement inférieur à celui de l'eau voisine, affleurant presque au bord du large creux qu'ils emplissent. La molle et magnifique profusion ! Dans cette regorgeante corbeille, le regard plonge avec délices, arrêté, çà et là, au lustre vert, à la belle courbe d'une fronde. Toutes ont, d'ailleurs, ce ressort bien arqué, suspendu, cet aspect d'acier bleuté qui disent la parfaite vigueur du dattier bien abreuvé. Autour de cette foison végétale, d'un ton si froid, les vieux murs de boue séchée s'enrichissent, vers six heures du soir, de la plus grave lueur d'or.

Un quart d'heure plus tard, et l'effluve pourpré qui suit la

mort du soleil commence à envahir l'espace, une riche effusion, épanchée de l'horizon invisible, par-dessus les falaises de calcaire qui masquent à tout le Mzab le coucher du soleil. A présent, tout le ciel en est coloré, et, sur les franges lisses des palmes, vient luire vaguement du rose.

Et quand, au retour, nous retrouvons les deux étangs, ce ton divin les emplit encore, plus intense en son reflet, parmi des images, noires maintenant, d'aloès et de dattiers retournés. Des martinets tournoient en criant, ivres de la splendeur du crépuscule.

Presque chaque jour, je revenais à ces jardins, plus souvent, le soir, à la même heure merveilleuse ; quelquefois le matin, avant la chaleur. Le lieu n'est jamais désert : des gazouillis, des roucoulements, des murmures ne cessent d'y revenir, parmi les bruits d'eaux courantes, avec des ombres d'ailes glissant sur les grands bouquets vernissés. On y voit le luisant merle, le splendide « chasseur d'Afrique », le favorable oiseau noir et blanc que les Arabes appellent Bou-Bechir, « le père aux bonnes nouvelles ». On n'y voit pas les colombes, mais leur tendre rumeur rythmée fait comme une basse continuelle à tous les ramages.

Les humains, non plus, n'apparaissaient pas, mais j'entendais leurs voix qui chantaient sous les plafonds de verdure : des jardiniers, grimpés au cœur des beaux panaches, parmi ces grappes de grains, pâles comme du riz, qui sont les fleurs, et plus tard se changent en mielleux régimes. Leur clameur, timbrée, modulée comme celle du mouedden, s'espaçait sous les feuillages, appelant la bénédiction de Dieu sur le mystère ; les mêmes notes que j'avais déjà écoutées dans les vergers de Laghouat et de Figuig, si longues, si religieuses, extatiquement tenues, où revient s'exhaler le nom d'Allah...

En avril, aux jardins enchantés du désert, la voix de l'homme est partout dans les palmiers comme celle de l'amoureuse tourterelle. Est-ce dans un tel jardin que fut rêvé le voluptueux cantique de la Bible?

— *Surge, amica mea... Flores apparuerunt, vox turturis audita est...*

***

Quelquefois, le soir, je me sentais un peu excédé du silence, du rigorisme et des immobilités mzabites. Au bordj, les frémissantes étoiles, par-dessus les noirs écrans des clôtures, ne me proposaient rien de rassurant, accroissaient au contraire l'impression de solitude.

J'allais jusqu'à la poterne, et, de là, plutôt que ces muets éclats de l'univers, je regardais par en bas les deux lumières humaines d'où commence à monter, vers neuf heures, un petit bruit de musique, le plus frêle grattement de cordes par-dessus des pulsations cadencées de tambourins. Alentour, sous la poussière sidérale, il n'y avait que l'obscurité. Pas un feu dans Ghardaïa, dont se révélait à peine la silhouette vaporeuse. Dans l'évanouissement de toutes choses, ces deux points lumineux, ce faible battement nerveux, disant l'âme arabe vivante et palpitante en un point de la vaste nuit, prenaient une valeur extraordinaire. Alors je n'y tenais plus, et, par la longue rampe de pierre, je descendais vers le lieu de plaisir « où va qui veut aller au feu de l'enfer ».

Tout en bas, on se trouvait à l'entrée de Ghardaïa, tout près du faubourg qui fait hernie hors de la muraille. De la ville on ne voyait qu'une masse obscure. Un pauvre café s'ouvrait là, plein d'une foule pâle, épanchant dans la nuit, avec les violents rayons de l'acétylène, l'étrange, convulsive musique qui, soudain, nous emporte au cœur d'une humanité différente. Dans cette clarté, une pâle ruelle apparaissait vaguement; à côté commencent les sables, où s'espaçaient des ombres de dattiers.

Je croyais reconnaître cette faible, inexplicable odeur qui monte, la nuit, de la terre d'Afrique. Elle me rendait ce soir lointain de Port-Saïd, où tournant le dos à l'illumination de l'abominable ville, et arrivant au silence du désert, je l'ai respirée pour la première fois.

Il n'y avait pas besoin, pour se sentir en société, d'entrer au lieu de perdition. Sans risquer son âme, on pouvait goûter l'ivresse des musiques. De vertueux Mzabites en profitaient. Adossés à un petit talus, ou bien par terre, sur le sable, les flâneurs s'espaçaient, formes blanches plus ou moins éclairées ou fondues dans la nuit. Parmi eux, je retrouvais quelques

personnages de connaissance; entre autres, l'important caïd de Melika, que sa richesse, ses hautes fonctions n'empêchent pas de venir là, démocratiquement, s'asseoir comme tout le monde. Près de lui, le jeudi soir, on avait chance de rencontrer son confrère, le caïd d'El-Ateuf, accouru sur sa mule, au long de l'oued, de sa petite ville à deux lieues en aval, pour le marché du lendemain : un quinquagénaire de petite taille, aux yeux sagaces, à la bouche fine, dans sa barbe grise bien taillée. L'un et l'autre se tenaient assis sur un muret, modestement, sans bouger, sans s'abandonner, comme il convient à des bourgeois de leur dignité. Les salutations, les mots d'accueil étaient brefs. L'ardente musique saharienne ne laisse point parler. C'est une griserie que jettent les instruments et les voix : frémissement sonore de cordes, battement sourd à contre-temps, rapide, spasmodique mélopée dont le thème revient toujours et ne se laisse jamais saisir. Ils étaient un rang de musiciens et de chanteurs sur le banc de chaux, à l'entrée du café : de maigres hommes du sud, en lourds manteaux, le visage séché, la tête, sous la noble couronne de cordes, enveloppée de voiles plus épais que ceux des Mzabites.

Avec une ferveur incroyable, des palpitations de la glotte, d'étranges, d'insistantes cadences, deux d'entre eux chantaient par couplets alternés la geste d'un miraculeux marabout de Ouargla.

Je me rappelle un tirailleur indigène que leur passion, à certains moments, semblait envahir. Cet homme, ordonnance d'un officier, était, un jour, venu me parler au bordj. Il allait finir son temps de service, et, vantant ses talents de cuisinier, il tâchait à me persuader de l'emmener à Paris. Il disait : « Paname ». Tout son français s'émaillait d'un étonnant argot, appris, j'imagine, des Joyeux, et destiné à le montrer proche de nous, vraiment digne du monde auquel il aspirait...

Mais qu'il en était loin, en ces minutes où la musique de sa race le prenait! A côté de moi, il ne parlait plus, dodelinait de la tête, à l'hypnotisante cadence (toujours sur le temps faible) des coups de tambourin. Parfois une phrase, après un nerveux battement, — un palpitant, insistant débat, — se fixait, comme tétanisée, en une longue tenue. Ce paroxysme tombait d'une saccade, et tout finissait en de lentes notes exhalées et répétées comme un soupir. Mon voisin alors semblait n'y plus tenir. Sa tête se penchait sur son épaule et sa bouche s'ouvrait, lais-

sant passer un *ah!* prolongé, profond, de délivrance et de volupté.

Ces chanteurs avaient des concurrents. Il suffisait de s'éloigner un peu, d'entrer dans le corridor blanc qui s'ouvre à côté pour entendre battre et glapir un autre concert. Point de voix cette fois; rien que la percussion des tympanons, et l'aigre timbre des rhaïtas.

Sous des voûtes basses, d'où pendent deux lampes, ils sont bien cent cinquante qui se serrent, masse épaisse, couleur de laine et de poussière, d'où sortent les arides visages. Le fond s'éclaire mal, mais, dans la pénombre, on devine le feu des yeux fixés sur la danseuse qui palpite, qui ondoie dans le centre de lumière, mouche splendide que fascine une flamme, et dont la robe se mordore, jette des reflets d'un vert aphrodisiaque.

Deux tambourineurs, assis sur leurs talons, face au public; mais ils m'apparaissent de profil... Ceux-là semblent insensibles. Leur teint est obscur; mais rien de nègre dans les traits si durs, si aigus, presque farouches. Des mines de méchants diables. L'un d'eux a tourné de côté, vers moi, un œil d'un blanc jaune où nage, se dilue le noir de la prunelle, et cet oblique regard m'inquiète un peu par sa fixité. Sur les cerceaux tendus de peau blanche, qu'ils tiennent à bout de bras, ils tapent à coups sourds et violents; sur leurs poings gauches, on voit danser les deux tambours.

Le sonneur de rhaïta est debout, en avant, dans l'intervalle que laissent les deux travées de bancs chargés de spectateurs. Il est jeune, de figure claire, fine et rêveuse. La tête haute, presque rejetée en arrière, les paupières fermées comme dans une passion, il souffle dans son roseau, et cette vibrante mélopée, c'est proprement un charme, — *carmen*, — une magie sonore, jetée à la Naïlia, et qui la retient là, prisonnière, envahie, habitée par une mystérieuse puissance. Un esprit remue son corps, ses membres, de profondes ondes rythmiques. Elles passent, coupées d'arrêts soudains, cependant que sa face renversée, ses yeux clos comme ceux du musicien semblent dormir, ne rien connaître de cette possession. Par moments, l'homme avance à petits pas légers dans l'espèce d'allée vide entre les deux masses du public, et, devant lui, elle recule, ployant, fléchissant en arrière, des reins et des genoux. Et tou-

jours, par accès successifs, qu'interrompent les silences cadencés de l'incantation, recommencent lentement de rouler ses bras, ses seins, ses hanches. Tour à tour, le *numen*, l'Eros africain, la soulève et la laisse retomber. De temps en temps, une suite de périodes atteint son terme; une crise se dénoue : la spasmodique sonnerie se détend, faiblit : ce n'est plus qu'un murmure, une succession de notes rapides, coulantes, — la dernière d'une douceur infinie, prolongée comme une extase. A ce moment, la Naïlia, pâmée, n'est plus traversée que d'un long tremblement qui passe dans ses bras. Seules, les petites mains dansent encore, voltigent plutôt, comme des ailes affolées au bout de ces bras ouverts, des épais bracelets qui scintillent.

Alentour, il n'y a que les rangs et les rangs pressés de mâles, les hommes brûlants et brûlés du désert, venus, derrière leurs chameaux, dans leurs lourds et terreux burnous pour le marché du vendredi. Gravité religieuse comme devant un rite, un mystère. Aucun ne parle, aucun ne bouge : elle danse dans l'effluve viril, dans la fauve exhalaison de ces nomades, « ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle »...

Au bout de la salle, un maigre *khaouadji* nous tournait le dos, affairé à son étrange et compliqué fourneau de faïence. On eût dit un nécroman célébrant une messe noire.

On était là, dans la vieille Afrique orgiaque, bien loin des pâles clercs qui hantent les silencieux couloirs de la haute ville, et ne laissent pas « le peuple de Dieu » se mêler aux abominations païennes.

HORS DU MZAB

2 mai. — A midi, je suis monté jusqu'au plateau supérieur. Je voulais revoir ce que, dans le grand ravin, parmi les jardins, les villas, au sein de l'humanité mzabite, je me suis efforcé souvent de me rappeler : là-haut, l'infini saharien, l'Océan figé, déployant par delà tout horizon ses vides.

Je grimpais au-dessus du bordj, face au sud, accompagné de ma seule ombre, une ombre ramassée près de mon talon, insolite en son raccourci méridien. La dure pierraille répercutait la douche de feu solaire, obligeant les yeux à se fermer presque, à ne voir du sol que juste assez pour poser le pied sans trébucher dans les cailloux.

Rien d'extraordinaire, d'ailleurs, dans cette grimpée, sinon, peut-être, le choix du moment, et qu'elle ne menait à rien. Simplement, on savait qu'on tournait le dos au lieu habité par la vie, que devant soi il n'y avait plus rien que d'inhumain et d'immuable.

Mais, comme je croyais atteindre enfin au bord du plateau, un dernier vestige de l'homme apparut sur une dernière pente: une petite tour de pierre sèche, un fortin français, bien inutile, abandonné aujourd'hui, d'où la vue doit atteindre encore le haut de Ghardaïa, enfiler vers la Daya et vers Bou-Noura les lointains de l'oued Mzab.

Cent mètres de plus, et la montée cessant, j'étais vraiment sorti du canyon, et je retrouvais l'étendue planétaire : à perte de vue, un monde mort et lumineux comme la Lune, un pays sans limites, sans ombres, sans autre détail que les plis, les saillies de la pierre et du terrain. Dans les lointains, cela s'évanouissait en des tons si légers, si aériens qu'ils ne semblaient plus appartenir à la matière. A cette distance, on ne distinguait plus de formes; les *gour*, les vagues successives de pierre perdaient leurs bases, leurs lignes, ne se révélaient dans la profondeur ardente qu'à d'incertains reflets, à des miroitements, — lueurs d'améthyste et de rubis très clair. Au sud, où l'espace, par en bas, s'emplissait d'une espèce de flamme rose, les derniers plans étaient comme volatilisés. Tout finissait, par là, en de pures inanités, comme celles où le ciel et la mer se confondent, souvent, le matin, dans les régions d'excessive lumière.

Splendeur et pureté, éternité de ce morceau d'astre où la vie n'a pas mis sa moisissure.

Je fis encore quelques pas, et, quand je me retournai, les lèvres du grand ravin s'étaient refermées derrière moi. Je me trouvais seul au centre de l'immensité circulaire. Le Mzab, ses étranges cités pointues comme des fourmilières, ses oasis, son humanité, tout avait disparu comme un rêve. Hors de la fosse, il n'y avait plus sous le soleil de midi que le désert, le silence, et les tremblements de l'air brûlant...

ANDRÉ CHEVRILLON.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

RAINER-MARIA RILKE ET RODIN[1]

« Seigneur, donne à chacun sa mort, sa mort à lui, une mort qui vraiment sorte du fond de notre vie... Car nous ne sommes, nous autres mortels, que l'écorce et la feuille : la grande Mort que chacun porte en soi, voilà le fruit auquel ici-bas tout aspire. »

Cette prière émouvante, comment ne pas s'en souvenir en parlant du poète qui vient de nous quitter? J'étais loin de me douter, il y a quelques mois, en écrivant son nom dans une de ces chroniques, que déjà je parlais d'une ombre. Il ne lui restait plus que quelques jours à vivre. A-t-il eu du moins cette mort qu'il souhaitait, qu'il considérait de loin comme le sacrement de la vie? Comment la noire visiteuse s'est-elle présentée au solitaire de Muzot, dans la tour où le pieux rêveur s'était retiré pour l'attendre et avait donné rendez-vous à la mystérieuse amante? Comment se passèrent ses derniers jours dans ce deuil d'extrême fin d'automne, dans ces hautes vallées du

(1) R. M. Rilke, *Auguste Rodin*, 1 vol. in-8. Insel Verlag, Leipzig. — Poésies : *Buch der Bilder*, 1902, *Stunden-Buch*, 1903, *Neue Gedichte*, 1905-1907, *Requiem*, 1909, *Sonnette an Orpheus*, 1922, *Duienese Elegien*, 1923. — *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, trad. de Maurice Betz, Paris, Émile-Paul, 1926. Cf. Robert Faesi, *R.-M. Rilke*, Amalthea Verlag, Zurich-Vienne; Geneviève Bianquis, *La poésie autrichienne de Hofmannsthal à Rilke*, Paris, 1926. — Rilke était né à Prague en 1875. Depuis l'âge de vingt-cinq ans, il ne vivait plus en Autriche. Il s'est tu pendant toute la guerre. Il ne lui est jamais échappé un mot contre la France, où il n'avait que des amis : voir dans les *Cahiers du mois* d'octobre 1926, l'*Hommage à Rilke*, et une page précieuse des *Incidences*, d'André Gide.

Valais où il terminait son exil et quel fut le témoin de ces moments suprêmes, qu'il avait voulu dérober, comme on cache aux regards les premières heures du bonheur?

Pourtant, nous devions le deviner : ce frisson de la mort, qui baigne l'œuvre de Rilke, est la marque des êtres qui ne sont pas ici pour longtemps. De tous les poètes modernes, le poète du *Livre d'heures* est celui qui a le plus vécu dans l'ombre de la mort. Son œuvre n'est qu'un art de mourir, comme on disait au moyen âge. Personne n'a égalé la douloureuse finesse de ces images de la mort, depuis la jeune amie du *Requiem*, « morte de l'antique mort des pâles accouchées, dont les entrailles blessées ne voulaient plus guérir, n'arrivaient plus à se refermer », jusqu'à ce jeune aïeul du temps de Wallenstein, presque un enfant, le cornette Rilke, tué à dix-huit ans, à sa première bataille, au lendemain de sa première nuit d'amour.

Oui, cette obsession de la mort est partout dans l'œuvre de Rilke. Il suffit d'ouvrir son roman, *les Cahiers de Malte Laurids Brigge* : dès la première ligne, on est saisi par ce froid de caveau et ce vent d'outre-tombe. Et, tout le long du livre, quel répertoire funèbre, quelle diversité d'agonies! Il n'y en a pas deux qui se ressemblent : chacune est quelque chose d'unique, une chose qui ne se répète jamais, qui arrive à chacun d'une manière inouïe, d'une manière que le poète ne se lasse pas d'observer avec la même curiosité que d'autres portent dans l'analyse des passions de l'amour. Que de morts dans ces *Cahiers de Malte!* le père, la mère et le grand père et la grand mère, et surtout le chambellan Brigge, qui pendant sept semaines remplit le château d'Unterklostern d'une voix que personne ne connaissait, une voix de taureau qui n'était pas la sienne, mais celle de la mort puissante qui gonflait, possédait sa carcasse tourmentée ; mort de la douce Christine Brahe et de la jeune Ingeborg, mort d'un chien, mort d'une jeune fille, dans un tramway, à Naples : « Elle était assise sur la banquette en face de moi, et mourut... », — morts anonymes à l'Hôtel Dieu, et je ne sais combien de morts célèbres, Christian IV, Charles VI, Charles le Téméraire, saint Jean de Dieu, Félix Arvers... Ce livre roule des morts comme le Styx autour de Dante, dans le tableau de Delacroix. Et chacune de ces morts est une mort particulière, une attitude, un geste distinct, une chose différente de toutes les autres. Jamais on n'a formé un pareil musée

de la mort, ni usé d'une pareille méthode pour guetter la grande épouvante et se familiariser avec elle, depuis les *Danses macabres* et les vignettes du vieil Holbein des *Simulacres de la mort*.

Il était, avec Stefan George, le premier lyrique de l'Allemagne, l'un des plus purs qu'il y ait eu dans la langue de Novalis, le dernier rossignol de la vieille Germanie, l'oiseau de la forêt qui s'étendait jadis au centre de l'Europe comme une nappe de nuit et de musique et dont furent amoureux les Michelet et les Barrès. Il m'est bien difficile de résumer en quelques pages, dans le court espace d'une chronique, les traits d'une sensibilité si raffinée et si complexe. La remarquable étude de Mlle Bianquis rend d'ailleurs ce travail à peu près inutile, et chacun peut lire, dans la version de M. Maurice Betz, ces admirables *Cahiers de Malte*, qui demeurent, sous leur forme légèrement transposée, le document le plus précieux et le plus intime des portraits. Seule désormais la publication de quelques nouveaux fragments, et surtout celle de la correspondance du poète, pourra jeter sur sa vie quelque lueur inédite. Je me borne à un épisode, qui est de nature à éclairer cette charmante et brève existence; peut-être ce récit fera-t-il rêver, et rendra-t-il à la fois plus chère et plus regrettable l'ombre de Rainer-Maria Rilke.

Il y a souvent dans la vie des poètes lyriques une rencontre, un événement fortuit en apparence, un instant providentiel d'où dépend la destinée : c'est l'instant de la Grâce, où le poète naît à la grande poésie. Dans la plupart des cas, cet instant date d'une femme. Nous célébrons au bout de six cents ans ce matin de printemps où Laure apparut à Pétrarque. Elvire meurt, et la poésie du XIXe siècle est changée. Rilke est un des rares poètes à peu près étrangers à cette commune fièvre et à cette vulgaire émotion de l'amour : sa poésie ne doit rien au trouble du désir. Aucune des pièces qu'il a écrites ne porte le nom d'une bien-aimée. La grande aventure de sa vie est tout intellectuelle : c'est l'histoire d'une amitié et d'une admiration, une histoire où les sens n'ont, pour une fois, aucune part, sa rencontre avec le génie et c'est cette histoire que je voudrais tenter de raconter ici.

Quand Rainer-Maria Rilke arriva à Paris, au début de 1903, il avait derrière lui, à l'âge de vingt-sept ans, un long cycle d'existence ; déjà il avait consumé la moitié de sa vie. Il por-

tait dans ses veines ce détachement mortel, ce sentiment de démission qui est propre aux fins de races : il était le « dernier », l'extrême fleur d'un sang las et d'une sève épuisée. On dirait que dans leur long passé de telles âmes, avant de naître, ont déjà connu la somme des expériences et qu'il ne leur reste plus que le domaine du songe. Il y avait en lui je ne sais quelle ardeur et quel dégoût de vivre, cette satiété qui a goûté d'avance à toutes les joies du monde et n'en peut plus souffrir l'importune réalité, ce sentiment d'exil qui gémit avec une détresse parfois si déchirante sous l'archet du tzigane. Il était né à Prague et sentait l'amertume de la patrie déchue. « C'est tchèque, c'est si triste! » écrit-il quelque part dans une nouvelle d'adolescence. Il voyagea de bonne heure, tantôt à Venise, à Florence, tantôt aux landes de la Sprée, à Worspswede, le petit Barbizon allemand, où une colonie de peintres formulait une poésie de ciels pâles et d'horizons mélancoliques, surtout au Danemark, pays de vieux arbres, de manoirs et de contes de fées : beaucoup de ses poésies nous transportent là-bas, sur quelque rêveuse terrasse d'un vieux parc au bord d'un étang, et c'est encore là qu'il imagine son Malte, cet autre Hamlet qui lui ressemble comme un frère, cet enfant rétractile, craintif, qui joue à la petite fille et dont la mère, dans sa terreur d'avaler des épingles, ne mangeait que des choses passées par un tamis.

Mais la grande impression de sa vie, c'était un séjour fait à Moscou pendant l'année 1902. C'était alors le grand moment de la « vague russe » ; Tolstoï vivait encore, et le jeune homme eut le bonheur d'approcher le patriarche. Mais c'est la Russie elle-même dont le charme le conquit. Peut-être y avait-il en lui quelque goutte de sang slave : à peine à Moscou depuis deux jours, il s'y croyait depuis toute la vie. Il reconnaissait la patrie. Les livres qu'il écrivit alors, les poèmes du *Livre d'images* et ceux du *Livre d'heures*, plus encore les charmantes *Histoires du Bon Dieu*, sont tous remplis de cette singulière religion sentimentale, de cette fraternité qui semblait respirer là-bas entre toutes les créatures. C'était le pays le moins formaliste, le plus vierge, le plus jeune de cœur, où le moindre paysan, dans le calme de son village, possédait un trésor de sagesse et de chansons, le pays où l'on parle au tzar comme on s'adresse à Dieu, en l'appelant « Petit Père », le pays qui « touche au

divin », comme on dit d'un royaume qu'il est voisin d'un autre. Je craindrais, en les résumant, de déflorer ces contes, ces *Maerchen*, quelquefois d'une grande beauté (*Comment la fraude pénétra en Russie, Comment le vieux Timoféï expira en chantant*), parfois aussi, il faut en convenir, d'une naïveté un peu mièvre et qui prête à sourire, *l'Histoire du dé à coudre qui devint le bon Dieu*.

J'avais en ce temps-là un ami qui m'écrivait toujours en terminant ses lettres : « Courage et créons Dieu ! » Cette formule m'étonnait. Je pensais que le Créateur avait pris les devants et qu'il fallait l'entendre de l'avènement de son Royaume. Il me semble qu'il y a parfois dans le mysticisme des premières œuvres de Rilke quelque chose d'un peu flottant, qui se dissimule assez mal sous un nuage de métaphores. Je renonce à traduire ces poèmes, qui se perdent dans une brume d'images étincelantes, où Dieu est tantôt « la page blanche où tout peut naître encore », tantôt la chose la plus pauvre, la plus intérieure, cachée au secret de l'âme « comme la mélodie injouée aux cordes de la lyre ». Ce qu'on discerne de plus saisissable à travers cette vapeur, c'est une disposition tendre, une ingénuité, un Dieu du cœur, sensible aux enfants et aux humbles, une sorte de christianisme réduit à quelques données de douceur, de paix, de renoncement, à peu près le contraire de la morale de Nietzsche, et qui se résume dans un hymne au Petit Pauvre d'Assise, « de toutes les créatures la plus candide et la plus tendre, un homme qui eut au cœur un éternel printemps, le frère brun du rossignol, tout amour, tout émerveillement et tout extase devant la vie ».

C'est alors que le jeune étranger arriva à Paris, et que le ciel le mit sur le chemin d'un grand homme. J'ignore par quelle suite de circonstances le poète du *Livre d'heures* fut mis en rapports avec Rodin. Ses biographes ne nous l'ont pas dit, et je n'ai rien trouvé non plus dans ses ouvrages. Rodin n'était, d'ailleurs, nullement inaccessible; sa porte était toujours ouverte, surtout aux étrangers, qui constituaient encore sa principale clientèle. Le jeune homme n'eut donc aucune peine à se faire présenter; peut-être qu'un ami commun l'avait adressé au sculpteur pour remplir auprès de lui les fonctions de secrétaire. Je me souviens que Rodin, lorsque je le connus quelques années plus tard, parlait parfois d'un certain *Rilk*, le

poète « allemand », qui lui avait dédié des vers; il en était flatté; mais ce nom ne me disait rien; j'ignorais les *Cahiers de Malte*, dont les premiers fragments ne parurent qu'en 1911 dans la *Nouvelle Revue française*.

Rilke ne demeura que peu de temps chez le maître; Rodin changeait souvent de secrétaires. Le vieux Prospero sut-il jamais quel Ariel, quel génie de l'air il avait eu à son service? Mais pour celui-ci, la rencontre n'en fut pas moins providentielle. Quand on lit les beaux contes des *Histoires du bon Dieu*, on est tout étonné d'y voir comme un pressentiment. C'est l'histoire de *Celui qui écoutait les pierres*, qui est l'histoire de Michel-Ange. C'est encore le joli conte, la *Légende des mains du bon Dieu*, charmante broderie « en marge » de la Genèse : comme le Créateur s'affaire à son chef-d'œuvre, voilà qu'un petit oiseau lui donne une distraction, l'homme s'échappe de ses mains (il était si impatient de vivre), et c'est pourquoi la création demeure inachevée; nous sommes toujours le septième jour. Quand Dieu revint à lui, l'homme était déjà habillé, et Dieu ne reconnaît plus son ouvrage : il ne l'a vu que déguisé. N'étaient les poètes, les artistes, les pauvres, les enfants, qui montrent la nature dans sa simplicité, le Seigneur ne saurait rien de la race d'Adam : c'est pour cela que l'art existe, afin de montrer au ciel la beauté toute nue. On retrouve ce thème dans une page du *Rodin*.

A la date dont je parle, Rodin, âgé de soixante ans, avait à peu près achevé toute son œuvre, à laquelle il ne devait plus guère ajouter que quelques bustes. Des grands rêves qui l'avaient hanté, il ne restait devant lui que sa tour du Travail, monument gigantesque dont il parlait toujours, et qu'il savait bien qu'il ne l'entreprendrait jamais. On en voyait chez lui un petit modèle en plâtre, spirale où se mêlaient l'escalier de Chambord et la colonne Trajane. En fait, le grand sculpteur n'était qu'à demi la dupe de ce colossal enfantillage. Il se reposait sur sa gloire, sur une multitude de groupes et de figures qu'il avait mis au monde en vingt ans de prodigieux travail, et ne s'occupait plus que des notes qu'il prenait pour son livre des *Cathédrales*, de ses collections qu'il ne cessait d'accroître et de ces milliers de dessins où il captait au jour le jour, pour des fresques futures, les délices de la vie prête à lui échapper.

Rilke a écrit sur Rodin deux études, qui font ensemble une

centaine de pages : un essai publié en 1903, et une conférence qui date de 1907. Rien de moins anecdotique, de plus éloigné du commérage et de ce commun proverbe qu'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre. Rilke avait l'âme trop belle pour s'abaisser à triompher des faiblesses du génie. Son Rodin est déjà celui de la légende, une sorte de demi-dieu, « avec sa barbe de fleuve et sa face de prophète », composé de l'esprit du ciel et du génie de la terre. Ce pouvoir visionnaire, que Rodin partage avec un Titien, cette puissance « d'élever l'éphémère à l'impérissable » et de « dégager d'une figure contemporaine une part d'éternel », ce don de la grandeur qui simplifie les choses, « comme on tient un objet à contre-jour devant le ciel, afin d'en mieux saisir la forme », le poète l'applique à son modèle. Il le traite comme Rodin lui-même avait traité Victor Hugo, de sorte que « les figures des songes qui l'assaillent semblent les voix intérieures et les formes de sa solitude, et que l'ensemble du monument prend l'apparence d'un être naturel, d'un rocher fantastique au milieu de la mer, où la fable croit discerner une silhouette engourdie... »

Tout cet essai éclate de beautés. C'est plein de pages merveilleuses sur l'enfance du génie, les rêveries de l'adolescent au Louvre, dans ces galeries des antiques, « peuplées de blancheurs qui font songer à l'azur du Midi et à l'écume de la mer », sur la Victoire de Samothrace, « immortel élan de la jeunesse qui vole aux bras de l'amour et qui conserve dans ses voiles le souffle du vent grec et l'ivresse de l'espace », sur la sculpture du moyen âge et la faune des cathédrales, ces corbeaux de pierre qui tournoient là-haut avec des cris « assourdis par les cloches », et ces oiseaux des balustrades, « tels qu'un vol d'oiseaux migrateurs, qui se seraient abattus là pour se reposer un siècle ou deux, jusqu'au moment de secouer leurs ailes et de poursuivre leur voyage ».

Personne n'écrira mieux sur certaines œuvres de Rodin, sur l'*Homme au nez cassé*, cette carte tragique de la douleur humaine, ravinée de rides et de sillons, qui racontent une histoire de malheur et de résignation; sur le *Saint Jean-Baptiste*, ce terrible bipède, planté en terre « comme une fourche à manche de bois »; les pages sur la beauté moderne, sur la sensibilité répandue dans tout le corps, sur le perfectionnement

de la machine humaine comme machine à sentir, comme outil de passion, de drame et de plaisir, sur cette hyperesthésie de la forme et de l'épiderme, et sur le pathétique du « morceau » chez Rodin; les pages sur l'emploi du modelé et de l'atmosphère, sur la sculpture du jour et de l'ombre, sur l'art de l'enveloppe et du clair-obscur, forment un portrait artistique qu'on ne pourra guère surpasser. A peine peut-on lui reprocher d'être un peu trop monté de ton. L'auteur s'excite un peu à propos de la *Porte de l'Enfer* et d'autres œuvres « littéraires ». Ce qu'il y a de mieux senti, c'est la lenteur de l'apprentissage et de la formation chez Rodin : l'artiste ne commence guère d'exister avant quarante ans. Ce long travail secret, cet apprentissage du génie, devait être pour Rilke une grande leçon.

L'essai de 1907 est beaucoup plus personnel. Ce n'est plus le Rodin d'un jeune enthousiaste et d'une coterie symboliste; c'est une figure à la fois plus pensive et plus naturelle, acquise par une longue et familière connaissance. Le jeune homme connaît maintenant les limites de son héros; il sait bien que Rodin a toujours échoué à faire un monument, et que du songe de sa vie ses œuvres les plus belles ne sont que les ruines. Le vieil enchanteur n'a réussi ni son *Faust*, ni son *Enfer*, ni sa *Légende des siècles*. Et cependant, qu'importe ! Il n'en est pas moins l'enchanteur, un des magiciens de la forme, celui qui a tiré peut-être de ce vieil instrument humain le plus d'angoisses, de râles, de grâce ou de volupté.

A ce moment, aux heures penchantes de sa vie, le majestueux vieillard offrait un spectacle magnifique. Personne ne donnait comme lui l'impression de la sérénité. Ce qu'il avait eu d'âpreté, de violence un peu âcre, s'était adouci avec le temps, mûri et aoûté. Sa personne puissante respirait un tel charme d'apaisement et de douceur, que quand il était là, et qu'il parlait presque tout bas, pour ne pas troubler le silence, « on eût dit qu'il venait de passer une femme ».

Le portrait que trace Rilke, le récit qu'il nous fait d'une journée de Rodin, seraient à citer tout entiers. Je retrouve, à les lire, ce que nous éprouvions sans le savoir auprès du maître, cette mansuétude, « cette bonté d'un long jour d'été ». Je retrouve ses propos, ses paroles si simples, jamais exagérées, empreintes d'une adoration émue devant la vie : « La vie, cette merveille ! » comme il disait avec ravissement. Longtemps il

avait souffert d'être privé de la campagne. La première chose qu'il fit, dès qu'il se vit assez riche, fut d'acheter la villa de Meudon, auprès du viaduc, sur un promontoire d'où il découvrait la boucle de la Seine, depuis le Point-du-Jour jusqu'aux collines boisées de Saint-Cloud et de Saint-Germain. Tous les matins, levé de bonne heure, il commençait sa journée par une promenade aux bois des alentours, tantôt à l'étang de Villebon, tantôt jusqu'aux jardins de Versailles ou de Marly. Il allait faire sa cour à la nature. Tout l'intéressait, la plante, l'animal, un champignon, jusqu'à l'insecte, jusqu'à l'infiniment petit; chaque fleurette lui faisait des signes d'intelligence. Partout il reconnaissait les lois universelles. De ces courses matinales, il revenait rafraîchi, « comme s'il avait de bonnes nouvelles », et il s'approchait d'une ébauche, qu'il développait délicatement de ses linges mouillés, « comme s'il lui rapportait des champs une surprise ».

Cette vie si peu mondaine, si retirée, sans luxe, cette vie d'ouvrier, passée « comme une journée de travail », est le grand enseignement que Rilke recueillit du maître. Voilà comment vivaient ces grands hommes, dont s'occupait tout ce qui pense, un Puvis, un Degas, un Renoir, un Monet, un Gauguin ! C'est à ce prix que ces solitaires avaient renouvelé leur art. Une chose s'imposait dès lors aux réflexions du poète, l'importance de la forme, la souveraineté du style. L'expression, en art, est le seul absolu. A force de voir Rodin au travail, d'assister à la lente gésine de ses œuvres, de le voir accumuler études sur études, ébauches sur ébauches, combiner et choisir entre cent expressions diverses, avant d'arriver à la forme unique, définitive; à force de l'entendre répéter ses démonstrations sur la nature et les chefs-d'œuvre, le jeune homme entrevit ce qu'est le monde de l'art. « Il n'y a pas de génie, il n'y a pas d'inspiration, il n'y a que le travail », c'était une des maximes de cet homme de génie. Et son mot, en guise de bonjour:

— Avez-vous bien travaillé?

Comme si le reste allait de soi, et le bonheur par-dessus le marché. Bonheur exigeant, du reste, et qui veut, comme toute grande idée, lutte opiniâtre et durs sacrifices; Rodin parlait de son art comme d'une religion. « Une fois, disait-il, en lisant l'*Imitation*, surtout le troisième livre, j'ai fait cette expérience :

je remplaçais partout le mot : Jésus par le mot : sculpture, et tout le texte demeurait vrai et gardait tout son poids. »

On sourit, et pourtant cette règle d'ascétisme, ce détachement de soi, cette humilité, cette soumission à l'objet ne sont pas moins des règles du beau que des conditions de la sainteté. Cézanne refusant d'assister à l'enterrement de sa mère, pour ne pas perdre deux heures de travail, ce trait féroce comme ceux qu'on trouve dans certaines vies de saints, fut pour Rilke un un trait de feu. On mesure là le degré d'isolement, de scandale, cette possession et ce tourment du beau, qui domine ces vies d'artistes. Mais en Rodin Rilke admirait une créature plus harmonieuse et plus puissante, qui se donnait la patience d' « avoir le temps » comme la nature, et de produire comme elle.

De cette forte école, le poète sortit transformé. Le double recueil de ses *Poésies nouvelles*, donné coup sur coup en 1905 et en 1907, marque un changement décisif. C'est un autre homme qui parle. Peut-être n'y retrouve-t-on pas l'abandon, la fluide effusion lyrique qui font du *Livre d'heures* un grand poème religieux; mais il y avait aussi dans ces pièces une monotonie fatigante, une redondance sentimentale qui touche à la fadeur et à la logomachie. Cette fois, le poète a appris que des vers de jeunesse signifient peu de chose. Il s'exerce à l'art de faire difficilement de beaux vers. Le sujet est rarement le *moi*, la pure émotion, le murmure des vents dans la lyre; presque toujours il y a un titre, un objet défini, un tableau. On reconnaît à chaque page l'influence de Rodin. On reconnaît jusqu'à son musée, aux pièces de sa collection, aux œuvres qu'il préférait, et que le poète s'efforce de traduire à son tour, luttant de précision avec le modelé; il apprend à circonscrire la forme dans un sonnet. Voici le *Torse d'Apollon archaïque* et voici l'*Artémis crétoise* : « Vent des collines, brise de la course des jeunes bêtes sauvages, n'est-ce pas ton souffle qui a dessiné la déesse? Tu colles sa tunique à ses seins de jeune vierge, semblables à l'avant-goût d'un fruit acide et ambigu. » Voici, dans l'admirable *Léda*, un groupe de Rodin ou Filarete; l'expression, chose rare chez ce poète si peu sensuel, prend ici la puissance d'un bas-relief païen. « L'oiseau approche, il se glisse sous la caresse d'une main de plus en plus languissante, et le dieu s'abandonne sur le corps bien-aimé.

Alors il éprouve l'orgueil de son plumage, et triomphe, cygne vainqueur, sur le sein de Léda. »

Tout le second volume des *Neue Gedichte* est dédié à Rodin : son inspiration y règne d'un bout à l'autre. Le grand artiste a ouvert à Rilke le monde de la nature et de la beauté antique ; c'est encore lui qui lui a fait comprendre le moyen âge. Il préparait alors son livre des *Cathédrales*. Sait-on que tout un poème sur Notre-Dame de Chartres, un poème dont nous n'avons pas l'équivalent en français, existe en allemand dans les vers de Rainer-Maria Rilke ? Elle y est tout entière, avec toute sa gloire, sa masse immense suspendue au-dessus des maisons basses de la petite ville et toutes les figures de ses portails, Adam et Ève, l'*Annonciation* et le *Magnificat*, et l'Ange du méridien à l'immuable sourire, extrait d'innombrables sourires, et le vol de ses flèches et la gloire de ses roses.

Et dans les *Cahiers de Malte*, c'est Paris, le Paris des pauvres, des rues noires, des maisons lépreuses, des quartiers populaires ; Paris, ses hôpitaux et ses bibliothèques, ses misères, ses jardins et ses souvenirs, et les ombres des grandes amoureuses, Héloïse, Aïssé, Lespinasse, Desbordes-Valmore... Je ne puis pas suivre plus loin la transformation suprême du poète, et la dernière étape de sa pensée telle qu'il la donne, sous une forme un peu sibylline, et comme à l'état de diamant, dans les noirs *Sonnets à Orphée* et dans les nobles *Élégies*. Il faudrait reconnaître dans ces œuvres énigmatiques, d'une forme dense, mallarméenne, un retour des pensées mystiques de la jeunesse. Il est permis de croire qu'à cette nouvelle métamorphose une influence française ne fut pas étrangère : le traducteur de Paul Valéry doit sans doute quelque chose de son rare symbolisme et de ses abstractions dernières au poète de la *Jeune Parque* et du *Cimetière marin*. Les derniers vers qu'il écrivit sont de jolis vers français, publiés dans ses derniers jours sous le titre de *Vergers*, et qu'il nous lançait gracieusement comme une guirlande, un pont de fleurs, un adieu par-delà le tombeau.

Je suis retourné rue Toullier, une rue froide et sombre d'hôtels et de garnis, dans le haut du quartier latin, où Rilke demeura longtemps ; dans un de ces hôtels fut composé cet émouvant journal de *Malte Laurids Brigge*. J'essaie de me figurer la personne furtive, l'être aérien, immatériel, de sensibilité exquise, qu'évoque ce livre inimitable : une figure légère,

rasant les murs, discrète, posant à peine, inquiète, toujours prête à se confondre avec la brume, à s'évanouir comme une fumée. Ce devait être une créature ravissante. Et voici que je trouve qu'il s'est dépeint lui-même dans une figure de Rodin, une figure du groupe des *Bourgeois de Calais*, qui est une méditation, un thrène devant la mort, — la figure du jeune homme qui « passe dans la vie ».

C'est le Passant. Il va, mais se retourne une dernière fois ; il ne se retourne point vers la patrie, ni vers la foule compatissante, ni vers ses compagnons de supplice : il se retourne sur lui-même. Le bras droit qui se lève, à demi replié, se balance et *fait le geste de laisser s'envoler un oiseau*. C'est l'adieu, l'adieu à l'inconnu, au bonheur qui n'est pas encore, au malheur désormais impuissant, l'adieu à tous les hommes qui vivent sur cette terre, à tous ceux qu'on a rencontrés, à tous les lendemains et les surlendemains, et à cette Mort elle-même, que l'on croyait bien loin, douce et tranquille, tapie au bout d'un très long avenir...

Cette figure, toute seule, debout, au fond d'un vieux jardin sombre, *serait le monument de toutes les morts prématurées.*

Mais est-il mort ? l'est-il beaucoup plus que lorsqu'il vivait parmi nous ? Il était si peu sur la terre. Il habitait un climat de la poésie pure, une région de tendresse, d'intelligence et de détachement, où les haines n'ont point de place, où l'on ne connaît que ce qui est digne d'amour, la beauté, la pitié. « Peut-être que les morts, dit-il, sont ceux qui se sont retirés à l'écart, afin de méditer sur la vie. » Son œuvre n'est point achevée. *Tote sind beschäftigt*, les morts ont tant à faire ! a-t-il écrit un jour aux derniers vers de son *Requiem*. Comme Orphée, le dieu en lambeaux, dont les membres ne sont qu'une chanson éparse, et dont la bouche ne cessait de murmurer : Eurydice ! puisse cette ombre charmante verser aux cœurs aigris les paroles qui apaisent et les mots qui consolent !

LOUIS GILLET.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LA GÉOLOGIE ET LA PIERRE PHILOSOPHALE

Dans toutes les théories scientifiques où l'on prétend remonter des effets aux causes, il intervient une partie physique et une partie métaphysique. Physiquement, nous observons les faits de notre mieux et nous les groupons avec méthode. Nous arrivons ainsi à un ensemble coordonné qui acquiert progressivement une sorte de certitude, dans la mesure où nous pouvons nous fier à nos sens (et spécialement à notre vue), par l'intermédiaire desquels nous connaissons ou concevons uniquement le monde sensible. Cette certitude nous suffit dans la pratique où il ne s'agit que de satisfaire des sensations, et notre répertoire de faits s'accroît chaque jour en assurant le progrès matériel dont s'enorgueillit l'humanité. Théoriquement, nous voulons faire mieux et nous prétendons aussi comprendre. A cet effet, nous généralisons, nous simplifions, nous choisissons, nous complétons, nous interprétons et cela devient de la métaphysique. Plus nous poussons loin dans cette voie, plus nous abandonnons le terrain relativement solide des faits concrets pour aborder les abstractions et leurs liens logiques. En admettant que notre point de départ soit exact, nous atteignons ainsi un autre ordre de certitude, limité de même par le doute que nous pouvons garder sur la valeur absolue de la raison humaine, comme tout à l'heure sur le témoignage contrôlé de nos sens. Mais les vérités métaphysiques, — même les plus rigoureusement déduites suivant les règles de l'algèbre, — ne

sauraient être vraies que si elles ont une base juste. Tout dépend en définitive des affirmations hypothétiques par lesquelles nous rattachons la logique à l'observation pour en déduire des conséquences. C'est pourquoi, dès que l'on arrive à parler constitution de la matière ou de l'énergie, continuité ou discontinuité, infini, relativité, etc., on voit le tourbillon des opinions humaines reprendre et abandonner depuis des milliers d'années les mêmes spéculations contradictoires.

Cette réflexion générale ne paraîtra pas, je l'espère, trop déplacée en tête d'un article dont le titre seul aurait indigné maint lecteur il y a cinquante ans et où un très ancien fervent de la transmutation (1) va exposer à ce sujet quelques idées personnelles, parfois bien aventureuses. L'adoption d'une théorie scientifique est un acte de foi, nécessaire pour agir et progresser, mais qui, philosophiquement, demande des réserves. Comme l'écrivait Renan, toute affirmation doit être accompagnée d'un peut-être. Ces peut-être subsistent même quand on envisage l'édifice si élégant et si merveilleusement agencé de l'atomisme moderne. A plus forte raison quand on dépasse délibérément le champ du connu pour aborder, comme nous allons le faire, le probable ou le possible.

Chacun sait, au moins en principe, ce qu'on entend par transmutation et quel problème ont cherché à résoudre sous ce nom les alchimistes. L'idée première, l'idée métaphysique est que la matière, une dans son essence (qu'elle se confonde ou non avec l'énergie), varie seulement dans sa forme. Si on l'admet, en remontant à la substance commune, comme on revient à la bifurcation de deux chemins après s'être trompé, on doit pouvoir plus ou moins difficilement passer d'une substance à une autre par une transmutation artificielle. Mais les alchimistes ne tentaient pas plus que nous cette opération au hasard. Ils étaient convaincus que la matière se présente, par elle-même, en voie de transmutation spontanée (et nous pensons volontiers comme eux), qu'elle tend vers la perfection (nous dirions aujourd'hui vers la stabilité dans l'équilibre) et que, par un agent approprié, dit pierre philosophale (ou champ électrique intense), on doit pouvoir accélérer cette évolution. Peu importe de préciser ici le rôle qu'ils attribuaient, dans cette

(1) Voir notamment un travail de 1882 sur Albert le Grand, publié en 1889 dans la *Revue Scientifique*.

constitution intime de la matière et dans ses apparences variables, aux quatre éléments et aux deux principes philosophiques des métaux, le soufre et le mercure, ou à l'influence des sept planètes conjuguées avec les sept métaux. Je passe de suite aux idées modernes qui ont permis la résurrection des espoirs alchimistes après une éclipse d'environ un siècle. Pendant un siècle, on a admis comme un dogme la persistance des éléments chimiques immuables et insécables à travers toutes les opérations physiques et chimiques et, par conséquent, l'impossibilité de les transmuter. Aujourd'hui, tout le monde recommence à chercher la pierre philosophale.

De ces idées modernes je me bornerai, d'ailleurs, à rappeler très grossièrement ce qui est indispensable à notre sujet géologique, c'est-à-dire à la chimie du temps et aux transmutations spontanées. Sur les transmutations artificiellement provoquées, je n'ai ici qu'un mot à dire, c'est que tous les résultats annoncés par Ramsay, Nagoaka et même Rutherford, apparaissent encore très contestables. Dans les conditions extrêmement subtiles où l'on est amené à opérer, les chimistes modernes les plus savants sont exposés, comme les alchimistes anciens, à introduire inconsciemment les traces infinitésimales de corps nouveaux qu'ils découvrent ensuite. Il n'en est pas de même, comme nous le verrons bientôt, quand on se borne à laisser agir la nature ou à constater les résultats obtenus par la géologie, en disposant ainsi au besoin de quelques millions ou milliards de siècles.

Notre conception actuelle de l'univers depuis l'infiniment grand jusqu'à l'infiniment petit exclut délibérément l'apparence relative à nos regards humains : l'apparence qui nous est familière et que nous considérons volontiers comme la seule réelle. Son énoncé succinct pourra donc paraître compliqué et bizarre à ceux qui ne se sont pas familiarisés peu à peu avec de telles idées. Mais elle n'est en résumé que la généralisation de ce que nous observons avec une précision spéciale par notre astronomie, en changeant démesurément les proportions dans le sens de la grandeur ou de la petitesse pour ne conserver que l'agencement. C'est tantôt le monde tel qu'il apparaîtrait à un géant, pour lequel un soleil serait un grain de poussière, et tantôt l'atome tel que croirait le voir un microbe ultramicroscopique. Amplifions démesurément notre échelle de grandeurs

pour l'adapter à la vision du géant! Ce géant n'arrivera pas à distinguer les uns des autres les myriades de soleils qui brillent dans notre ciel. Il ne verra pas entre eux d'intervalles. Le tout lui semblera une matière compacte et c'est par le raisonnement seul qu'il décomposera cette matière en une multitude d'atomes. Inversement, un microbe vivant à la surface d'un atome, comme nous sur notre globe terrestre, apercevrait dans son microcosme tout un firmament avec d'innombrables soleils enveloppés par les orbites de leurs planètes et le raisonnement seul l'amènerait à supposer que, pour un homme, ce firmament constellé peut donner l'illusion d'une matière compacte. Ensemble des univers, univers humain, système solaire, morceau de pierre, atome sont les degrés successifs d'une échelle qui n'a pas de raison logique pour connaître de limite dans un sens plus que dans l'autre.

Sans prétendre résumer correctement en vingt lignes la théorie atomique, précisons un peu ce qui concerne cette « matière » dont nous voulons étudier la transmutation et, par matière, entendons ici seulement ces corps simples que la chimie ordinaire sait depuis longtemps isoler, mais devant la substance immuable desquels elle s'arrête impuissante. Dans la matière à l'état de liberté représentée par un gaz, il circule sans cesse, avec des vitesses de plusieurs centaines de mètres par seconde, des myriades de molécules qui s'entrechoquent. D'après l'hypothèse d'Ampère et d'Avogadro, quel que soit le corps simple considéré à l'état gazeux, le nombre des molécules en mouvement reste le même à la même pression et à la même température, dans un volume déterminé Le poids d'un tel gaz est donc proportionnel au poids de chaque molécule, elle-même composée de un, deux, trois ou quatre atomes. Ainsi un récipient de onze litres, qui renferme un gramme d'hydrogène ou 16 grammes d'oxygène, contiendra des poids de chlore ou d'azote proportionnels aux poids de leurs molécules, donc proportionnels aux « poids atomiques » (poids ou masses des atomes) que nous allons voir intervenir dans toute notre théorie. Un centimètre cube de gaz peut contenir 20 millions de milliards de molécules semblables qui, chacune, sur un parcours d'un millimètre, reçoivent 10 000 chocs.

A son tour, cet atome d'un corps simple constitue un système solaire en miniature; et c'est ici que nous abordons le

domaine des transmutations. On nous représente l'atome comme englobant un noyau central, autour duquel tournent, ainsi que des planètes, avec des vitesses vertigineuses atteignant 20 000 kilomètres à la seconde, des multitudes d' « électrons », chargés d'une électricité négative de sens contraire à la sienne. Le noyau nous semble être une substance profonde presque impossible à atteindre dans nos essais de transmutation. Au contraire, le jeu des électrons est beaucoup plus superficiel. Ces électrons, de masse insignifiante, sont tous pareils, quel que soit l'élément chimique. Leur nombre peut varier dans une certaine mesure sans modifier l'individualité chimique du corps considéré, sans faire apparaître un nouveau corps simple.

En dehors de ces électrons fixés, il semble circuler constamment à travers l'espace des multitudes d'électrons vagabonds qui viennent modifier l'état physique. Ces électrons, lumineux ou électriques, sont des rudiments de matière, quelque chose d'intermédiaire entre la matière et l'énergie, une conception un peu vague et à la limite de la métaphysique. Mais ils agissent comme des corpuscules matériels. C'est pourquoi la lumière, formée de tels électrons, est déviée par l'attraction des astres. C'est pourquoi aussi un apport de matière lumineuse peut arriver du soleil sur les corps qui reçoivent son rayonnement. C'est pourquoi, enfin, on constate des transmutations que l'on explique par le départ ou l'apport de semblables particules dans des conditions appropriées. On n'a pas vu le plomb se changer en or comme l'espéraient les alchimistes; mais on a vu le radium produire de l'hélium.

L'observation de telles transmutations spontanées, auxquelles nous sommes ainsi amenés, a bouleversé il y a vingt-cinq ans nos idées scientifiques. Mais les cas indiscutables de ce phénomène étrange sont encore rares. Et même, à vrai dire, on n'a réellement constaté avec une précision absolue que cette transformation du radium, ou, plus exactement, des corps dits radioactifs. Il y a déjà une part d'hypothèse quand on assimile ces corps radioactifs à des êtres vivants se succédant de père en fils avec une durée de vie limitée : ce qui conduit à envisager les généalogies de l'uranium, du thorium ou de l'actinium. Il y en aura plus encore quand, tout à l'heure, nous oserons généraliser. Voici, à titre d'exemple, la « famille » de l'uranium.

L'uranium (de poids atomique 238, 5) engendre, à travers

des intermédiaires, tels que l'uranium X et l'ionium, du radium et vit 10 milliards d'années. Au bout de ce temps, il doit avoir complètement disparu pour faire place au radium ou plutôt à ses descendants. A son tour, le radium (poids 226,5) vit 2900 ans, pendant lesquels ses atomes, explosant à notre insu dans l'intérieur de la matière, dégagent des particules d'hélium et laissent, comme résidu, de l'émanation de radium (ou radon). Ce radon (poids 220) vit 5,55 jours et donne une série de corps dénommés radiums A, B, C, D, E, F, dont les durées de vie sont courtes et très variables : 4 à 5 minutes pour le radium A; 38,5 minutes pour le radium B; 21 ans pour le radium D; 202 jours pour le radium F (polonium), etc. Finalement, on aboutit au plomb, ou plutôt, suivant le point de départ, à divers plombs un peu différents ou « isotopes » (poids atomique 207). Dans cette série de transmutations, le poids de l'atome semble donc être descendu par échelons de 238,5 à 207, avec une désintégration (ou dislocation) atomique qui dégage de la chaleur en proportions considérables (100 calories par gramme et par heure pour le radium); soit, au total, pour un gramme de radium, un million de fois la quantité de chaleur nécessaire pour former un gramme d'eau.

Comme explication de ces singuliers phénomènes, on admet, en se reportant à la théorie précédente, que les atomes dont se compose un grain de radium explosent successivement suivant une loi mathématique. Le nombre des atomes qui se détruit dans l'unité de temps est une fraction toujours la même du nombre total des atomes présents à l'époque considérée, une « constante radioactive ». Quand on a, dans le même milieu, une série de corps successifs s'engendrant ainsi l'un l'autre, l'équilibre bien établi suppose que les nombres des atomes détruits et créés dans le même temps se compensent. Les nombres d'atomes correspondants à chacun de ces corps successifs sont alors proportionnels aux vies moyennes des substances envisagées : vies que l'on calcule d'après la quantité de radium, d'émanation ou d'hélium produite en un temps donné, d'après la quantité de chaleur dégagée, etc.

Par le mécanisme d'une telle explosion, chaque atome de radium perd une particule légère d'hélium et donne un résidu désigné plus haut sous le nom d'émanation, dont le poids atomique est plus faible que celui du radium parce qu'il y a eu

départ d'hélium. Puis l'émanation s'allège par une explosion analogue, et ainsi de suite avec création de corps de moins en moins denses et, sans doute, à chaque fois, perte d'hélium. Un gramme de radium émet par seconde 34 milliards d'atomes d'émanation et 4 fois plus d'hélium, soit 158 millimètres cubes par an.

Dans les mêmes conditions, les autres corps radioactifs, thorium et polonium, donnent également de l'hélium. Mais il serait faux d'attribuer inversement tout l'hélium rencontré dans la nature aux substances radioactives qui l'accompagnent. Les chiffres montrent que cet hélium peut avoir une origine ancienne, ou provenir de corps qui ne nous semblent pas radioactifs parce que leur désintégration s'opère suivant un autre mécanisme avec une extrême lenteur.

La généralité de la désintégration superficielle qui se traduit par la radioactivité est, en effet, une opinion très soutenable et sur laquelle nous allons bientôt nous appuyer. Depuis l'année 1903 marquée par la révolution du radium, on s'est attaché à multiplier les mesures de radioactivité dans des conditions diverses : soit qu'on eût pour but de poursuivre cette précieuse substance dans ses gisements naturels; soit que l'on voulût seulement étudier les propriétés des terrains et des eaux. On a ainsi découvert quelques points du monde où le radium existe en quantités anormales et dont le principal se trouve dans le Congo belge; et surtout l'on a démontré que la radioactivité se rencontre constamment (en proportions très diverses) dans toutes les formations superficielles de l'écorce terrestre : roches ignées d'abord, puis argiles et autres terrains sédimentaires, eaux, air confiné des grottes, etc. L'observation est délicate; car les appareils et les laboratoires où l'on étudie le radium se chargent tous de radioactivité induite apportée par l'émanation. Néanmoins, le résultat ne semble pas discutable; mais lui non plus n'implique pas nécessairement la présence du radium ou du thorium, comme on l'admet d'ordinaire un peu vite d'après les vitesses de décroissance. Bien des remarques sont contradictoires. En outre, divers autres métaux, notamment le potassium, le rubidium, le plomb, ont une légère radioactivité et si, dans le cas du plomb, cela paraît tenir à des traces de polonium, on n'en est pas moins porté, par esprit de généralisation, à croire que la radioactivité est

une propriété atomique de tous les métaux, à la condition qu'ils soient placés dans des conditions nécessaires pour que les explosions internes se produisent.

Avant d'aller plus loin et de nous lancer davantage dans les généralisations hypothétiques, faisons encore quelques remarques sur ces « durées de vie », dont l'ordre de grandeur, sinon le chiffre exact, vient d'être indiqué pour quelques éléments matériels. Voici le radium qui vit 2 900 ans. C'est là une durée insignifiante pour un géologue et tout le radium devrait avoir depuis longtemps disparu à la surface, malgré des communications possibles avec les zones profondes, si celui qui se détruit n'était pas remplacé au fur et à mesure par du radium de nouvelle formation. La désintégration actuelle du radium nécessite donc celle d'un prédécesseur, qui est l'uranium. La conséquence est que, dans un minerai d'uranium et de radium, il doit s'être réalisé un état d'équilibre entre les quantités d'uranium et de radium. On a, en effet, vérifié la constance approximative de ce rapport.

La durée de vie de l'uranium, ancêtre du radium, est assez longue pour nous inspirer toute quiétude, même à l'échelle des grandeurs géologiques. Néanmoins, on peut répéter pour lui ce que nous disions pour le radium. La quantité d'uranium originelle devrait, elle aussi, tendre peu à peu vers zéro, si, ce qui paraît plus probable, l'uranium ne se reconstituait pas aux dépens d'un corps à atomes plus lourds, sans doute encore présent en profondeur, mais inconnu jusqu'ici à la superficie. On arrive à imaginer cet aïeul, comme, en paléontologie, la théorie de l'évolution force à supposer de nombreuses faunes inconnues avant notre faune primordiale.

En admettant les durées de vie précédentes, on est conduit à une autre observation. Dans cette descendance directe, les générations successives ont une vitalité extraordinairement inégale depuis dix milliards d'années jusqu'à quatre secondes; et, cela, sans aucune loi de décroissance régulière, puisqu'on part de l'uranium très vivace pour passer par des éphémères et aboutir au plomb qui paraît avoir la stabilité d'un patriarche. Il se passe là quelque chose d'analogue à ce que l'on observe dans l'histoire des êtres vivants, où, à certaines époques géologiques, les transformations sont fréquentes et rendent un type de fossiles caractéristique précisément parce qu'il n'a pas duré

longtemps, tandis que d'autres se perpétuent à travers toute la longueur des temps. Peut-être aussi, comme en biologie, la filiation ne se fait-elle pas toute sur une seule ligne directe, mais par rameaux constituant des familles divergentes. L'observation paraît prouver que, dans certaines désintégrations, il se produit, non pas un, mais deux éléments chimiques; en sorte qu'on n'a pas seulement des pères et des fils, mais aussi des frères et des cousins de plus en plus éloignés. Il est possible que les étapes stables correspondent précisément à nos éléments chimiques, immuables en apparence parce que leur durée de vie est infiniment supérieure à la longueur de nos observations.

Si, comme je le supposais tout à l'heure, la désintégration atomique est une propriété générale, ou tout au moins fréquente, dans les conditions superficielles des astres, on serait amené à penser que le caractère exceptionnel du radium tient à ce que, seul, il offre une durée de vie en rapport avec notre histoire humaine : assez courte pour que nous ayons le temps de le voir évoluer; assez longue pour que le phénomène ne nous échappe pas par sa rapidité même, comme cela aurait pu arriver pour ses dérivés successifs, si l'attention n'avait pas été d'abord spécialement appelée sur eux.

On ignore, d'ailleurs, totalement pourquoi l'intensité de la radioactivité et la durée de vie diffèrent aussi démesurément d'un corps simple à l'autre. Ces deux phénomènes ne paraissent avoir aucun rapport avec l'état chimique ou avec les conditions physiques. Le radium est chimiquement un métal tout à fait banal et aucune influence de température ou de pression n'a paru, dans les limites où nous opérons, susceptible de modifier sa désintégration. Il intervient là, dans la construction de l'édifice atomique, quelque chose de mystérieux.

Malgré cette restriction, nous en savons maintenant assez pour aborder la généralité du problème et, comme nous nous trouvons un peu dans la situation des philosophes anciens, obligés de combler par l'imagination les lacunes de l'observation précise, nous allons d'abord raisonner dans l'abstrait à la manière d'un Albert le Grand ou d'un Descartes, pour construire un système cohérent. Après quoi, nous pourrons, dans un article ultérieur, tirer des conclusions particulières et essayer de les vérifier.

Sous une forme ou sous une autre, la théorie cosmogonique la plus vraisemblable reste toujours celle qui explique notre système solaire par la condensation progressive d'une nébuleuse. En particulier, la loi arithmétique si remarquable qui lie les distances des planètes entre elles, s'explique très bien, si cette condensation s'est opérée proportionnellement au temps : le nombre qui mesure la distance de deux planètes mesurant aussi le temps qui a séparé leur formation à l'état de globes distincts. On comprend aussi comment cette condensation, propagée de la périphérie vers le centre, est plus avancée pour les planètes les plus voisines du soleil que pour les planètes lointaines. En fait, la densité des planètes s'accroît de la périphérie au centre (1,2 pour Neptune; 6,2 pour Mercure), la terre venant à sa place avec 5,52 et, seuls, Vénus et Saturne s'écartant légèrement de la théorie. Une vue d'ensemble de notre système solaire montre les planètes divisées en deux groupes: un groupe lointain de quatre grosses planètes légères allant de la densité de l'eau à celle du soleil à mesure qu'elles se rapprochent de celui-ci; puis, séparé du premier par l'essaim des petites planètes disséminées, un second groupe de quatre planètes ayant, à l'image de la terre, un volume beaucoup plus restreint et une densité au moins quatre fois plus forte que les précédentes.

En pénétrant plus loin dans l'intimité de la matière, on retrouve, sous une autre forme, un phénomène probablement correspondant. Dans une nébuleuse, le poids des atomes va seulement de 1 à 4 (hydrogène, nébulium, hélium). Les étoiles les plus chaudes se réduisent au spectre de l'hydrogène. Dans le soleil, plus condensé, les protubérances de la zone extérieure ou chromosphère comprennent surtout de l'hydrogène et de l'hélium (1 à 4); puis des atomes, dont le plus lourd est celui de calcium (40). Au-dessous, l'enveloppe gazeuse du même astre contient principalement des atomes de fer et nickel (56 à 57), exceptionnellement des traces d'étain (118). Sur la terre, dont la densité atteint quatre fois celle du soleil, les atomes arrivent au poids 238 (uranium); mais ils ne sont pas distribués au hasard. Une loi, que j'ai énoncée autrefois, les montre classés de la périphérie au centre dans l'ordre des masses atomiques croissantes, de l'hydrogène à l'uranium (238). A la surface de la terre, les atomes légers dominent et nous n'y connaissons les atomes lourds qu'exceptionnellement, parce

qu'il a fallu un accident rare pour les amener des zones centrales où, probablement, ils abondent. Pour la même raison, les spectres de tous les astres lumineux ne nous fournissent jamais que des éléments légers déjà connus à la superficie terrestre, puisque l'analyse spectrale perd son pouvoir pour les parties internes déjà condensées. D'ailleurs, comme la terre se trouve être, avec Mercure, l'astre dont la densité connue est la plus forte, il y a peu de chances pour que, nulle part ailleurs, se soient réalisés ou concentrés des atomes beaucoup plus denses que notre uranium.

Tout cela peut évidemment s'interpréter dans l'esprit de la chimie ancienne en supposant des atomes préexistants à l'état de confusion dans un chaos et peu à peu groupés et classés par ordre de densité comme dans un appareil de préparation mécanique. Et il intervient en fait quelque chose de ce genre, puisque la masse de la terre et, sans doute, celle du soleil, s'accroissent par une pluie d'éléments étrangers qui, dans le cas terrestre où nous les connaissons bien, sont déjà formés de métaux ou de silicates métalliques analogues à ceux de notre écorce. Mais, avec la transmutation, tout apparaît, comme on va le voir, beaucoup plus simple, en supposant que les atomes se condensent ou s'allègent pour se mettre en équilibre avec l'état électrique de leur milieu, mis en évidence par cette condensation même et par les attractions et pressions qui en résultent.

Supposons une condensation progressive de ce que nous appelons la matière, opérée sous l'influence des attractions électriques ! A la limite de la métaphysique et de la physique, l'électron nous représente un état élémentaire de l'énergie commençant à produire sur nos sens les effets que nous attribuons à la matière. Les électrons se groupent. Des noyaux d'hydrogène apparaissent. Ces atomes s'agrègent et les poids atomiques montent, comme un thermomètre plongé dans un liquide chaud. Il se produit une nébuleuse, un soleil, des planètes, dont la densité augmente peu à peu, etc. Dans une planète comme la Terre, il se crée ainsi des atomes d'autant plus lourds qu'ils sont plus rapprochés du centre.

A une certaine étape dans l'évolution d'un astre et à une certaine position géométrique par rapport à son centre correspondraient alors un certain équilibre, mal exprimé, faute de mieux, par le mot de pression, et un certain état atomique, ou plutôt

une tendance plus ou moins réalisée (le temps ayant manqué) vers cet état atomique qui se traduit par l'existence de tel ou tel élément chimique. On aurait ainsi, partout où il y a tendance à la condensation atomique et force centripète d'attraction, comme cela paraît être le cas le plus fréquent dans l'état actuel de notre système solaire, transmutation par absorption interne d'énergie et par formation d'atomes lourds, avec paroxysme au centre de tous les astres, tandis que la transmutation inverse en atomes légers pourrait se produire à la surface pour des atomes trop lourds, devenus par là radioactifs.

Admettons pour un instant que cette condensation, partie de l'état nébuleux, se soit effectuée dans la terre sans déplacement accidentel d'atomes déjà formés; chaque atome occuperait sa place légitime sur le rayon, comme l'énonce notre loi précédente. La proportion même de chaque corps simple, assimilé maintenant à un état physique, résulterait géométriquement de la quantité de matière élémentaire contenue dans l'espace pour lequel cet état de condensation s'est réalisé. L'uranium et le radium seraient tout entiers au centre, l'hydrogène et l'hélium uniquement aux limites de l'atmosphère. On aurait l'image d'une société stable et organisée, dans laquelle aucune explosion révolutionnaire ne devrait se produire. Mais il suffit de voir ce qui se passe dans les tourbillons solaires ou de se représenter l'histoire mouvementée de la terre pour comprendre que l'ordre théorique a dû être constamment troublé dès le début par des déplacements d'atomes qui se sont trouvés dépaysés, emportés hors de leur milieu et qui, maintenant, tendent, en s'allégeant, en se montrant radioactifs, à se remettre en équilibre avec un milieu nouveau. C'est pourquoi nous rencontrons pêle-mêle, dans nos terrains de surface, 83 corps dont les poids atomiques varient de 1 à 238, au lieu de trois ou quatre qui devraient seuls les caractériser. La radioactivité constatée à la superficie chez des atomes très lourds, très étrangers à notre état de surface comme l'uranium et le thorium, me paraît un symptôme caractéristique de ce dépaysement.

L. De Launay.

SPECTACLES

La petite scène : *Méprise sur méprise ou Elle s'abaisse pour dominer*, 5 actes de Goldsmith, adaptés par Fr. de Heeckeren; — *Le Critique* ou *la Répétition de tragédie*, de Sheridan, adaptation en 2 actes de J. Delacre. — Théatre de la madeleine : *Pluie*, pièce en 3 actes et 4 tableaux tirée de *Rain* par J. Colton et C. Randolph, adaptée par Mme Blanchet et H. de Carbuccia. — Théatre des arts : *La Grande Catherine*, par Bernard Shaw, traduite par M. et Mme Hamon. — Théatre de l'avenue : *Masque et Visage*, « grotesque » en 3 actes de L. Chiarelli, traduit par M. V. André.

Ce sont toujours applaudissements et compliments que nous apportons à *la Petite Scène*. Voilà vraiment une troupe de premier ordre qui ne cesse jamais de se perfectionner en travaillant, nous révélant chaque année des œuvres oubliées ou négligées injustement; ou nous présentant un aspect nouveau d'œuvres connues; parfois de l'inédit et en tout cas un tel renouvellement de ce qui est connu que la saveur nous en semble n'avoir pas encore été goûtée. Et cela dans l'ordre musical aussi bien que comique et dramatique. Son orchestre est parfait; ses chanteurs sont excellents, ses danseurs pleins de souple grâce. Ses costumes, ses décors, d'un goût neuf, hardi, ont eu leur bonne part d'influence sur les transformations du goût au théâtre. Les efforts et les innovations de *la Petite Scène* doivent se placer auprès de ceux d'un Copeau, d'un Dullin, d'un Jouvet, d'une *Schola cantorum*. D'ailleurs, d'Indy ne vint-il pas y diriger l'admirable *Retour d'Ulysse* de Monteverde? N'a-t-il pas écrit la musique du *Rêve de Cyniras* que la *Petite Scène* nous promet pour le mois de mai? Cette saison, c'est le *Didon et Énée* de Purcell qu'elle a monté avec

cette originalité qui repose solidement sur des bases classiques; mais je n'ai pas le plaisir d'en parler, puisque Camille Bellaigue le fait ici même.

Cette révélation d'une très belle et noble œuvre de musique britannique fait partie de ce que *la Petite Scène* appelle sa saison anglaise, puisqu'elle nous révèle aussi deux comédies de Goldsmith et de Sheridan qui, je le crois, n'ont jamais été jouées en français. *La Petite Scène*, avec son goût habituel, a choisi ces deux comédies parce qu'elles ont des rapports très inattendus avec nos préférences d'aujourd'hui. Rien de plus actuel que *le Critique ou la Répétition de tragédie*, par son ironie directe, sa caricature amusante. Rien de plus divertissant et de plus moderne, malgré un archaïsme qui semble voulu, que *Méprise sur méprise* : le rôle de Tony, le mauvais garçon sympathique, paraît y avoir été écrit d'un bout à l'autre pour être joué par un Jules Berry adolescent et les jeunes filles sont étonnamment près de nous; bien que gardées à vue par les mœurs de jadis, elles sont aussi délurées que les nôtres et leur ruse leur tient lieu de liberté en aiguisant leur esprit. Goldsmith, l'auteur de *Méprise sur méprise*, est bien connu du public français par son roman *le Vicaire de Wakefield*. La traduction, faite par M. de Heeckeren, de *Méprise sur méprise* a beaucoup d'aisance et doit être fort bonne, puisque, à aucun moment, nous n'avons l'impression de la traduction et que notre plaisir à l'écouter est vif et direct. Le sujet de cette comédie peut paraître aussi invraisemblable que celui de nos plus facétieux vaudevilles; pourtant l'auteur ne l'inventa pas : cette aventure lui advint et il la conta ensuite à sa façon.

Mr Hardcastle est un honorable gentilhomme campagnard, et vit en sa belle demeure à quarante milles de Londres avec sa famille. Sa femme s'ennuie fort; elle ne rêve qu'élégances, réceptions, mondanités, modes ; sa fille et sa nièce, miss Neville, n'en rêvent pas moins, mais de plus rêvent aussi au mariage et à l'amour. Pour la nièce, Mrs Hardcastle lui destine le fils qu'elle eut d'un premier mariage, l'insupportable et fringant Tony Lumpkin qui, malheureusement, ne peut souffrir miss Neville pas plus que celle-ci ne peut l'aimer. De sorte que, à force de se détester, ils finiront par s'entendre pour échapper à leur mariage et que Tony favorisera les intrigues de sa cousine avec un jeune homme qu'elle aime. Pour miss Hardcastle,

on lui cherche un mari ; un vieil ami de son père, sir Charles Marlow, lui écrit qu'il envoie à Hardcastle, pour l'entrevue, son fils accompagné d'un ami... lequel n'est autre que le soupirant de miss Neville. Grands préparatifs : scène burlesque avec les valets de ferme transformés en laquais et ne sachant ni servir ni porter leur livrée. Agitation de la vieille dame qui se pare, des jeunes filles qui complotent. Mais Tony, qui a été malmené par sa mère et grondé pour quelques folies, Tony veut jouer un bon tour à toute sa famille. Dans la taverne où il va chaque soir, boire, rire, jouer, s'enivrer, avec de joyeux personnages et une certaine Betty Duff qui danse gaillardement, arrivent, ayant perdu leur route et cherchant un gîte, le jeune Marlow et Hastings son ami. Tony leur indique le chemin du manoir familial et le leur décrit comme la plus parfaite auberge du lieu ; il leur conseille de ne pas prêter attention aux manies du vieil aubergiste qui s'occupe trop de ses clients, et leur parle de ses belles relations et de sa parenté ; à part ce léger ennui, l'auberge est bonne, les lits sont doux, la cave est bien garnie et les servantes sont jeunes...

Les jeunes gens arrivent avec empressement chez le vieil Hardcastle, y font mille sottises et bévues, s'y comportent comme des fous en n'étant que des ignorants et non des incivils. Hastings apprend le premier la vérité, instruit par miss Neville ; mais, comme il médite un enlèvement de la belle et d'une cassette de bijoux qui sont son héritage, mais que la tante détient injustement, il préfère ne rien dire et laisser son ami patauger dans les imbroglios. D'ailleurs miss Hardcastle, mise au courant par sa cousine, comprend bien vite quel parti elle peut tirer d'une situation de ce genre. Le jeune Marlow, qui fut si sot et mal à l'aise, le premier soir, quand il la crut miss Hardcastle (c'est-à-dire elle-même), et de passage en cette auberge avec miss Neville, ne la reconnaît pas lorsque la fine mouche, bien déguisée en servante, vient lui proposer ses services en agitant sous un bonnet délicieux ses boucles si blondes. C'est alors qu'elle s'abaisse pour mieux dominer ; car, de fil en aiguille, elle fait, pour de bon, la conquête de ce jeune homme qui, si bêta avec les « dames », est si gentil avec les personnes qui ne l'intimident point. Et Tony fera encore des siennes ; il dérobera les bijoux pour les rendre à sa cousine qui les confiera à son fiancé, qui les déposera entre

les mains de Marlow pour qu'il les cache dans la voiture de l'enlèvement. Mais Marlow les mettra en « lieu plus sûr », c'est-à-dire entre les mains de la tante elle-même, Mme Hardcastle, qu'il continue à croire l'aubergiste. Mme Hardcastle découvre toute l'amourette de miss Neville, grâce à une autre méprise de billet doux ; elle veut emmener sa nièce éperdue chez une autre tante très sévère, et part furieuse, en pleine nuit, précédée de Tony à cheval.

Le bon Tony, coupable de la méprise du billet doux, la répare en menant bride abattue sa mère et miss Neville en grand rond autour du château jusqu'à ce que chevaux et voyageuses n'en puissent plus et que la vieille dame, couverte de boue et tremblante de peur, se réjouisse de se retrouver au bercail, même avec sa sournoise et délicieuse petite nièce. Enfin, au château, tout s'explique, car le vieux M. Marlow, — dont M. Faure-Biguet porte si bien l'habit rouge, — est arrivé. Toutes les méprises cessent, les intrigues s'éclaircissent, miss Neville épouse Hastings, miss Hardcastle épouse Marlow; Tony triomphe en bienfaisant mauvais sujet, et le rideau se referme sur des personnages qui ont enfin compris qui ils étaient.

Ce qui est excellent dans cette comédie, et si moderne, c'est le ton ; c'est cette façon sans façon de camper les caractères ; c'est ce dessin à gros traits de couleur, dont le contour des personnages est tracé ; c'est le mordant, la drôlerie, l'entrain. Et ce fut joué à ravir par une troupe qui s'amusait autant que nous nous amusions. Tous les acteurs ont droit à des applaudissements mérités, mais puisqu'il serait trop long de les énumérer tous, disons seulement que Mme Berdin, M. Aubigny, firent un couple Hardcastle des plus humoristiques ; que Mlle Mathilde de Heeckeren, toute bleue et blanche, fut ravissamment retorse en jeune personne décidée à savoir le fin mot du fiancé qu'on lui destine et à approcher de cette vérité que l'homme le plus sincère cache toujours à la femme dont il veut être aimé ; que Mme Jean Rivain fut adorable de grâce, de sournoiserie et de mutinerie en miss Neville, dont elle porta avec tant de gentillesse le petit costume si drôle et si gai, la jupe à raies blanches et vertes, l'habit amarante, les gants bleu de ciel, le chapeau de deux couleurs et les souliers verts, qui semblaient, ô jeunesse, avoir dansé sur la pelouse, dans la rosée ; et, enfin, que M. André Alphand tint avec une maîtrise, une drôlerie et un

naturel étonnants le rôle du jeune Tony, enfant terrible, à la fois autoritaire, farceur, odieux et bon. Les décors de Xavier de Courville sont fort jolis ; en particulier, celui de la taverne, dont toute la beuverie est excellemment réglée. Les costumes, qui sont de Mme Jean Rivain, sont tous charmants et amusants avec, parfois, une pointe de caricature, qui est exquise. Oh ! les jolis habits d'homme, et que les jeux des lumières sont doux sur ces petites perruques d'argent !

Nous les retrouvons, ces jolis habits, ces jolies perruques dans *le Critique ou la Répétition de tragédie* (mais, cette fois-ci, les costumes sont de Mme Choumansky). *Le Critique* est une satire fort mordante des vanités des auteurs, des gens du monde qui protègent les auteurs, et des pièces soi-disant nouvelles et simplement burlesques. On voit là, nous dit l'adaptateur, M. Jules Delacre, une vengeance de Sheridan, — qui fut à la fois un grand auteur dramatique et un grand directeur de théâtre, — contre tous les fâcheux qui l'importunèrent et contre les pièces ridicules qui, de tout temps, ont été soumises au jugement des directeurs de théâtre. Et nous nous divertissons encore des travers de M. Marott, grand protecteur d'auteurs ; de M. Caustick, l'ami pince-sans-rire ; de M. Morose, ce vaniteux plagiaire ; de M. Puff, journaliste et « grand faiseur ». M. Puff a commis une tragédie, qui se nomme *l'Armada ou les Amours espagnoles*. Il entraîne Marott et Caustick à une répétition.

Les trois amis se placent dans la salle, cependant que la tragédie, interrompue par les remarques et les discours ou les mots de l'auteur et de ses deux compagnons, se joue sur la scène Et, cette tragédie, ce sont les amours contrariées de Tilburina, fille du gouverneur de la prison où languit son amant, l'Espagnol don Rouflaquez. C'est d'un comique de haut goût et aussi imprévu dans le déroulement des péripéties, que la comédie intercalée dans *le Songe d'une nuit d'été*. Tilburina désolée d'amour fait sa petite Ophélie, et dans son angoisse énumère tour à tour, et sans nul à propos, pour notre plus grande joie (car c'est Mme Jean Rivain qui tient le rôle de Tilburina avec une drôlerie extrême et une voix délicieuse et le plus ravissant costume !) toutes les fleurs et tous les oiseaux. Ces folies, commentées par les trois spectateurs, ne se content point. Il faut les voir et les entendre. Quelle bonne satire de certaines pièces

dites d'avant-garde! Quelle jeunesse de ton! Quelle surprenante actualité de certains traits! quel comique de grande classe! que d'esprit et du plus cinglant! Cela pourrait être tout frais écrit de nos jours, satire de nos vanités littéraires, par un jeune auteur de grand talent.

L'interprétation est remarquable. M. Aubigny est un moliéresque Marott et la vicomtesse de Périer une épouse Marott dégoûtée à souhait : le baron de Heeckeren est un Caustick parfait; M. Hauteluce, un Morose dévoré d'envie et de rancœur; M. Hervé Alphand tient avec une verve et une force intarissables le rôle écrasant de M. Puff : tous les acteurs de la tragédie sont excellemment amusants. Le décor, plate-forme et escalier d'un fort, est d'une incommodité pittoresque, et, tout près, la mer indigo en sourit à plusieurs vagues. Une fois de plus, grande réussite. Une fois de plus, bravos ravis pour *la Petite Scène*.

Mme Jeanne Marnac triomphe dans *Pluie* : elle y déploie des dons de force, de sensibilité émouvante et brutale qui sont d'une grande, très grande artiste. Ce rôle de Sadie Tompson comptera dans sa carrière dramatique comme une de ses plus originales et puissantes créations, celle où elle a pu donner toute sa mesure et révéler d'intenses qualités. Quel rôle terrible pourtant que celui de Sadie, créature qui doit tour à tour révolter, attendrir, apitoyer; à la fois basse et vulgaire, misérable, traquée, douloureuse, image innocente à force d'ignorance du vice obscur, en face de la rigueur et de la cruauté du pasteur Davidson. On se demande avec étonnement comment une pièce de cette véhémence a pu être jouée devant un public protestant en Amérique, en Angleterre, avec un succès considérable; rien de plus violent n'ayant jamais été écrit contre l'inflexible hypocrisie de certains ministres du protestantisme. Cela prouve-t-il que les Anglo-saxons ont l'esprit plus large que les Latins et qu'ils savent mieux supporter la satire? *Tartufe*, qui n'était pas prêtre mais seulement jésuite et dévot, ne fut pas admis tout de suite par les auditeurs du temps de Molière; et, de nos jours, l'image d'un prêtre catholique jouant un rôle odieux analogue à celui de Davidson dans *Pluie*, ne serait jamais toléré par le public. Tout le monde a lu *Pluie*, la superbe nouvelle de Sommerset Maugham et on en connaît le sujet; une pièce en a été tirée, par John Colton et

Clémence Randolph; Mme Blanchet, l'éminente traductrice française des œuvres de Sommerset Maugham, et M. de Carbuccia ont à leur tour adapté cette pièce à la scène française et cette pièce est saisissante.

Les admirateurs de la nouvelle ont beaucoup dit que les modifications apportées par les besoins scéniques ont abîmé le sujet. Je ne suis pas de leur avis. La nouvelle reste admirable; mais du moment que le sujet était porté au théâtre, il fallait, pour en dégager l'essentiel, faire ce que les adaptateurs ont fait, c'est-à-dire, donner, par des personnages et des épisodes supplémentaires, au caractère de Sadie les occasions de se révéler et de s'affirmer. Les scènes du début, avec les marins, les danses, le bruit, les cris, la joie de boire et de s'enivrer, les paroles grossières, le spectacle de Sadie diabolique en sa robe rouge retroussée sur un peu de peau nue au-dessus des bas noirs troués de fausses dentelles, tout cela scandalise le pasteur Davidson et sa femme. Et déjà, sans doute, dans l'âme « freudienne » de ce missionnaire, la tentation refoulée, à ce spectacle, s'empare des sens du noir pasteur en même temps que le désir mi-sadique mi-évangélique de sauver cette pécheresse, ou de la faire souffrir, en tout cas, en la forçant à expier ses péchés de gré ou de force.

Pour cette œuvre, Davidson a quinze jours; le temps de la quarantaine qui oblige les Davidson, le docteur Macphail, sa femme et cette Sadie à vivre sous le même toit, qu'inonde une pluie sans fin, dans le sordide exotisme de Pago-Pago, escale vers Apia. Le pasteur ne s'intéresse plus qu'à Sadie; il l'interroge, il veut tout savoir d'elle; elle ne veut pas répondre, ou bien l'injurie; qu'on la laisse avec son phonographe, ses amis les marins, son whisky... Mais, peu à peu, s'appesantit sur elle la main terrible; Davidson soupçonne que Sadie est sortie récemment du quartier infâme d'Honolulu; il va trouver le gouverneur de l'île de Pago-Pago et obtient que Sadie soit renvoyée à San Francisco d'où elle vient. Alors Sadie épouvantée avoue et capitule. Elle sort d'un pénitencier de San Francisco, elle y sera réemprisonnée pour trois ans et pour une faute dont elle n'est pas coupable. Mais en vain elle supplie, s'humilie et pleure; Davidson veut la sauver à sa manière et elle retournera au pénitencier pour régénérer son âme par une peine librement acceptée. Elle ira... elle finit par céder à ce sort terrible,

et, convertie par son bourreau, vit désormais dans les larmes, les terreurs; sa pauvre tête est perdue; elle divague, soumise aux rigueurs du pasteur, ne se reconnaissant plus, anéantie, terrorisée, demi-morte. Et la pluie tombe, tombe, tombe, ruisselle, intarissable, comme toutes les larmes destinées à pleurer, à expier les péchés de toutes les Sadies. La chaleur, les moustiques, l'humide monotonie torrentielle de l'eau sans fin, exaspèrent les nerfs, détrempent les énergies. La veille du départ de Sadie pour San Francisco, Davidson, cédant à une démoniaque perversité, se rue dans la chambre de la martyre, nouveau Paphnuce de cette nouvelle Thaïs, et, à l'aube, désespéré de sa propre infamie, se suicide.

Mais Sadie n'est pas Thaïs... Ne sachant pas encore la fin sinistre de son persécuteur, elle se lève, met son gramophone en marche et au son des danses apparaît au seuil de sa chambre, impudique et vêtue de rouge, comme à son arrivée; elle a quitté son air de catéchumène, sa robe longue, ses pleurs, ses peurs... ayant connu, une fois de plus, le peu que valent certains hommes... Oh! les injures de la fille désabusée du martyre! sa voix rauque, ses gestes affreux, sa sincérité nue! Tout cela s'éteint quand elle apprend le suicide de Davidson; elle se tait, épouvantée, et s'en va sur la pointe des pieds, après un grand geste, avec le marin qui, amoureux, l'emmène à Sydney...

Et le rideau tombe, la pluie même s'étant tue, sur un grand silence. Voilà une forte et dramatique pièce; si les effets en sont parfois un peu gros et mélodramatiques, ils portent tous, et avec une violence qui subjugue. J'ai déjà dit à quel point Jane Marnac y est étonnante et avec quelle admirable flamme elle flambe dans le rôle de Sadie; M. Vargas est un Davidson hypocrite et passionné, dévoré et dévorant; Madeleine Geoffroy une parfaite Mme Davidson, pieusement étriquée et scandalisée de tout; Pierre Geoffroy un très sympathique docteur Macphail; Jane Dumont une gracieuse Mme Macphail; Mme Barsac est savoureusement comique en épouse indigène; O' Hara, le rôle du jeune marin, est tenu avec beaucoup de jeunesse et d'ardeur par M. Tréville; le gros Jœ Horn, le tenancier de la maison, a trouvé pour l'interpréter en M. Barancey un acteur d'une corpulence pleine de talent; et ce n'est pas peu dire! Il faut le voir indolent, suant, soufflant, la bouteille à la main, plein d'indulgence et de sérénité Qu'importe tout? Il fait trop

chaud. Et tous ont réussi à donner cette impression de chaleur, d'étouffement, de moiteur, de vêtements clairs qui collent. Seuls, le pasteur et sa femme, étroitement vêtus de noir, sont si desséchés qu'ils n'ont même pas trop chaud : ils n'ont pas une goutte de sueur sur la peau, pas une goutte de pitié dans l'âme.

Tous les autres acteurs sont excellents et les figurants indigènes sont très « couleur locale » ; les pagnes colorés, les peaux de bronze et d'ambre des serviteurs et servantes, passant et repassant, portant sur la tête des corbeilles ou des ballots, achèvent avec le décor, bungalow sordide, ouvrant sur un paysage d'un enchantement désolé, de nous faire comprendre l'atmosphère déprimante où vivent ces personnages sous cette pluie, cette pluie, cette pluie... Oui! tout pourrait être beau! Mais pourquoi toutes ces peines et toutes ces larmes?

Au théâtre des Arts une farce de Shaw, très grosse, amuse parce qu'elle est très bien jouée et très bien mise en scène. Il faut voir Paulette Pax en Grande Catherine, Grétillat en Potemkine ivre et portant, géant pris de vin, jusque sur le lit de l'impératrice un officier anglais furibond, botté et sanglé en son habit rouge. Il faut voir aussi la scène où Catherine, parée de toutes ses insignes de reine et de tous ses atours de femme, torture l'officier anglais, coupable de lui préférer sa fiancée... en le chatouillant de son pied déchaussé, alors que le malheureux est ficelé comme un paquet et incapable de se défendre. C'est fort amusant, admirablement joué. La nièce de Potemkine a l'accent russe, la grande Catherine l'accent belge (pourquoi? puisqu'allemande?) et l'officier anglais l'accent anglais; quant à Potemkine, il a l'accent des ivrognes. Cela forme un ensemble divertissant où, dans les gros traits de la farce, passe parfois une fine flèche d'ironie profonde. C'est du Shaw : oui... Mais tiède...

Cette parade est précédée d'un très amusant petit acte de M. Roger Ferdinand, et fort bien joué.

Farce aussi, assez grosse mais fort amusante, au théâtre de l'Avenue, avec *Masque et Visage* de Luigi Chiarelli, *grotesque* (nous dit l'auteur) traduit par Victor André. C'est une caricature de tous les sentiments, du drame, de la douleur, de la justice et surtout de la jalousie. L'action se passe au bord du lac

de Côme dans une villa où hommes et femmes bavardent, flirtent et jouent au poker. Paul Grazia, le maître de céans (on parle de l'amour), déclare que, s'il se savait trahi, il tuerait. Peu après, les propos perfides d'une jalouse lui font comprendre qu'il est trahi en effet. Il surprend un homme dans la chambre de sa femme. Cet homme fuit et il ne le reconnaît pas; il tire, mais ne l'atteint pas. Sur sa femme il va se venger. Va-t-il la tuer? Il n'en a pas le courage. Mais que cette infidèle s'éloigne, et que tout le monde puisse croire qu'il l'assassina. Elle s'en va; lui, raconte son crime, se constitue prisonnier, choisit pour défenseur, sans s'en douter, l'homme qui fut l'amant de sa femme, cet amant qu'il ne connaît pas, et qui le défend si bien au détriment de la mémoire de la victime, que Grazia est acquitté. Et non pas seulement acquitté, mais choyé, félicité, reçu à son retour chez lui, en triomphe, accablé de bouquets et de félicitations, de lettres et d'offres de cœurs. Mais l'exilée revient pour être pardonnée et, de nouveau, aimée. Seulement, ô ironie, elle reparaît à la villa le jour même où le corps d'une noyée, retrouvé dans le lac, est reconnu par tous comme étant elle-même, qui, soi-disant précipitée dans le lac par son mari offensé, n'avait pu jusqu'alors être repêchée, identifiée. On voit les scènes de funèbre comique qui peuvent résulter de ces complications. Puis tout s'explique et tout s'arrange. Mais Grazia est passible de prison : il s'est moqué de la justice. Il avait tué : on l'acquitta; il n'a pas tué : on l'emprisonnera; (c'est une situation analogue à celle de la pièce si belle de Synge l'irlandais dans *le Baladin du monde occidental.*) Grazia n'attendra pas la punition qu'il ne mérite point; il fuit avec sa femme retrouvée, en amant heureux et tout finit par des rires.

Jacques Baumer est un Paul Grazia qui reste humain, même dans l'amusante déformation du personnage, déformation qu'il fait sentir et comprendre avec beaucoup de subtilité; Mlle Daussmond, la femme non tuée, prend son aventure trop au sérieux, mais Mme Picard est d'une amusante folie incorrigible et André Dubosc est très béatement douloureux.

GÉRARD D'HOUVILLE.

REVUE MUSICALE

La petite scène : *Didon et Énée*, opéra de Purcell (traduction de M. Paul Landormy). — *I Misteri gaudiosi*, de M. Nino Cattozzo. — Le centenaire de Beethoven.

On dit volontiers, quand on parle de la musique, et d'autres choses même : « Ils n'en ont pas en Angleterre. » Aujourd'hui peut-être. Et encore. Mais ils en eurent jadis, et d'excellente, et longtemps. C'est ce que viennent de rappeler à quelques-uns et d'apprendre à beaucoup d'entre nous la publication d'un volume (1) et la représentation, donnée par l'aimable compagnie de la *Petite Scène*, de l'unique opéra de Purcell, *Didon et Énée*.

Henry Purcell (1658 (?) — 1695), le plus grand des maîtres anglais, en fut aussi le dernier. L'école nationale se ferma vraiment avec lui devant l'invasion de l'art italien, mais après cent ans au moins de grandeur et de gloire. Tout le XVIe siècle britannique avait été musicien. Oui, tout entier et partout : à l'église, à la cour, à la ville. La reine Élisabeth, femme de Henry VII, Henry VIII et deux de ses femmes, Catherine d'Aragon et Anne de Boleyn, puis ses deux filles, Élisabeth et Marie, cultivèrent et protégèrent la musique. Au dire d'un ambassadeur vénitien près de Henry VIII, les chantres de la chapelle royale « ne chantaient pas comme des hommes, mais louaient Dieu à la manière des anges (2) ». La musique figurait alors au programme des études scolaires. Les médecins, avant ceux de M. de Pourceaugnac, la recommandaient contre certaines maladies. Sans la musique, il n'existait pas de

(1) *Purcell*, 1 vol., par M. Henri Dupré (*Les Maîtres de la musique*); Paris, chez Alcan.

(2) M. Dupré, *loc. cit.*

parfait *gentleman*. Pas de bon domestique non plus, si l'on en croit ce distique, traduit d'un auteur du temps, Thomas Tusser :

Les meilleurs serviteurs sont ceux souventefois
Qui chantent en peinant comme oiseaux dans les bois (1).

Le peuple même était musicien. Les petites gens comme les grands seigneurs faisaient à la musique une place de choix dans leurs plaisirs. Réduite au silence par la guerre civile, la musique reprit de plus belle sous la Restauration, qui fut son âge d'or. Charles II lui prodigua ses faveurs. Il fit venir à sa cour des artistes étrangers. Cambert, un des fondateurs de notre Opéra, supplanté chez nous par Lulli, mourut à Londres en 1677, surintendant de la musique royale. C'est aussi dans ce temps-là que vécut un singulier personnage, le créateur des concerts en Angleterre, Britton, « le petit charbonnier ». Il commença par n'être pas autre chose. Charbonnier au détail, et de plus ambulant, il criait dans les rues son petit charbon (*small coal !*) sur deux notes en octave, d'une parfaite justesse. Aimant la musique, les livres et la conversation, il se glissa chez les libraires et les éditeurs connus. On y rencontrait alors de grands seigneurs, des artistes et des amateurs en renom. Le petit charbonnier mélomane fit leur connaissance et bientôt leurs délices. Ils l'avaient accueilli, il prétendit les recevoir et bravement les invita.

Ils vinrent. Il ouvrit un club musical chez lui. Il avait fait deux parts de son logement : l'une au rez-de-chaussée, pour le charbon; l'autre, pour la musique, au premier étage, où l'on montait par une échelle. « Venez, écrivait en son nom un poète de ses amis, venez le jeudi dans mon palais. Grimpez échelon par échelon et prenez bien garde de ne vous point rompre les os. Sans payer un liard à moi-même ou à mon épouse, asseyez-vous tout là-haut, muets comme des souris, et vous entendrez un joli tapage. » Musique instrumentale et vocale, c'était de la musique de chambre. Et de quelle chambre ! Si basse, qu'on avait peine à s'y tenir debout. Les meilleurs maîtres de l'époque y jouaient devant le plus noble auditoire. Cela n'alla pas sans étonner, et même choquer un peu le *cant* britannique. De méchants bruits coururent. Mais en dépit de l'envie, de la calomnie même, charbonnier resta maître chez lui. fidèle à son négoce et à son art, aussi à son aise, dit un de ses biographes, sous

(1) M. Dupré, *loc. cit.*

son sac de charbon, que le lord chancelier sur son sac de laine. Le peintre Woolaston l'a représenté deux fois : en costume professionnel et en toilette d'amateur ou de dilettante, parmi des livres et des instruments : « Jamais, dit une inscription placée au-dessous du second portrait, jamais la Grèce ni Rome ne virent un si clair génie dans une sphère si sombre, *so bright genious in so dark sphere* ». On peut le croire. Un fils de Londres plutôt que d'Athènes ou de Rome avait en effet qualité pour unir le commerce du charbon à la passion de la musique. L'histoire a mis l'humble et noir mécène au rang des protecteurs ou des patrons de la musique, avec le comte de Vernio, qui créa l'opéra florentin, et saint Philippe de Néri, le fondateur de l'oratorio. Que le petit charbonnier demeure le voisin du grand seigneur et du prêtre, et parmi les sanctuaires de notre art que la modeste boutique ait sa place, entre la chapelle et le salon.

Revenons, ou plutôt venons à Purcell. Brève a été sa vie (moins de quarante ans), mais le nombre de ses ouvrages est prodigieux, en tout genre : musique religieuse (odes, antiennes, cantates) et musique d'apparat; musique de chambre, musique de scène accompagnant plus de cinquante actions dramatiques, enfin un opéra, mais encore une fois un seul, et qui fut en Angleterre le premier tout à fait digne de ce nom.

La Petite Scène vient de le représenter dans l'élégant sous-sol de l'avenue Hoche où nous sont offerts chaque année des spectacles intimes et choisis. « C'est ici, disait qui vous savez à son lecteur, c'est ici un livre de bonne foy. » Le théâtre de MM. Jean Rivain et Xavier de Courville ressemble à ce livre-là. Tous gens de bonne volonté, de goût et de talent, chacun est sincère et convaincu dans cette compagnie d' « amateurs », un mot qui contient l'idée d'amour.

Composée pour un pensionnat de jeunes demoiselles, l'œuvre de Purcell était tenue, par sa destination même, d'être simple et d'être brève. L'orchestre ne comprend que le quatuor à cordes, plus un clavecin. Les quatre actes, ou plutôt les quatre scènes, sont moins des tableaux que des esquisses, les unes légères, les autres vigoureuses. Peu ou pas de développements. Cet art-là ne « donne pas de temps au temps ». Si la figure de Didon a du relief, Énée est à peu près comme s'il n'était pas. Impossible de réduire davantage le quatrième livre de l'*Énéide*. Au cours de la chasse et de l'orage (« *Speluncam Dido* », et tout ce qui suit), l'amour du héros ne se traduit guère que par l'offrande d'une pièce de gros gibier que le Troyen rapporte sur ses épaules et présente à la Tyrienne. Les chœurs,

nombreux, ont beaucoup de grâce et de force tour à tour. Des sorcières, qui conjurent la fuite d'Énée et la mort de Didon, annoncent déjà les Furies, comme elles chantantes et dansantes, de l'*Orphée* de Gluck. C'est peut-être la page maîtresse de l'œuvre. Enfin s'il fallait, par rapport à ses contemporains, — ou à peu près, — marquer la place du musicien anglais, on dirait que, moins puissant et pompeux que Haendel, il est plus tendre et touchant que Lulli. Les adieux de Didon à l'amour et à la vie, avec le chœur, d'une douceur funèbre, qui les accompagne, expriment une douleur plus douce qu'héroïque et royale, mais profonde, par où cette princesse prend et gardera sa place parmi les grandes abandonnées.

Mme Croiza fut Didon comme l'an dernier dans *le Retour d'Ulysse* de Monteverde elle avait été Pénélope. Elle est toujours l'interprète désignée et digne des plus nobles doléances. Une troupe de jeunes voix et de talents jeunes aussi l'environnait. Et toute cette jeunesse était animée d'un beau feu par son chef et son guide, M. Félix Raugel. Enfin avec ses voiles de pourpre et ses cordages dorés, c'est un fameux bateau que monta le fils de Vénus et d'Anchise abandonnant Carthage.

Il nous arrive d'Italie, de Venise, une œuvre charmante, pleine de jeunesse, de naturel et de sincérité. Inconnue encore en France, nous n'avons pu que la lire, mais avec un plaisir extrême. Et que la lecture seule en soit agréable, c'est un signe favorable et devenu trop rare. Défiez-vous à première vue de la musique dont cette vue seule et tout de suite vous indispose ou vous rebute. Ne croyez pas, quoi qu'on vous en dise, que l'audition corrigera la lecture et qu'à l'orchestre les choses, certaines choses du moins, s'arrangeront. Il en est que rien n'accommode, étant de leur nature incompatibles. Mais de telles choses ne se trouvent pas ici.

I Misteri gaudiosi (« Les Mystères joyeux ») ne sont pas un oratorio, moins encore un opéra. Ils forment ce qu'on nommait jadis en Italie et ce que l'auteur appelle encore une *sacra rappresentazione*, un bref et léger triptyque musical, trois tableaux vivants, d'une vie très pieuse, mais très humaine et par endroits familière, animée d'un esprit délicat et pur. Ils représentent l'Annonciation, la Visitation et la Nativité. Autant qu'une œuvre d'art, ceci est une œuvre de foi et d'amour. Aussi bien une édifiante épigraphe nous invite à prendre ainsi la chose, comme elle nous est donnée. Musique primitive, dira-t-on, et ce sera bien dit; pourvu qu'on entende par là non pas le goût du pas-

tiche et la recherche d'un archaïsme artificiel, mais l'ingénuité du sentiment et ce que j'appellerais volontiers l'enfance du cœur. Quelle que soit leur dignité, le sujet et les figures évangéliques sont ici traitées sans emphase et sans affectation aucune, dans le style le plus éloigné de la fausse éloquence, de la convention et des formules. Le surnaturel même y laisse une place à la réalité. Au premier, au second tableau, je doute si le personnage auguste et charmant de Marie ne nous touche pas surtout, fût-ce en ses plus ferventes oraisons, par une simplicité parfaite. Dans le caractère de Joseph, moins près d'être divin, l'humanité paraît davantage encore, une humanité grave et douce à la fois. Ainsi de l'une à l'autre figure, la musique, pieuse envers toutes les deux, a marqué cependant quelque distance.

Toutes les deux, nous les voyons vivre leur vie non seulement spirituelle et sainte, mais familiale, je dirai même domestique et ménagère. L'intimité n'est pas le moindre charme de cette musique. Ajoutez-y la couleur populaire et le rôle réservé dans ces tableaux évangéliques aux petits et aux humbles : à des bergers, à des servantes même. Entre celles de Marie et celles de sa cousine, toutes actives, rieuses, je ne sais lesquelles chantent les plus aimables chansons. Au premier tableau (*l'Annonciation*), voici la petite Lia, mise en gaieté par le bourdonnement des abeilles et la voix du rossignol, qu'imite sa propre voix. Dans la maison d'Élisabeth, au murmure d'un *scherzo* léger, même empressement à servir, avec la même grâce et la même gaieté. Le moindre appel de ces jeunes filles, un salut à leur maîtresse, un hommage de bienvenue à la Vierge qui s'approche et dont la beauté les émerveille, autant de notes vives dont la musique s'anime et s'éclaire.

Il n'est pas jusqu'au dernier tableau (*la Nativité*), plus solennel et mystérieux que les deux autres, dont la gravité un instant ne s'égaie. Dans une sorte de hangar attenant à l'étable, — que nous ne voyons pas et qu'on a bien fait de ne pas nous montrer, — quelques voyageurs, pauvres comme Joseph et Marie, se sont comme eux réfugiés : des chameliers, une femme et sa toute jeune fille. Or, voici que par la fenêtre ouverte sur la nuit, la nuit de Noël, l'enfant s'étonne de voir briller au ciel des lueurs étranges, inconnues. « C'est, lui dit sa mère, elle-même vaguement troublée, c'est que nous sommes ici à Bethléem, sur la terre des prophètes. » La petite aussitôt, joyeuse : « *Dove David pastorello canzonava.* » Et de ses lèvres s'échappe un trait, une fusée sonore, un refrain pastoral et populaire, peut-être pareil, — on peut du moins l'imaginer, — aux

chansons que chantait le Roi-Prophète, du temps qu'il n'était qu'un jeune berger.

Mais alors même qu'elle s'élève, la musique de M. Cattozzo demeure simple et proche de nous. La salutation angélique, le dialogue de la Vierge et de Gabriel mêle à des accents de lyrisme des notes intimes et discrètes. Tel ou tel épisode n'en est pas moins traversé par des souffles soudains, par de grands coups de lumière, comme ceux qui sillonnaient les premières œuvres de don Lorenzo Perosi, entre autres la *Résurrection*. Par exemple, sur les paroles décisives de l'ange, c'est un éclat de l'orchestre. Ailleurs, ce n'est qu'un élan, qu'un simple cri, mais jeté de quelle voix, de quel cœur! par une humble femme apprenant de Joseph la naissance divine : « *Credo, Rabbi!* Maître, je crois ! »

Nous aussi nous croyons en ce petit ouvrage. A Venise et dans l'Italie du Nord, il a été reçu parmi les siens avec faveur. Il serait le bienvenu chez nous, soit à l'Opéra-Comique, soit, et de préférence peut-être, sur *la Petite Scène*. L'exécution et la représentation des *Mystères joyeux* coûteraient peu de peine. Il n'y faudrait qu'un orchestre de dix-huit musiciens, une demi-douzaine de voix féminines et un baryton ; une mise en scène dans l'esprit et le style des fresques de Fra Angelico ; surtout, en tout, un goût délicat et sûr, l'amour de la simplicité et de la pureté, « les deux ailes de l'âme », dont on croit entendre dans cette musique le battement léger.

On a célébré le centenaire de la mort de Beethoven un peu partout : à l'église, à la Sorbonne, au concert. L'exécution de la *Messe solennelle* à Notre-Dame n'a pu que démontrer une fois de plus que dans une église une seule espèce de musique est à sa place et que c'est justement la musique d'église, à laquelle n'appartient pas l'œuvre sublime. La Sorbonne a fait largement les choses : dans la même soirée une ouverture, deux symphonies (l'*ut* mineur et la neuvième), un quatuor à cordes, le plus grand des cinq concertos pour piano et le cycle de *Lieder* : *A la bien aimée absente*. « Toujours du Beethoven, mais longuement cette fois. » Ainsi parlait Taine, le Taine de *Thomas Graindorge*, à son ami le pianiste Wilhelm. Cette fois Taine eût été content. Au théâtre, silence. L'occasion n'était pourtant pas mauvaise de faire chanter *Fidelio* par Mme Balguerie. MM. les directeurs de l'Opéra et de l'Opéra-Comique n'en ont pas eu l'idée.

Pour honorer Beethoven, le prince des jeunes pianistes, M. Robert Casadesus, a bien fait de choisir la salle du vieux Conservatoire.

L'hommage fut digne et du maître et du lieu. M. Casadesus est désormais en pleine possession de la pensée beethovenienne et des formes de cette pensée, y compris les plus hautes et les plus profondes. Et tandis qu'on l'écoutait, on aimait à songer, en ces temps consacrés au glorieux centenaire, que c'est ici, depuis un siècle également aujourd'hui, le sanctuaire élu du génie beethovenien. Ici l'illustre chef d'orchestre et fondateur de la *Société des concerts du Conservatoire*, Habeneck, ordonna que Beethoven,

ce Seigneur des Seigneurs,
Eût le premier amour et les premiers honneurs.

Il les obtint promptement. En cinq ou six ans, les neuf symphonies furent jouées ici comme elles ne l'étaient et ne le sont encore nulle part. Voilà comment et par qui non seulement s'annonça, mais s'établit à Paris le règne de Beethoven, quelques mois à peine après que Beethoven était mort.

Il y a plus. Témoin aujourd'hui séculaire de Beethoven, cette salle en demeure aussi l'interprète ou l'instrument privilégié. Le hasard de l'acoustique a fait à ce modeste asile d'étranges faveurs. Par une grâce, une vertu mystérieuse des choses mêmes, il n'existe pas en musique un plaisir supérieur, ou seulement égal à la joie d'entendre une symphonie de Beethoven jouée par l'orchestre et dans la salle du Conservatoire. C'est à Beethoven surtout que l'on peut dire ici : « Maître, nous avons aimé la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire. » Il semble que les matériaux légers, le bois surtout, dont la vieille maison est faite, aient une âme pour comprendre cette gloire, une voix pour la chanter.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les inquiétudes qui nous viennent de Chine sont de plus en plus graves. Les concessions de Changhaï, fortement défendues, ont été jusqu'à présent à peu près respectées, mais, lors de l'entrée des Sudistes à Nankin, des incidents dramatiques se sont produits ; les étrangers qui avaient attendu avec confiance l'arrivée des troupes cantonaises, furent obligés de s'enfuir hors de la ville; sept d'entre eux furent tués, parmi lesquels un jésuite français et un italien, et les autres ne furent sauvés que grâce au tir de barrage opportunément déclenché par un croiseur anglais et des torpilleurs américains. Les chefs de l'armée cantonaise ont sans doute donné l'ordre général de respecter les personnes et les biens des étrangers, mais comment ne seraient-ils pas débordés? Les armées chinoises n'ont jamais été des modèles de discipline ; derrière elles et, lorsqu'elles pénètrent dans une ville, à côté d'elles, des bandes de pillards prêts à tous les excès surgissent. Le peuple chinois est naturellement pacifique et bon; mais il survit en lui une instinctive défiance contre tout ce qui est étranger ; et, dès qu'il est excité, il devient féroce. A Hankéou, des Japonais ont été attaqués et se sont défendus énergiquement. Il sera difficile de prévenir un massacre général des étrangers ; des incidents tels que celui de Nankin en sont le prélude, car, d'une part, ils font naître chez les Européens une défiance justifiée et, d'autre part, les représailles exaspèrent les indigènes. Le tir des vaisseaux ayant tué quelques Chinois, quatre ou cinq, semble-t-il, leur mort est devenue le prétexte d'une nouvelle propagande xénophobe ; n'a-t-on pas parlé, dans les feuilles qu'inspire le bolchévisme, de 7 000 Chinois tués! Ainsi s'enveniment les haines et se préparent les catastrophes.

Les mouvements populaires contre les étrangers, les jacqueries paysannes. sont fréquents en Chine et reviennent, périodiquement;

ils sont généralement le fait de quelque agitateur, de quelque chef militaire qui exploite la crédulité des masses ignorantes et réveille leurs antiques défiances à l'égard de ce qui n'est pas chinois. C'est même pour cette raison qu'il existe des « ports à traité » et des « concessions ». C'est la xénophobie traditionnelle des Chinois et non un abus de force de la part des étrangers qui a donné naissance à ces entrepôts, à ces places de commerce qui ne sont pas soustraites à la souveraineté chinoise, mais où l'étranger, en vertu de conventions qui n'ont rien d'oppressif ni d'injuste, est admis à se régir d'après ses propres lois, puisque celles de la Chine ne lui donnent pas de garanties et que, en particulier, les mœurs et coutumes judiciaires chinoises diffèrent radicalement de celles des peuples européens. Les Allemands, qui ont perdu, par le traité de Versailles, leurs privilèges d'extraterritorialité, ont été, depuis lors, victimes de jugements qui paraissent sans doute justes aux Chinois, mais qui sont inadmissibles pour des Européens.

Ils n'ont, dit-on, qu'à rester chez eux s'ils ne veulent pas se soumettre aux lois du pays où ils s'établissent. Oui; mais, sans eux, la Chine n'aurait ni chemin de fer, ni port organisé, ni mine en exploitation, ni douane honnêtement gérée, ni commerce extérieur, ni industrie. Les Chinois désirent-ils renoncer à tout cela? Non; mais ils voudraient s'en réserver à eux seuls la gestion et les profits. Négligeons le principe de justice qui veut que les créateurs de tant d'entreprises prospères gardent leur part dans les bénéfices ; il reste que les Chinois sont très loin de posséder un personnel technique capable de supplanter, du jour au lendemain, les étrangers et que, même quand ils ont la capacité technique, ils sont rongés par la plaie de la concussion. Essayez de remettre le service des douanes entre des mains exclusivement indigènes, et le résultat ne tardera pas à se montrer; les gros commerçants s'exempteront des droits grâce à quelques *bakchich* et tout le poids des douanes retombera sur les petits. En vérité, quand M. Cachin nous dit que les Européens veulent maintenir la Chine dans « la servitude coloniale », il se moque du monde et abuse de la crédulité de ses lecteurs; la Chine n'est pas et n'a jamais été une colonie des Européens, mais elle a, avec les étrangers, des relations qui sont avantageuses aux deux parties et dont elle ne peut se passer. Chaque fois qu'un mouvement xénophobe mené par une minorité agitée a obligé les étrangers à quitter le pays, les Chinois, apaisés, n'ont pas tardé à les rappeler, car un très grand nombre vivent d'eux et par eux.

A plusieurs reprises, une domination étrangère s'est établie en Chine, mais, chaque fois, elle venait d'Asie par terre : Mongols et Mandchous, durant de longs siècles, Russes aujourd'hui. L'emprise de la Russie, sous couleur de communisme et d'émancipation, paraît déjà très forte. Il semble bien, — autant que des renseignements parfois contradictoires permettent de le conjecturer, — que Chang-kaï-sek ait essayé, après son entrée à Changhaï, de se libérer du directoire révolutionnaire qui siège à Ou-tchang et qu'il n'ait pas réussi. Les Russes ont apporté avec eux leurs procédés de « noyautage » communiste et leurs institutions policières; déjà un réseau fortement organisé enlace toute l'armée cantonaise : les Chinois verront quelle « libération » les Russes apportent avec eux !

La situation militaire est sensiblement la même qu'il y a quinze jours; il paraît cependant que l'armée du Chantoung s'organise pour la résistance à mi-chemin entre Nankin et Tien-tsin et que même elle aurait remporté, vers le 2 ou le 3, un succès notable. Chang-tso-lin s'est montré, à l'envoyé du *Matin*, plein de confiance en l'avenir; il prend des mesures énergiques pour enrayer les intrigues de l'ambassade bolchéviste à Pékin. Son fils, avec une armée, achève de se rendre maître du Ho-nan, mais il y est menacé par une rentrée en scène de Feng-ou-siang qui, retiré dans le Chen-si et le Kan-sou, y a réorganisé son armée avec l'aide des Russes. La propagande nationaliste et communiste précède les troupes sudistes en marche vers Pékin; c'est la plus dangereuse des armes qui soient entre les mains de Borodine et de Chang-kaï-sek. En face d'une telle offensive qui menace non seulement de ruiner les entreprises étrangères en Chine, mais de faire de la Chine une dépendance de la Russie soviétique, quelle est l'attitude des puissances? Le massacre de Nankin a eu pour effet de montrer que la sécurité des étrangers n'est rien moins qu'assurée et de provoquer un échange de vues entre tous les intéressés. Les Américains s'émeuvent et les Japonais eux-mêmes semblent disposés à sortir de leur réserve. Les événements en Chine apportent à l'Europe un enseignement précieux : nécessité d'un front commun en face d'un commun péril. Quelques journaux britanniques reprochent à la France de ne pas soutenir l'Angleterre; ils oublient que c'est le gouvernement de Londres qui, par la déclaration du 18 décembre, croyant faire un coup de maître, a agi seul, sans même aviser ses amis. Cette réserve faite, il reste que la situation actuelle impose à toutes les puissances qui ont des intérêts en Chine

une étroite et constante solidarité, soit pour la protection de leurs nationaux, soit pour la négociation.

En Angleterre, comme en France, toute la presse de gauche adjure le gouvernement de ne pas s'engager dans une expédition militaire; Chinois et Russes tirent avantage de ces dissensions intérieures. Personne ne souhaite qu'une action militaire devienne indispensable, mais aucun État ne peut négliger d'assurer la sécurité de ses nationaux. Il ne s'agit là que d'une action défensive qui est inévitable et sur laquelle il est nécessaire que les représentants civils et militaires des puissances à Pékin et dans les mers de Chine se mettent d'accord en toutes circonstances. La capacité de négociation sera, comme il est de règle, proportionnée à la capacité d'action et au respect que les Européens auront su inspirer. Dans les trois grands ports à traité, Canton, Changhaï, Tien-tsin, les concessions doivent être défendues; partout la vie et la sécurité des étrangers doivent être assurées. Abandonner la défense de ses droits et de ses intérêts serait, pour chaque État, une ruine et une abdication dont les conséquences seraient désastreuses pour tous. Les réclamations des Chinois sont fondées sur un seul argument, à savoir qu'ils ont la volonté et les moyens d'assurer à tous les étrangers sécurité et justice; c'est précisément ce qu'il leur reste à prouver.

Personne ne conteste que des réformes soient nécessaires, que les anciens traités correspondent à un état de choses périmé et doivent être revisés; aucun gouvernement n'a l'intention de se montrer intransigeant et tous sont disposés à rechercher dans la communauté des intérêts la base d'un accord et le principe d'un statut nouveau. Les Anglais, non sans imprudence, ont, dès l'abord, abandonné sans combat leurs positions diplomatiques, comme s'ils ne se sentaient assurés ni de leur droit ni de leur force; c'est une impression qu'il est nécessaire d'effacer; mais ce n'est pas une raison pour ne pas se prêter à toutes les modifications raisonnables des anciens traités. Pour le moment, la fermeté et la solidarité s'imposent, car ce n'est pas dans l'intention de refuser à la Chine telle ou telle revendication légitime que la lutte est engagée, mais afin de la délivrer des Borodine et des Doriot; la lutte dépasse les frontières de la Chine; elle est à l'intérieur de tous les États, dans leurs parlements, parmi leurs fonctionnaires, et c'est ce qui assure aux événements d'Extrême-Orient un si général et si dangereux retentissement.

Ce sont ces progrès de l'influence russe en Chine qui, seuls, pourraient déterminer un changement dans l'attitude jusqu'ici réservée et

expectante du Japon. Les Japonais, depuis la guerre de 1894, ont été, de tous les étrangers, ceux qui ont, avec le plus d'audace, abusé de la faiblesse des gouvernements et des armées chinoises. Ils ont annexé la Corée, Formose, occupé Port-Arthur après leur victoire sur les Russes et établi leur suprématie en Mandchourie; en 1915, ils ont enlevé Tsing-tao aux Allemands avec l'intention de le garder; enfin ils ont imposé, à la même époque, au gouvernement de Pékin, le traité des 21 articles qui établissait un véritable protectorat japonais en Chine (1). C'est à la conférence de Washington que l'Europe et les États-Unis ont obtenu que le Japon renonçât au Chan-toung et aux privilèges abusifs qu'il avait obtenus; le respect de l'intégrité territoriale de la Chine des dix-huit provinces est, à juste titre, un axiome de la politique européenne. Après la conférence de Washington, l'attitude du Japon se modifia peu à peu sous l'influence d'une évolution intérieure vers un régime plus démocratique et surtout sous l'empire d'un vif ressentiment à l'égard de l'Angleterre, qui avait abandonné son alliance pour une entente avec les Américains, et des États-Unis, leurs rivaux dans le Pacifique. Les Japonais favorisèrent directement le mouvement cantonais dont les dirigeants étaient, pour la plupart, de formation nippone, sans d'ailleurs se désintéresser des chefs militaires du Nord; n'ont-ils pas sauvé Chang-tso-lin, lorsqu'il fut vaincu et rejeté sur Moukden par Feng-ou-siang?

La politique japonaise en Chine est multiple en ses aspects et d'une souplesse tout asiatique; mais, dans l'ensemble, elle a cherché, sans y réussir pleinement, à gagner les sympathies des nouvelles générations chinoises nationalistes. Les Japonais font, avec la Chine, un commerce qui tient le premier rang, et ils ne seraient pas fâchés d'éliminer leurs concurrents anglais ou américains, ne serait-ce que pour le plaisir de se venger de l'affront de 1921! Mais les Japonais savent aussi que, s'ils ne protégeaient pas leurs nationaux, ils « perdraient la face » et que leurs intérêts en souffriraient. Enfin, ils ne peuvent tolérer que l'influence russe et bolchéviste devienne prépondérante à Pékin et dans les vallées des deux grands fleuves chinois. Tout en répugnant, comme la France elle-même avec laquelle il se trouve souvent d'accord, à s'engager dans une action répressive en Chine, dont il serait bien difficile de mesurer l'étendue et la durée, le Japon paraît résolu à ne pas se séparer des autres puissances intéressées et à défendre la sécurité de ses nationaux. L'empire nippon

(1) Voyez notre article dans la *Revue* du 1er novembre 1921.

est le maître de la situation ; rien, en Chine, ne peut se faire sans lui. Aussi est-il très intéressant d'observer chaque jour quelle est, sur l'opinion publique et le gouvernement du Japon, la répercussion des événements ; la clef du problème est aux mains des Japonais qui, seuls, possèdent sur place les moyens d'action nécessaires pour imposer aux armées chinoises du Sud ou du Nord le respect de la vie et des intérêts des étrangers.

En présence de la formation ou de l'accroissement de ces grands groupements humains, qui seront maîtres du jeu de ce monde dans un proche avenir, les États-Unis, la Chine, la Russie, l'émiettement et les pauvres querelles de la petite Europe sont de dangereux anachronismes. L'entente pour la lutte économique, l'entente pour la vie à tous de plus en plus s'imposent. Mais c'est souvent parmi les plus petits États que se développent les passions les plus violentes, les antagonismes les plus aigus. Pour trouver des exemples, on n'a malheureusement que l'embarras du choix.

Si les États civilisés souhaitent d'éliminer, dans les rapports qu'ils ont entre eux, les solutions violentes, la première chose à faire serait de ne pas donner, à ceux qui en rejettent l'emploi, sujet de regretter leur modération. C'est la mésaventure qui advient en ce moment à la Belgique. Pour résoudre à son avantage les questions du Limbourg et du Bas-Escaut et effacer les clauses injustes et vexatoires que, par défiance à l'égard de la France, l'Europe inséra au traité de 1839, la Belgique avait mieux que des prétextes, car les troupes allemandes en retraite avaient traversé le Limbourg hollandais et des transports avaient été organisés par l'état-major allemand sans tenir compte de la neutralité des Pays-Bas. Les Belges, victorieux, s'arrêtèrent devant les poteaux-frontières de Néerlande ; ils comptèrent sur les moyens diplomatiques et ils sont aujourd'hui mal payés de leurs scrupules. Le Conseil suprême, en 1919, commit la faute de laisser aux deux gouvernements intéressés le soin d'arriver à une entente directe ; après de longues et difficiles négociations, les deux gouvernements étaient parvenus à signer à La Haye, le 3 avril 1925, une convention qui, certes, ne supprimait pas les hypothèques que le traité de 1839 fait peser sur le Bas-Escaut et sur la Meuse moyenne, mais qui donnait au moins à la Belgique quelques maigres compensations économiques. Après de pénibles débats, la seconde Chambre des États-Généraux vota le traité par 49 voix contre 48 ; mais la première Chambre vient de le rejeter par 33 voix contre 17, malgré les loyaux

efforts du ministre des Affaires étrangères, M. van Karnebeck, qui a protesté par sa démission.

Sans doute les États-Généraux néerlandais ont agi dans la plénitude de leur droit et de leur souveraineté; mais il arrive que le droit est plus étroit que la justice. Les souffrances de la Belgique durant la guerre, sa constance, son héroïsme, méritaient, de la part de ses voisins, plus d'égards. Mais ni la politique ni l'économique n'ont d'entrailles. Les éléments germanophiles des Pays-Bas, en particulier dans les universités d'Utrecht et de Groningue, ont ouvertement mené la campagne contre le traité; mais leurs intrigues n'auraient pas suffi, si les intérêts commerciaux ne s'étaient insurgés. La lutte d'Anvers contre Rotterdam et Amsterdam est bien vieille : c'est en 1609 que les provinces du nord, pour la première fois, obtinrent la fermeture de l'Escaut qui ne fut rouvert qu'en 1792 par les troupes françaises victorieuses; Napoléon voulait faire d'Anvers, comme au xve siècle, le premier port du monde. Le traité des 24 articles (1839) reconnaît à Anvers la libre navigation de l'Escaut, la convention de 1863 supprime les péages, mais les deux rives du fleuve sont restées territoire hollandais; pendant la guerre, les bouches de l'Escaut et l'accès à Anvers ont été fermés aux navires de guerre alliés de la Belgique. Anvers a toujours cherché à prendre sa part de l'énorme trafic qui emprunte les bouches du Rhin; le droit d'avoir un accès au Rhin lui est reconnu par le traité de 1839, et cet accès était autrefois réalisé par une branche orientale de l'Escaut appelée canal de Berg-op-Zoom. La Hollande, ayant jugé avantageux de la fermer, donna à la Belgique un accès au Rhin à 15 kilomètres plus en aval par un canal à écluses qui traverse l'île Sud-Beveland et qui est utilisé en moyenne par 170 bateaux par jour (1). Après la guerre, les gens d'Anvers demandèrent un nouveau canal plus oriental, qui, partant de leur port, rejoindrait directement Moerdijk et qui n'aurait que 54 kilomètres au lieu de 115; le traité de 1925 concédait à la Belgique le droit de creuser ce canal ainsi qu'un autre qui, coupant la Meuse à Venloo, aboutirait directement à Ruhrort-Duisburg. Ce sont ces deux canaux, le premier surtout, qui ont soulevé l'opposition de Rotterdam et d'Amsterdam; les ports hollandais ont craint de voir s'accroître la part d'Anvers dans l'énorme trafic maritime du Rhin. Près de 47 millions de tonnes et plus de 61 000 bateaux ont franchi en 1924 la frontière germano-batave! Si ces craintes sont fondées,

(1) Voyez sur ce sujet une excellente correspondance publiée par la *Société d'études et d'informations économiques*, en date du 28 février (n° 660).

nous ne le discuterons pas, nous bornant à observer qu'aucun canal ne pourrait enlever à Rotterdam les avantages géographiques qui en font le port naturel du Rhin et lui donnent un avantage de 40 kilomètres sur Anvers. Ces arguments économiques, et d'autres encore que nous ne rappellerons pas, ont alimenté la campagne contre le traité et ont finalement déterminé le vote du 24 mars.

Les conséquences en sont graves, tant pour les deux puissances intéressées qu'au point de vue international. L'invasion allemande a mis fin à la neutralité belge; le statut juridique nouveau de la Belgique a été reconnu par toutes les puissances, mais non, explicitement du moins, par la Hollande. La Belgique, ayant recouvré sa pleine souveraineté, peut-elle faire entrer à Anvers, par l'Escaut, un navire de guerre? Si elle ne le peut pas, la séculaire servitude d'Anvers n'est pas abolie. Les Hollandais, en laissant traverser le territoire du Limbourg par des troupes et des munitions, ont violé l'article 5 de la convention de La Haye de 1907; ils se sont cependant refusés, pour l'avenir, à organiser, de concert avec la Belgique, un régime de défense pour le Limbourg hollandais qui s'avance comme un coin entre le Limbourg belge et la Rhénanie allemande; la question intéresse non seulement la Belgique, mais la sécurité de la frontière française du nord. En présence de l'attitude de la Hollande, on ne regrettera jamais assez que le Conseil suprême n'ait pas, quand il en était temps, pris l'affaire en mains. La Belgique, en se contentant du traité qui vient d'être rejeté, a donné une preuve nouvelle de sa modération et de son désir d'une entente cordiale et d'une collaboration économique avec les Pays-Bas. Le Sénat hollandais n'a pas répondu à ses avances. Il ne paraît guère possible de rouvrir une troisième fois les négociations. On ne voit pas non plus à quel titre interviendrait la Société des nations. Alors, si la Belgique, comme il est naturel et légitime qu'elle le fasse, exige fermement l'application de chaque détail des anciennes conventions belgo-hollandaises, c'est une série indéfinie de litiges qui surgiront et qu'il faudra résoudre par l'arbitrage. Il se pourrait que la Hollande eût lieu de regretter son intransigeance. Elle savait que la Belgique ne lui fera pas la guerre; elle en a abusé. C'est humain; c'est de la politique. Mais il arrive aussi que la générosité se révèle la plus sage des politiques.

Le différend hollando-belge n'engendrera pas la guerre. Qui oserait en dire autant des difficultés toujours pendantes entre l'Italie et la Yougoslavie au sujet de l'Albanie? Le conflit diplomatique

paraît cependant s'acheminer vers un règlement amiable, surtout depuis que l'Angleterre a tenu à Rome un langage très ferme. L'envoi d'une commission d'enquête semble, d'un commun accord, abandonné comme inutile et c'est par une négociation directe entre l'Italie et la Yougoslavie que la solution sera cherchée. Elle ne peut être trouvée que par un nouvel examen du traité de Tirana; il faudrait expliquer ou amender ce qui, dans ce texte, peut être interprété comme établissant un protectorat italien sur l'Albanie. Pour imaginer que le traité de Tirana puisse devenir une cause de troubles et de conflits possibles dans les Balkans, il faut, selon M. Andrea Torre, directeur de la *Stampa*, « une mauvaise foi démoniaque ». C'est cependant l'évidence même. La paix ne sera assurée que si l'indépendance et l'intégrité de l'Albanie, déjà garantie de haut par la Société des nations, l'est encore, d'une manière plus immédiate et directe, par l'Italie, la Yougoslavie et la Grèce, ses voisines.

En d'autres temps, le « traité d'amitié, de conciliation et d'arbitrage » que le comte Bethlen, président du Conseil de Hongrie, est venu signer, le 5 avril, à Rome, avec M. Mussolini, aurait passé pour une garantie nouvelle de paix; mais il emprunte aux circonstances actuelles, et aux manifestations particulièrement chaleureuses d'amitié entre les deux peuples italien et magyar, une signification assez différente. Nous voulons bien croire que les intentions des deux parties sont résolument pacifiques; il n'en est pas moins vrai qu'au moment où les rapports de l'Italie avec la Yougoslavie sont rendus difficiles par l'affaire d'Albanie, on ne peut s'empêcher, en regardant une carte, de remarquer que, en cas de conflit, la Hongrie serait en mesure, si désarmée qu'on la suppose, de menacer à revers les forces yougoslaves engagées du côté de l'Adriatique.

Quelques sympathies que l'on puisse éprouver pour l'énergie et la foi patriotique du peuple magyar, il faut bien constater qu'en raison même de ces qualités, il n'est pas, en Europe, un élément de paix. Ses dirigeants sont animés de passions nationales qui vont jusqu'à l'aveuglement : l'affaire des faux billets de la Banque de France suffirait à le prouver. De tous les États vaincus en 1918, la Hongrie est sans doute le moins résigné, le plus disposé à profiter de toutes les occasions pour retrouver ses anciennes frontières; son intérêt est de semer la division parmi les États de la Petite-Entente (Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie) dont l'accord a précisément pour objet de maintenir en Hongrie l'état territorial et politique créé par le traité de Trianon. La Hongrie et l'Italie prendraient sans

doute volontiers, dans l'Europe danubienne, la direction d'un groupement qui mettrait en échec la Petite-Entente, à moins qu'il ne réussisse à la disloquer. Sont-ce là des garanties de paix et de maintien des traités ? M. Andrea Torre nous dit que, si l'on veut maintenir la paix, il faut que Roumanie, Grèce, Bulgarie, s'unissent à l'Italie pour barrer la route à « l'impérialisme yougoslave » ; et il s'étonne, après cela, que la Yougoslavie soit inquiète, alors que personne ne la menace ! L'entente pour la paix n'est efficace que si elle n'exclut personne. L'accord italo-magyar ne saurait être pratique que s'il obtient l'adhésion du royaume des Serbes, Croates et Slovènes. Son objet premier est, en effet, d'offrir à la Hongrie toutes facilités pour que son commerce trouve un débouché maritime à Fiume ; rien de mieux ; mais les marchandises hongroises ne peuvent parvenir à ce port qu'en traversant sur une vaste étendue le territoire yougoslave : d'où nécessité d'une entente.

Le même M. Torre vient de déposer à la Chambre son rapport sur la politique étrangère de l'Italie. Il n'est rien moins que rassurant pour l'avenir : « M. Mussolini, pour conduire la politique italienne, s'est inspiré du principe qu'il fallait accomplir chaque acte de manière à augmenter la puissance et le prestige de la Nation ; ne pas vivre pour la paix, mais faire de la paix un instrument et un moyen d'expansion pour l'autorité et l'influence de l'Italie... La justice n'est pas un état de fait à quoi il faut rendre hommage, mais une puissance en formation qui exige que l'on attribue à une nation tout ce qu'elle mérite par sa capacité de croissance, en même temps que par sa capacité de civiliser. » J'entends ; mais qui sera juge ? Et d'après quel critère le juge décidera-t-il ? On trouverait des formules du même genre dans Bernhardi et dans les plus audacieux théoriciens de la suprématie allemande d'avant la guerre. Il est vrai que l'Allemagne de 1914, c'était tout de même autre chose...

De telles théories oublient toujours que la limite des droits d'une nation, c'est le respect des droits des autres nations et que si l'on détruit ce fondement de la justice entre les peuples, il ne reste plus rien que l'arbitraire et la violence. M. Torre, dans son rapport, proclame le droit de l'Italie à trouver des terrains d'expansion et à obtenir les matières premières qui lui manquent ; il invoque, parmi les raisons qui, à ses yeux, justifient ce droit, « l'augmentation de sa population, sa civilisation, la force de son idée directrice, d'une idée capable de créer de nouvelles formes d'organisation politique dans le monde ». Nous sommes convaincu que M. Mussolini veut la paix,

mais il est certain que la nouvelle philosophie politique de M. Torre est de nature à inquiéter tous les États. M. Mussolini a beaucoup fait pour développer et organiser l'activité économique de son peuple; mais l'Italie, comme les autres pays, plus même que certains autres en raison des conditions naturelles de sa production, traverse une crise économique; le nombre des chômeurs est assez élevé (250 000 d'après les chiffres officiels); surtout le nombre des faillites est impressionnant : le député fasciste Milani a donné les chiffres suivants : en 1920 : 663 faillites; en 1925 : 7 105. La crise dont souffre l'Italie ne diffère pas, dans ses causes profondes, de celles qui sévissent dans tous les pays qui revalorisent et stabilisent leur monnaie; elle ne crée pas, pour l'Italie, des droits spéciaux.

Ce qui est vrai, ce qui de plus en plus s'impose, c'est la nécessité d'étudier la formation, en Europe, de grands groupements économiques et politiques capables de faire concurrence, sans abuser des moyens artificiels de protection, aux formidables machines à produire que sont les États-Unis et, dans une moindre mesure, l'Allemagne, et de prévenir l'offensive des nations prolifiques en canalisant l'émigration. L'Europe est en face de grands problèmes mondiaux de reconstruction et d'organisation économique et sociale. Le communisme russe offre sa solution qui parle aux instincts primitifs des foules et dont l'acte initial, le seul qui apparaisse clairement, consiste à détruire. Le fascisme se vante d'avoir trouvé une forme nouvelle de l'État anti-libéral : « l'État-corporation au service de l'État-nation. » Le conservatisme anglais s'oriente vers un renforcement de l'autorité aux dépens du trade-unionisme qui a mis l'État au bord de la ruine par la grève des houillères, tandis que l'Amérique, grâce à son marché intérieur, intensifie et simplifie à l'extrême ses méthodes de production, afin d'assurer la paix sociale par l'élévation des salaires. Partout des formules nouvelles sont à l'essai ou à l'étude. Maintenant que M. Poincaré a sauvé le franc et aiguillé nos finances sur la bonne voie, il est digne de lui d'entreprendre la réforme de nos méthodes de gouvernement, de production et d'échange.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCVII^e ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-HUITIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er mars

Pages

LE BARRAGE, dernière partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française 5

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE, première partie, par GYP 43

LES PURITAINS DU DÉSERT. — I. *LA ROUTE DU MZAB*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française 72

SUR LES BANCS DE FLANDRE. — I. *LE PREMIER SOUS-MARIN*, par M. PAUL CHACK. 100

CHOPIN OU LE POÈTE. — III. *SOLITUDES ET DISSONANCES*, par GUY DE POURTALÈS 126

L'EXPOSITION DU SIÈCLE DE LOUIS XIV *A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE*, par M. GASTON DESCHAMPS. 164

PAGES DE GLOIRE AU MAROC. — IV. *LA RÉDUCTION DE LA TACHE DE TAZA*, par Mme H. CELARIÉ 183

LE SOUVENIR D'HENRY COCHIN, par M. PAUL HAZARD 202

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — UN NOUVEAU ROMAN DE M. PIRANDELLO, par M. LOUIS GILLET 206

SPECTACLES : *LA REVUE DE MARIGNY*, par GÉRARD D'HOUVILLE 218

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE. — RÉCEPTION DE M. LE DUC DE LA FORCE, par M. HENRY BIDOU 225

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON. . . 229

Livraison du 15 mars

COMÉDIES ET PROVERBES. — IL NE FAUT PAS DIRE : FONTAINE..., par GÉRARD D'HOUVILLE 241

LA MAITRISE DE L'AIR. — I. *CONDITIONS DE PUISSANCE DE L'AÉRONAUTIQUE*, par M. LE GÉNÉRAL NIESSEL. 279

LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE. — IV. *LA COUR D'URBINO*, par M. R. DE LA SIZERANNE 303

SUR LES BANCS DE FLANDRE (1915). — II. *AU CONTACT*, par M. PAUL CHACK. . 335

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE, deuxième partie, par GYP. 362

LES PURITAINS DU DÉSERT. — II. *LA MOSQUÉE DE GHARDAÏA*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française 385

Pages.

CHOPIN OU LE POÈTE. — IV. *L'AME DE LA MUSIQUE A PASSÉ SUR LE MONDE*, par GUY DE POURTALÈS 410
LE CANAL DU NICARAGUA ET LA STRATÉGIE AMÉRICAINE, par LE CONTRE-AMIRAL DEGOUY 446
REVUE MUSICALE. — *LE CHEVALIER A LA ROSE. SOPHIE ARNOULD*, par M. CAMILLE BELLAIGUE 461
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 470

Livraison du 1er avril

O SOLEILS DISPARUS..., première partie, par M. EDMOND JALOUX 481
NOS GRANDES ÉCOLES. — L'ÉCOLE CENTRALE, par M. LÉON GUILLET, de l'Institut 513
L'INQUIÉTUDE DE L'ORIENT. — X. *DEUX EXPÉRIENCES : L'IRAK ET LA SYRIE*, par M. MAURICE PERNOT 530
LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE. — V. *LE MÉCÈNE*, par M. R. DE LA SIZERANNE . . 560
SUR LES BANCS DE FLANDRE (1915). — III. *MINES ALLEMANDES*, par M. PAUL CHACK 583
LES PURITAINS DU DÉSERT. — III. *TERRA PATRIA*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française 614
NOTRE RENAISSANCE NAVALE, par M. RENÉ LA BRUYÈRE 631
LE LIVRE DE RAISON. — XII. *VIEILLE MÉTAIRIE*, par M. J. DE PESQUIDOUX . . 650
QUESTIONS ÉCONOMIQUES. — *STABILITÉ DE FAIT ET STABILISATION LÉGALE*, par M. LUCIEN ROMIER 680
REVUE LITTÉRAIRE. — *LE COMIQUE ET LE TRAGIQUE DANS LA JEUNE LITTÉRATURE*, par M. ANDRÉ CHAUMEIX 694
REVUE DRAMATIQUE. — *LE VENIN*, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 701
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 710

Livraison du 15 avril

O SOLEILS DISPARUS..., deuxième partie, par M. EDMOND JALOUX 721
LE BOLCHÉVISME ET L'HÉRITAGE ROMAIN, par *** 752
SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE, troisième partie, par GYP 769
SUR LES BANCS DE FLANDRE (1915). — *DEVANT LA VILLE HÉROÏQUE*, par M. PAUL CHACK 797
LE VERTUEUX CONDOTTIÈRE. — VI. *SES DERNIÈRES CAMPAGNES*, par M. R. DE LA SIZERANNE 824
LE CINQUANTENAIRE DE JOSEPH AUTRAN, par M. ÉMILE RIPERT 858
LES PURITAINS DU DÉSERT. — IV. *LE PRÉSENT DEVANT LE PASSÉ*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française 876
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — *RAINER-MARIA RILKE ET RODIN*, par M. LOUIS GILLET 907
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — *LA GÉOLOGIE ET LA PIERRE PHILOSOPHALE*, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences 919
SPECTACLES. — *MÉPRISE SUR MÉPRISE. PLUIE. LA GRANDE CATHERINE*, par GÉRARD D'HOUVILLE 931
REVUE MUSICALE. — *DIDON ET ÉNÉE*, par M. CAMILLE BELLAIGUE 941
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 953

Paris, 1927. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 58426.

10
46
61
70
81
313
530
560
588
614
631
650
680
694
70
710
721
732
739
797
824
858
876
907
919
931
941
953